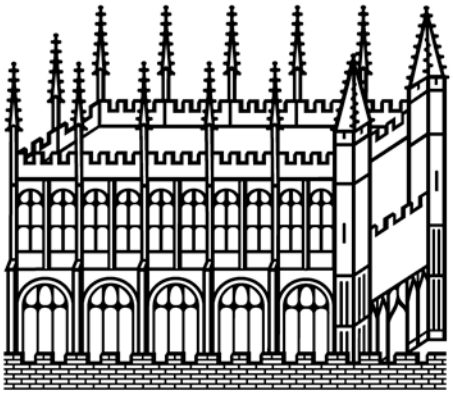


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

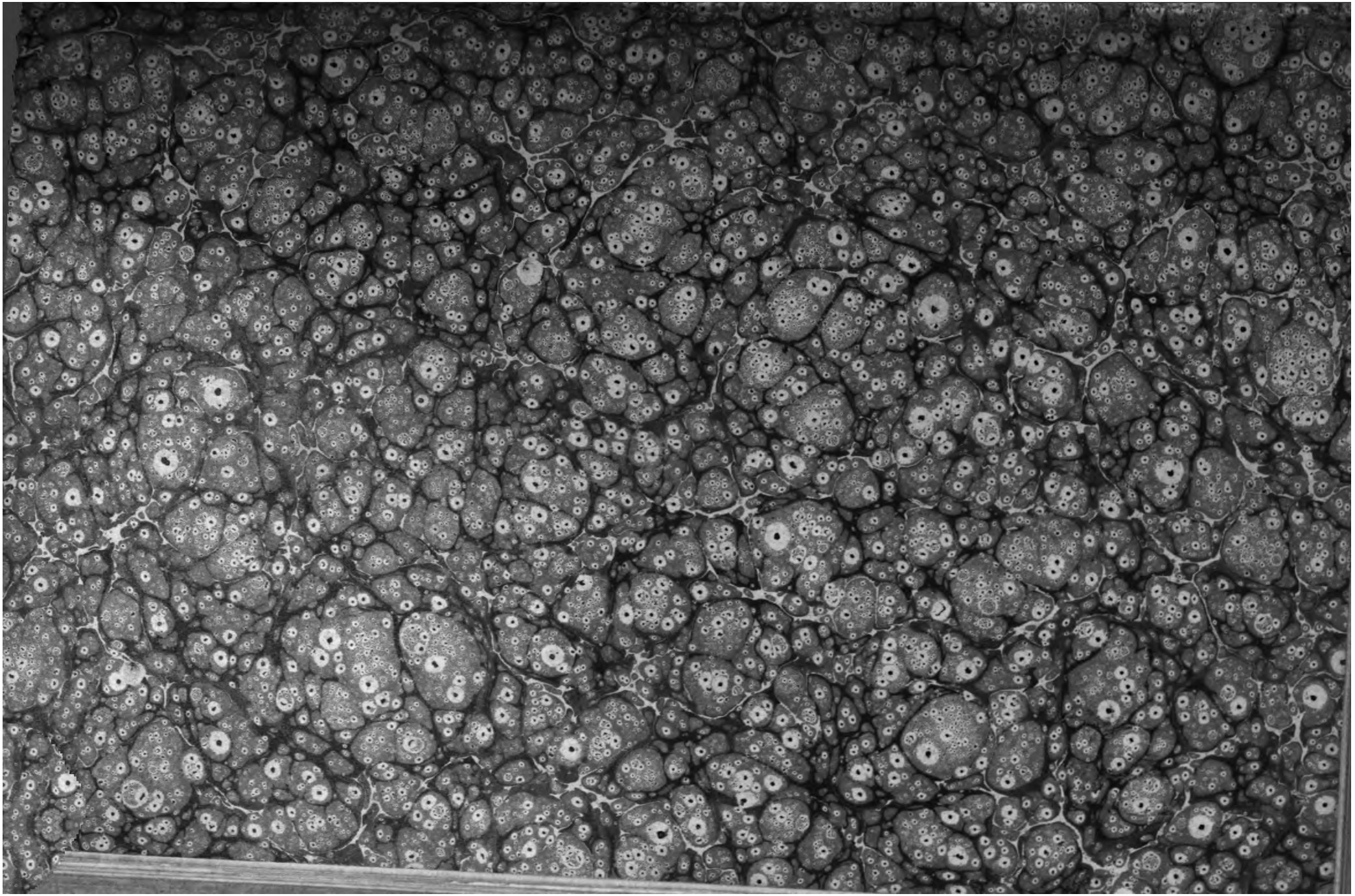
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Vet. Fr. III B. 2629



Bibliothèque des Crénées.

LES

CHANSONS LOINTAINES

POÈMES ET POÉSIES

PAR

JUSTE OLIVIER

Ph. Gleyre del. E. Willmann sc.

JUSTE OLIVIER.

Ed. Mathey Editeur

Ph. Gleyre del. E. Willmann sc.

JUSTE OLIVIER.

Ed. Mathey, Editeur

LES

CHANSONS LOINTAINES

POÈMES ET POÉSIES

PAR

JUSTE OLIVIER

—

SECONDE ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE D'UN CINQUIÈME LIVRE

ENRICHIE D'UN PORTRAIT DE L'AUTEUR

PAR M. CHARLES GLEYRE

DE GRAVURES SUR ACIER PAR M. E. WILLMANN

D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX DE

MM. GLEYRE, STAAL, JULES HÉBERT, GUSTAVE ROUX & FRITZ BERTHOUD

DE MÉLODIES INÉDITES PAR M. KURZ

ET D'AIRS POPULAIRES

—

PUBLIÉ PAR ED. MATHEY, ÉDITEUR, A BERNE

—

PARIS ET GENÈVE

J. CHERBULIEZ, LIBRAIRE

LAUSANNE

DELAFONTAINE ET Ce

—

1855

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1970
OF OXFORD
LIBRARY

Imprimerie Attinger, à Neuchâtel.

PRÉFACE.

—

Le premier morceau de ce recueil en explique le titre : *Les Chansons lointaines*. Toutes, cependant, ne sont pas des chansons ; il faut plutôt y voir, dans l'ensemble, de petites pièces ordinairement divisées en strophes, et renfermant une pensée, une scène ou un récit.

Le quatrième livre principalement contient des essais d'un genre à part et nouveau, mais basé sur d'anciennes formes de poésie populaire, qui se sont longtemps conservées dans la Suisse française, comme chez ses voisins de même langue et de même race. Ces formes ont un fond d'inspiration et des effets qui leur sont propres : elles offrent surtout l'avantage, éminemment poétique à notre avis, de parler à l'âme sans lui tout dire, de susciter des pensées et des tableaux que l'imagination,

volontiers rêveuse de sa nature, peut achever ou poursuivre à son gré.

L'auteur n'ignore point que c'est là, en fait d'art, une manière de sentir et de juger peu française. L'esprit français, par habitude ou par goût, aime mieux en général les *clairs* que les ombres, le devant que le fond de la scène, les premiers plans que ces lointains où l'on ne voit, comme on n'y est vu, qu'à demi; cette manière de sentir ne saurait pourtant lui être absolument étrangère, puisque, après tout, elle est *humaine*, et qu'on la retrouve, avec les formes poétiques qu'elle affectionne, aussi bien dans les chants populaires de la France que dans ceux de toutes les autres nations. Au surplus, ces formes naïves, et le genre de compositions qu'elles supposent, l'auteur ne se flatte assurément point d'avoir toujours réussi à les renouveler, ni à les approprier à une poésie plus moderne, comme il l'aurait voulu et comme elles le mériteraient.

Il y a longtemps qu'on l'a remarqué : un auteur est comme un père; ce sont souvent ses enfans les plus faibles envers lesquels il se montre le plus faible aussi. Tel est un peu notre cas, s'il faut l'avouer, à l'égard de quelques chants de famille, ou *chansons d'enfans*, que l'on pourra s'étonner à bon droit de trouver ici couchés tout au long sur du beau papier et en beaux caractères d'imprimerie; mais le lecteur, s'il est père

à son tour, — nous entendons cette fois : de la seule bonne manière, et non pas de l'autre, qui est toujours plus ou moins mauvaise, — en ce cas, disons-nous, le lecteur, la lectrice encore mieux, nous pardonneront ces *enfantillages*, ou ces *enfances*, comme on voudra les appeler.

Du reste, l'auteur aurait à faire, à propos de son livre, bien d'autres aveux que celui-là, et sans pouvoir y joindre d'aussi bonnes circonstances atténuantes que celles qu'il vient de plaider. Peut-être serait-il convenable en outre, nécessaire même, d'ajouter quelques mots sur la publication de ce recueil, sur cette nouvelle édition en particulier.

La première, dès longtemps épuisée, parut en 1847: par conséquent peu après l'origine de ces mouvemens révolutionnaires qui, du dehors, semblaient n'agiter que la Suisse, et qui étaient au contraire pour l'Europe un avertissement, un signal. Si, au lieu de quitter son pays à un âge où l'on ne s'expatrie pas volontiers, l'auteur avait pu y continuer sa carrière, il n'eût probablement jamais livré l'ensemble de ces poésies à la publicité : il en aurait mûri quelques-unes en silence, il aurait abandonné les autres au courant des choses qui les lui avait inspirées; mais, à son départ, il s'était engagé envers ses amis à leur laisser ce souvenir d'un temps désormais passé et déjà bien loin pour eux et

pour lui. Ainsi s'explique, sans toujours se justifier, la composition du recueil, et de là vient aussi qu'on y a laissé subsister des morceaux qui, ayant dû figurer dans la première édition, manqueraient peut-être encore à leurs anciens et indulgens lecteurs s'ils ne les trouvaient plus dans la seconde. On a sans doute tâché de mettre à profit les critiques, surtout celles de M. Vinet; mais il est telle feuille si légère, que par sa légèreté même, on le comprend, elle ne supporte pas d'être beaucoup retouchée : de vouloir y remettre la main d'un peu près, n'aboutit qu'à la faire tomber en poussière.

Toutefois, on a rejeté dans les notes deux ou trois chansons dont le caractère local ou de circonstance est déjà devenu trop marqué. Lors de leur publication, quelques-uns voulurent y voir des allusions personnelles, notamment dans *Un petit roi*. L'auteur doit protester contre cette interprétation : il n'a entendu faire, et n'a fait en réalité allusion qu'aux partis et aux événemens.

Parmi ses anciens compagnons d'étude et de jeunesse, vieux amis pour lesquels et avec lesquels il chantait autrefois, il en est qui auraient désiré voir réunir dans cette édition toutes ses chansons de ce temps-là, dont plusieurs sont encore éparses dans divers recueils; mais leur amitié en a gardé un souvenir que sans doute elles sont loin de mériter; et puis,

pour avoir voulu, comme de folles brebis, sortir les premières du bercail, elles se sont si bien égarées, que le berger lui-même ne saurait pas toujours où les aller reprendre aujourd'hui.

Pour répondre cependant au désir de ceux qui ne les ont pas tout à fait oubliées, on en a reproduit ici quelques-unes, par exemple, la chanson d'*Yzolier* et celle de *Julia Alpinula*. Dans un autre genre, ils y retrouveront aussi le *Sapin,* écho plus grave du même temps. Il est signé, ainsi que quelques morceaux inédits, des initiales C. O., celles du second auteur des *Deux Voix*. Enfin, le petit poème des *Campagnes*, dont la publication dans ce dernier recueil date pareillement de cette époque (Lausanne, 1835), a été retravaillé et complété, surtout au troisième chant.

A ces exceptions près, les morceaux assez nombreux ajoutés à chacun des quatre premiers livres, et le cinquième livre tout entier, paraissent pour la première fois.

Les chansons proprement dites peuvent se chanter la plupart sur des airs connus, qu'on n'a pas cru toujours nécessaire d'indiquer. D'autres, les *Marionnettes,* la *Clé des champs, Finaut* ou la *Vision du berger,* ont été composées sur des airs de rondes villlageoises ou enfantines; d'autres encore ont trouvé des musiciens habiles, surtout le *Chant de paix,* les *Derniers Com-*

battans et la chanson *Helvétie! Helvétie!* qui doit à un air très-beau et très-expressif une assez grande popularité. M. Kurz, de Neuchâtel, a bien voulu se charger de revoir la musique, et de noter, comme échantillons, quelques mélodies populaires. Dans les airs qui sont de lui, on remarquera bien vite son inspiration facile et heureuse, pleine de douceur, de vérité et de sentiment.

Les dessins et les gravures sont dus, de même, à un concours ami, sans lequel on n'eût jamais pu songer à une édition aussi artistement illustrée. M. Charles Gleyre, MM. Staal et Gustave Roux, M. Jules Hébert, M. Fritz Berthoud pour les dessins, M. Edouard Willmann pour les gravures, tous aimant la Suisse, la plupart même y étant nés, ont rivalisé de dévouement et de soin pour faire de cette édition une véritable œuvre d'art, d'un intérêt national, et certainement elle le sera du moins grâce à eux. M. Attinger a cherché aussi à répondre à ces vues, avant tout par la netteté de l'impression et une correction scrupuleuse. Enfin, c'est dans le même sentiment que l'éditeur, M. Edouard Mathey, a voulu se charger d'une entreprise qui, assez considérable partout, l'est beaucoup en Suisse, à tel point qu'elle y a encore aujourd'hui le mérite de la nouveauté.

Après tout ce que ses amis ont fait pour son livre, et pour vaincre par là sa répugnance à le remettre sous les yeux du public, l'auteur aurait, certes, bien mau-

vaise grâce à vouloir en dire du mal. Parvînt-il, d'ailleurs, à se maltraiter en toute franchise, sans l'arrière-pensée ou la vanité d'une fausse modestie, à quoi cela servirait-il? Il aurait beau prétendre que le sourire paternel n'est pas nécessairement et absolument aveugle, qu'il peut être mêlé d'inquiétudes fondées, et même de tardifs regrets; on approuverait sa critique, mais en jurant bien que, pour lui, il n'en pense pas un mot : voilà tout ce qu'il gagnerait à ce jeu. Il se contentera donc simplement d'ajouter, qu'ayant tâché de rendre à sa manière ce qu'il entendait du chant infiniment varié de la vie, et comme il l'entendait, il serait amplement récompensé s'il se trouvait l'avoir exprimé en quelque chose pour d'autres que pour lui.

Paris, novembre 1854.

LIVRE PREMIER

LIVRE I

—

LE LIVRE DE JEUNESSE

L'homme est étrange en sa faiblesse,
Toujours changeant, capricieux,
Toujours tourné vers d'autres cieux,
Vers d'autres bords, sans trouver mieux,
Toujours regrettant ce qu'il laisse.
Quand il est jeune, il se croit vieux,
Et lorsque l'âge enfin le presse,
Il a toujours devant les yeux
Les vieux songes de sa jeunesse.

G. Staal del. E. Willmann sc.

Ed. Mathey, Editeur Impr. Delamain et Sarazin 8 r. ont le Cœur Paris.

LES CHANSONS LOINTAINES

Au loin,
Au loin,
A l'aurore, à la nuit penchante,
Est-ce un oiseau qui, sous le foin,
Sous l'herbe chante,
Sans nul témoin?
Voix incertaines,
Voix des buissons
Ou des grands chênes :
Chansons, chansons
Lointaines.

Un chant!
Un chant!
Oui, c'est un chant qu'on croit entendre,

Léger parfois, parfois touchant,
Moqueur ou tendre,
Jamais méchant.
Des monts aux plaines,
Portez vos sons,
Fraîches haleines,
Chansons, chansons
Lointaines !

Refrains,
Refrains
Du temps passé, refrains que j'aime,
De vos bouquets de romarins
J'ai pris moi-même
Deux ou trois brins.
Aux marjolaines
Entrelaçons
Lys et verveines....
Chansons, chansons
Lointaines.

Amour !
Amour !
Est-ce ta voix qui pleure et prie,

Au clair de lune, au point du jour,
Dans la prairie
Ou vers la tour ?
Larmes soudaines,
Charmants soupçons,
Doux airs de reines...
Chansons, chansons
Lointaines.

Enfans !
Enfans !
Est-ce une mère, fleur cachée,
Qui se récrée à vos beaux ans,
Sur vous penchée,
En soins touchans ?
Bonheur sans peines,
Sans noirs frissons,
Sans fiel, sans haines.....
Chansons, chansons
Lointaines.

Plus fort,
Plus fort,
En sons guerriers le chant s'élève,

Comme la vague sur le bord.
N'est-ce qu'un rêve,
Qu'un écho mort,
Les voix hautaines
De vos gazons,
Vieux capitaines ? ...
Chansons, chansons
Lointaines.

Un jour,
Un jour,
Un jour nouveau pour l'homme brille.
Beau moissonneur, avec amour
Prends ta faucille,
Entre à ton tour,
Entre à mains pleines
Dans les moissons
Où tu nous mènes....
Chansons, chansons
Lointaines.

Des cieux,
Des cieux,
Lyre d'or aux cordes d'étoiles,

Il vient un chant mélodieux,
Sous les saints voiles
Chœur glorieux !
Quand sur nos chaînes
Nous gémissons,
Chansons sereines,
Hautes chansons....
Lointaines.

Tout bas,
Tout bas,
Le chant s'en va, le chant décline ;
Rien ne se montre ; on n'entend pas,
Sur la colline,
Un souffle, un pas.
Seules et reines
Près des maisons,
Jasez, fontaines !
Chansons, chansons
Lointaines.

*

Je vois,
Je vois
Des monts la haute galerie,

J'entends le chant, le chant des bois,
De la patrie
O douce voix !
Alpestres scènes,
Bleus horizons,
Images vaines !
Chansons, chansons
Lointaines.

ANCIENNES AMOURS

Ne me parlez plus de la fée
Qui m'enseigna dans les vallons
Et me doua, rustique Orphée,
D'un luth aux naïves chansons !
Je dois la fuir, me rire d'elle,
Tout oublier de nos beaux jours
Et la gronder quand elle appelle,
Gronder mes anciennes amours.

Elle me crie : « Ecoute ! écoute !
» C'est moi qui chante dans les airs ;
» L'astre qui luit sur notre route,
» Viens ! entendra seul nos concerts.
» Sens-tu le vent qui me soulève ?
» Suivons ce nuage en son cours. »
Mais moi j'ai chassé, comme un rêve,
Chassé mes anciennes amours.

Je l'entends qui revient encore,
Plus près, ici, dans le jardin.
« Vois, reprend-elle, c'est l'aurore :
» Je suis la fille du matin ;
» Du sentier dans le pâturage
» N'aimes-tu plus les longs détours? »
J'aurais, je crois, battu de rage,
Battu mes anciennes amours.

« Il est vrai, dit la délaissée,
» Je suis petite, et j'ai des sœurs
» Dont la taille est plus élancée,
» Dont la joue a plus de couleurs ;
» Mais je suis fière, gaie et tendre,
» Sans chaînes d'or, sans faux atours. »
Je pleurais, et je crus entendre
Pleurer mes anciennes amours.

Je rassemble enfin mon courage ;
Je prends mon masque de docteur
Et, dans un savant équipage,
Je m'achemine avec lenteur.
« Cessez de hanter ma demeure, »
Lui dis-je, « on m'attend à mon cours[1] ;

[1] L'auteur était alors professeur à l'Académie de Lausanne.

» Laissez-moi passer, voici l'heure,
» Passer, mes anciennes amours. »

Narguant alors mon noir délire,
Elle ôta son petit chapeau
Et, partant d'un éclat de rire,
S'enfuit soudain comme un oiseau;
Mais en chaire, ah! piéges indignes!
Je la vois, aux bancs les plus sourds,
Qui s'assied et me fait des signes;
Des signes d'anciennes amours.

Triste et rêveur au pied d'un hêtre,
J'ouïs une voix qui disait :
« Je vous prends, mon seigneur et maître!..»
C'était elle qui m'embrassait.
Ce jour-là, penchés l'un vers l'autre,
Jurant de nous aimer toujours,
Oh! quel doux revoir fut le nôtre,
Un revoir d'anciennes amours!

LES BRUITS DU MONDE

OU

L'INSOMNIE DE MA MÈRE

—

(Eysins, 1841.)

Mon père et moi, l'autre soir, et ma mère,
Nous étions seuls, au foyer nous chauffant;
Lui me contait ses souvenirs de guerre,
Elle, mes tours et mes exploits d'enfant.
Et moi, tout bas, je leur faisais entendre
Quelques échos du monde et de son bruit.
Ah! pauvre mère, et si bonne et si tendre,
Tu n'en pourras fermer l'œil, de la nuit.

Le croirais-tu? Lorsque tu vois mon père
Teiller le chanvre, effilé sous sa main,

J'en sais plus d'un qui, se disant bon frère,
Se fait sa toile aux dépens du prochain.
Contre la trame on a beau se défendre,
Un fil vous tire, un autre vous conduit.
Ah! pauvre mère, et si bonne et si tendre,
Tu n'en pourras fermer l'œil, de la nuit.

Le croirais-tu? Comme rit ton aiguille
Dans ce gilet qui lui doit maints hivers,
Tel s'applaudit et rit dans sa famille
D'avoir piqué tel autre à mots couverts.
Si tu voyais comme il sait bien s'y prendre,
Comme il accroche, égratigne et s'enfuit!
Ah! pauvre mère, et si bonne et si tendre,
Tu n'en pourras fermer l'œil, de la nuit.

Le croirais-tu? Quand nous disons à peine
Que nous aimons, tant nous le savons bien!
J'en connais un qui, sans reprendre haleine,
Le dit vingt fois, n'en pense jamais rien.
Geste, sourire, il a su tout rapprendre,
D'autant plus faux qu'à présent il reluit.
Ah! pauvre mère, et si bonne et si tendre,
Tu n'en pourras fermer l'œil, de la nuit.

Le croirais-tu? la flamme qui serpente
Est moins que tel preste à se faufiler,

Est moins subtile et guette, moins rampante,
Tout ce qui peut la repaître et l'enfler :
Flamme il monta, fumée il va descendre,
Fumée éteinte, et que le vent poursuit.
Ah ! pauvre mère, et si bonne et si tendre,
Tu n'en pourras fermer l'œil, de la nuit.

Le croirais-tu? Regarde, à la muraille,
Le vieux Laharpe[1] et son front redressé !
Il demandait ou justice ou bataille :
Ah ! qu'on en voit d'un esprit plus sensé !
Lutter au jour? — Non, doucement surprendre
Et doucement écarter qui vous nuit.
Ah ! pauvre mère, et si bonne et si tendre,
Tu n'en pourras fermer l'œil, de la nuit.

Le croirais-tu? De ces rayons nocturnes
La tremblotante et blafarde clarté
Est un soleil sur nos champs taciturnes,
Un plein soleil d'amour, de vérité.
Sus ! levons-nous, marchons sans plus attendre.
L'Ombre nous mène et le Chaos nous suit.
Ah ! pauvre mère, et si bonne et si tendre,
Tu n'en pourras fermer l'œil, de la nuit.

[1] Voir la seconde chanson après celle-ci.

Le croirais-tu ? Non, tu ne peux le croire :
Mon père et moi sommes de grands rieurs
Qui t'aurons fait quelque méchante histoire
Pour te gronder de tes chères frayeurs.
Eteins le feu, clos-le bien sous la cendre :
C'est le destin où maint brave est réduit.
Ah ! pauvre mère, et si bonne et si tendre,
Tu n'en pourras fermer l'œil, de la nuit.

LE BON VIEUX TEMPS HELVÉTIQUE

Autrefois, on aimait en Suisse
A rire, à vivre bonnement;
On n'allait pas chercher malice
Dans chaque pauvre événement;
On était gai, content, traitable,
On s'oubliait par-ci par-là;
Maintenant on est... lamentable :
Hélas ! qu'y faire ?... enfin, voilà !

Quand on aimait, sans phrase aucune
On le disait bien tendrement,
On n'allait pas faire à la lune
Maint triste et mauvais compliment.
On aurait su fort mal décrire

Son cœur, dire au long ce qu'il a;
Mais on ne pleurait pas pour rire.
Hélas! qu'y faire?... enfin, voilà!

Fallait-il chanter une ronde?
Tous l'entonnaient fort bravement.
Et l'on disait : O belle blonde,
Prenez-moi donc pour votre amant!
Et verduron et verdurette
Et larirette et lon lan la!
Ils chantaient comme l'alouette.
Hélas! qu'y faire?... enfin, voilà!

Leurs histoires n'étaient point sottes :
Ils avaient le petit Poucet.
Nous, nous avons presque ses bottes,
Et nous en sommes fiers, dieu sait!
On court, on arpente, on embrasse
Toute la terre... Après cela,
Gros-Jean se retrouve à sa place.
Hélas! qu'y faire?... enfin, voilà!

Oui, c'est fini! tout dégénère.
Notre vieux monde est tout gâté;
Il entre dans la nouvelle ère

Où l'on s'ennuie en liberté.
Dès qu'on fit les rois en fabrique,
Celui d'Yvetot s'en alla.
Il n'est resté que sa bourrique.
Hélas! qu'y faire?... enfin, voilà!

O Gravité! Pédanterie!
Filles d'Ennui, soyez nos dieux.
De votre main rude et flétrie
Bénissez-nous, à qui mieux mieux.
Déjà la vie en nous s'arrête;
Déjà nous radotons; déjà
Nous branlons doctement la tête.
Hélas! qu'y faire?... enfin, voilà!

Plus d'amitié, plus de franchise,
De belles phrases plein un sac;
De bons vins, une chère exquise,
Mais plus de dents, plus d'estomac;
Force pompons, force dentelles;
La paysanne en falbala :
Mais ma foi! bientôt plus de belles.
Hélas! qu'y faire?... enfin, voilà!

Il en est une. Sur sa joue

Deux baisers (c'est le droit commun)
M'étaient dus : elle fait la moue,
Au lieu de deux je n'en ai qu'un.
Nous chicaner sur nos tendresses!
Le beau système! et l'on y va :
Des égales, plus de maîtresses!
Hélas! qu'y faire?... enfin, voilà!

Qu'y faire, hélas! ô triste vie
Où toute chose n'a qu'un temps,
Où l'on regrette, où l'on envie,
Où l'on n'a pas toujours vingt ans;
Où ces petits vers supportables
Dont ma muse vous régala....
Vous les trouvez donc détestables?
Hélas! qu'y faire?... enfin, voilà!

LE VIEUX LAHARPE [1]

Le vieux Laharpe ! ainsi dit avec grâce
Le peuple, ami du surnom familier,
Comme l'on dit : *vieux chêne*, *vieille race*
De ces cœurs forts que rien ne fait plier.
Il est assez de roseaux sur la plage
Qu'au moindre souffle on voit tous se pencher ;
Ah ! dans nos temps de faiblesse et d'orage,
Il faut le chêne assis sur le rocher.

[1] Frédéric-César Laharpe, l'instituteur d'Alexandre et le tribun de la révolution helvétique. Le peuple l'appelait ainsi : *Le vieux Laharpe*, moins à cause de son grand âge ou pour le distinguer des autres membres de sa famille, que pour marquer, par cette désignation familière, qu'il était une vieille connaissance pour lui. Ces couplets furent chantés à Rolle, sa ville natale, lors de l'inauguration de son monument. (*Revue de Paris* et *Revue suisse* d'octobre 1844.)

Le vieux Laharpe ! ainsi l'ont vu nos pères,
Antique et pur sous un front de vingt ans.
A notre tour, nous l'avons vu, mes frères,
Jeune de cœur, tout jeune en cheveux blancs;
Et sa mémoire est comme un bel ombrage
Où nos enfants aimeront à marcher.
Ah ! dans nos temps de faiblesse et d'orage,
Il faut le chêne, assis sur le rocher.

Le vieux Laharpe ! un vrai fils d'Helvétie
Que rien ne doit vaincre et décourager :
Ni sur les monts tant de neige épaissie,
Ni l'autre hiver qui sur tous vient neiger !
Fécond exemple, héroïque héritage
Que rien non plus ne nous doit arracher !
Ah ! dans nos temps de faiblesse et d'orage.
Il faut le chêne, assis sur le rocher.

UN PEU DE DISPUTE

(Lausanne, 1844.)

Un peu de dispute ranime.
Foin des gens toujours endormis !
La discorde serait un crime,
Mais se disputer est permis.

Toujours d'accord ! rien n'est plus fade !
Si personne ne soufflait mot,
Chacun en deviendrait malade,
L'homme d'esprit comme le sot.
Un peu de dispute ranime, etc.

Toujours d'accord ! — Voyons, compère,
Vous eûtes tort le beau premier.

— Moi? pas du tout! — Alors j'espère
Que vous aurez tort le dernier.
Un peu de dispute ranime, etc.

Toujours d'accord dans un ménage!
Supposons-le par charité :
S'en aimerait-on davantage?
Nul ne le sait; en vérité!
Un peu de dispute ranime, etc.

Toujours d'accord entre confrères,
Entre savans et beaux-esprits :
Que deviendraient tant de libraires,
Et de quoi vivraient les souris?
Un peu de dispute ranime, etc.

Toujours d'accord! point de chicanes,
De mauvais sang, point d'airs malsains;
Alors, adieu baume et tisanes!
Que deviendraient les médecins?
Un peu de dispute ranime, etc.

Toujours d'accord, même au village,
Dans les cités, dans les Etats,
Au premier, au cinquième étage : ...

Que deviendraient les avocats?
Un peu de dispute ranime, etc.

Toujours d'accord dans notre Suisse : ...
Ici pourtant, tenons-nous bien;
N'allons pas dire une malice
Qui soit d'un mauvais citoyen.
Un peu de dispute ranime, etc.

Toujours d'accord! La terre et l'onde
Disent aussi : *Le tien, le mien.*
La paix étoufferait le monde...
Mais le monde ne risque rien.
Un peu de dispute ranime.
Foin des gens toujours endormis!
La discorde serait un crime,
Mais se disputer est permis.

CHANT DE PAIX

(Musique de Winter. — 1837.)

Dans la plaine un doux murmure
S'éveille au vent du matin ;
La nuit même, à peine obscure,
Répète un concert lointain.
Vers la terre qui repose
Et fleurit comme une rose,
Des hauts cieux voilés d'azur
Il vient un chant vague et pur.

Chant de paix, fraîche harmonie !
Voix de l'âme à l'âme unie !
C'est un hymne, chaque jour,
D'espoir, de vie et d'amour.

Tout est calme et sans nuage.
Père, mère, enfans, aïeul,
Sont assis, après l'ouvrage,
Sur le banc, sous le tilleul;
L'arbre en fleur, de son grand dôme
Rafraîchit l'air qu'il embaume,
Et vers son feuillage noir
Bientôt monte un chant du soir.

Chant de paix, tendre harmonie!
Voix de l'âme à l'âme unie!
Comme un cercle sur les eaux,
Etends au loin tes échos.

Unis-toi, terre fleurie,
A cet hymne fraternel!
Et formons de la patrie
Le chœur saint, universel.
Nous, ses fils, disons sa gloire!
Assurons-en la mémoire!
Et jusqu'au sommet des temps
Qu'elle monte dans nos chants!

Chant de paix, grande harmonie!
Voix de l'âme à l'âme unie!
Ouvre au ciel ton aile d'or,
Au ciel porte un seul accord.

PROMENADE DE NUIT

Brûlans pensers du jour, éteignez-vous!
Laissons, amis, tomber leurs noires flammes;
A ce vent frais, laissons flotter nos âmes,
Et dans les prés, dans les bois sauvons-nous!

Le lac d'argent soupire avec la nuit,
Un chant d'amour descend de la colline,
L'air, qui s'embaume, effeuille l'églantine,
Un astre pur nous voit et nous conduit.

De la forêt qui vient de s'animer,
Sort une voix mystérieuse et tendre;
Le ciel vers nous semble prêt à descendre,
Le ciel nous dit aussi de nous aimer.

Pour qui nos chants, pour qui, répondez-moi,

S'élèvent-ils pendant la nuit sereine?
Où s'en vont-ils, quand le vent les entraîne?
Reine des monts et des lacs, c'est vers toi!

Etait-ce toi, reine des lacs si doux,
Que sur les flots nous avons aperçue?....
Mais tu t'enfuis, comme une blanche nue;
Fille des monts, viens encor! viens vers nous!

O nuit pensive! Amitié! doux instans!
De la Patrie ombre mystérieuse!
Songes portés par la brise amoureuse!
Elans de l'âme! ô Jeunesse! ô Printemps!

Je voudrais vivre au bois comme un oiseau,
Comme une fleur coucher dans la prairie,
Et m'endormir, mêlant ma rêverie
Aux mots confus, chantés par le ruisseau.

A flots légers, sous l'ombrage incertain,
S'écoule encore un murmure de vie,
Faible soupir, rêveuse mélodie,
Que seule entend l'étoile du matin.

A MON AMI M* D**

Quand l'inquiet souci de la journée active
A coups pressés vous a lentement accablé ;
Quand la paix, le loisir, comme une aimable rive,
Semblent fuir votre cœur, en faire un exilé,

Pensez à ce soleil qui se rit des tempêtes
Et fondra le nuage amassé sur nos fronts,
A tant de biens divers qui pendent sur nos têtes,
Et qu'à l'heure opportune un jour nous cueillerons.

Pensez au glacier blanc, étincelant et ferme,
Où le ciel même aiguise et polit son azur,
Et qui toujours souillé, se nettoyant sans terme,
Voit sur lui s'acharner quelque chose d'impur.

Pensez au souvenir, pensez à l'espérance,

A tant d'êtres si chers, desirés, obtenus,
A leur égale part de lutte et de souffrance,
A ceux que l'on peut perdre, à ceux qu'on a perdus.

A qui veut nous sauver du ténébreux empire
Où l'âme se tourmente et s'étourdit de peu,
A celui vers qui tout, ici-bas, tout soupire,
A celui-là pensez, ami, pensez à Dieu.

LA VISITE

(Pour Eysins. Janvier 1840.)

Lorsque le Soir, pensif et sombre,
Met son manteau de pèlerin,
Comme lui, je voudrais, dans l'ombre,
Franchir coteau, bois et ravin.
Je pars, j'arrive à tire-d'aile;
Je ne crois plus rêver, déjà;
Et de tout loin je vous appelle,
Je viens, je frappe... Etes-vous là?

Que fait ma mère? est-elle encore
Au jardin, près de *l'abeiller?*
Malgré le poussin qui pérore,
Ferme-t-elle le poulailler?

Mon père est-il à la montagne
Depuis que l'aube étincela?
Dans les vallons la nuit le gagne.
Tous, pour l'attendre, êtes-vous là?

Le vieux Coq, secouant sa crête,
Dit gravement sur le perchoir :
« Femme de cœur, femme de tête
» Est celle qui vient chaque soir. »
Puis il s'endort; mais sa louange,
Que nul poète n'égala,
Vole de l'étable à la grange.
L'entendez-vous, êtes-vous là?

Le Sapin cause avec le Hêtre
Sur les monts, plus noirs que la nuit.
Il lui dit : « Vois-tu ce vieux maître
» Que mon ombre au loin reconduit!
» Comme nous il eut ses orages,
» Son coup de vent dont il trembla : »
Ainsi raisonnent nos deux sages.
Mon père arrive... Etes-vous là?

Autour du feu, dans la cuisine,
Vieille, lustrée, aux murs brunis,
Quand tout s'égaie et s'illumine,

Enfin, vous voilà réunis.
Pauvre Chanson, que l'hiver glace,
Qu'un peu de soleil réveilla,
Entre à présent, entre à ma place,
Dis à ma place : Etes-vous là ?

LA MAISON

APRÈS AVOIR CRU LA QUITTER

(Eysins. — 1836.)

Chère maison, nous avons cru te dire
Le long adieu qui reste au fond du cœur.
Oh ! laisse-nous de ton rustique empire
Le sceptre, au loin fort peu dominateur !
Là, les grands monts pour décor de théâtre ;
Point de vain bruit pour distraire la foi ;
Mais seulement de la cloche du pâtre
Le chant d'automne autour de toi !

Rouvre sur nous ta porte à moitié close !
Tu le savais, mais tu n'en as rien dit :
Notre lutin, dans son foyer morose,

De ce départ restait tout interdit.
Mais il nous garde : aussi, le long de l'âtre,
Il saute, il danse à petits pas pressés,
Et tourne au son de la cloche du pâtre
Qui chante un air des temps passés.

Voici la place où notre table ronde,
Non d'ais sculptés, mais vieille et de sapin,
Boiteuse même, accueille tout le monde,
Offrant d'abord et le sel et le pain.
Moins âgé qu'elle, un seul flacon noirâtre
La réjouit, et verse en longs ébats
Mille propos, où la cloche du pâtre
Vient aussi faire écho tout bas.

Un jour de plus retourne à son Arbitre.
Le feu s'amuse avec ce jour mourant,
Comme un enfant, collé contre la vitre,
Y suit son rêve au crépuscule errant.
La terre, immense et riche amphithéâtre,
Pâlit, s'efface et se perd dans les cieux.
On n'entend plus que la cloche du pâtre
Qui parle aux cœurs silencieux.

Maison du ciel, invisible demeure
Où n'entre rien de souillé ni d'impur,

Fort de celui qui se repent et pleure,
Pour le rebelle abîme vide, obscur!
La terre au loin, éclair triste et bleuâtre,
Passe un moment dans ton éternité,
Tandis qu'au son de la cloche du Pâtre
S'assemble ta postérité.

Des vieux soleils, des étoiles perdues,
Ceux dont la mort ne rive point les fers
Viendront en foule, apportés par les nues,
Comme la feuille au rivage des mers.
Laissons dormir notre monde idolâtre
Et, sur les flots où l'autre bord nous luit,
Prêtons l'oreille à la cloche du Pâtre
Qui nous appelle dans la nuit.

AMOUR SIMPLE ET PUR

Je t'aime ainsi parée
De tendresse et d'émoi,
Et j'ai l'âme enivrée
D'être assis près de toi.
Comme une douce haleine
Tu souffles sur ma peine,
Et dans l'air qui sourit
L'Eden pour moi fleurit.

Je sens comme une larme
L'amour baigner mon cœur
Et tout, d'un même charme,
S'unir à mon bonheur;
Ce chêne où tu t'appuies,
Cette onde, ces prairies,
Ne sont-ils pas heureux,
Heureux avec nous deux?

Voici les bien-aimées
De l'oiseau des buissons,
Les fleurs qu'il a charmées
D'amour et de chansons.
Mais toi, blanche anémone,
Mon chant et ma couronne,
Mon amour et ma foi,
Tout m'est venu de toi.

Le bonheur où me plonge
Un rayon de tes yeux
M'entraîne dans un songe
Calme, délicieux.
En toi je sens ma vie
Transformée et ravie :
Moins immense et moins pur
Est l'Océan d'azur.

CHANSONS D'ENFANS

I

Que j'aime le sourire
De l'enfance aux yeux bleus,
Flot limpide où se mire
Un ange aux blonds cheveux !
Lorsque l'ombre est venue
Sur notre cœur troublé,
Riez, enfans ! et sous la nue
Le soleil a brillé.

Tendres espiègleries,
Regards vifs et touchés,
Fines coquetteries
Et petits airs penchés :
C'est l'âme toute nue

Dans un rayon perlé.
Riez, enfans! et sous la nue
Le soleil a brillé.

Aimez, enfans! la vie;
Savourez ce beau ciel;
Aimez! et sans envie
Butinez votre miel!
La fleur, à votre vue,
Rit dans son nid mouillé.
Riez, enfans! et sous la nue
Le soleil a brillé.

II

COQUINS D'ENFANS

AIR : *Mon vieil habit*, etc.

Coquins d'enfans qui nous faites la guerre
Depuis le matin jusqu'au soir,
Si l'on vous aime, on ne vous aime guère,
Mais vous allez, vous allez voir!
Çà, qu'on m'écoute! je sermonne
Et je tiens mes deux poings fermés.
Mais bon! jamais écoutent-ils personne?
Coquins d'enfans.... chers petits bien-aimés!

C'est un tapage à ne pouvoir plus dire
Qui de vous sait le mieux crier.
L'un pour tambour a pris la poêle à frire,
Et l'autre souffle au cendrier.
Heureux encor si, du grimoire
Amateurs déjà consommés,
Vos doigts n'ont pas sondé mon écritoire,
Coquins d'enfans.... chers petits bien-aimés!

Quand vous chantez, autant vaudrait, je pense,
Entendre une forêt d'oiseaux.
Plus bas, plus bas, plus bas encor... Silence!
Alouettes et passereaux!
Allons! et que nul ne raisonne,
Ou je... si vous n'êtes calmés,
J'em... brasse l'un, l'autre, je le... chiffonne,
Coquins d'enfans.... chers petits bien-aimés.

N'êtes-vous pas, dans l'ombre au loin morose
Où se dérobe le chemin,
Ces Enchanteurs à la baguette rose
Nous transformant d'un tour de main?
Que ferez-vous de notre vie,
Dans le cercle où vous l'enfermez,
Gais nécromans qui nous l'avez ravie,
Coquins d'enfans.... chers petits bien-aimés?

EN VOYAGE

De Zermatt, au pied du Mont-Rose,
où l'auteur était enfermé par les neiges.

Que fais-tu pendant que ma vie
Se perd tristement loin de toi?
A quelle espérance infinie
Se reprend ton cœur plein de foi?

A défaut d'un azur sans voiles,
Cherches-tu, par delà les cieux,
D'autres mondes, d'autres étoiles,
D'autres soleils plus radieux?

Et loin de nos ombres mortelles,
Dans ta pensée, où tu souris,
Me dis-tu : — « N'est-il pas des ailes
» Pour franchir l'abîme surpris?

» Dans la lumière où tout s'allume,
» Gravis, ne fût-ce qu'un moment;
» Et repousse du pied la brume,
» Comme on repousse un vêtement.

» Sur les cimes d'une autre aurore
» Par un divin souffle emporté,
» Au lieu des fleurs qu'un jour dévore
» Cueille les fleurs d'éternité. »

Ainsi me parle, ainsi m'exhorte
Ta voix perçant le mur neigeux.
Ainsi ton âme, tendre et forte,
Me suit sur les monts nuageux.

Ou bien, le soir douteux et pâle
Egarant le fil sous tes doigts,
Rappelles-tu, de l'autre salle,
Les enfans exilés cent fois?

Quel tapage! ils courent ensemble
Autour de la table, en criant :
Le chat s'enfuit, le plancher tremble,
Et tu les grondes en riant.

LA CHANSON DE JULIA ALPINULA [1]

Près de mon père, oh! que mes jours sont beaux!
Par le bonheur je marche couronnée;
Mais si le Ciel tranchait sa destinée,
Au lieu d'un seul on verrait deux tombeaux.
Eloignez-vous de mon âme peureuse,
Sombres pensers dont j'entretiens l'ennui!
Auprès de lui que sa fille est heureuse!
Coulez, mes jours, coulez auprès de lui.

Aux champs pourquoi vais-je, à l'aube du jour,
Cueillir des fleurs ainsi qu'une bergère?

[1] Fille de Julius Alpinus, chef helvétien mis à mort par les Romains dans les révolutions de l'Empire. (*Tacite*, Histoires, livre I.) Selon la légende, sa fille mourut de douleur après lui. — L'auteur a publié autrefois, sur ce sujet, un poème en deux chants, où se trouve cette chanson : quelques personnes ont desiré la voir dans ce recueil.

C'est pour orner la tête de mon père.
Il dormira jusques à mon retour.
Il a payé ma course matineuse
Lorsqu'une larme en sa paupière a lui.
Auprès de lui que sa fille est heureuse!
Coulez, mes jours, coulez auprès de lui.

Comme un vieil aigle en son nid retiré,
Lorsqu'il se voit balancé par l'orage,
Sent tout à coup frissonner son plumage
Et s'élargir ses ailes par degré;
Mon père ainsi, d'une ardeur généreuse,
Pour son pays brûle encore aujourd'hui.
Mais près de lui que sa fille est heureuse!
Coulez, mes jours, coulez auprès de lui.

TAYLOR INST. OXFORD

LA CHANSON D'YZOLIER[1]

Pauvre Yzolier, détache donc ta voile,
C'est le moment ; n'attends pas à demain.
Tâche d'avoir une petite étoile
Qui te conduise en ton obscur chemin.
Et quelques fleurs, sur le courant, peut-être
A les saisir viendront te convier.
De ses destins l'homme n'est pas le maître,
Il faut partir, pauvre Yzolier !

Lorsque mon lac, vers la côte écumeuse,
Roulant ses flots, sourdement mugira ;
Lorsque, le soir, d'une vapeur brumeuse
L'herbe des prés au loin se voilera ;
Qu'un passant frappe à ma porte légère,

[1] Personnage d'un poème de l'auteur, *la Bataille de Grandson*. Voir la note précédente.

Et le grillon, blotti sous mon foyer,
Répondra seul à la voix étrangère.....
Il faut partir, pauvre Yzolier!

De mon pays j'emporte au moins l'image,
Et dans mon âme elle vivra toujours.
En quelque lieu que me pousse l'orage,
Son souvenir sera mon seul recours;
Et fatigué d'une longue souffrance,
Sous le fardeau si je me sens plier,
A son nom seul renaîtra l'espérance.
Il faut partir, pauvre Yzolier!

PRÉLUDES

(Aux étudiants de Lausanne. — 1839.)

Comme autrefois que je m'asseie encore
A vos banquets ! reconnaissez ma voix.
Que l'Amitié soutienne, écho sonore,
Echo du cœur, mes chants, comme autrefois !
Aux verts rameaux le Printemps se balance ;
De feuille en feuille on l'entend palpiter :
Quand de l'Hiver tout rompt le froid silence,
Les chants sont doux... mais puis-je encor chanter ?

Que le rameur, ployé sur sa nacelle,
Sente des eaux le branle courroucé,
Il mord sa lèvre, et sa voix qui chancelle,
Laisse mourir le refrain commencé ;

Mais dans ton golfe où l'Aquilon expire,
Heureux Clarens, qu'il vienne à s'abriter,
Il se rassure, et le flot semble dire :
« Les chants sont doux »... mais puis-je encor chanter?

L'âpre sentier qui rampe vers la cime
Glace nos fronts de muette pâleur ;
Mais, au sommet qu'enfin le pied s'imprime,
Les chants sont doux sur la montagne en fleur.
La terre au loin fuit dans la vapeur rose,
Et jusqu'à nous son bruit ne peut monter.
Sur la montagne, où le cœur se repose,
Les chants sont doux... mais puis-je encor chanter?

Iles du ciel, montagnes d'empyrée,
Ports de lumière, astres obéissans!
De vos feux purs la blancheur éthérée
Tombe sur nous comme des flots d'encens.
L'âme vers Dieu se retourne et l'appelle,
S'élance et veut dans ses bras se jeter.
Aux bords sans fond de la Source éternelle,
Les chants sont doux... mais puis-je encor chanter?

Je chanterai ta bonté, Père tendre!
Je chanterai ta sagesse et tes lois;

Je chanterai, pour qui voudra l'entendre,
Le cœur de l'homme et ses sombres exploits;
Je chanterai l'helvétique montagne,
L'étoile à suivre et la cime à dompter;
Je chanterai !... votre voix m'accompagne:
Les chants sont doux; je puis encor chanter.

LE TEMPS S'EN VA

(Chanson pour mon père et pour Eysins. — 1838.)

Voici trois jours que des flots de nuages,
Brumeux déluge, engloutissaient l'azur;
Mais, comme un vol d'aigles aux blancs plumages,
Les monts enfin planent dans le ciel pur :
Ainsi le Temps, brouillard au vent funeste,
Voile où se perd l'immortelle beauté,
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Eternité! l'Eternité!

Plus de chansons, plus de couples fidèles
Dans le tilleul, chauve comme un vieillard!
Au bord du toit, déjà les hirondelles
Forment leurs rangs et sonnent le départ.

Toujours montant vers le portail céleste,
Traînant au seuil le Monde épouvanté,
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Eternité! l'Eternité!

Notre sentier dans le gazon serpente,
Là, d'une ronce en passant écharpé,
Luttant, ailleurs, contre une aride pente,
Ou d'une fosse, hélas! bien mieux coupé.
Marcheur vaillant, dont chaque pas s'atteste
Par une tombe au sol ensanglanté,
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Eternité! l'Eternité!

De maux présens et de peines passées
Quel sombre amas, quel douloureux trésor!
Sans les tarir que de larmes versées!
Et, jusqu'au bout, que de chagrins encor!
L'homme avec Dieu sans fin ruse et conteste,
Puis, recueillant notre cœur tourmenté,
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Eternité! l'Eternité!

En vain se dresse, aux lieux que nul n'évite,
Le noir rocher de l'antre de la mort :

C'est un jalon, ce n'est pas la limite,
C'est du chemin le souterrain effort.
Notre œil s'arrête à ce bord qu'il déteste;
Mais au delà brille l'Immensité.
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Eternité! l'Eternité!

Dans le tombeau le Passé dort encore,
Et l'Avenir, en ses abîmes sourds,
N'est du Néant qu'une incertaine aurore;
Le Présent seul existe, il vit toujours :
Contre lui-même ainsi plaide et proteste
Ce Temps qui meurt en immortalité.
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Eternité! l'Eternité!

Verbe infini qui façonnas les mondes,
Qui dans le vide assemblas l'univers,
Et qui jetas à l'écume des ondes,
Comme des fleurs, les îles sur les mers!
Toujours la vie en toi se manifeste :
Le ciel fût-il par ton souffle emporté,
Le Temps s'en va, mais l'Eternité reste,
L'Eternité! l'Eternité!

JEUNE HELVÉTIE

(Musique de M. Mascheck. — 1842.)

Jeune Helvétie, à toi notre espérance !
A toi nos vœux, notre amour et nos bras !
Aux jours de force, aux jours de défaillance,
A toi la gloire, et pour toi nos combats !
Si le rocher qui borne tes campagnes
Réduit ta part du lot universel,
Tu peux encore, ô terre des montagnes !
Grandir, mais du côté du ciel.

Le ciel, c'est l'âme et les fortes pensées,
Des citoyens les dévouemens pieux,
L'OEuvre et la Foi qui, les mains enlacées,
Montent toujours pour toujours chercher mieux ;

Le saint amour du frère pour le frère,
Flamme qui doit de l'helvétique autel,
Comme l'encens des cimes de la terre,
Grandir avec toi vers le ciel.

Elève-toi par ton libre courage!
Gravis tes monts, suis ton rude sentier,
Et que ta robe, entre le noir nuage,
Brille plus blanche au loin que le glacier!
Là, sur la terre, à tes pieds déroulée,
Jette en tout sens un regard fraternel,
Heureuse et fière, et bientôt consolée
De ne grandir que vers le ciel.

LES DERNIERS COMBATTANS

(Musique de Spæth.)

Peut-être, un jour, nous verrons dans la plaine
Des fils du Nord les sinistres essaims.
Leur vol grondant fait frissonner nos seins,
Comme du soir une pesante haleine.

Gardons nos cœurs de toute lâcheté !
Notre Helvétie est à la liberté.

Venez, venez sur l'antique montagne :
Un souffle impur ne nous y suivra pas.
Ici l'air libre, et l'étranger là-bas,
Avec son roi que la mort accompagne.

Pour un moment qu'ils se disent vainqueurs !
Notre Helvétie, à nous, est dans nos cœurs.

Vallons dormant au pied des blanches cimes,
Humbles chalets, tentes du haut azur,
Riant asile, abri terrible et sûr,
Fort crénelé, ceint de remparts d'abîmes !

C'est à nous seuls que Dieu vous dévoila :
Notre Helvétie, à nous, est encor là.

Chère patrie, ici, pour te défendre,
Déjà tu vis arriver nos aïeux.
De monts en monts nous nous cachons comme eux.
Comme eux aussi nous saurons redescendre.

Armes ! drapeaux ! ne vous inclinez pas !
Notre Helvétie, à nous, est dans nos bras.

S'il faut encore un plus grand sacrifice,
Sur le glacier, notre dernier espoir,
Nous combattrons vaillamment jusqu'au soir ;
Puis, l'âme à Dieu, le corps au précipice,

Nous cesserons nos belliqueux accords,
Et l'Helvétie au moins nous aura morts.

Notre cercueil, c'est le profond abîme ;
Notre linceul, le nuage qui fuit ;
Notre épitaphe, un éclair dans la nuit ;
Et notre tombe, une Alpe au front sublime.

Là, nous disons parfois, en grand courroux :
Notre Helvétie, elle n'est qu'avec nous.

LES VIEUX CHÊNES

L'ombre du chêne à ces landes arides
Tient lieu de source, et d'herbe, et de printemps.
Là, de nos fronts pour détendre les rides,
Ensemble, amis, rêvons quelques instans.
De nos matins les plus fraîches haleines
Semblent renaître en nos cœurs accablés.
Chantons, amis, chantons sous les vieux chênes,
Le souvenir des beaux jours envolés.

Du souvenir les cloches argentines
Font dans notre âme un murmure tremblant;
Sur le roc sombre ainsi les églantines,
Filles des monts, jettent leur voile blanc.
J'aime, la nuit, le babil des fontaines;
J'aime un bruit vague aux endroits désolés.
Chantons, amis, chantons sous les vieux chênes,
Le souvenir des beaux jours envolés.

Songes d'azur qui, planant sur nos fêtes,
Y répandiez comme un souffle enchanté,
Vous avez fui, découronnant nos têtes,
Printemps en fleur par l'orage emporté!
Mais dans les airs, mais dans les voix lointaines,
N'est-ce pas vous qui tout bas appelez?
Chantons, amis, chantons sous les vieux chênes
Le souvenir des beaux jours envolés.

Autour de nous, sur la terre durcie,
Tombent déjà, du premier froid des ans,
Jeunesse, gloire, avenir, poésie,
Rameaux de fruits à peine mûrissans.
Le vent d'hiver sèmera-t-il leurs graines?
Nous verrons-nous en eux renouvelés?
Chantons, amis, chantons sous les vieux chênes
Le souvenir des beaux jours envolés.

Perçant la brume où les chênes confondent,
Vieux compagnons, leurs vieux bras fatigués,
Des cris jaloux sourdement se répondent,
Voix de corbeaux dans le brouillard ligués.
L'aigle retourne à ses hauteurs sereines;
L'oiseau se tait dans les bois dépeuplés.
Chantons, amis, chantons sous les vieux chênes
Le souvenir des beaux jours envolés.

Nous avons pris l'aile de l'espérance
Pour retomber à l'horizon qui fuit ;
Nous avons eu notre part de souffrance,
Notre nuage avant d'avoir la nuit ;
Et, dans la lutte, au sable des arènes,
Nos derniers pas sont déjà nivelés.
Chantons, amis, chantons sous les vieux chênes
Le souvenir des beaux jours envolés.

Rien n'est propice à qui ne sacrifie
Aux nouveaux dieux, ivres de l'encensoir ;
Sous notre pied, qui déjà se défie,
Rien ne grandit que les ombres du soir.
Avant d'entrer dans les pâles domaines
Du noir faucheur dont nous sommes les blés,
Chantons, amis, chantons sous les vieux chênes
Le souvenir des beaux jours envolés.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE II

—

LE LIVRE MOROSE

En avançant dans ce livre morose,
Si les oiseaux et si les fleurs de mai
Y chantent moins ou d'un accent moins gai,
Ne dites pas : L'auteur seul en est cause !
Car de la vie, en sa métamorphose,
Le livre aussi va bien s'assombrissant :
Chacun, hélas ! l'apprend en avançant....
En avançant dans ce livre morose.

LES VOIX DU PRINTEMPS

—

A M. Ch. S.

LE POÈTE

O ciel toujours serein, Alpes toujours plus belles,
Doux printemps qui nous viens effleurer de tes ailes,
Jeunes soupirs des airs, brise où la vie éclôt!
A l'âme qui fléchit, qu'apportez-vous d'enhaut?

LE RUISSEAU

Moi, je murmure,
Pour t'apaiser :
Vois la verdure
Renaître pure

Sous mon baiser.
Flot qui s'écoule,
Au lit qu'il foule,
Joyeux, se roule
Pour mieux jaser
Ou reposer.

L'OISEAU

Ecoute ma chanson, ma chanson amoureuse;
Suis de l'œil dans l'azur ma course aventureuse;
Le caprice avec moi voltige au bois charmé,
Et le bonheur aussi : j'aime, je suis aimé.
Avril chasse la neige et l'ondée inhumaine;
L'œil plus gai du printemps rayonne sur la plaine;
A la fenêtre, ami, ne mettez plus de pain,
Car le saule pliant verdit près du sapin.

LE VENT

Avec les parfums que je porte
J'ai passé les rocs du midi,
Et voilà que la branche morte
S'éveille à mon souffle attiédi.
Vite, je vais là-bas, sur l'onde,
Danser avec la voile ronde
Du pêcheur qui dort sur son banc,

Ou bien lutiner les images
Des montagnes et des nuages,
Eparpiller leur bandeau blanc.

LES CLOCHES

La Pâque ! nous chantons nos chants de bonnes fêtes.
Le chœur d'airain s'ébranle et passe sur vos têtes,
Le chœur qui pleure et qui bénit ;
Qui chasse les démons et qui voudrait surprendre
Ce que l'homme a gardé d'espoir sublime et tendre,
Vibrant dans son cœur de granit.

LA LUNE

Voici le soir. Je penche
Ma tête aux frais vallons.
Lève-toi, ma Pervenche,
Sous l'aubépine blanche,
Où glissent mes rayons.
Le Lutin dans la plaine,
L'Ondine à sa fontaine,
La Fée aux yeux de reine,
Le Spectre des forêts,
Fantômes des nuages,
Follet des marécages,

Servans des pâturages[1],
Nains des chalets sauvages,
Tous viennent, tous sont prêts.
Respectons ces mystères!
Sous tes vertes paupières
Cache bien tes yeux bleus,
Afin qu'avant l'aurore,
Qui me chasse et m'abhorre,
D'eux, ma fleur, j'aie encore
Un regard amoureux.

LA PERVENCHE

Je te réponds, amour mélancolique,
Amour des nuits, amour au vague émoi.
Je vous comprends, univers fantastique,
Formes, idée, incertaine musique,
Rêve sans nom flottant autour de moi.
Ma tige chaste et qui n'est embaumée
Que par l'abeille enivrée un instant,
N'appelle rien que l'ombre accoutumée,
Rien que la haie où le sort m'a semée,
Où je me cache à la main non aimée,
Où, quand je dors, ma verdure m'attend.

[1] Le *Servant* est le nom du lutin familier dans l'Helvétie romane.

L'ÉTOILE

Chante sur ta guitare !
Comme mes feux tremblans,
Ta voix faible s'égare
En des airs mous et lents.
Il n'est que nous au monde !
Tu me vois : je t'entends.
Qu'une étreinte profonde
Illumine et confonde
Nos êtres palpitans !
Ou bientôt, curieuses,
Mes sœurs viendront aussi,
De tendresse joyeuses,
Te regarder ici,
Danser sous ta prunelle,
Quand ta romance appelle....
Jaloux est mon souci !
Qu'à ton regard fidèle
Je sois la seule belle,
Car je le veux ainsi.

LE ROSSIGNOL

Attends ! je vais chanter pour toutes les étoiles,
Pour le monde sans rive et pour le ciel sans voiles ;

Réveillons l'infini de son sommeil humain.
Entre l'âme et les sens effleurons le chemin.
A moi, suave esprit des vagues mélodies !
Viens souffler la musique en mes notes hardies....

*

La terre en mugissant répondit à l'oiseau,
Et le premier tonnerre ébranla l'arbrisseau.
Un crêpe éteignait les étoiles.
L'ouragan agitait ses voiles.
La trombe, en noyant le ruisseau,
A pris les jeunes fleurs sous l'eau.

Mais l'âme, relevée au vent de l'espérance,
Aux orages de mort résiste avec puissance.
Elle vole comme un ramier,
Pour trouver le rameau premier
Que le déluge encor balance,
Et sur lui se pose en silence.

Aux châteaux de nuage, aux cimes des grands monts
Peuvent se prendre encor les pensers vagabonds,
Comme à des ancres toujours sûres.
Et beaucoup de saintes figures
Descendent là-haut sur ces ponts,
Pour ouvrir des cieux plus profonds.

C. O.

LA NUIT

—

BOUTADE

Chaque montagne, avec sa croupe verte,
S'efface dans l'ombre. La Nuit
Traverse seule, en éteignant le bruit,
La rue endormie et déserte.
Sa main clôt les yeux vacillans;
Sa robe la ceint de mystère,
Et cache même ses pieds blancs,
Qui glissent sans toucher la terre.

Jour monotone, au pas pesant,
Va dans l'abîme où tout descend!

Mais ce n'est pas un amant qui t'invoque,

O Nuit ! dans des vers de pleurard :
Du vieil Amour, cet oiseau babillard,
Notre temps n'a plus que la coque.
Ce n'est pas mieux quelque rêveur,
Dévot à froid du moyen-âge :
Le sabbat n'est plus en faveur ;
L'homme et Satan font bon ménage.

Non, ce n'est pas, ô farfadets !
Ce n'est pas vous que j'attendais.

La Nuit, pourtant, est bien mystérieuse !
Pour elle l'homme n'est point fait :
Souvent, le plus hardi tremble, en effet,
Devant sa face sérieuse.
D'esprits plus dégagés, plus forts,
La Nuit semble être le domaine ;
Elle nous enlève à nos corps,
Hors de nous-mêmes nous promène,

Et nous fait planer au-dessus
De bleus abîmes inconnus.

La Nuit est mère ! une vertu féconde
Réside en elle : lorsque Dieu
Lança le Temps en son chemin de feu,

C'est d'elle que jaillit le Monde.
Toujours un souffle inspirateur
Couve sous ses feux taciturnes :
Toujours un esprit créateur
Erre et chante aux brises nocturnes.

Seul, le poète entend sa voix,
Secrète comme un chant des bois.

Mais que me font toutes ces rêveries
Des antiques traditions?
De l'Orient nous portons les haillons :
C'est un bazar de friperies.
Là, dame Europe, nez en l'air,
Clignant les yeux, pédante et maigre,
Achète au hasard, et pas cher,
Ce que débite sa voix aigre.

Au coin du monde où nous trottons,
Elle revend de vieux centons.

Seul si je veille et médite en silence,
Comme un avare à son trésor,
Ce n'est donc pas pour marmotter encor
Des mots de l'humaine science,
Pour guetter quelque vérité

De loin paraissant toute nue,
De près, tout voile et vanité,
Ou se renfonçant dans la nue.

C'est mon métier de chaque jour :
Pauvre, stérile et dur labour !

J'ai bien assez aussi des controverses,
Des vieux systèmes rajeunis,
Des grands mots creux, célébrés ou honnis,
Qui tombent sur nous par averses.
Un enfant souhaitait un fruit :
On le lui pèle ; mais, sa mère
Tournant les yeux, l'enfant séduit
Mange encor la pelure amère.

Et c'est ainsi que maint cerveau
Croit découvrir du fruit nouveau.

Je hais non moins cette froide atmosphère
Où gèlent ces mornes esprits,
Doublés de glace et de neige pétris.
Si le Monde était à refaire,
Ils retrancheraient le soleil
Et, dans l'horreur de toute flamme,
Loin de tout rivage vermeil,
Construiraient un globe sans âme.

Dieu de l'Amour, du Grand, du Beau,
Ils souffleraient sur ton flambeau.

Humaine gloire, ô bruit douteux et triste,
Echo faussé d'un chant trompeur,
Empoisonnée et cendreuse vapeur,
C'est toi, pourtant, que suit l'artiste!
Dans cette salle, bien souvent,
Jusqu'à l'approche de l'aurore,
J'ai tissé, marchant et rêvant,
De mes vers la trame sonore.

Le fil allait et revenait
Sur le métier qui résonnait.

Et je voyais s'animer sur ma toile
Fleuves, vallons, les lacs, les mers;
Un bel oiseau s'élançait dans les airs;
Des cieux descendait une étoile.
A peine éclose, et sa pâleur
D'un rayon furtif colorée,
Elle glissait comme une fleur
Le long de sa route azurée.

O douce étoile, ô bel oiseau,
Jouant ensemble au bord de l'eau!

Mais l'astre pur et son chantre fidèle
Ont disparu de l'horizon,
Tous deux tombés, couchés sur le gazon,
Comme toute chose mortelle.
C'est là qu'ils dorment enlacés :
L'astre, comme une fleur éteinte,
L'oiseau, les yeux déjà glacés,
S'endormant dans un chant de plainte.

Etoile ! oiseau ! songes ailés,
Songes brillans.... puis envolés !

Heureux celui qui, dans sa longue veille,
Parle en esprit à l'Eternel,
A tout instant reconnaît son appel,
Lui prête une docile oreille !
Cette heure nocturne qui fuit
Sur moi n'a pas ce doux empire,
Et si je veille ainsi la nuit,
C'est que je veux pouvoir me dire...

Me dire à moi, triste et moqueur,
Tout ce que j'ai là, sur le cœur.

Aigle, 1833.

PENSÉES D'ORAGE

I

— Que veux-tu, dis-moi, que veux-tu?
Que cherche au loin ton œil farouche?
Pourquoi retomber abattu,
Comme un malade sur sa couche?

Pour toi brillent toujours les cieux;
La santé ne s'est point enfuie;
Si parfois se mouillent tes yeux,
Plus d'une main te les essuie.

— Un nuage en moi s'est glissé :
Les portes du jour furent closes,
Et mon esprit se vit lancé
Dans le noir océan des choses.

Pour te conter mes sombres vœux
Il me faudrait faire un gros livre.
Ce que je veux, ce que je veux,
Hélas ! c'est le secret de vivre.

II

Ne me suis pas ! J'aime l'enfer,
Le bruit de ses portes de fer,
Le cri de sa rage profonde.
Je me sens tomber à jamais,
Tomber de sommets en sommets,
Au fond de l'abîme qui gronde.

Adieu ; jour pur et souriant,
Aurore, perle d'Orient,
O nuits de brise printannière,
Nuits où le ciel est un jardin,
Je roule dans la nuit sans fin,
Adieu, soleil ! adieu, lumière !

Débattez-vous, flots sans espoir ;
Dans votre gouffre vide et noir,
Faites bondir votre esclavage !
Criez ! l'enfer vit de combats.
Pleurez ! on ne vous entend pas
Là-haut, là-haut sur le rivage.

III

Ne crois pas que ma vie
Par une autre que toi
Soit charmée et ravie,
Ni que je me défie
De l'étoile bénie
Qui se leva sur moi,

Lorsque, du sein de l'onde,
D'un océan de mort,
Où l'écume qui gronde
Roulait au gouffre immonde
Mon âme vagabonde,
Tu m'amenas au bord.

Mais ancienne compagne,
La tempête, un moment,
Me soulève, me gagne,
M'arrache à la montagne,
Et veut que je regagne
Le mobile élément.

Je roule encore et plonge
Parmi des eaux sans fond.
Je fais un triste songe,

Et de plus d'un mensonge
Mon naufrage s'allonge.
Ta voix seule répond.

Mais le vent la fait taire,
Jusqu'à ce qu'au matin,
L'Océan, moins austère,
Bruissant solitaire,
Je me retrouve à terre
Endormi sur ton sein.

LETTRE

ÉCRITE DE LA MONTAGNE

Sur ces calmes hauteurs où, seul, le ciel descend,
Tu saurais mieux que moi, d'un cœur reconnaissant,
T'inspirer et jouir, à sa source plus pure,
De la grave beauté de l'antique nature :
De ces monts qu'une voix, parlant du haut des cieux,
Fit sourdre, flots de pierre, en bonds prodigieux ;
De ce léger soleil dont la flamme épurée
N'a pour toute vapeur qu'une fraîcheur dorée ;
Du mélèze qui vibre au moindre appel des airs,
Comme un vieux chantre aveugle et rempli de concerts,
Quand le passé d'un souffle éveille sa mémoire,
Seul, se fait de ses chants un nombreux auditoire ;
Du lac qui se déroule et se perd dans la nuit,
Où sa vague s'endort sous l'étoile qui luit.

Mais moi, — les vallons verts, Tempés silencieuses
Que mes rêves jadis peuplaient d'ombres heureuses;
Leur velours d'émeraude où, sur un sable noir,
Roule une eau fraîche et sombre, honneur de l'abreuvoir;
Le thymier dont j'ai fait cent couronnes aux Fées,
Dans mes jeunes chansons, maintenant étouffées;
Les longs appels lointains, les hourras des bergers;
Blottis dans les parois, les échos mensongers;
L'ombre, la paix du soir; la flamme hospitalière
Et dans le haut foyer la profonde chaudière;
Les vaches dont le sein ne contient plus le lait,
Bellement, à grands sons, regagnant le chalet;
Leurs noms dont aisément la rime se couronne :
Marjolaine, ou Niva, Blanche, ou Reine-Péronne;
Le taureau sur la pente, en brâmant, arrêté;
Les chevreaux furetant, sautant de tout côté;
Les sentiers suspendus où le chamois hésite;
Les cimes que l'éclair ou le vent seul visite,
Colonnades d'azur, marches de diamant,
Degrés rompus du seuil qui mène au firmament;
Et la plaine sans bruit, dormante comme une onde,
Qui semble au loin couler sous la forêt profonde;
—Non, tout ce monde alpestre, amour de mes beaux ans,
Ne sait plus m'arracher à mes songes pesans.
De ces fleurs dont le miel enivra ma jeunesse,

Il ne me vient qu'un suc de doute et de tristesse.
Ces monts doivent passer ; eux et moi nous mourrons;
Le ver est dans leurs flancs, la glace est à leurs fronts.
Partout germe le mal ; la Mort, le mal suprême,
Serpent de l'univers, ronge le ciel lui-même.
Dans ce vide effroyable où le Temps croulera,
Et la Terre et les Cieux, oh ! qui nous soutiendra?...
Je sens s'ouvrir sous moi ce dévorant abîme,
Sans lumière, sans fond, sans rivage, sans cime;
Trembler sous moi la vie et, dans l'antre béant,
Mort sans être encor né gronder l'épais Néant.

Durant ces visions de mes heures pensives,
Que me font les forêts et leurs chansons plaintives?
Elles ne savent plus endormir ma douleur.
Que me fait du matin la vermeille pâleur?
Je cherche le rayon de l'aurore éternelle.
Et que fait une cime à qui demande une aile?

Mais si je te voyais assise auprès de moi,
Me parlant de la vie avec ta simple foi ;
Devant nous, les enfans, dans l'herbe chaude et tendre,
Se détournant parfois pour rire ou pour entendre ;
L'horizon reprendrait son calme transparent :
Vous le délivreriez de tout fantôme errant.

Plus patient, plus fort, sans secouer le voile,
Heureux d'apercevoir, au travers, une étoile,
Je verrais, dans ce jour de terrestre beauté,
L'ombre du jour d'en haut, du jour d'éternité.

Chalets des Agites, août 1838.

L'ENCHANTÉ

Dans un temps où se plonge
Mon regard attristé,
Je fis un si beau songe,
Qu'hélas ! j'en suis resté
Comme enchanté.

Je songeai... mais à peine
L'ai-je dit seulement,
Que le songe ramène,
Comme au premier moment,
L'enchantement.

Je demeure immobile,
Sans voir et sans parler;
Tout me semble inutile,
Tout me semble crouler,
Et s'en aller.

Ma vie est étouffée
Dans un sommeil de plomb.
Il n'est Sages ni Fée
Qui, me touchant au front,
M'éveilleront.

Mais j'attends d'heure en heure;
Comme, au fond d'un vieux fort,
Le condamné, qui pleure
Et ne sait pas s'il dort
Ou s'il est mort.

Je songeai... Mais qu'importe!
Que nul n'en sache rien!
Et si le vent l'emporte,
Mon rêve aérien,
Hélas! c'est bien.

LA VIE EN PLEURS

Si j'étais seul, tout seul au monde,
Et sans devoirs, je pleurerais
Tant, à la fin, que j'en mourrais.
Oui, que ma vie en pleurs se fonde!

Coulez, mes pleurs! fuyez, mes jours!
D'un même flot, d'un même cours.

O tristes larmes bien-aimées,
Emmenez-moi, prenez mon cœur!
Emmenez-le, comme une fleur
Les ondes qu'elle a parfumées.

Coulez, mes pleurs! fuyez, mes jours!
D'un même flot, d'un même cours.

Où va la fleur? où va cette onde?
A l'océan dont tous les flots
Gémissent comme des sanglots,
Cherchant le bord qui leur réponde.

Coulez, mes pleurs! fuyez, mes jours!
D'un même flot, d'un même cours.

ESPÈRE!

Espère ! et tiens-toi ferme
Dans mon abattement.
Aucun mal n'est sans terme :
Espère seulement.

L'avenir diminue ;
Le ciel s'ensevelit :
Espère ! et, sous la nue,
Vois le ciel qui survit.

Dans ces heures extrêmes
Où le vent est plus fort,
Espère ! et, si tu m'aimes,
N'espère pas la mort.

L'amitié nous regarde ;
Elle compte sur nous :

Espère, et fais la garde,
Espère pour nous tous.

Les enfans te sourient;
Mille rayons joyeux
Dans leurs yeux se marient :
Espère par leurs yeux.

Pardonne à ma souffrance
De monter jusqu'à toi.
Contre toute espérance
Espère encor pour moi.

A UN PARFAIT AMI

Malgré la mort, malgré la vie,
Je veux te suivre et t'adorer.
Malgré moi-même et ma folie,
Je me sens vers toi soupirer.

Tu me retiens, tu me captives,
Quand je m'égare ou me distrais.
A travers mes larmes furtives,
Quand je suis seul, tu m'apparais.

L'éclair, sondant la nuit profonde,
Est moins perçant que ton regard ;
L'orbe riant du vaste monde
M'embrasse moins de toute part.

L'oiseau qui seul se fait entendre,
Quand la nuit tout dort sous les bois,

M'appelle d'une voix moins tendre
Que dans mon cœur ne fait ta voix.

Elle me dit : « Je t'aime, écoute!
» En moi tu peux tout retrouver.
» Pourquoi me fuir? pourquoi ce doute?
» Hors moi qui peut donc te sauver?

» Je t'aime plus qu'on n'aime un frère.
» Tu sais ma demeure et mon nom.
» Brise le nœud qui m'est contraire,
» Et jamais ne me redis : Non!

» Ne me crains plus. Sois-moi fidèle.
» Je vais sans cesse à ton côté :
» Mais, pour me suivre, garde une aile,
» Car j'habite l'Eternité. »

AVEUGLEMENT

O triste monde,
Qui ne voit pas
Qu'il n'est qu'une onde
Dont le fracas,
Même ici-bas,
Ne dure et gronde
A grand tourment
Qu'un seul moment!
O triste monde!

Il s'étourdit,
Il se promène,
Il s'applaudit;
Mais, dans sa chaine
Et sa géhenne,

Comme il bondit !
Comme avec rage
Il se croit sage !
Il s'étourdit.

Pauvre mensonge !
Stupide erreur !
Comme il se plonge
Avec fureur,
Avec terreur,
De songe en songe !
Toujours tombant
Dans son néant.
Pauvre mensonge !

LE TORRENT NOIR

Comme sur le pic séculaire
Que bat la nue au foudre ardent,
L'orage a versé sa colère
Sur mon front toujours imprudent.
Soudain, de murmurantes ondes
Ont ouvert leurs sources fécondes
Dans ce terrain tout sillonné,
Et, coulant à sa fantaisie,
Un noir torrent de poésie
Dans l'âme en pleurs a bouillonné.

Où m'emportez-vous, onde amère,
Onde sans rivage et sans port?
Contenez ce bruit éphémère,
Et laissez reposer la mort.

Oh ! je voudrais sur la colline
Que le divin Soleil domine,
M'arrêter, me taire, m'asseoir,
Et voir en bas, sur l'eau profonde,
Passer tous les débris du monde,
Et demeurer là jusqu'au soir.

Ou bien, pareille au coquillage
Plein d'un mystérieux accord,
Que ne fait point vibrer l'orage,
Ni la fraîche haleine du bord,
Que n'ai-je une intime harmonie,
Un discret et charmant génie,
Roi caché de mon cœur serein,
Où frémirait sa voix captive,
Roulant à l'oreille attentive,
Comme un bruit sourd, son chant d'airain.

O rude destin du poète,
Rêve d'or chèrement payé !
Si du moins la tourbe indiscrète
T'accordait silence et pitié !
Si, lorsqu'il passe un chant sonore,
Dont notre sein frissonne encore,
On n'en troublait pas les échos,

Ou que cette voix inspirée
Dans la poitrine déchirée
Pût dormir avec ses sanglots !

Vains souhaits ! plainte inexaucée,
Coupables murmures du cœur !
Qu'est-ce que l'argile insensée
Pour lutter avec le Seigneur !
A lui donc de compter nos peines,
D'épargner les dures haleines
A l'agneau faible et sans toison ;
De retirer l'accord suprême,
Quand de la voix qu'il fit lui-même
Il ne veut plus ouïr le son !

Oui, mon Dieu ! tant que sur ma bouche
Ton doigt ne vient pas se poser,
Je vaincrai le besoin farouche
De me taire et ne plus penser.
T'abandonnant ma destinée,
La voulant comme elle est donnée,
Sans plus contester avec toi,
Je la subirai sans la craindre :
A toi seul aussi de me plaindre
Et de te pencher jusqu'à moi !

Qu'importe, en effet, si ma route
Se perd dans l'horizon humain !
Plus d'orgueil, d'espoir ni de doute !
Je n'ai qu'à suivre mon chemin.
Fussé-je la plus humble pierre
Dont se forme le sanctuaire,
L'œil de Dieu m'y verra toujours ;
Et le marbre de l'autel même
Ne saurait vouloir sans blasphème
Que je me plie à ses contours.

Pourquoi, d'ailleurs, en l'édifice
Tant de tourmente et de rumeur ?
Que la pierre vive obéisse !
Que tout rende gloire au Seigneur !
A lui la voûte murmurante
Où montera l'hymne vibrante,
Alléluia de l'univers !
A lui le pauvre grain de sable
Dont l'existence insaisissable
Se perd dans les divines mers !

C. O.

LE RAYON DE LUNE

Déchirant un ciel noir, sans reflet, sans étoile,
D'un large et seul rayon vers la terre penché,
La lune, dans l'éther que son éclat dévoile,
C'est le regard de Dieu dans la nuit du péché.

Le sombre firmament se dégage en silence
Des liens du nuage et de l'obscurité;
Et le cœur, traversé de soudaine espérance,
Se blanchit tout entier dans l'éclair argenté.

C. O.

LE VOLCAN ÉTEINT

—

Réponse, à Frédéric Monneron.

Qui voudrait se reprendre au souffle du bel âge,
Qui pourrait voir en soi renaître un ciel d'azur,
Un beau ciel du matin, un air brillant et pur,
Où la vie est légère et flotte sans nuage;

Qui pourrait de son cœur rallumer le flambeau,
Secouer le linceul de tant de fleurs fanées
Qu'amoncelle sur lui le souffle des années,
Et remettre le pied sur son propre tombeau;

Qu'il ne le tente pas! Laissons dormir la cendre.
Dans son vivant cercueil laissons l'âme descendre,
Laissons-la disparaître en ce gouffre profond
Qu'elle peut déchirer, mais où rien ne répond.

Tais-toi, volcan d'un jour dont la flamme est éteinte !
Pourquoi, dans ton cratère, à jamais effeuillé
De ces roses de feu qui bordaient son enceinte,
Réchauffer sans espoir quelque débris mouillé ?

A quoi sert de r'ouvrir sa prison mal fermée,
De remonter au ciel par un dernier effort,
Quand on ne lance, hélas ! qu'une vaine fumée,
Semblable, dans la nuit, au drapeau de la mort ?

Sur tes bords refroidis, sur tes pentes séchées,
Laisse venir en paix la vigne et la moisson,
Les fleurs sous les sapins languissamment couchées :
Ce sera ta couronne en l'arrière saison !

Au lieu de ces torrens d'une flamme rapide,
Peut-être de ton sein tu verras naître au jour
Un ruisseau clair et frais, dont le gazon humide
Saura seul le mystère et la chanson d'amour.

L'enfant rêveur viendra s'y remplir la mémoire
Des flots aux pieds d'argent, l'oiseau du ciel y boire,
Et le passant obscur, s'éloignant du chemin,
Avec de doux adieux y trempera la main.

Puis, quelque vent du soir ayant frappé ta cime,

Les sonores sapins lui répondront des bois,
Les gazons sur la pente, et les fleurs dans l'abîme;
Et tu croiras entendre un écho de ta voix.

Ainsi tu dormiras, ô montagne fumante,
Montagne au bleu linceul, au sommeil gracieux!
Laisse jaillir encor quelque flamme écumante,
Et tu reposeras, couchée au bord des cieux.

S'endormir en son âme, avec l'espoir d'un rêve
Qui nous berce un instant dans sa blanche vapeur;
Voir de loin le rayon du soleil qui se lève,
Mais ne pas s'éveiller à cet appel trompeur;

Le soir, lorsque le ciel se mélange avec l'onde,
Lorsque tout est azur, dans sa nacelle errant,
Abandonner la rame à la vague profonde
Dont le sein qui se gonfle attire en soupirant;

Alors que de la rive il nous vient sur la brise
Un air lent et plaintif; qu'au milieu des blés mûrs
Chante la moissonneuse, à son retour surprise
Par la nuit qui descend dans les sentiers obscurs;

Et penser que cette onde, encor qu'elle sommeille,
D'un effort assidu vous mène en son chemin;

Entendre un mot ami, si doux qu'il vous éveille;
Sourire dans son rêve et se tendre la main,

N'est-ce pas tout? La vie, une fois la jeunesse
Evanouie au gré des beaux jours peu constans,
Peut-elle davantage? a-t-elle une autre ivresse?
Et nous est-il permis de vouloir deux printemps?

Ressème le passé, me dis-je : et tu recueilles
Une pauvre moisson croissant pour se flétrir.
Au tronc qui doit sécher s'il repousse des feuilles,
Elles ne l'auront fait que plus vite mourir.

A MON AMI S.-B.

—

A son départ de Lausanne. — Mai, 1838.

Aimez ! puisque l'amour est encor quelque chose
Pour votre cœur blessé ;
Bandez sa plaie encor d'une feuille de rose,
S'il en est apaisé !

S'il faut mourir encor, mourir pour qu'on guérisse,
Aimez, un dernier jour !
Aimez ! mais que ce soit ou Laure ou Béatrice,
Seules dignes d'amour.

Afin, quand Elle aura passé dans votre vie,
Qu'ayant tout coloré,
Elle n'y puisse en rien de rien être suivie
Que du rayon sacré !

Vous soutiendrez ainsi de la vie enflammée
L'intérieur assaut,
Jusqu'à ce qu'elle soit purement consumée
Par un éclair d'enhaut.

Que ne puis-je moi-même, oh ! sur votre blessure,
Ami cher et souffrant,
Verser en amitié quelques gouttes d'eau pure
Ou de baume odorant !

Du moins, de ce printemps que nous vîmes ensemble
Et qui fuit avec vous,
Laissez-moi vous passer, rameau de fleurs qui tremble,
L'espoir mobile et doux.

Le lac ému, sans bruit, d'haleines matinales,
Chante comme un oiseau.
L'âme à ces jeux se laisse aller par intervalles,
Aller comme un roseau.

La neige sur les monts n'est plus qu'un fier sourire
Pour braver le soleil,
Et les pics, dans l'azur où tout nuage expire,
Lèvent un front vermeil.

Bientôt l'ombre et le soir changent tout en fantômes

Au dehors, au dedans;
Mais la nuit se fatigue à remonter les dômes
Des vastes cieux ardens,

Et son dernier élan ne sert qu'à faire luire
L'étoile du matin,
Où vous irez un jour, laissant le monde bruire,
Aimer, aimer enfin.

LA FLEUR BLEUE

A GEORGE SAND,

à qui l'auteur offrit un jour, à Genève, des gentianes des Alpes, et qui le prit pour un jeune pasteur.

Qui, moi? pasteur! je voudrais l'être.
Pasteur d'humains ou de moutons?
Les pasteurs vont-ils reparaître?
Il n'en est plus dans nos cantons.

Avec le sylphe, avec la fée
Et bien d'autres choses encor,
Ils ont fui, laissant la contrée
Aux nains qui vont cherchant de l'or.

Et des brebis, et des ouailles,

En reste-t-il encor chez vous?
Ici, se livrant des batailles,
Il n'est que des troupeaux de loups.

Moi-même, il faut que je le dise,
Neuf mois entiers pindarisant,
Du haut d'une chaire, à ma guise[1],
Je suis un loup dogmatisant.

Il n'en est point de pire espèce.
Quand nous sortons de nos halliers,
En un clin-d'œil on vous dépèce
De pauvres agneaux d'écoliers.

C'est grand'pitié! mais on s'amuse
Ainsi, dans notre âge important,
Et le dernier fils de la Muse,
Le bon Konrad, en fait autant[2].

Et Gabriel[3]? (question folle,
Qu'il veuille bien me pardonner!)
N'aurait-il point goût à l'école?...
Je vois ses ailes frissonner.

[1] Voir la note de la page 12.

[2] Le chantre de *Konrad Wallenrod*, Adam Mickiéwicz, était alors attaché à l'Académie de Lausanne. Voir le morceau suivant.

[3] *Gabriel*, par George Sand.

Oui, je le pense, il a beau faire
La leçon au siècle grondant :
Il ne saurait jamais s'y plaire,
Il ne peut être un bon pédant.

Loin des cités, loin des campagnes,
Où partout l'homme élève un mur,
Envolons-nous dans les montagnes,
Sur les confins du haut azur.

Vous êtes riante et légère,
Avec des yeux profonds et doux.
N'ayez pas peur d'être bergère,
Les Alpes sont faites pour vous.

Je sais un vallon qui sommeille.
On y respire dans les cieux.
Son maître, un vieux pic, le surveille
D'un air de bonté sérieux.

Il le protége, il le rassure,
Lui qui se joûrait du vallon,
S'il secouait sa chevelure,
Comme des vagues l'aquilon.

Au fond des gorges séculaires,

La sourde rumeur du torrent
Se débat, comme ces colères
Elles-mêmes se dévorant.

Ici, la jeune rêverie,
Un gai silence, un frais repos,
Avec un souffle de féerie
Quand s'éveillent les longs échos !

Un frisson parcourt le roc sombre.
Sur le bord se montre un chamois,
Qui regarde ; ou bien est-ce une Ombre
Qui glisse le long des parois ?

Toute la montagne s'écrie.
On cherche en vain d'où vient le son.
Puis il se tait ; l'Alpe fleurie
Reprend sa lente sonnerie ;
Et je vous chante ma chanson :

LA FLEUR BLEUE

Autour de nous, vois, dans l'herbe menue,
Où l'eau babille et rit en s'enfuyant,
Ces fleurs qui sont, comme l'éther sans nue,
Toutes d'azur brillant.

Le ciel, un jour, descendit sur la terre,
Dans sa grandeur et sa simplicité.
Le ciel est bon, malgré son voile austère,
Le ciel n'est que bonté.

De monts en monts les troupes éthérées
Portaient leurs pas nobles et gracieux,
Libres, chacune, et jamais séparées
Du tout harmonieux.

D'un cœur enfant, d'une bouche divine,
Les uns chantaient, assis dans les vallons;
Et de leurs voix, seule, l'onde argentine
A gardé quelques sons.

Dans les jardins des pics inaccessibles,
Sur l'esplanade aux abords entassés,
D'autres, en chœurs rayonnans et paisibles,
Erraient entrelacés.

De l'air qui joue à leur tempe vermeille,
Notre Matin pâlirait tout honteux;
Et pour la terre une fleur sans pareille
Tomba de leurs cheveux.

Puis, sous leurs pas, elle semblait éclore

Dans le gazon légèrement foulé,
Et jusqu'ici le printemps voit encore
Cet azur étoilé.

Quand de la nuit l'engloutissant abîme
Gravit les monts à flots silencieux,
Les Immortels reprirent, vers la cime,
Les hauts sentiers des cieux.

Ils ont passé comme un flottant nuage
Qui s'évapore en montant les hauteurs :
« Ce n'est qu'un rêve, et rêver n'est pas sage, »
Nous disent les docteurs.

Mais si la vie est tout entière un songe
Qui nous prépare au spectacle éternel,
Au lieu de croire à nos fleurs de mensonge,
Croyons aux fleurs du ciel!

Quand la montagne en est au loin semée,
Et que, dans l'herbe, éclate leur azur,
J'y vois les pas de la céleste armée
Dans notre monde obscur.

A MIÇKIÉWICZ

A LAUSANNE

Consolez-vous, quand l'ardent météore
Qui sert d'étoile au génie exilé,
S'arrête et luit, quelques instans encore,
Sur un désert monotone et voilé :
Là, pour miroir, seulement des fontaines ;
Un lac qui dort dans l'azur le plus doux ;
Point d'océan aux bondissantes plaines,
D'horizons noirs sous leurs trombes soudaines,
Ni de mirage aux tourelles lointaines :
Consolez-vous !

Pauvre égaré dans nos fonds de vallées
Où l'air du nord expire languissant,
Vous souffrirez. Les corbeaux, par volées,

Et les hivers vous diront en passant :
Allons ! allons, poète ! A la mêlée !
D'un large essor fends l'espace en courroux !
Vois-tu, là-bas ? c'est la Gloire étoilée...
Son piédestal de lave amoncelée ;
Son auréole à la foudre mêlée.....
Consolez-vous !

Martyr, ici, du calme et des ombrages,
Qui vous rendra l'orage accoutumé,
Et sur la steppe, au gré d'un ciel sauvage,
Les jeux sans frein du coursier bien-aimé ?
Dans nos vergers tout devient rêverie,
Vague bonheur que l'on garde à genoux,
Frais souvenir, souci de bergerie,
Clos d'une haie ainsi que la prairie,
Plaisirs du cœur que le cœur seul varie.
Consolez-vous !

Plus défiant du bruit confus d'oracle
Qui vous émeut par son charme inconnu,
O puissiez-vous, homme, faire un miracle,
Dire au repos : Oui, sois le bien-venu !
A l'amitié, qui vaut mieux que la gloire,
Au pâle honneur d'être adopté de tous,

Aux biens sans lutte, à la paix sans victoire,
Aux jours heureux sans trace et sans mémoire,
Comme au bonheur que l'on a sans y croire,
Résignez-vous !

C. O.

LE SAPIN

Ainsi qu'une grande pensée
Qui féconde un cœur désolé,
Sur la cime étroite, élancée,
Se dresse un sapin exilé.
Jouant avec leur chevelure,
Le vent seul arrache un murmure
A ses rameaux, fléchis en vain,
Car nul rameau ne les caresse,
Et la voix des forêts sans cesse
Roule autour d'eux son chant lointain.

L'arbre a grandi, fier et sublime,
Sur son piédestal glorieux,
N'aimant que l'aigle de l'abîme,
Le soleil, la neige et les cieux.

Il buvait la tiède rosée,
Les parfums qu'à l'herbe embrasée
Enlève un souffle humide et frais ;
Et d'air pur baignant ses feuillages,
Il s'enveloppait de nuages
Afin de s'endormir en paix.

Parfois, sur la couche glacée
Où tombent ses fruits résineux,
Une empreinte rouge est tracée ;
Des ours la laissent après eux.
Ce sang, vermeil comme la rose
Sous les vents de la nuit éclose,
Est la seule fleur du rocher ;
Mais lorsqu'il paraît sous ses branches,
L'arbre y jette ses barbes blanches,
Et semble vouloir le cacher.

Il hait aussi l'épervier sombre,
Quand il vient, d'un vol tournoyant,
Enlacer sa tige dans l'ombre,
Ou mesurer son front géant.
Au battement confus des ailes
Il mêle des plaintes nouvelles,
Et, froissant ses dards à grand bruit,

Il dresse ses bras, les balance,
Frissonne, et mugit, et s'élance.....
Epouvanté, l'oiseau s'enfuit.

Pourquoi souffrirait-il l'approche
De quelque habitant du vallon?
Il doit vivre seul sur sa roche,
Que le temps lui soit court ou long :
Il doit tout ignorer du monde;
Et, sans une voix qui réponde
A ses vagues appels d'amour,
Il faut qu'il vieillisse, et supporte
Ce que chaque an nouveau rapporte,
Et les tourmens de chaque jour.

Aussi, roidissant son courage,
Il revoit toujours, au matin,
Bondir l'avalanche sauvage,
Qu'éveille un murmure incertain.
Il entend le glacier sonore
Longtemps après gronder encore,
Imitant la foudre en courroux;
Et sur la cascade troublée,
Quand tombe une roche écroulée,
Il sait ce que font de tels coups.

Ne le plaignez pas, si la terre
A fui son abri soucieux.
Il est malheureux, solitaire,
Oui ! mais sa tête est près des cieux.
Qui sait quelle haleine bénie,
Ou quelle enivrante harmonie
A parfois bercé son sommeil ?
Ah ! pour lui les anges peut-être
N'ont pas dédaigné d'apparaître
Dans un blanc rayon du soleil.

Un jour, luttant avec l'orage
Qui tourmentait ses longs rameaux,
Il gémit, et d'un cri sauvage
Salua des destins nouveaux.
Car la nue, agitant ses ailes,
Sur lui jetant des étincelles,
Semblait un céleste envoyé.
Et l'embrassant avec furie,
L'arbre au tonnerre se marie ;
Puis il retombe foudroyé.

C. O.

LES CERISES DE MA GRAND'MÈRE

Quand ma grand'mère se fit vieille,
Elle abandonna tout son bien,
Prés et moissons, vignes et treille,
A ses enfans, sans garder rien;

Rien qu'un verger de quelques toises,
Borné, là, d'un buisson d'osiers,
Ici, d'un bouquet de framboises,
Mais planté de deux cerisiers.

Et ma grand'mère, le dimanche,
Me disait, quand j'allais la voir :
« Tiens, je te donne cette branche;
» Mais c'est un dangereux perchoir. »

Bien haut la grappe luisait-elle,
Penchait-elle trop de côté ?
Ma grand'mère tenait l'échelle
Au bas, pour plus de sûreté.

Je vous laisse à penser la joie
De saisir le rameau flottant :
Non ! sur les hauts remparts de Troie,
Ulysse n'en eut pas autant !

Et maintenant que, solitaire,
Je vois grandir l'ombre, à mon tour,
L'ombre de mes pas sur la terre,
Où cesse de grandir mon jour,

Lorsqu'au printemps, dans le feuillage,
Une cerise qui mûrit
Se penche à son dernier étage,
Et me défie et me sourit,

Je revois souvent ma grand'mère,
Avec ses yeux noirs, attristés,
Me suivant dans la vie amère,
Que j'essayais à ses côtés.

Je la revois ! Elle est assise

A sa fenêtre où, du jardin,
Le long de la muraille grise,
Montent ses fleurs, son romarin.

J'arrive, j'entre : elle me presse
Dans ses vieux bras si caressans,
Et m'interroge avec tendresse,
Et m'inspecte dans tous les sens.

M'a-t-on grondé dans la semaine?
Suis-je propre, doux et soumis?
Ou bien, quel lutin se démène
Dans ma cervelle et mes habits?

Ainsi disant, on s'achemine,
Elle à pas lents, mais droite encor;
Et nous prenons, de la cuisine,
Par l'obscur et long corridor.

Voici la cour, voici la grange.
L'échelle est là, dans ce recoin.
Nous la dressons : elle l'arrange
Avec grand'peine, avec grand soin.

Je pose un pied, puis l'autre, et saute
Un échelon... j'en saute deux.

Plus la cerise est rouge et haute,
Plus je l'appelle et je la veux.

Je m'élance, je tiens le faîte,
Je plonge au loin sur les prés verts,
Et je sens sur ma jeune tête,
Pour couronne, les cieux ouverts.

Plus haut! plus haut! la terre est belle.
Je la domine, j'en suis roi....
Mais tout à coup tremble l'échelle,
Et mon rêve tombe avec moi.

Eysins, 1844.

QUATORZE ANS

—

A Mlle Angèle **

A quatorze ans, c'est de la vie
Le frais bouton, demi fermé,
Qui s'ouvre à peine, et se replie,
Et s'ouvre encor, tout parfumé.

A quatorze ans, tout se colore,
Même les pleurs, trouble incertain :
Ce sont les larmes de l'aurore,
Les perles roses du matin.

A quatorze ans, sur la montagne,
Tout n'est qu'azur et frais gazon;
On ne voit pas l'ombre qui gagne
Les bords lointains de l'horizon.

A quatorze ans, du vaste monde
Les mille voix chantent dans l'air;
On n'entend pas celle qui gronde
Ou rit tout bas d'un rire amer.

A quatorze ans, on n'est que belle,
Sans le savoir déjà trop bien;
Et cependant, dites, Angèle,
A quatorze ans, n'en sait-on rien?

AUX ENFANS

—

Air italien : *Tu sei la più gentile...*

Les gazouillantes fontaines,
Le vent qui court sur les plaines,
Des forêts les voix lointaines,
Tout chante pour vous !
Pour vous, fraîche rosée,
Sur ma route posée ;
De la vie embrasée
Matin si doux !

Votre âme est une harmonie
Où l'allégresse est unie
Avec la note infinie
Du mystère humain :

Céleste rêverie,
Jeune coquetterie,
Ce qui brille et varie
S'y tient la main.

Mais votre vague tristesse,
Le prompt souci qui vous blesse,
Qu'il est, même à ma tendresse,
Rapide et léger !
Votre regard dispose
D'un beau voile de rose,
Qu'il jette à toute chose,
Sans y songer.

Que font à vos têtes blondes
Les couronnes infécondes,
Et les épines profondes
Qui serrent nos fronts !
Car la folie agile
En guirlande facile
Vous tend l'heure inutile
Dont nous souffrons.

A vous seuls est la nature
Dans sa fleur suave et pure,
Dans son matinal murmure,

Bel hymne naïf.
Votre voix argentine
Rappelle la colline
Où serpente et badine
Le flot furtif.

Oh ! que ta lèvre est joyeuse,
Que ta voix est gracieuse,
Enfant ! l'âme ténébreuse
Y puise le jour ;
Aube riante et vive,
Dont la mère attentive
Verse, émue et craintive,
Des pleurs d'amour.

Oh ! brode ta fantaisie
De rêves, de poésie ;
Et de la couleur choisie
Amuse-toi bien !
Que nul, ô mon bel ange,
N'ait de plaisir qui change,
N'ait de bonheur étrange,
Plus que le tien !

A toi les fraîches années,
Et les folâtres journées,

Et les heures destinées
Au doux nonchaloir !
A nous l'avenir sombre
Qui te jette son ombre,
Et les périls sans nombre
De notre espoir !

Pour bénir votre sourire,
Et pour que ma peine expire,
Venez, enfans ! venez dire
Quelque chose encor
A ce gardien suprême
Qui, bien plus que moi-même,
Et vous suit et vous aime,
De son ciel d'or.

C. O.

DOULEUR PATERNELLE

Lyre dont le chant vole,
Malgré moi s'échappant,
Non, rien ne me console !
Tu me distrais pourtant.

Pour un moment tu charmes
Mon cœur, qui n'a qu'un cri ;
Tu mêles à mes larmes
Quelques gouttes d'oubli.

Ce n'est pas de chimères
Qu'hélas ! mon cœur se plaint,
Mais de flammes amères,
D'un feu que rien n'éteint.

O mon fils ! tendre gage

De mes derniers beaux jours !
Quel démon, dans sa rage,
T'a frappé sans recours?

O douleur ! ô martyre !
Effort pour moi trop haut !
Hélas ! j'ai beau me dire :
Il le faut ! il le faut !

Je vois toujours, dans l'herbe,
Jouer mon pauvre agneau,
Quand le destin superbe
Le tient sous le couteau.

Il est si gai, si tendre,
Si sage et si content !
Il sait si bien attendre,
Et jouir du présent !

Quand tout, hélas ! le pousse
Vers l'abîme fatal,
Il a la voix si douce !
Il prend si bien son mal !

Si pur est son sourire;
Et son pas, si léger !

Plus que tes sons, ô lyre,
Ou les airs du berger :

Du berger sur la rive,
Qui chante sans penser,
Comme l'onde plaintive
Fuit sans se voir passer.

Mais à moi, mes pensées,
Sur mon cœur, tout au fond,
Vainement cadencées,
Tombent comme du plomb.

Lyre, tu ne peux faire
Davantage pour moi :
Ah ! qu'au moins je l'espère
D'un plus puissant que toi !

Paris, 1845.

LE CHAMP DE BATAILLE

De montagne en montagne,
Un jour, je vis de loin
Une grande campagne
Où rougissait le foin.

Les faucheurs dans la plaine
S'avançaient en tout sens,
Coupant à perdre haleine
Les guérets fleurissans.

L'un aiguisait son arme,
L'autre la balançait
Et, sans regret ni larme,
Dans le foin l'enfonçait.

L'herbe, haute et serrée,

Tombait en gémissant
Sous la faux acérée,
Qui sifflait en passant.

C'étaient des têtes d'hommes
Qui roulaient sous la faux,
Car, hélas ! nous ne sommes
Que des champs de roseaux.

Les hommes par centaines
Etaient fauchés soudain :
Et genêts et grands chênes
Roulaient tous à l'andain.

Oh ! quel champ de bataille,
Morne, lugubre, affreux !
Comme la Mort travaille
Ce champ cadavéreux !

Une odeur sépulcrale
Affadissait les airs ;
Et d'un soleil plus pâle
Pâlissait l'univers.

Je descendis la côte
Avançant pour mieux voir :

Une voix triste et haute
Sortait de ce champ noir.

Espérance et blasphème,
Regrets, soupirs, élans
Formaient un chœur suprême,
Un grand chœur de mourans.

Et la Mort, invisible,
De l'un à l'autre bout,
Devant elle, impassible,
Allait renversant tout.

L'un, frappé par derrière;
Un autre, par devant,
Touchant de la carrière
Le terme décevant;

L'un, vedette perdue,
Vu du seul caporal;
Ou, la main étendue,
Un autre, général;

L'un, vieillard qui demande
Un seul instant, un seul!
L'autre, de sa guirlande
Se faisant un linceul;

L'un, mourant solitaire ;
L'autre, bien entouré :
Tous, baisant de la terre
Le sein décoloré.

Et je dis en moi-même :
Quel vaste champ de mort !
Vers sa limite extrême
L'œil en vain fait effort.

Il se déploie immense,
Douloureux, infini,
Et se perd en silence
Sous le ciel rembruni.

Et ce champ que féconde
La Mort aux mille coups,
Ce champ noir, c'est le Monde,
Notre champ-clos à tous.

LE SIFFLEMENT DES BALLES

Je ne laisse au monde que des mourans.
NINON DE L'ENCLOS.

Une balle ! une balle !
L'entendez-vous siffler ?
Et front rose ou front pâle
Soudain de chanceler.

Une balle ! une balle !
A chaque instant, partout !
Sans mettre d'intervalle !
Et toujours un bon coup !

Sommes-nous à la guerre ?
Où donc est l'Ennemi ?
L'Ennemi sort de terre,
A nos pieds, le voici !

L'Ennemi, dans la nue,
Plane au-dessus de nous.
Il nous vise, il nous tue.
Nous y passerons tous.

Tantôt l'un, tantôt l'autre,
Chacun à notre rang :
Et l'Ennemi se vautre
Toujours dans notre sang.

La guerre est commencée
Depuis que le soleil,
De la mer nuancée,
Sort brillant et vermeil;

Depuis que la nature
Fait un concert joyeux,
Dont aucun son ne dure
Deux instans sous les cieux;

Depuis que sur la terre
Nous venons pour souffrir;
Depuis qu'à la lumière
Nous naissons pour mourir.

LA CHANSON DES VIVANS ET DES MORTS

I

LES VIVANS

Ils n'ont plus rien qui les soucie,
Heureux les morts !
Ils n'ont plus le poids de la vie,
Le poids du jour, le poids du corps.
Le ver les ronge, et non l'envie,
Heureux les morts !

Ils n'ont plus ni lutte, ni transe ;
Ils ne prennent plus l'apparence,
Les beaux semblants, les faux dehors,
Une ombre, un rien pour l'espérance.
Heureux les morts !

Rangés dans leur lit solitaire,
Sous nos pieds qui foulent la terre
Et l'ébranlent de vains discords,
Ils dorment d'un sommeil de pierre.
Heureux les morts !

Il ne sort jamais de leur bouche
Un cri, suivi d'un ris farouche :
Ils n'ont ni regrets, ni remords;
Ils ne pleurent pas sur leur couche.
Heureux les morts !

Ils en ont fini de l'orage;
Ils n'ont plus ni peur ni courage;
Ils ne cherchent plus d'autres ports;
Ils ont fait leur dernier naufrage,
Heureux les morts !

Ils sont une algue sur la grève,
La feuille à qui le vent fait trêve,
Même poudre, faibles ou forts :
Ils sont moins qu'un souffle et qu'un rêve,
Heureux les morts !

—

II

LES MORTS

Vivez de votre dernier rêve,
Vous qui vivez !
Le flot de vos cœurs vous soulève,
Mais, ô mortels, vous ne savez
Combien noire est la noire grève,
Vous qui vivez !

L'air qui circule en vos poitrines,
Du jour les ondes purpurines,
Ces flots de vie où vous buvez,
Tout s'éteindra sur nos collines,
Vous qui vivez !

Pour vous la nuit même rayonne;
La nôtre est sans feux, sans couronne.
Loin de ce ciel que vous bravez,
Le vide obscur nous emprisonne,
Vous qui vivez !

Nos ombres tiennent moins d'espace,
Laissent dans les airs moins de trace,
Pèsent moins aux vents soulevés

Que l'aile d'un oiseau qui passe...
Vous qui vivez!

Ah! si vous pouviez nous entendre!
Mais notre voix, terrible ou tendre,
Dans ses efforts inachevés
N'a plus d'écho pour se répandre,
Vous qui vivez!

Nous n'avons plus de l'existence
Qu'un sentiment sans consistance;
Et pourtant vers les biens rêvés
Ce semblant d'être encor s'élance,
Vous qui vivez!

Le regret du jour nous dévore;
Nous soupirons après l'aurore,
Qui ne vient pas, que vous avez,
Ou qui pour vous peut luire encore,
Vous qui vivez!

Aller à deux dans la prairie,
S'y tenir d'une main chérie,
Se sentir deux cœurs éprouvés,
Voir un regard qui nous sourie,
Vous qui vivez,

C'est le bonheur, c'est l'étincelle,
L'éclair du feu que tout recèle :
Ah! croyez-nous, et conservez
Votre part de vie immortelle,
Vous qui vivez!

N'enviez pas notre rivage,
Ne pressez pas votre passage
Vers nos bords aisément trouvés.
Assez tôt finit le voyage,
Vous qui vivez!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Votre plainte, courte et profonde,
Toujours la même, toujours gronde.
Nous, hélas! premiers arrivés,
N'avons que trop qui lui réponde,
Vous qui vivez!

De rien la mort ne nous délivre.
L'amer dégoût qui vous enivre,
Cette mort que vous poursuivez,
N'est qu'un plus grand desir de vivre,
Vous qui vivez!

Ce desir où l'orgueil vous plonge,
Morts, ce desir encor vous ronge.
La vie, en vain vous l'esquivez !
Hélas ! la mort n'est pas un songe,
Vous qui vivez !

Sentir en soi l'inextinguible,
Et de la vie, inaccessible,
N'être pourtant plus abreuvés,
Voilà la mort, et le terrible !
Vous qui vivez !

Que notre exemple vous enseigne !
Dieu veut qu'on l'aime ou qu'on le craigne.
Perdus sans lui, par lui sauvés,
Telle est sa loi : c'est lui qui règne,
Vous qui vivez !

Il éprouve tous ceux qu'il aime.
Fuyez le doute et le blasphème,
Et dans vos cœurs nets et lavés
Sa main, pour vous, laboure et sème,
Vous qui vivez !

SONNETS

I

Gémir, crier, pleurer comme on pleure au bel âge,
Comme un ciel de printemps verse l'ondée en fleur;
Debout, cheveux au vent, affronter sur la plage
La vague qui répond aux flots grondans du cœur;

Défier les torrens; dire : « Viens! » à l'orage;
Accueillir de l'éclair la sinistre pâleur,
Et sonder du regard, avec un ris sauvage,
L'abîme où le Néant dort dans la profondeur :

Tout cela, ce n'est rien : ce n'est que la jeunesse,
Chimère, fantaisie, idéal, volupté!
Mais voir autour de soi que l'horizon s'abaisse,

Que froidement il clôt son cercle redouté :
Voilà l'heure fatale, et l'amère tristesse !
On sent que le ciel tombe, et l'on n'est pas monté.

II

A MON AMI SAINTE-BEUVE,

en réponse au sonnet : *Pardon, cher Olivier, si votre alpestre audace...*

Quel est cet Olivier, diront dans un autre âge,
Les critiques, vantant l'or fin de vos sonnets;
Cet Olivier dont parle, en pur et beau langage,
Sainte-Beuve qui prit tant d'auteurs dans ses rets?

Pourquoi cet inconnu dans ce noble entourage?
Pourquoi cette fleur pâle en ces brillans bouquets?
Dans quel sentier perdu, sur quel lointain rivage
L'a donc vu le poète? en quels vallons secrets?

Olivier?... diront-ils : et la chanteuse rime,
Harmonieux écho, seule leur répondra.
Olivier : rien de plus; c'est tout ce qu'on saura.

Mais peut-être l'un d'eux plus longtemps cherchera,
Et, comme vous aimant, cœur penché sur l'abîme,
Il ne pourra pas voir, mais il devinera.

III

A MADAME LA COMTESSE D'''',

qui avait lu le petit roman bocager : *Sylvestre Malessert*.

Vous que je n'ai pas vue et jamais ne verrai,
Vous avez, cependant, sur mon pauvre sauvage
Arrêté vos beaux yeux; moi, d'orgueil enivré,
J'ose vous adresser de loin cet humble hommage.

C'est une fleur des bois : que n'ai-je davantage !
Que n'ai-je à vous offrir d'un vallon retiré
Le plus aimable sylphe et le plus à mon gré !
Vous seriez sa maîtresse, il serait votre page ;

Vous lui commanderiez d'un regard ferme et doux...
La beauté sait si bien commander toute chose !
Tout lui serait charmant et facile pour vous ;

Il déploîrait soudain son aile blanche et rose,
Et, traversant les airs... Mais voyons ! je suppose ;
Invisible, il est là : que lui commandez-vous ?

IV

Mortels, nous naviguons sur la mer de ce monde :
Tantôt à pleine voile, au gré d'un vent flatteur,

Rasant les flots d'azur, d'une aile vagabonde,
Ou de la vague en feu gravissant la hauteur;

Tantôt péniblement, contre le vent et l'onde,
Rampant sur le front noir de l'océan trompeur,
Et ne voyant jamais que l'abîme qui gronde,
La nuit autour de nous, la nuit dans notre cœur.

Mais vainqueurs ou vaincus, l'âme en peine ou tranquille,
Nous sommes emportés sur l'élément mobile;
Puis, le navire éclate, ou sombre sans efforts;

Et nous sommes jetés, à nos rangs, sur la plage...
Là, selon les pensers et le but du voyage,
C'est l'Ange ou le Démon qui relève nos corps.

V

Que faire, que résoudre, et qui pourra me dire
Ce qu'il me faut vouloir, ce qu'il me faut penser?
Formé-je quelque plan, je le vois traverser;
Si je reprends espoir, contre moi tout conspire;

Si j'implore le ciel avec larme ou sourire,
Je frappe en vain sa voûte, et ne la puis percer;
Sur la terre, mon pied ne sait où se placer;
Ma main ne sait pas même où suspendre ma lyre.

J'ai prié, j'ai lutté, j'ai, le front abattu,
Ranimé mon regard, j'ai redressé la tête.
Rien ne m'a répondu qu'une voix de tempête.

Jusque sur ceux que j'aime, hélas! l'ombre s'arrête,
Et j'en suis demeuré sans force et sans vertu.
Oh! que veux-tu, mon Dieu! que veux-tu? que veux-tu?

VI

Mes enfans! mes enfans! — ô triste et chère peine! —
O mes pauvres enfans, vous aussi dispersés!
Vous aussi, verts rameaux du jeune et faible chêne
Qui se réjouissait de les avoir poussés!

Mais les vents sont venus! Leur brusque et noire haleine
Amoncelant la nuit dans les airs oppressés,
Longtemps avant l'automne a balayé la plaine,
Et l'arbre et ses rameaux en ont été froissés.

Hélas! hélas! mon Dieu! plus de ces gaîtés franches,
De ces voix du matin gazouillant sous les branches;
Plus de chant de midi, quand le grillon s'endort;

Et plus de chant du soir, doux, innocent et tendre!
Plus qu'un tronc languissant, qui doit souffrir, attendre;
Et peut-être demain un silence de mort.

VII

De l'espoir, de l'espoir ! — oh ! ténébreux orage
Qui va s'épaississant autour de mon chemin !
Qui me cache le ciel et, comme un lourd ombrage,
Me fait toujours la nuit, la nuit sans lendemain !

J'ai marché vaillamment, j'ai tendu mon courage
Comme un archer son arc, sans relâcher ma main ;
De flèches en tout sens j'ai percé le nuage ;
J'ai vidé mon carquois, mais je l'ai fait en vain.

Oh ! le jour ! — une étoile, une petite étoile
Qui de ma route obscure entr'ouvre au moins le voile !
Qui me dise : C'est là, quoiqu'il fasse encor noir !

Mais rien ne peut lever, pas même la tempête,
Ce couvercle d'airain qui pèse sur ma tête.
O lumière, ô clartés ! air divin !.... de l'espoir !

VIII

Pourquoi dire
Aux échos
Mon martyre
En grands mots ?

De ma lyre
Les oiseaux
Pourraient rire ;
Et les sots !

Sachons taire,
Solitaire,
Mes douleurs ;

Que personne
Ne soupçonne
Que je meurs !

IX

Oh ! chasse ces pensers, ô mon Dieu ! ces murmures
Qui me laissent dans l'âme un vague et noir effroi !
Oh ! chasse ces pensers, ô mon Dieu ! soutiens-moi
Dans ma lutte où toi seul me conduis et m'assures.

Dis-moi qu'il est encore, où s'envole la foi,
L'aile tendue et ferme au choc des nuits obscures,
Un abri sans tempête et, dans les sphères pures,
Un ciel inattaquable où tu nous veux à toi.

Dis-moi que des enfans et leurs voix argentines

Sont comme l'eau qui rit sous des buissons d'épines,
Comme l'oiseau qui chante au milieu d'un vain bruit.

Dis, oh! dis à mon cœur que pour eux il espère,
Que moi, je suis ton fils, toi, leur plus tendre père,
Et que nous t'avons mieux alors que tout nous fuit.

X

A MADAME H. B.

Quand vous serez un jour bien lasse, et que la vie
Vous paraîtra de plomb; quand vous vous assiérez,
Ne voulant plus rien voir, n'ayant plus même envie
Ni de l'air frais des eaux, ni de la fleur des prés;

Quand vous direz : Je fus comme un autre ravie
Du grand spectacle offert à nos yeux enivrés,
Je m'élançai, mais rien, hélas! ne m'a suivie,
Rien que l'ombre où je vais m'enfonçant par degrés :

Oh! parmi le brouillard et la froide tempête,
Qui peut voiler l'azur, mais ne l'atteint jamais,
— Pour respirer encor l'air des divins sommets,

Pour rentrer dans le chœur de l'éternelle fête,
Pour reprendre courage et relever la tête,
Pensez aux jours heureux que vous nous avez faits.

Paris, 1845.

LES POÈTES

—

CHANT A DEUX VOIX

Amant alterna Camœnæ.

I

Quand le soir vient tracer, dans le ciel d'un bleu sombre,
Le grand profil des monts,
Qui pressent dans leurs bras et couvrent de leur ombre
Le val que nous aimons;

Près du torrent grondeur au tournoyant dédale,
Qui nous jette en passant
Un adieu que la rive, avec sa large dalle,
Accueille en frémissant,

Nous allons : plus bercés par l'onde qui soupire,
Que les saules du bord;

Plus émus que la cloche où l'angelus expire,
Plus vibrans qu'un accord ;

Plus rêveurs que l'étoile écartant, trop pressée,
Les voiles de la nuit,
Par le blanc crépuscule un moment repoussée,
Mais qui persiste et luit.

Et tu mêles alors à mes graves attentes
De ce qui va finir,
Quelques-uns de ces mots où les âmes ardentes
Dévorent l'avenir.

Ou, triste amèrement de ce qu'au cœur nous sommes,
Tu dis : « O vanité !
Combien Dieu doit souffrir de voir ce que les hommes
Font de l'humanité !

» Regarde les plus forts de lumière et de vie
Et, sinon les plus grands,
Ceux qui marchent, comblés de bravos et d'envie,
Devant les premiers rangs.

» Les poètes sont là : Dieu fie à leur sagesse,
Dans l'espace inconnu,
Le vaporeux contour où s'avance sans cesse
Notre camp pauvre et nu.

» Mais en ont-ils souci? savent-ils du génie
Le sublime devoir?
Savent-ils seulement la hauteur infinie
Dont ils se laissent choir?

» Les voit-on, gravissant les cimes éternelles
Du rocher de la foi,
Dire à l'homme, averti par ces voix solennelles :
— « Cherche plus haut que toi !

» Dieu te laisse souffrir, tant qu'au fond de l'abîme
» Où tu t'es abattu,
» Tu crois être debout sur quelque mont sublime,
» Debout dans ta vertu. » —

« Non ! ils ont beau tenter des routes inconnues,
Aigles audacieux;
L'œil tourné vers la terre, ils montent dans les nues,
Mais non pas dans les cieux.

» Aucun n'a prononcé la vivante parole
Qui nourrit l'univers,
Et nous aurons passé comme le son qui vole
Un moment dans les airs.

» D'un effrayant pouvoir léger dépositaire,
On porte le flambeau

Pour dessiner son ombre et marquer sur la terre
Ses pas vers le tombeau.

» Et moi, lévite obscur en ce grand sacerdoce
Du Vrai dans sa beauté,
Je suis comme un vivant cloué dans une fosse,
Et le ver au côté.

» Je vois ce qui nous manque, et je n'ai pour l'atteindre
Espace ni moyen ;
L'étincelle qui reste en ce feu va s'éteindre,
Mais nous n'y pouvons rien. »

Alors, triste et riant, je réponds : « Qui s'arrête
A ce monde, s'y perd.
Relève un peu les yeux; regarde : sur ta tête
Ton sépulcre est ouvert.

» Pour l'exilé d'enhaut qui se souvient et pleure,
Il n'est point d'horizon
Où s'élargisse assez la terrestre demeure :
C'est toujours sa prison.

» Là, le reptile impur le harcèle, et travaille
A l'avoir tout vivant,
Et, lui souillant le sein, le provoque, le raille,
Mais ne va plus avant

» Que si, livrant son âme aux murmures impies,
Arbitre de son sort,
L'exilé n'ouvre point ses ailes assoupies,
Et préfère la mort.

» Donc, remplissons notre œuvre, ami, sans défaillance,
Comme un message saint
De celui qui dans tout, par le bruit, le silence,
A son but, et l'atteint.

» L'inflexible Justice, éloignée ou prochaine;
A la haine d'en bas
La charité d'enhaut entrelaçant sa chaîne;
Leur lutte pas à pas;

» Le spectacle infini du drame de ce monde,
Dénoué sur la croix;
L'homme se dégageant d'une glèbe inféconde,
Mais pliant sous le poids;

» Sur le passé qui tombe, un autre âge à refaire,
Qui n'ait jamais été,
Tout cela, n'est-ce rien, parce que le mystère
N'en a pas éclaté?

» Qu'importe la faiblesse, et qu'importe la vie,
Au sentier détourné;

Que vers l'ombre ou le sable à l'écart il dévie,
Pénible ou fortuné?

» Qu'importe le chemin si le but nous rassure,
Si, devant nous marchant,
En colonne de feu, comme en nuée obscure,
Dieu veille sur ton chant! »

C. O.
Aigle, 1837.

II

Ainsi tu me parlais, et je viens de relire,
Après quatre ans passés,
Ces vers où ton amour s'efforçait de me dire :
Espère! c'est assez.

Que de soucis dès lors, d'aveugle inquiétude,
D'oubli du vrai soutien,
De travaux entassés, de veilles et d'étude,
Pour voir qu'on ne sait rien!

L'homme a beau creuser l'onde, ou l'azur, ou le sable,
Et retourner son nid :
Il ne saisit jamais ce fond insaisissable,
L'infini! l'infini!

C'est comme un jeu pour lui que le tour de la terre :
Oh ! le hardi vainqueur !
Il ne laisse échapper aucun lieu solitaire,
Et ne fuit que son cœur.

Mais ce grand conquérant, tournant partout ses voiles
Sur les mers d'ici-bas,
Déjà prêt à rêver l'empire des étoiles,
Ne se possède pas.

Ou, sur l'aile des vents, qu'une graine nouvelle
Tombe et lève partout,
Il s'admire en son œuvre et la croit immortelle,
Mais Dieu l'attend au bout.

Que de fois le soleil a vu sur la colline
Mûrir des épis d'or,
Qui pourtant n'étaient pas cette moisson divine
Que l'on attend encor !

Pour nous, bien revenus des altières pensées,
Nous contentant de peu,
Nous cheminons toujours, nos deux mains enlacées,
Ne croyant plus qu'en Dieu.

Nous-mêmes nous portons notre léger bagage,
Ainsi que des soldats,

Et chantant nos chansons, nos chansons de voyage,
Nous allons pas à pas.

Les enfans, sur le bord de la route poudreuse,
Vont dénichant pour nous
Quelque fleur, puis au fond de la vallée ombreuse
Dorment sur nos genoux.

(1842.)

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.

LIVRE TROISIÈME

LIVRE III

—

LE LIVRE HELVÉTIQUE

Il est, Amis, une terre sacrée
Où tous ses fils veulent au moins mourir !
Du haut des monts dont elle est entourée
Lequel de nous la vit sans s'attendrir?
Cimes qu'argente une neige durcie,
Rocs dans les airs dressés comme des tours,
Vallons fleuris, Helvétie ! Helvétie !
C'est toi ! c'est toi que nous aimons toujours !

La Liberté, depuis les anciens âges
Jusques à ceux où flottent nos destins,
Aime à poser ses pieds nus et sauvages

Sur les gazons qu'ombragent tes sapins.
Là, sa voix forte éclate, et s'associe
Avec la foudre aux longs roulemens sourds.
A cette voix, Helvétie! Helvétie!
Nous qui t'aimons, nous répondrons toujours.

*

Nous qui t'aimons, nous qui de cime en cime,
Etions si fiers de ton rude sentier,
Si nous pleurons, nous penchant sur l'abime,
Que tu te plais parfois à défier;
Si nous rions dans ta nue épaissie,
Comme l'on rit quand on crie au secours,
Tu le sais bien, Helvétie! Helvétie!
Nous qui t'aimons, nous t'aimerons toujours.

L'AVENIR

—

Aux étudians de Lausanne

PROLOGUE

Le poète est la voix de l'âme :
Il chante, il écoute, il répond.
Qui sait de quel écho profond
Tressaillent ses lèvres de flamme !
Souvent lui-même ne voit pas
Tout le secret de ses pensées,
Qui lui viennent entrelacées
Ou, comme un songe, nuancées.
Un esprit le suit pas à pas,
Un esprit lui parle tout bas,
Et guide l'invisible trame ;
Puis, à leur tour, les chants s'en vont
Parler au cœur qui les réclame.
Le poète est la voix de l'âme :
Il chante, il écoute, il répond.

—

I*

(1831)

I

Frères, Amis, qui voulez que je chante,
Dites : — l'oiseau tremblant avec son nid,
Conserve-t-il sa voix pure et touchante,
Lorsque le ciel gronde et se rembrunit? —
Mais c'est en vain que la forêt profonde
Frissonne, pousse un sourd mugissement,
Et de l'orage attend l'embrassement.
A votre voix que la mienne réponde!

Bientôt, peut-être, à peine on l'entendra.
Le vent qui vient, au loin l'emportera.

II

Oh! je voudrais chanter d'une voix forte,
Comme un prophète! — Alors, je vous dirais
Que du passé l'œuvre épuisée est morte,

* Nous réimprimons, sans y rien changer, ce morceau publié à part en 1831, et dont l'édition était depuis long-temps épuisée. L'auteur y a fait, en 1845, une suite qui est inédite, et que l'on trouvera plus bas. (Note de la première édition des *Chansons Lointaines.)*

Morte à toujours ! que l'avenir est près ;
Sur le présent, croulant comme le sable,
Que le fou seul bâtira sa maison. —
L'abîme est là, sous le plus vert gazon ;
Une eau puissante y roule intarissable.

C'est le torrent qui jette à l'avenir
Tous les débris de ce qui va finir.

III

Les temps prédits par des bouches divines,
Sont enfantés ; de nouveau tout renaît :
Des fleurs d'amour germent sur les collines,
Fleurs que l'impie, aveuglé, méconnaît ;
Et d'un Pasteur au céleste sourire
J'entends les pas se rapprocher de nous.
Heureux celui qui le prie à genoux
Et qui l'attend, et croit à son empire !

O Liberté ! l'on t'adore aujourd'hui ;
Mais tu mourras, si tu n'as son appui.

IV

Aussi, vraiment, quel sujet de satire !
Dirait-on pas une œuvre de Satan,
Alors qu'on voit tout un peuple en délire

Qui se dit libre, être esclave et tyran?
Esclave, certe! — et dans ses nouveaux maîtres
J'en sais plus d'un pire que les anciens.
Tyran? — Il veut des droits pour tous les siens,
Et jette ceux d'autrui par les fenêtres.

O peuple fou, qui se laisse flatter,
Comme un cheval, par qui veut le monter!

V

Ma foi n'est pas en ces faiseurs de codes :
De la sagesse écoutent-ils la voix?
Depuis trente ans nos lois changent de modes ;
Nous revenons à celles d'autrefois.
L'avenir seul, que nul ne peut comprendre,
De la patrie assiéra le destin.
Puisqu'il fait nuit, attendons le matin. —
Mais en tout temps nous pouvons la défendre.

Oui, la défendre! et nous seuls! contre tous!
Car l'étranger vient pour lui, non pour nous.

VI.

Jeunes Vaudois, que vous dirai-je encore?
C'est bien assez, si vous m'avez compris. —

Quand vous voyez ce que le temps dévore ;
Quand le présent lui-même a ses débris ;
Ne craignez rien ! c'est une œuvre sublime
Qui s'accomplit sous d'invisibles pas.
Vers le passé ne vous retournez pas.
De l'avenir déjà brille la cime.

Ainsi nos monts ont leurs pieds dans la nuit
Que leur sommet, tout seul, s'enflamme et luit.

VII

Montez, un soir, sur ces tours crénelées,
Dont le front gris penche au bord des coteaux.—
Vous embrassez, d'un coup d'œil, nos vallées,
Villes et bourgs, prés et champs, vieux châteaux ;
La nuit commence à déployer ses ailes
Et du soleil éteint les derniers feux ;
L'astre expirant jette encore dans les cieux
Des flocons d'or, des gerbes d'étincelles ;

Et le Léman, toujours beau, toujours pur,
Dort recouvert de sa robe d'azur.

VIII

Là, c'est Wufflens et sa tour bourguignonne ;
Ici, Chillon et ses murs savoyards.

La vieille Avenche, aux débris de colonne,
Garde en son sein l'empreinte des Césars.
Où sont, Vaudois, nos titres, notre gloire?
Qu'avons-nous fait? que dit notre passé?
Notre nom même à peine y fut tracé. —
C'est le moment de fonder notre histoire.

Sinon, rayés du rôle des vivans,
Nous passerons, poudre jetée aux vents.

IX

Pendant qu'ainsi ma voix se fait entendre,
L'orage accru lance au loin ses éclairs.
Du trône aussi Rome devra descendre,
Rome, deux fois reine de l'Univers.
Du haut des monts où la neige polie
A l'horizon flotte comme un drapeau,
Applaudissons à ce soleil nouveau
Dont la lueur réveille l'Italie.

Clé du Midi, barrière pour le Nord,
D'un double choc soutiendrons-nous l'effort?...

X

Peut-être, amis, la forêt dépouillée
Verra nos nids et ses rameaux brisés.

Longtemps heureux sous sa verte feuillée,
Pauvres oiseaux, nous serons dispersés.
Quand pareil jour inclinera nos têtes,
Si nous savons en soutenir le poids,
Ma voix encor, chantant le long des bois,
Sur nos buissons, flétris par les tempêtes,

Annoncera, soleil de l'Avenir,
Qu'à tes rayons ils doivent rajeunir!

II*

(1845.)

I

Jeunes amis, la tempête est venue,
Et sur nos fronts, touffus ou dépouillés,
Comme un torrent la voilà descendue,
Voilà du nid les brins éparpillés.
Mais de ma voix enfin qui se réveille,
Et se sent forte, heureuse de chanter,
Voici pour ceux qui voudront l'écouter,
Un chant sorti de celui de la veille.

L'éclair tonnant qui déchire les cieux,
Perce leur voile et nous les montre mieux.

* Ce morceau, composé en mars 1845, fait suite au précédent, composé et publié en mars 1831.

II

O ma Chanson, prends ton vol vers les cimes
Que n'atteint pas un vers plein de langueur.
Fi de vos luths, chantres aux fades rimes,
Hélas! plutôt, chantres au fade cœur!
Restez à l'ombre au sein des molles plaines,
Près des roseaux qui vous rendent tout bas
Un son moqueur que vous n'entendez pas! —
Nous, pour les pins, les rochers et les chênes,

Pour les cœurs hauts, pour les libres sommets,
Chantons un chant qui s'y grave à jamais!

III

Consolez-vous, âmes tristes et fières,
Qui refusez de vous joindre aux faux dieux,
Qu'ils aient pour temple ou châteaux ou chaumières,
S'il faut voiler sa face devant eux!
S'il faut prier à l'autel du mensonge!
S'il faut se faire une bouche de miel,
Flatter la terre et maudire le ciel,
Creuser l'abîme, et, quand l'homme s'y plonge,

S'il faut toujours, loups, bergers et moutons,
Toujours descendre, et dire : « Nous montons!

IV

« O monts sacrés, libre éther, blanches cimes,
» Nous vous quittons pour le brouillard impur.
» Adieu, chemin d'enhaut ! sentiers sublimes !
» Nous aimons mieux le précipice obscur.
» Nous aimons mieux, quand le Pasteur des mondes
» Gravit d'étoile en étoile, et du ciel
» Nous montre au loin le pacifique autel,
» Nous aimons mieux, sous nos voûtes profondes,

» Suivre le jour douteux et sépulcral
» Où tout se mêle, et le bien et le mal. »

V

Consolez-vous ! La Vérité demeure,
Gardant l'abîme et la porte des cieux,
Toujours veillant, certaine de son heure,
Toujours debout, guerrier silencieux.
Un glaive nu dans sa droite flamboie ;
Comme un éclair il perce l'horizon.
Des raisonneurs confondant la raison,
Le Temps lui chasse et lui livre sa proie.

Consolez-vous ! le jour, le jour viendra
Devant lequel tout faux jour s'enfuira.

VI

Systèmes vains, de l'esprit vains fantômes
Qui vous donnez pour des créations,
Droits sans devoirs, républiques, royaumes,
Poudreux amas, lois, constitutions!
Elevez-vous! paraissez dans l'espace!
Durez un jour! un jour vous détruira.
Qui se croit maître, à son tour passera;
Qui prend un siége, un autre l'y remplace.

De la Fortune, au pied vague et traînant,
L'antique roue est ce globe tournant.

VII

Sortez, sortez! vivez aussi votre heure,
Songes nouveaux de notre âge en débris,
Qui nous ferez une terre meilleure
De ce limon dont nous sommes pétris.
Taillez! brisez! au compas, à la règle,
Mesurez-nous et la terre et les airs!
D'un autre orage étouffez les éclairs,
Et dans la nue enchaînez le Grand Aigle!

Si le compas en vos mains tremble un peu,
Dites : « Ce n'est que le souffle de Dieu! »

VIII

Jeunes amis, je vous répète encore :
Vers le passé ne tournez pas vos yeux;
Ne dites pas : « O vienne enfin l'aurore
D'un jour tranquille et constamment joyeux! »
Nous sommes nés sous un ciel de tempêtes;
L'une suit l'autre, et toujours plus épais,
Plus menaçant, même en parlant de paix,
Le noir essaim se suspend sur nos têtes.

O siècle dur au visage de fer,
Marqué pourtant d'un prophétique éclair!

IX

C'est bien! — La brise embaumée et légère
Caresse l'âme et la berce et l'endort;
Il faut veiller! Sur la terre, étrangère,
Il faut que l'âme ailleurs cherche le port!
Il faut, debout, et couverts de poussière,
Mêlés au peuple, incertain, soupirant,
Il faut marcher et combattre à son rang,
Il faut sauver, jusqu'au bout, la bannière.

Il faut savoir vivre pauvre et souffrir,
Il faut savoir rester libre et mourir!

X

Mieux que le vent aux ailes voyageuses,
Quand nous serons délivrés de nos corps,
Nous franchirons les plaines nuageuses,
Nous élevant, chantant l'hymne des forts.
Des profondeurs de la céleste armée,
Soldats du juste, adversaires du mal,
Nous jetterons un regard filial
Sur les vallons de la patrie aimée,

Et du brouillard nous la verrons enfin,
Libre, monter à l'éternel matin.

—

EPILOGUE

Ainsi du ciel et de la terre
Un chant se mêle et se confond.
Ainsi d'une âme solitaire
Une âme entend l'écho profond,
Et, se cherchant comme la flamme,
L'une vers l'autre elles s'en vont...
Le poète est la voix de l'âme :
Il chante, il écoute, il répond.

LA DERNIÈRE RONDE

(1837 et 1845.)

I

C'était le temps des fêtes helvétiques.
L'air était pur, mais les cœurs enflammés.
On se reprit à nos danses antiques
Pour varier les jeux accoutumés.
Le vieux refrain amena dans la ronde
Une inconnue au regard fier et doux.
Son noble sein palpitait de courroux,
Flot soulevant la neige de son onde.

Celui qu'elle aime est par elle choisi ;
Il vint près d'elle, et chantèrent ainsi :

« *Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont flétris*,
Nos aïeux nous l'ont appris,

L'honneur est mensonge.
Dansons donc sur leurs débris !
La patrie est un songe.

II

» Nous faisons bien de parler de nos pères.
Que leur mémoire a nourri de grands cœurs !
Entre nos mains l'âge a rendu prospères
Les biens venus de ces hardis vainqueurs ;
Fut-il jamais des grappes mieux dorées,
Des chants plus gais au soleil du matin ?
De plus de grâce et de plus beau satin
Vit-on jamais nos grand'mères parées ?

» Noble héritage ! ô biens que nous aimons,
Paix et sommeil, couronne de nos monts ! »

III

Fixant les yeux et les pas de la ronde,
Longtemps encore ils restèrent ainsi.
Avec leur voix, de leur peine profonde
Le triste écho se prolongeait aussi.
Pâle, muet, tout ce peuple de danse
Les laissait dire et, par eux dominé,
Sous le refrain tournoyait entraîné.
Elle chantait, imprimant la cadence,

Et lui, plus fort, reprenant son discours :
« O jours heureux ! disait-il, heureux jours

IV

» Où l'on méprise et l'amour et la gloire ;
Où s'enrichir est l'unique talent ;
Où l'on ne veut que manger, rire et boire ;
Où l'on ne sait plus agir qu'en parlant ;
Où l'on sait mieux se courber que se taire ;
Où les puissans sont subtils et couards,
Et les petits, arrogans et bavards ;
Où l'on s'applique à renchaîner la terre ;

» Où l'Helvétie a rajeuni son front
Pour mieux garder les marques de l'affront.

V

» Les loups, les loups sont entrés en campagne,
Jeunes et vieux, louves et louveteaux,
Hurlant de faim de montagne en montagne,
Mordant la terre aux flancs nus des coteaux.
Tout a péri, la biche et la cavale ;
Le sol à peine en garde un ossement,
Et des agneaux le dernier bêlement
Vient d'expirer sous leur dent glaciale. »

— « Que reste-t-il qui puisse être mangé?
» Que reste-t-il qui puisse être rongé?

VI

» Eh quoi! la terre est déjà dévorée!
» Dans sa carcasse il n'est donc plus de chair?» —
Disant ainsi, les loups, troupe altérée,
D'un œil sanglant croisent le fauve éclair.
A son contact l'obscurité s'allume.
De part en part la sinistre clarté
Perce le val au détour abrité,
Et le roc sombre enterré sous la brume.

» Pays des lacs, pays des monts si grands!
Voici les loups qui passent les torrens.

VII

» Redresse-toi, Taureau de la montagne!
Car ils t'ont vu : que sert de te cacher?
Leur gueule écume, et déjà leur pied gagne
Le seul point faible où cède le rocher.
Ce roc vaillant, il voudrait te défendre!
Il se roidit ou s'enfuit sous leurs pas,
Et, terrassé, te couvre de ses bras,
Ainsi qu'un père et courageux et tendre.

» Redresse-toi, Taureau! tends les jarrets,
Et chasse encor les loups dans leurs forêts.

VIII

» Le vieux lutteur, sentant sa corne usée,
Philosophait sur le monde inconstant,
Et ruminait dans sa lourde pensée
Qu'il fait bon vivre, et qu'on ne vit pas tant.
A ces hurleurs, grinçant d'impatience,
Qui, langue au vent, léchaient déjà le ciel,
Il dit: — Pour moi, cette herbe aux fleurs de miel!
Pour vous, ce roc de gloire et de vaillance! —

» Et leur œil fauve et leur regard impur
Tournaient autour de la cime d'azur.

IX

» Laissez, laissez la tribune sonore,
Beaux harangueurs qui parliez tout le jour,
Qui dissertez, qui pérorez encore
Quand l'ennemi vient parler à son tour.
Que les renards et leur haute éloquence
Ont bien servi le taureau somnolent!
Lui se réveille, et répond en beuglant :
— « Voyons, renards! montrez votre science! » —

» Mais, comme un son qui dans les airs s'en va,
Les harangueurs ne se trouvent plus là.

X

» Non ! les voici pour ameuter des frères,
Pour leur crier : — « Vengez-vous ! vengez-vous !
» Ne cédez rien de toutes vos colères !
» Rien, pas un droit, un vote, un mot jaloux !
» Vous ne formez qu'une seule famille,
» Petite, à part : c'est pour vous mieux haïr ;
» Qu'une maison : c'est pour vous mieux trahir.
» Tirez le glaive, et qu'en vos mains il brille,
» Ce fer dormant, à la fin réveillé,
» Dans votre sang à la fin dérouillé ! » —

XI

» Faudrait-il dire un jour : Plus de patrie !
Pour nos enfants plus d'antique berceau !
Et pour l'aïeul, sur la pente fleurie,
Plus d'humble toit, plus même de tombeau !
Nul souvenir, plus d'héroïque histoire !
Rien qu'un long crêpe à jeter, l'œil en pleurs,
Sur nos discords, sur nos communs malheurs,
Linceul aussi de notre vieille gloire !

» O sort amer ! ô triste aveuglement !
O haine ! ô crime ! ô juste châtiment !

XII

» Mais l'Helvétie est toujours belle et grande !
Lui fallût-il renier ses enfans,
N'a-t-elle pas de ses monts la guirlande,
Toujours debout, dans le ciel triomphans?
Que lui fait l'homme? il n'est pas digne d'elle.
Rentre au désert, rentre au désert sans bruit,
Fille des monts ! rendors-toi dans la nuit,
Sous le dais blanc de ta neige éternelle.

» Sans souvenir et sans postérité,
Tu jouiras, seule, de ta beauté.

XIII

» Pourquoi la terre est-elle donc si triste?
Chaque printemps vient rajeunir son sein;
Quand tout s'en va, toujours elle subsiste;
Jamais son vol ne s'arrête incertain.
Paix dans le ciel et le haut pâturage;
Paix ici-bas. Pourquoi la terre en deuil
Ressemble-t-elle au vaste et froid cercueil
Où s'est couché le rêve de notre âge?

» Rêve sublime, oh ! rêve immense et beau !
Son trait fatal veut nous suivre au tombeau.

XIV

» Etoile d'or qui brillais sous la nue,
Dernier rayon d'un songe qui s'éteint,
Des cieux ouverts messagère inconnue,
Lueur d'espoir que le brouillard atteint !
Toi dont le nom, par la bouche qui t'aime,
Ne sera plus qu'en secret prononcé !
D'un peuple pauvre et d'un pays glacé,
Adieu ! fleur pure ! adieu, seul diadème !

» Mais du rocher, ton immortel séjour,
Fleur du matin, tu renaîtras un jour. »

XV

Le peuple ému les écoutait encore
Que dans la foule ils s'étaient éclipsés ;
Jeunes et fiers tous les deux ; on ignore
Leur nom, leur vie et leurs songes passés.
La lune, au loin, sur les basses collines
Montait, plus froide et pâle qu'un glacier.
Le vent du nord souffla sur le laurier,
Crispa le ciel, resserra les poitrines,

Et d'ombre en ombre il répétait un air,
Un air de ronde, avec sa voix de fer :

« *Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont flétris,*
Nos aïeux nous l'ont appris,
L'honneur est mensonge.
Dansons donc sur leurs débris !
La patrie est un songe. »

LES HÉROS HELVÉTIQUES

A M. l'avoyer Neuhaus

(1845)

Oh ! les temps héroïques,
Où sont-ils ? où sont-ils ?
Hommes des jours antiques,
N'avez-vous plus de fils ?

D'Erlach, dans la campagne,
Où donc est le cimier ?
De Tell, sur la montagne,
Où, le sifflant acier ?

D'Arnold, sur le rivage,
Où, le bras saint et fort,

Faisant un grand passage
De victoire et de mort?

Où, Léman, sur ta grève,
La voix de Berthelier,
S'écriant : « Pour Genève
Je mourrai le premier? »

De Davel, âme auguste,
Où, le libre échafaud,
Trône d'un homme juste,
Succombant le front haut?

J'entends des voix amères
Longuement discourir :
Où sont, comme leurs pères,
Ceux qui savent mourir?

Des tribuns, par centaine!
Chacun poussant les siens :
Mais où sont, dans la plaine,
Où sont les citoyens?

Pourtant, guerrier sublime,
Schwytz est là toujours,
Là, debout, sous la cime
Aux imprenables tours :

Cime de sang trempée,
Qui lui sert de drapeau !
Lui, ceint de son épée,
La main sur le pommeau !

Et dans son vert domaine,
Au bord du torrent sourd,
L'Ours, toujours, se promène,
De son pas ferme et lourd :

Bête puissante et sage,
Aux durs et fins regards ;
Lion par le courage,
Renard pour les renards.

Et toujours, sur les ondes
Du Léman argenté,
Sort des grottes profondes
Un chant de liberté.

Il s'élève, il s'élève !
Il fait frémir les eaux,
Et la montagne achève,
Avec ses mille échos.

Il dit : « Suisse nouvelle,
» Renais ! c'est le signal ;

» Sur la neige éternelle
» Pose un pied virginal.

» Comme elle blanche et pure,
» Viens sur le pic vermeil!
» Des fleurs à ta ceinture,
» Sur ton front le soleil! »

Mais le chant monte encore;
Il monte jusqu'aux cieux,
Avec le soir qui dore
Les glaciers radieux.

Et dans les rougeurs sombres
Des nuages flottans
On voit passer les ombres
Des héros du vieux temps.

Ils viennent, grands, sublimes,
Mais le chef incliné,
Comme, au bord des abîmes,
Un pin déraciné.

Et leurs fronts, hauts et mâles,
Ridés comme la mer,
Lancent des éclairs pâles,
Qui se croisent dans l'air.

Là, du sein de la nue
Jusqu'au creux des vallons,
Ils percent l'étendue,
De leurs regards profonds.

Ils voient tout : les vallées
Qui cachent leurs tombeaux,
Et les tours écroulées,
Nommant des lieux nouveaux.

Mais leur regard s'étonne :
Il cherche, il cherche en vain ;
Comme l'aigle, en automne,
Planant sur le ravin :

Alors qu'à la montagne
Dit adieu le troupeau,
Qui lentement regagne
La plaine et le hameau,

Et que l'oiseau superbe,
Sur les monts las d'errer,
Ne voit plus rien, dans l'herbe,
Passer ni respirer.

Le chant, le chant qui monte,
Ils l'écoutent pourtant :

Mais ils n'en tiennent compte ;
Hélas ! ce n'est qu'un chant !

Comme un bruit de tempête
Il expire auprès d'eux ;
Mais ils hochent la tête,
Et regardent les cieux.

Ils soupirent,... ils passent,
En espérant encor,
Et dans la nuit s'effacent
Avec les astres d'or.

Oh ! les temps héroïques,
Où sont-ils ? où sont-ils ?
Hommes des jours antiques,
N'avez-vous plus de fils ?

UN BON CONSERVATEUR

Je ne suis pas de ceux qui ne respirent
Qu'orage, trouble et révolution.
De lutte en lutte ainsi nos maux empirent.
J'aime la paix, je hais l'ambition.
Pourquoi ce bruit qui toujours me réveille?
Mon lit est fait! Dans un songe flatteur
J'y dors si bien sur l'une et l'autre oreille.
Conservez-moi! je suis conservateur.

Mon lit est fait! et ce n'est pas sans peine!
Comme l'oiseau j'ai tressé brin à brin
Plume, duvet, fil de soie et de laine,
Et le voilà! je m'y repose enfin.
Vents, bercez-moi d'une aile fraîche et pure
Avec l'ombrage, avec le flot chanteur!
Terre, et vous, cieux, et toute la nature,
Conservez-moi! je suis conservateur.

Mon lit est fait ! je n'empêche personne
De faire aussi le sien comme il l'entend.
Tel n'en a pas, du moins je le soupçonne,
Mais j'ai le mien, c'est le point important.
Qu'on le dédouble, on en fera peut-être
Trois, tout au plus, de moyenne hauteur ;
Mais ce serait un acte bas et traître.
Conservez-moi ! je suis conservateur.

Tel qui descend, le matin, dans la rue
Ne sait où prendre, hélas ! son pain du soir.
La faim le presse, il cherche, il s'évertue ;
Presque toujours il finit par l'avoir.
Oh ! l'appétit est un bon chien de chasse !
Moi, je n'ai plus celui d'un sénateur ;
Pourtant je dîne et prends ma demi-tasse.
Conservez-moi ! je suis conservateur.

Mais quoi ! j'entends comme un flot qui se lève,
Comme une voix qui retentit dans l'air !
N'ai-je pas vu se mêler sur la grève
La pâle écume avec le pâle éclair ?
Suis-je un rêveur, un rimeur, un poète ?
Non, non ; c'est bien, terrible en sa lenteur,
De flots humains c'est bien une tempête !
Conservez-moi ! je suis conservateur.

Nos chefs, hélas! nos chefs n'ont rien su faire
Que se voiler le front de leur manteau.
Contre l'orage et le flot populaire
Ils étaient seuls : rôle d'autant plus beau!
S'ils avaient su mourir pour notre gloire,
Ils auraient eu mon vote approbateur,
Et j'aurais, moi! conservé leur mémoire.
Conservez-moi, je suis conservateur.

Eh! citoyens, écoutez-moi, de grâce!
Un petit mot, bien sage, par ma foi!
Mais, en riant, l'un après l'autre passe;
Je crois, parbleu! qu'ils se moquent de moi.
Bons citoyens, calmez votre furie;
Rentre en ton lit, torrent dévastateur!
Je cours à vous pour sauver la patrie,
Conservez-moi! je suis conservateur.

A BAS!

Je ne suis pas de ceux qui ne respirent
Que faux bonheur, fausse tranquillité.
C'est dans la paix que nos malheurs empirent ;
L'ordre public corrompt la liberté.
La nuit, mon rêve est que le monde ploie
D'un pôle à l'autre, et tombe avec fracas.
Puis, je m'éveille avec ce cri de joie :
« A bas ! »

A bas ! à bas ! ce mot seul peut me plaire :
Je le savoure et j'en sens la douceur ;
Non, rien de tel qu'un beau jour de colère !
On frappe, on brise, on casse avec bonheur.
Quoi ! le soleil toujours après la pluie !
Toujours ces biens qui font notre embarras !
Toujours ces fleurs, ces fruits !... cela m'ennuie.
A bas !

O Liberté ! nous avons pris ta lance,
Mais pour en faire un levier dans nos mains,
Un fort levier qui secoue en silence
L'arbre du monde, aux feuillages humains.
Vois-le déjà, des pieds jusqu'à la cime,
Trembler, gémir sous l'effort de nos bras,
Vois-le pencher sa tête vers l'abîme !...
A bas !

Tombe aux accords de nos lyres sauvages,
Arbre vieilli, planté par nos aïeux !
Va t'engloutir dans le torrent des âges
Et dans ses flots qu'il t'emporte avec eux !
Tes longs rameaux ni ta noueuse écorce
Du noir destin ne te sauveront pas,
Déracinons, déracinons à force !
A bas !

Il est tombé, le cèdre au large ombrage,
Sa gloire est morte, et chacun le honnit.
L'aigle, qui dort le front dans le nuage,
A son sommet ne fera plus son nid ;
Le pèlerin, les pieds blancs de poussière,
Ne pourra plus y détourner ses pas ;
Ni les bergers, ni la gent moutonnière.
A bas !

En attendant qu'un autre arbre s'élève,
O Liberté! là, nous dressons le tien :
Mât pavoisé, mais qui n'a point de sève,
Point de racine, et ne pose sur rien.
Aucun oiseau ne se fie à ses branches;
Même il en est qui, prenant leurs ébats,
Disent aussi, voix malignes et franches :
« A bas! »

LES PÈLERINS SUISSES

Chacun disait : « Terre plus douce
Ne sourit au regard de Dieu ;
Au pied des chênes, sur la mousse,
Plantons nos tentes en ce lieu. » —
Mais la tempête au vol sonore
A fait ouïr sa voix d'airain,
Et nous devons reprendre encore
Le bâton blanc du pèlerin.

Les montagnes, comme une tente,
Dressaient leurs cimes vers les cieux.
Les prés fleuris, l'onde éclatante
Tour à tour récréaient nos yeux.
Mais tout est sable, et le rivage
Tremble sous un choc souterrain.
Nous avons pour tout héritage
Le bâton blanc du pèlerin.

Bâton d'honneur et de justice :
Emportons-le dans le désert !
Nous graverons le mot de Suisse
Sur son bois, qui restera vert.
Il fut cueilli sur la montagne,
Un jour d'adieu, de noir chagrin,
Et partout il nous accompagne,
Le bâton blanc du pèlerin.

Quels noms y mettrons-nous encore,
Sur ce bâton, notre humble autel?
Des noms que la droiture honore,
Ceux de Laharpe et de Davel !
Ils sont à nous : laissons à d'autres
Ceux des faux tribuns au cœur vain.
La patrie a ses vrais apôtres
Au bâton blanc du pèlerin.

Non ! la Suisse n'est pas perdue !
Elle nous suit, la tête en deuil.
Une voix nous dit, de la nue :
» Je fais revivre le cercueil ;
» Je fais refleurir dans la plaine
» Les prés, les bois, le jour serein ;
» Je fais reverdir comme un chêne
» Le bâton blanc du pèlerin.

LE CHAPEAU

—

CHANSON CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE

De grâce, Amis, tirez-moi d'un problème
Où je me perds comme dans un grand bois.
Le mois passé, tel me saluait même
Que je voyais pour la première fois;
Mais à présent, juste à pareille place,
Il passe et fuit, le nez dans son manteau.
Que voulez-vous ! quand on a l'âme basse,
Pour se grandir on n'a que son chapeau.

Vous le savez, je ne suis qu'un poète,
Qui ne fus onc ni riche, ni puissant.
Humble chardon, à l'écart je végète,
Brouté parfois des ânes en passant.
Ah ! disaient-ils, me souriant en face :

Il est voisin du chêne et de l'ormeau!
Que voulez-vous! quand on a l'âme basse,
Pour se grandir on n'a que son chapeau.

Et maintenant, quand, du bout de la rue,
Pour son malheur, mon ancien courtisan
Me reconnaît, il devient pâle, il sue,
Et voudrait bien être au cap Matapan.
Il tord le col, il fait laide grimace,
Regarde en l'air, voit si le temps est beau.
Que voulez-vous! quand on a l'âme basse,
Pour se grandir on n'a que son chapeau.

Mais il en est qui, pour monter au faîte,
A deux genoux s'accrochaient des deux mains;
Et les voilà sur la tranchante arête,
Fiers et debout, en sénateurs romains.
A la descente, avec la même grâce,
On les verra saluer de nouveau.
Que voulez-vous! quand on a l'âme basse,
Pour se grandir on n'a que son chapeau.

Pour moi, je reste au jardin populaire,
De limaçons fût-il un peu sali.
Je les regarde, et je m'amuse à faire
Expérience *in anima vili*.

L'oiseau du ciel, quand son aile est trop lasse,
S'en vient chanter sur mon petit rameau.
Que voulez-vous! il n'a pas l'âme basse;
Il a pourtant belle plume au chapeau.

A MON AMI HENRI EULER

Vous n'avez ni champ, ni maison
Qui brille au loin dans la campagne;
Point de tapis de vert gazon;
Point de chalet dans la montagne;
Point de place, point de soutien,
Point de valet, point d'entourage;
Mon cher ami, vous n'avez rien....
Que de l'esprit et du courage.

Quoi donc! au lieu de bons écus,
Des bons mots, quelque chansonnette!
Pour tous biens, pour tous revenus,
Vos pinceaux et votre palette!
Il est vrai que vous narguez bien
Le puissant, qui tout bas enrage.
En attendant, vous n'avez rien....
Que de l'esprit et du courage.

Vous n'avez pas, pour le vainqueur,
Comme tant d'autres, l'âme tendre;
Vous vous donnez de fort grand cœur;
Mais vous ne savez pas vous vendre.
Dès qu'on vous montre le lien,
Vous décampez comme un sauvage.
Mon pauvre ami, vous n'aurez rien!...
Que de l'esprit et du courage.

Ah! votre sort me fait pitié :
De l'honneur, mais peu de prudence;
De l'estime, de l'amitié,
Mais nul crédit, nulle importance;
Un front libre, un joyeux maintien :
Est-ce là tout votre héritage?
Mon cher ami, vous n'avez rien....
Que de l'esprit et du courage.

Puis savez-vous? dans nos cantons,
L'esprit, c'est la méchante langue;
Le courage, c'est, aux moutons,
Tenir quelque grosse harangue.
Pour être un jour grand citoyen
Vous faites trop peu de tapage.
Rien, rien du tout! vous n'avez rien....
Ni cet esprit, ni ce courage.

LE CHANT D'UN ÉGALITAIRE

« Mort, sois mon bien ! » s'écriait un poète
Qui cependant gardait à son côté
Sa coupe d'or et, sur son cœur muette,
Lui souriant, une blanche beauté.
Moi, je contemple aussi le jour qui tombe,
Mais je n'ai point de bizarre transport ;
J'applique à tout même loi, même tombe :
Egalité, fraternité... la mort.

Les amoureux nous vantent la nature,
L'humide aurore, et le chant des oiseaux,
Le nid tranquille et son toit de verdure,
La Poésie errant au bord des eaux.
Moi, j'aime aussi, j'aime un oiseau dans l'ombre,
Un bel oiseau qui chante haut et fort :

Le rouge éclair à l'aile d'un feu sombre.
Egalité, fraternité... la mort.

« Semez le vent, répètent de faux sages :
» Quelle récolte enrichira vos monts?.... »
Bien! lève-toi, noire moisson d'orages!
C'est, justement, celle que nous aimons.
Gais moisonneurs, à nous le champ du monde!
Comme il ondoie et tombe sans effort
Sous notre faux que la foudre seconde!
Egalité, fraternité... la mort!

Qu'est-ce, au désert, que le chant du Cosaque
Auprès du nôtre, à tous les vents jeté!
Il prend sa lance, il arrive, il attaque;
Mais nous, déjà, nous tenons la cité.
Dans ses jardins, moderne Babylone,
Elle s'enivre, et s'oublie, et s'endort.
Tous, levons-nous! frappons-la sur son trône!
Egalité, fraternité... la mort!

Disparaissez, monumens d'un autre âge!
Ne soyez plus que des lieux désolés
Où le renard, curieux et sauvage,
Se montre seul sur vos murs écroulés.
De salle en salle il erre, il se hasarde,

Par la fenêtre, ouverte au vent du nord,
Passe la tête, et longuement regarde...
Egalité, fraternité... la mort!

Fraternité! ton jour enfin se lève.
De quel rayon il éblouit l'éther!
Rayon de pourpre; on dirait un long glaive
D'où le sang coule et dégoutte dans l'air.
Embrassons-nous! plus de pensers contraires,
Etablissons l'universel accord!
Fraternisons en étouffant des frères!
Egalité, fraternité... la mort!

La Liberté, dépouillant tous ses voiles,
Se montre enfin belle et nue à nos yeux,
Escaladant le palais des étoiles,
Frappant du pied sur le trône des cieux.
Dernier tyran, qui de Saints et d'Apôtres
Tiens là ta cour, tremble aussi dans ton fort;
Vieux roi du ciel, tombe comme les autres!
Egalité, fraternité... la mort!

Courage, amis! cette bastille immense,
Notre prison, l'univers vient en bas.
Courage, espoir! le Chaos recommence,
De la raison il affranchit les pas :

L'Esprit humain le couve de ses ailes ;
A notre image un nouveau monde en sort :
Qu'on nous adore, et guerre aux Infidèles !
Egalité, fraternité... la mort !

Tout est fini ! De l'un à l'autre pôle
Je ne vois plus qu'une grande Ombre et moi.
Elle a posé sa main sur mon épaule,
Son œil de glace est sans vie et sans foi.
Le jour qui brille à l'éternelle voûte
Me cherche en vain comme un lointain remord :
L'Ombre me garde et lui ferme la route.
Egalité, fraternité... la mort !

LA GRANDE AURORE

— La voyez-vous, la grande aurore,
Fleur qui des monts semble germer!
Voyez des cimes qu'elle dore
Tous les fronts chauves s'enflammer!
— Oui; mais déjà l'ont vu nos pères,
Ce même ciel plein de mystères.
Si pourtant,
Si, pourtant!...
Mais l'homme est encor trop méchant.

— Quoi! vous n'admirez pas ces gerbes
De flamme rose dans l'air pur,
Ces rocs brillans, donjons superbes,
Jardins de la cité d'azur?
— Oui; mais je vois leurs flancs sauvages

Couver toujours mêmes orages.
Si pourtant,
Si, pourtant!...
Mais l'homme est encor trop méchant.

— Libre, la terre enfin respire.
Peuples, dressez votre étendard.
A vous le sceptre, à vous l'empire!
Chacun aura la même part.
— Oui, mais je crains qu'il ne survienne
Lion toujours voulant la sienne.
Si pourtant,
Si, pourtant!...
Mais l'homme est encor trop méchant.

— A l'un pourquoi, d'or et de terre,
Plus qu'il n'en faut pour le nourrir?
A l'autre, pourquoi la misère,
Cent fois plus qu'il n'en peut souffrir?
— Oui; mais, riche ou pauvre, qui n'aime
Cent fois autrui moins que soi-même?
Si pourtant,
Si, pourtant!...
Mais l'homme est encor trop méchant.

— Femmes, vous serez vraiment reines;
Vos mauvais jours sont écoulés.

Pour vous, pour nous plus d'autres chaînes
Que vos cheveux longs et bouclés.
— Oui ; car l'amour est trop fidèle !
Ce pauvre enfant n'avait point d'aile !
Si pourtant,
Si, pourtant !...
Mais l'homme est encor trop méchant.

— Nature et vie ! ô joie immense !
Les fleurs ombragent le chemin ;
Un plaisir fuit, l'autre commence ;
La terre n'est qu'un grand festin.
— Oui ; mais la vieille conviée,
La Mort, l'auriez-vous oubliée ?
Si pourtant,
Si, pourtant !...
Mais l'homme est encor trop méchant.

Si pourtant l'homme, vraiment sage,
N'était pas son propre ennemi ;
S'il ne rêvait pas le nuage,
En ne s'éveillant qu'à demi ;...
O terre, ô cieux, ô fleurs nouvelles !
Oh ! sous nos pas fleurs immortelles !
Si pourtant,
Si, pourtant !...
Mais l'homme est encor trop méchant.

PARDONNONS-NOUS !

(1845. — 1850 ? — 18..?)

Dans la nuit, loin du port, loin des verts promontoires,
Quand des flots, seul, l'éclair sonde la profondeur,
Pour sauver le vaisseau l'un jette aux vagues noires
Ses trésors, l'autre un mât, l'autre un canot sauveur ;
Hélas ! moi, je ne puis y jeter qu'une fleur.

Est-ce trop tôt pour dire : Plus de haine,
Plus de défis, plus d'injustes clameurs ?
Non, non, j'en crois cet esprit qui m'entraîne
Et qui demande à rapprocher les cœurs.
Vents ! soutenez, de vos ailes contraires,
Mes chants de paix encor mal affermis !

Pardonnons-nous : plus de guerre entre frères !
Guerre aux seuls ennemis !

Tous nous avons, de fautes et d'injures,
Tous une part à nous reprocher, tous !
Ah ! c'est aux mains qui firent les blessures
A leur verser le baume le plus doux.
Oublions-les, oublions nos colères,
Et soyons forts, l'un à l'autre soumis.
Pardonnons-nous : plus de guerre entre frères !
Guerre aux seuls ennemis !

Flots bouillonnans des discordes civiles,
Sombre miroir où chacun, de son bord,
Ne voit sur l'autre, avec des yeux hostiles,
Que des fronts noirs de vengeance et de mort !
Disparaissez, infernales chimères !
Viens, souffle pur et qui déjà frémis....
Pardonnons-nous : plus de guerre entre frères !
Guerre aux seuls ennemis !

De tous fléaux, l'orage, est-ce le pire?
Son aile en feu couve le froid sillon ;
La terre, alors, plus ardemment soupire
Et devient mère au sein du tourbillon.
Mais il lui faut des cieux, des vents prospères

A cet enfant que l'orage a promis !
Pardonnons-nous : plus de guerre entre frères !
Guerre aux seuls ennemis !

Que le vainqueur n'outre pas sa victoire ;
Que le vaincu n'outre pas sa fierté ;
Ou nous dirons, peuple un jour sans mémoire :
« Que sommes-nous, et qu'avons-nous été ! »
Ah ! la vengeance a des coupes amères,
De lents poisons, d'âge en âge transmis.
Pardonnons-nous : plus de guerre entre frères !
Guerre aux seuls ennemis !

Quel avenir de bonheur et de gloire
Si nous savons le garder de nos coups !
Chemins où fuit une aile ardente et noire,
De tous côtés fumant, volant vers nous ;
Monts jusqu'au ciel semés par des mains fières ;
Et pour le pauvre un lot sûr et permis...
Pardonnons-nous : plus de guerre entre frères !
Guerre aux seuls ennemis !

Guerre à l'injuste, au mal, à l'ignorance,
Aux oppresseurs et de l'âme et du corps !
Déjà, déjà cette guerre s'avance !
Préparons-nous, unissons nos efforts.

Pour ne pas voir, secoué par nos pères,
L'antique joug à sa place remis,
Pardonnons-nous : plus de guerre entre frères !
Guerre aux seuls ennemis.

Nous dont les champs se baignent dans ton onde,
O bleu Léman, — nous, peuple cordial,
Ah ! que la paix nous revienne profonde
Comme tes flots de liquide cristal !
Mais qu'au doux bruit de tes vagues légères,
Nous n'allions pas retomber endormis !
Pardonnons-nous : plus de guerre entre frères !
Guerre aux seuls ennemis !

A DE JEUNES AMIS

Ne dites point que tout meurt, que tout passe,
Vapeur d'un jour qui se dore et s'enfuit,
Eclair moins prompt à jaillir de l'espace
Qu'à retomber dans l'éternelle nuit.
L'œuvre de l'homme est légère et fragile,
Toujours reprise, et toujours à finir.
Ce qui périt, c'est le moule d'argile :
Le bronze reste, et passe à l'avenir.

Nous avons vu, comme on voit en automne
Tomber la feuille au front ridé des bois,
Jonchant le sol, tomber sceptre et couronne,
Tomber aussi des peuples et leurs droits.
Serait-ce donc notre moisson dernière?....
Non; mais, pour l'heure où Dieu la veut bénir,

Un autre attend, là, dans cette poussière :
Le germe reste et croît pour l'avenir.

Si, devant nous, le rayon de l'aurore
Pâlit déjà, cède au rayon du soir,
Pour vous, amis, le matin dure encore,
Et de longtemps il ne fera pas noir.
Soyez heureux ! gardez la sainte flamme,
Le feu sacré que rien ne doit ternir !
Vase d'un jour, le corps tombe, mais l'âme,
La flamme reste, et luit dans l'avenir.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME

LIVRE IV

—

LE LIVRE DES VIEUX REFRAINS

Les vieux refrains ont une voix qui charme.
L'un nous reporte à ces chants du berceau
Où notre mère, écartant le rideau,
Nous souriait au travers d'une larme,
Dont son sourire était encor plus beau ;
Et, comme alors, notre cœur se désarme.
L'autre est si vieux, qu'il nous semble nouveau :
C'est le passé qui sort de son tombeau,
Dans le présent sonnant tout bas l'alarme ;
L'un, d'un seul mot, nous refait un tableau ;
L'autre n'en sait pas plus long qu'un oiseau ;
Les vieux refrains ont une voix qui charme.

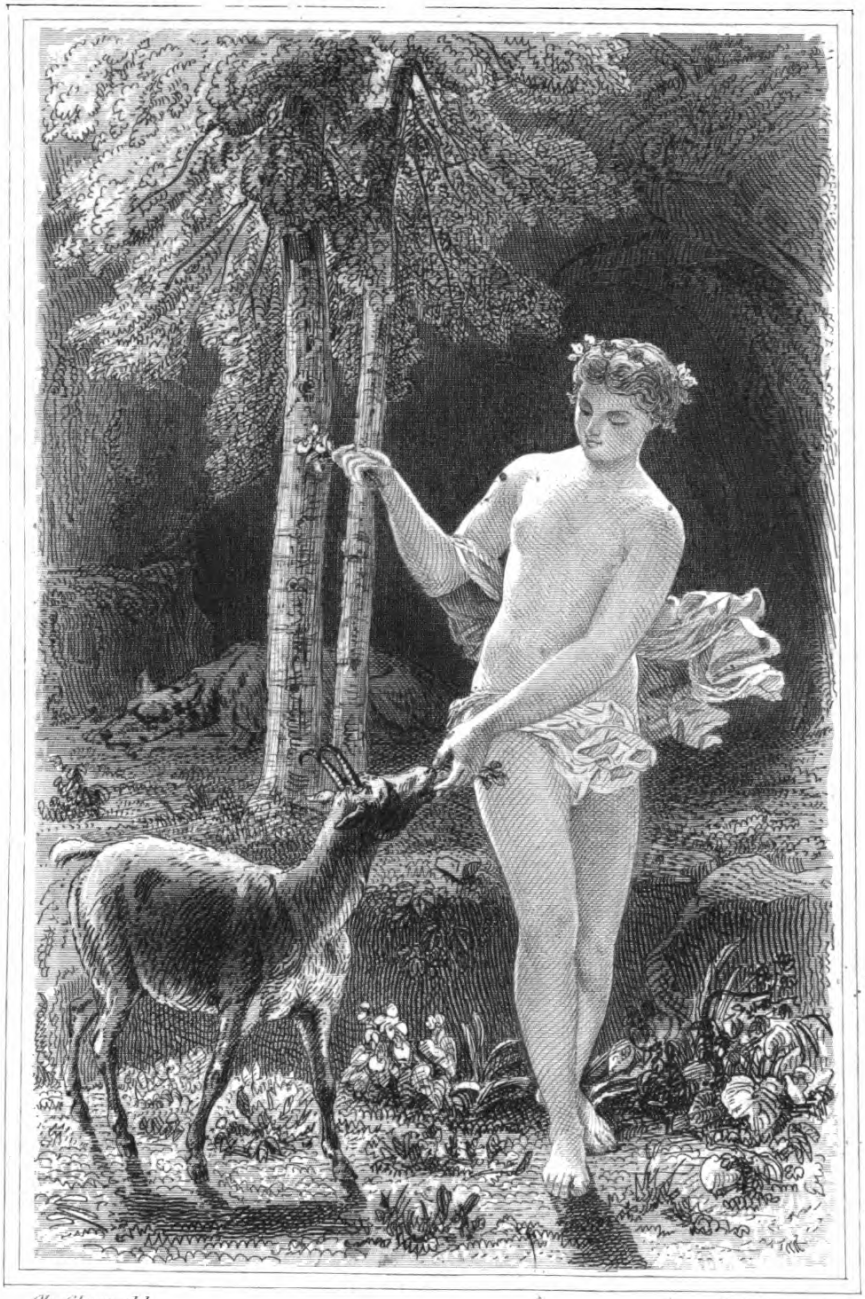
MA CHANSON

Quel est ce ruisseau qui cent fois
Revient, serpente,
Tantôt perdu sous les grands bois,
Tantôt des monts longeant la pente?
C'est, comme l'onde au pied dansant,
Courant à l'aise,
En longs refrains s'entrelaçant,
C'est ma Chanson, ne vous déplaise!

Quel est ce nuage lointain
Qui vient et passe,
Qui meurt au souffle du matin
Ou s'évapore dans l'espace?
C'est, dans les airs, c'est elle encor,
Sans qu'elle tremble,
Ce blanc rayon, ce flocon d'or,
C'est ma Chanson, que vous en semble?

Quel est ce chant qui, frais d'abord,
Jeune, rustique,
Tourne à la fin au chant de mort,
Laisse un adieu mélancolique?
C'est de la vie et de ses flots,
L'un après l'autre,
C'est le refrain... mouvans tableaux!
C'est ma Chanson, et c'est la vôtre.

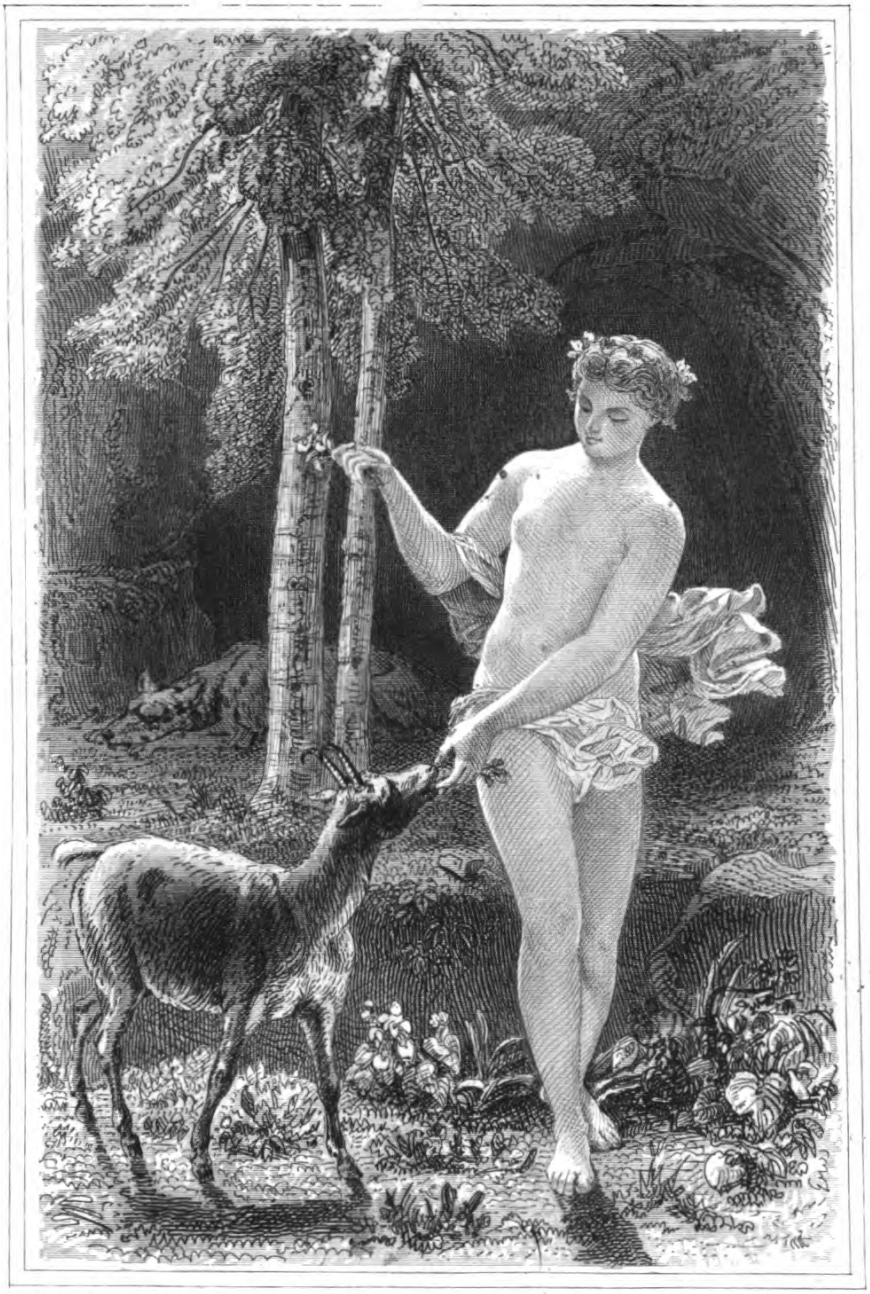
TAYLOR INST - OXFORD -



Ch. Gleyre del. E. Willmann sc.

LE SOMMEIL DU LOUP.

Ed. Methay Editeur. Imp^ie Delamain et Sarazin 8 r Gît-le-Cœur Paris.



Ch. Gleyre del. E. Willmann sc.

LE SOMMEIL DU LOUP.

Ed. Methay. Editeur. Imp^ie Delaman et Sarazin 6 r. Gît-le-Cœur Paris.

LE SOMMEIL DU LOUP

(1843.)

Le loup par la montagne
A rôdé si longtemps,
Qu'il ne sent plus ses dents :
Tant le sommeil le gagne !
Beau sire loup, dormez, dormez bien fort !
Dormez tout à votre aise !
Allons cueillir la fraise,
Pendant que le loup dort.

Il rêve en sa caverne.
Jamais songe plus beau !
Il rêve qu'un agneau

Le mène et le gouverne.
Beau sire loup, dormez bien fort!

Il rêve qu'une fille
Passe le long des bois,
Et qu'un jeune chamois
Sur le gazon sautille.
Beau sire loup, dormez bien fort!

La fille est jeune et belle,
Et le chamois n'a pas,
Non ! de plus légers pas,
Ni de plus grands yeux qu'elle.
Beau sire loup, dormez bien fort!

La bergère se penche,
Cueille un peu d'herbe en fleur,
Que le chamois, sans peur,
Mange dans sa main blanche.
Beau sire loup, dormez bien fort!

—« Ah ! bergère, ah ! la belle,
Dit près d'elle une voix :
Que ne suis-je chamois!...
— Si vous l'étiez? fit-elle. —
Beau sire loup, dormez bien fort!

— J'oublirais ma patrie,
Mon Alpe et mon glacier,
Pour rester prisonnier
A ma crèche fleurie. »
Beau sire loup, dormez bien fort!

Le berger, la bergère
S'en vont et, les suivant,
Court et danse en avant
La chevrette légère.
Beau sire loup, dormez bien fort!

Droit sous sa forteresse
Le loup les voit passer,
Le loup les voit danser,
Il pleure d'allégresse.
Beau sire loup, dormez bien fort!

Il pleure! c'est merveille!
Mais hélas! peut s'en faut
Que sur l'heure, en sursaut,
De pleurer ne l'éveille.
Beau sire loup, dormez bien fort!

Sans que la faim le ronge,
Ainsi rêve le loup,

Qui s'applaudit beaucoup
Et fait maint autre songe :
Beau sire loup, dormez bien fort !

Les princes d'Allemagne,
Les princes du Japon,
Les Cosaques du Don
Et les Maures d'Espagne...
Beau sire loup, dormez bien fort !

Les îles d'Angleterre
Agitant sur les eaux
Leurs ailes de vaisseaux,
Qui font trembler la terre...
Beau sire loup, dormez bien fort !

Et, sous le ciel qui gronde,
La France qui se tait...
Ah ! si le coq chantait,
S'il éveillait le monde !...
Beau sire loup, dormez bien fort !

Cher loup, rêvez encore !
Rêver n'est-il pas doux
Même parmi les loups?
Rêvez jusqu'à l'aurore !
Beau sire loup, dormez bien fort !

Sous votre front qui penche,
Si vous dormez sans fin,
Nous mettrons un coussin,
Un coussin de pervenche.
Beau sire loup, dormez bien fort!

Sur vos épaules grises,
Pour les faire plier,
Nous mettrons un collier,
Un collier de cerises.
Beau sire loup, dormez bien fort!

Dans votre droite encore,
Qui pend d'un air coquet,
Nous mettrons un bouquet,
Un bouquet d'ellébore.
Beau sire loup, dormez bien fort!

Qui fit la chansonnette?
Trois chanteurs de renom :
Une abeille, un grillon,
Et l'écho qui répète :
Beau sire loup, dormez bien fort!

Tous les trois l'ont chantée
Pendant les nuits de mai,

Quand le ciel est si gai ;
Chantée et rechantée.
Beau sire loup, dormez, dormez bien fort !
Dormez tout à votre aise !
Allons cueillir la fraise,
Pendant que le loup dort.

LES BŒUFS

—

A mon Frère

Ah ! le beau temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !
Mon frère, bien souvent j'y pense !
Non, pourtant, plus souvent que toi,
Qui, j'en suis sûr, dis comme moi
De nos vieux souvenirs d'enfance :

Ah ! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Dans les grands jours de labourage,
Quand ils avaient bien retourné

Le dur sillon, bien cheminé,
On les mettait au pâturage.

Ah! le bon temps, le temps heureux!
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Nous étions là, sous un grand chêne,
Allumant le feu du bouvier :
Une pierre était le foyer;
Le bûcher, la forêt prochaine.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Notre cellier, faut-il le dire?
Hélas! c'étaient — fait trop certain! —
C'étaient les arbres du voisin...
Je ne puis y penser sans rire.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Aussi, pourquoi, loin de sa vue,
A l'aventure, au bout du champ,
Ses arbres venaient-ils cherchant
Nos cailloux qui cherchaient la nue?

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Ou bien, ma foi! dans l'ombre noire,
Sus! à l'assaut! c'est plutôt fait.
Raisonnement suivi d'effet.
Je raisonnais, mais dit l'histoire...

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Je raisonnais : mais la pratique
Etait ton fort. Sur le gazon,
Poires et pommes à foison
Venaient répondre à ma logique.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

De ton pied nu le rameau frêle
Sentait le contact vigoureux,
Discret pourtant, et doucereux,
Pour que sans bruit tombât la grêle.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Ces beaux grêlons, c'est toi, mon frère,
Ces grêlons d'or, qui les lançais :
Moi, pour ma part, je m'amusais
Seulement à les prendre à terre.

Ah ! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Et vite, vite, de la haie
Trouant, sautant le vert rempart,
Nous détalions comme un renard
Qui de son coup tremble et s'effraie.

Ah ! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

L'œil bas, il fuit dans les ténèbres ;
La poule prise, il en a peur,
Il la plaint même et, dans son cœur,
Lui fait des oraisons funèbres.

Ah ! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Ce néanmoins, renard la mange,
Renard la mange bel et bien.
Le cœur de l'homme, j'en convien,
— Et des renards, — est bien étrange !

Ah ! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs !

Petits renards, à notre gîte,

A notre rustique bivac,
Quand nous avions poires au sac,
Ainsi nous chantions leur mérite.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Et puis, artistement grillées
Sous la cendre, bien mieux qu'au pot!
Oh! — pour tout dire d'un seul mot : —
Pommes-de-terre *charbouillées !*

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Le mot n'est pas académique.
Alors, je m'en souciais peu.
Depuis, j'ai vu bien autre jeu,
Car je fus aussi romantique.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Et les grands bœufs, couchés dans l'herbe,
En ruminant, nous regardaient;
Et leurs grands yeux nous répondaient;
Et notre feu brillait, superbe.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Et notre feu rendait plus sombre
Le noir lointain des prés tournans;
Et le long des bois frissonnans
Sa vapeur glissait comme une ombre.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Dans notre âme simple et ravie,
Nous ne savions pas que les bœufs
Deviennent parfois dangereux,
Qu'on en garde toute sa vie.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

Le ciel était pur et sans voile.
La blanche lune, se levant,
Comme nous veillait en rêvant.
Nous couchions à la belle étoile.

Ah! le bon temps, le temps heureux,
Quand, la nuit, nous gardions les bœufs!

LA GALÈRE D'AMOUR

En vous voyant, Madame,
Qui sais si je serais
Maître assez de mon âme
Pour ne pas dire après :
Mais que suis-je allé faire,
Un jour,
Dans cette maudite galère
D'amour?

Galère aux voiles roses,
Aux câbles de fin or,
Belle entre toutes choses,
Pourtant galère encor!
Mais que suis-je allé faire,
Un jour,
Dans cette maudite galère
D'amour!

Galère où chaque lame
Sourit à l'aviron ;
Mais pourtant on y rame,
Que l'on le veuille ou non.
Mais que suis-je allé faire,
Un jour,
Dans cette maudite galère
D'amour ?

Non, Madame... Je reste,
Et je veux tout braver.
Déjà je vous déteste :
Que va-t-il arriver ?
Mais que suis-je allé faire,
Un jour,
Dans cette maudite galère
D'amour ?

LA-HAUT

— Oiseau, dis-nous, que rêves-tu là-haut?
Sur ce rocher, sur cette pointe verte,
Battant de l'aile et la tenant ouverte,
Puis la laissant se refermer bientôt ?
Oiseau, dis-nous, que rêves-tu là-haut?

— Eh ! que rêver, eh ! que rêver là-haut?
Je vois le monde et je l'ai sous mon aile,
Mais à quoi bon ? ce monde qui m'appelle,
Ce vaste monde est un vaste tombeau.
Eh ! que rêver, eh ! que rêver là-haut?

— Pleures-tu donc, pleures-tu donc là-haut?
— Pourquoi pleurer? De ce torrent qui fume,
Là sous mes pieds, pourquoi grossir l'écume?
Les pleurs, voilà le peu que cela vaut.
Pourquoi pleurer, pourquoi pleurer là-haut?

— Que fais-tu donc, que fais-tu donc là-haut?
— Ce que tu fais, et ce que fait la nue
Qui suit son cours, à la cime chenue
Dort un moment, et repart aussitôt.
Ainsi je fais, ainsi je fais là-haut.

— Où vas-tu donc? où vas-tu donc là-haut?
— Où tu t'en vas toi-même avec la nue,
Tous engagés dans l'immense étendue,
Qui toujours s'ouvre et jamais ne se clôt.
Ainsi je vais, ainsi je vais là-haut.

— Quoi! toujours seul, toujours tout seul là-haut?
— Triste passant, que ta voix m'importune!
Va, si tu veux, interroger la lune,
Vous jaserez à vous deux comme il faut,
Mais laisse-moi, laisse-moi seul là-haut.

Les anciens airs;
Et l'alouette,
Et le grillon;
Et l'épinette
Du moucheron;
Même la basse,
Que rien ne lasse,
Du gros bourdon.

LA MÈRE DU SOLDAT

(Historique.)

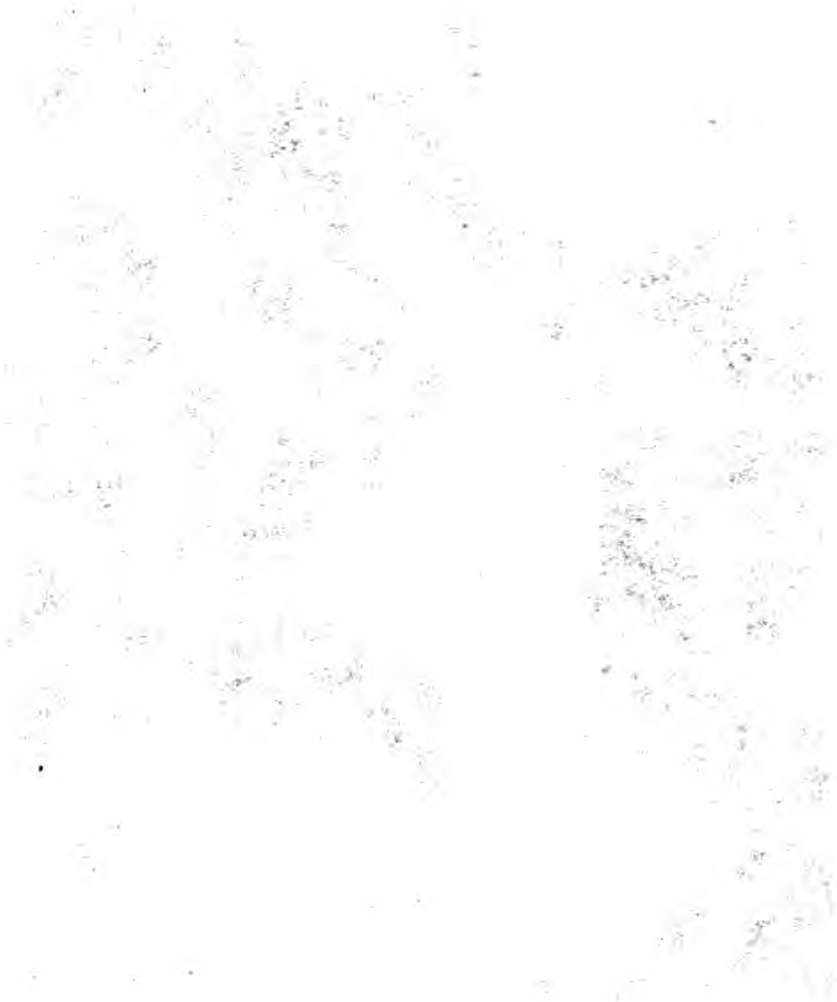
I

LA PAUVRE VEUVE

Elle me prit sur ses genoux :
Si bonne était ma mère !
Elle avait un regard si doux,
Le plus doux de la terre !

Elle me chanta ma chanson.
Si bien chantait ma mère !
Sa voix avait un si doux son,
Le plus doux de la terre !

Elle me dit : Mon pauvre enfant,



Gustave Roux del. *E. Willmann sc.*

LA MÈRE DU SOLDAT.

Imp^ie Delamain 8 r. Gît-le-Cœur, Paris

Hélas ! qu'allons-nous faire ?
— Ma mère, quand je serai grand,
N'ayez pas peur, ma mère ! —

II

LA VEILLÉE

Quand je fus grand, j'étais un soir,
Un soir assis près d'elle,
Sans bois, au foyer triste et noir,
Mais non pas sans chandelle.

Le chandelier même était beau,
Bleu tirant sur l'ébène,
Car la lune était le flambeau,
La lune, au ciel sereine.

Si haut était ce chandelier
Qu'il n'en venait dans l'ombre
Qu'un seul rayon, dont le foyer
Etait encor plus sombre.

Nous causâmes seuls bien longtemps
Et d'elle et de mon père,
De mon père mort à trente ans,
Mort dans la grande guerre.

— Mon fils, il faut te marier :
Nous la rendrons heureuse,
Heureuse à nous remercier,
Notre belle amoureuse.

— Ma mère, vous avez bien dit!
Commandez les carrosses.
Le tailleur me fait un habit,
Un bel habit de noces.

— Ton habit est-il rose et blanc?
La mode en est passée.
— Ma mère, il est couleur de sang,
Comme ma fiancée.

— Elle est vermeille, en vérité,
Comme, au miroir des ondes,
Le ciel par un matin d'été...
Et le bal et les rondes?

— Le bal est au son du tambour;
Mon épouse est la Guerre.
Demain, je pars au point du jour.
Embrassez-moi, ma mère!

C'est bien assez, vous, de vous voir

Sans repos, sans ressource,
Vous tuant du matin au soir!
Prenez donc cette bourse.

S'il vient à la belle un mari,
Un mari digne d'elle,
De mon argent achetez-lui
Collier, voile ou dentelle.

Gardez le reste et, pour l'hiver,
A la foire prochaine,
Achetez-vous, fût-il bien cher,
Un bon manteau de laine.

Tous les trois ans je reviendrai,
La campagne finie,
Aussi longtemps que je pourrai
Vous tenir compagnie.

III

LE FILS ET LES OISEAUX

Couvrant la plaine de soldats,
L'Empereur est en Flandre.
Le roi de France ne veut pas
Longtemps le faire attendre.

Petits oiseaux ! des verts buissons,
Des prés, votre demeure,
Vite partez ! c'est aux canons
De chanter à cette heure.

Dans l'air où passe un vent de Dieu,
Vole d'un arbre à l'autre,
D'oiseaux de fer l'aile de feu,
En place de la vôtre.

Fuyez bien loin, partez ! partez !
Si quelque pauvre femme
Est seule et triste, alors chantez
Pour consoler son âme.

IV

LES OISEAUX ET LA MÈRE

Qui chante là, pendant qu'ici
Toute seule je file ?
Petits oiseaux, je chante aussi,
Mais d'une voix débile.

Alouette quand je serais,
Je prendrais ma volée

Si haut, si haut que je verrais
La terre tout d'emblée.

En bas je ne chercherais point
Ni le Roi ni la Reine,
Ni l'Empereur le sceptre au poing,
Ni duc ni capitaine.

Qui chercherais-je dans les rangs?
Hélas! mon cœur soupire.
Petits oiseaux, toujours errans,
N'allez pas le lui dire.

Qui heurte-là? quel est ce bruit?
Serait-ce lui peut-être?
Non, c'est la grêle, dans la nuit,
Qui heurte à ma fenêtre.

V

LA BATAILLE

Si je n'avais à la maison
Quelqu'un là-bas qui pleure,
Boulets, dirais-je, en ce gazon
Creusez-moi ma demeure.

Quelqu'un qui pleure... Et cependant
Notre belle à l'œil tendre,
Elle, dirait : C'était prudent
De le vouloir attendre !

Balles, boulets, voyez là-haut :
Une main vous fait signe !
Je ne suis pas ce qu'il vous faut.
Suivez votre consigne.

VI

SEULE, VIEILLE ET MALADE

— Le verrai-je encor cet hiver ?
Déjà blanchit l'automne.
Hélas ! pour ces hommes de fer,
Toute saison est bonne.

Oh ! si je l'entendais venir,
Ce mal me ferait trêve.
Est-il blessé ? je vais mourir.
Oh ! mon rêve ! mon rêve !...

VII

EN ROUTE

— Mère, ma mère en cheveux blancs!
Eh quoi! nouvelle amère!
Vos yeux et vos pas sont tremblans...
Je viens, je viens! ma mère!

J'ai ma retraite, un peu d'argent,
Déjà vieille moustache,
Vieille épaulette de sergent,
Et ce ruban sans tache.

Un peu de vin vous fait du bien;
Nous en aurons, ma mère.
Et grondez-moi quand j'ai pour rien
Chassé sur la bruyère.

Et grondez-moi quand je serai
D'une humeur un peu sombre,
Et que le soir je me tairai,
Au coin du feu, dans l'ombre.

Ainsi je marche avec gaîté,
Tant que le jour m'éclaire.

Je crois, parbleu ! que j'ai chanté,
Pensant à vous, ma mère.

Encore une heure, et je serai
Au bout de mon voyage.
Encor trois pas, et je verrai...
Je vois mon vieux village !

VIII

LE RETOUR

— Bonnes gens, d'où revenez-vous?
Pourquoi cette civière?
— Soldat ! d'un lieu d'où l'on est tous !
Soldat ! du cimetière.

Une vieille, sur son grabat,
Est morte solitaire,
Et veuve et mère de soldat :
Nous l'avons mise en terre.

— C'est ma mère ! je suis son fils !
Sur moi le malheur tombe.
Eh ! retournons, ô mes amis !
Retournons à sa tombe.

Je veux la voir, eh ! mes amis !
Je veux revoir ma mère,
Et l'embrasser, je suis son fils,
L'embrasser dans sa bière.

Toi qui sans larme et sans frayeur
T'en vas avec ta pelle,
O fossoyeur, bon fossoyeur !
Reviens ! un mort appelle. —

La noire fosse, en un moment,
Rouvre son noir abîme ;
La noire bière, lentement,
Gagne la verte cime.

— Ma mère ! pour me recevoir
(J'arrive tard, n'importe !)
Ma mère, venez vous asseoir,
Hélas ! à quelle porte ! —

Il souleva le blanc linceul,
Puis la coiffe abaissée ;
Et s'écriant : Me voilà seul !
Il la tint embrassée.

La mère se mit à trembler,

Remua la paupière...
Dieu venait de la rappeler
De son sommeil de pierre.

Car elle n'avait que dormi,
Mais si fort, que son âme
Déjà s'essayait à demi
Sur ses ailes de flamme.

Déjoignant les mains elle dit :
C'est mon fils qui m'appelle.
Pourrai-je sortir de mon lit?
Rallumer la chandelle? —

Il l'emporta sur le gazon :
— Mère! qu'on se dépêche
De regagner notre maison,
Car la nuit sera fraîche!

— Pourquoi restons-nous, mon ami,
Si tard loin du village?
— Ma mère, vous avez dormi
Là-bas sous cet ombrage.

— Mon fils, pourquoi ce long trajet
De prairie en prairie?

— Pour vous cueillir un beau bouquet,
Car vous êtes guérie.

— Mon enfant, pourquoi passons-nous,
Le long du cimetière?
— Ma mère! tranquillisez-vous,
Faites votre prière.

LA VIEILLE DAME ET SON FILS

(Historique)

Sur les degrés montent ensemble
Un vieux soldat de Fontenoi
Avec sa mère, au chef qui tremble
Du faix des ans, mais non d'effroi.

Son fils est là : que craindrait-elle?
Sur le sien il règle son pas;
Et si parfois elle chancelle,
Il la soutient de ses deux bras.

La bonne dame, octogénaire,
Y voit à peine; elle n'a plus
Sa tête; un peuple sanguinaire
La veut pourtant : — décrets sont lus.

Mais le fils, en vrai gentilhomme,
Se tient là comme au champ d'honneur.
La foule l'insulte et le nomme.
C'était le temps de la Terreur.

Il monte, grave et sans colère,
Sur l'échafaud, lugubre autel.
— Où donc allons-nous? dit la mère,
— Ma mère, nous allons au ciel.

LA CHANSON DE L'ÉPÉE

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE KOERNER

(Musique de Weber)

— D'où te vient, ô mon glaive!
Cet éclat, qui s'élève
Aussi doux qu'un regard?
Que dit-il de ta part?
Hourrah!

— Quand un brave me porte,
Luit ma flamme ainsi forte,
Si pour la liberté
Je veille à son côté.

— Oui, libre, ô mon épée!

Je t'aime, ainsi trempée
D'un baptême de feux.
Comme amant je te veux.

— A toi je suis. Ma vie,
Fer brillant, se confie
A ton amour jaloux.
Quand serons-nous époux?

— Dès l'aube où la trompette
Ira, pour cette fête,
Les canons réveiller,
Nos noces vont briller.

— Oh! vienne la journée,
Sublime et couronnée!
Bien-aimé! hâte-toi,
Sois fidèle, et prends-moi!

— Qui t'agite, ma chère?
Toi, si ferme et si fière!
Et quel sauvage bruit
Fais-tu donc dans ta nuit?

— Je trompe, impatiente,
Une mortelle attente;

Je tressaille aux combats,
Qui ne m'appellent pas.

— Reste dans ta chambrette;
Sois paisible et muette;
Laisse l'heure approcher :
Je viendrai te chercher.

— Nais, ô jardin de roses,
Couleur de sang écloses !
Où, sous le vent du sort,
S'épanouit la mort.

— Eh bien ! l'heure est venue.
Vers la plaine connue
Sors avec ton époux,
Toi, mon bien le plus doux.

— L'air libre est si suave !
A la noce du brave,
Le soleil, chaud et fier,
Se mire dans le fer.

— Allons ! vaillante race !
Ton cœur est-il de glace?
La fiancée est là :
De ton bras serre-la !

— A ta gauche cachée,
C'est Dieu qui l'a touchée
Et l'a, dans sa beauté,
Mise à l'autre côté.

— Dans une vive étreinte,
Aussi longue que sainte,
Nous maudirons celui
Qui son épouse a fui.

— Que ta voix bien-aimée
Monte partout semée!
Nous touchons le destin.
Voici le grand matin.
Hourrah!

C. O.

LE LUTH SAUVAGE

Je ne suis pas un grand poète,
Mais j'ai pourtant, là, dans le cœur,
Quelques chansons, que je répète
Tristement, sur un air moqueur.
A qui pourrais-je les apprendre?
A l'écho seul, si je m'en crois . . .
Timide et fier, naïf parfois,
Sauvage et tendre,
Je n'ai qu'un luth au fond des bois.

Pourquoi le monde est-il si triste?
Pourquoi fait-il peur ou pitié?
Tout est miné, rien ne résiste;
Partout un serpent sous le pié.
Dans la forêt, qui me recueille,
Quand ont passé dames et rois,

Je laisse aller, monter ma voix
De feuille en feuille...
Je n'ai qu'un luth au fond des bois.

Quand, le soir, rentrent les familles,
Que le feu rit au noir foyer,
Et qu'en marchant, les jeunes filles
Se parlent bas dans le sentier;
L'une à l'écart chante, distraite,
Un bout de refrain villageois,
Sans savoir qu'il fut une fois
Un vieux poète,
Qui le chantait au fond des bois.

LA DERNIÈRE RENCONTRE

I

Son coursier marche d'un pas grave
Sur la rive où le soir s'endort.
Le maître est beau, le maître est brave;
Son front est noble et sans remord;
Mais un penser de fer y grave
Le froid anathème du sort.

Il est descendu sur le sable,
Flattant de la main son cheval;
Il lui dit un mot amical
Et l'attache au tronc d'un érable,
Qui vieillit, jaune et misérable,
Seul sur la rive, loin du val.

Il est debout sur le rivage,
Pâle, terrible et résolu,
Fixant un œil noir et sauvage
Sur la morne et déserte plage,
Sur les flots, sombres sans orage....
Voici son heure! il l'a voulu!

Elle descend d'un pas rapide
Le plus court sentier du préau,
Femme au cœur fort, au pied timide,
Regardant d'un œil intrépide
Sa prison, le pesant château
Qui fait ployer la terre et l'eau.

Sur les tours qui se vaporisent,
Derrière des murs sans espoir,
Sous la voûte où les voix se brisent,
Les piques, les poignards s'aiguisent,
Et des regards jaloux s'instruisent
A percer la brume du soir.

II

— « Tu viens! tu viens! veux-tu me suivre?
Me voir mourir ou me voir vivre?
Sous le ciel n'être qu'à moi seul?

Vivre cachés dans la montagne,
Ainsi que l'aigle et sa compagne?
Puis n'avoir qu'un même linceul?

— Dans le chalet, sur la montagne,
Toi mon époux, moi ta compagne!
Dans les forêts seul avec moi!
Loin de ces tours aux durs visages!...
Oh! n'évoque pas ces images!
Que je t'aime contente-toi.

— Mon cœur tremble dans ma poitrine
Comme un sapin sur la colline,
Quand vient l'ouragan de la mort.
Partons! ne m'es-tu pas donnée
Par toute chose aimante, aimée,
Par la faute même du sort.

— Quand tu rentres par la tempête,
Sur mes genoux poser ta tête...
N'est-ce pas cela? mon amour!
Je n'ai plus ni bonheur, ni joie,
Et ne suis qu'une triste proie
Pendue aux serres d'un vautour.

— Je veux t'enlever! à sa vue!

Je veux t'emporter dans la nue,
Rire de lui, sous le ciel bleu.
— Mon cœur à toi! va, je suis tienne,
Quoique mon cœur seul t'appartienne!
Mon corps à lui, mon âme à Dieu!

— Malheur! malheur! on t'a vendue :
Et tu ne peux m'être rendue!
Je sens qu'en moi tout se flétrit.
— Goutte à goutte la vie exprime
La sève amère qui l'anime.
— D'un coup la foudre la tarit. »

Sur le bord tristement paisible,
Un cri d'adieu passa dans l'air,
Prompt et fatal comme un éclair,
Chute d'un rêve doux et cher ;
Sanglot de l'âme, éclat terrible
Qui force et brise un cœur de fer.

Il revint vers l'érable sombre ;
On eût cru voir passer une Ombre
Qui n'existait plus qu'à demi.
Le coursier lui jeta dans l'ombre
Un triste et long regard d'ami,
Qui disait : tout est donc fini!

III

Par les bois où le loup se glisse,
Par les défilés tortueux,
Par les vallons mystérieux,
Par le sentier du précipice,
Par la roche qui se hérisse
Toute seule contre les cieux,

Il fuit! il fuit! muet, sauvage,
Fermant les yeux, toujours courant,
Toujours tout droit, toujours mourant,
Sans regarder ni le feuillage
Qui le pleure, ni le nuage
Seul avec lui dans l'ombre errant.

Son cœur est mort, et sa pensée
Hors de lui-même est dispersée.
Vole, vole, funèbre oiseau!
Voici ta roche, et pour ton aile
L'essor dans la nuit éternelle!
Voici, là-bas, ton nid sur l'eau.

Les rênes au coursier laissées,
Et sur son front les mains croisées....
Oh!... le lac s'ouvre en mugissant;

Et le serf, que ce bruit réveille,
Tremblant, muet, prêtant l'oreille,
Croit qu'une montagne descend.

IV

Dans la tour, la lampe et l'épée,
Se font un reflet dur et noir,
Seule clarté du vieux manoir :
— D'où venez-vous ainsi le soir? —
La dague de sang est trempée ;
La lampe n'en laisse rien voir.

Deux objets, deux rêves, deux ombres,
Longtemps jouets des vagues sombres,
Se rencontrent, errant sur l'eau.
Pour eux l'onde mélancolique
Fut un linceul étroit, unique,
Et le lac, leur commun tombeau.

LE SERVANT [1]

Voici ma belle cheminée.
J'aime sa flamme sans fumée.
Sous la cendre chaude blotti,
Là, je surveille le rôti;
Ou j'empêche que la châtaigne
Sur son lit de feu ne se plaigne,
En éclatant avec un bruit
Dont le chat tressaille et s'enfuit.
Je ris de voir le chien se tordre
Vers sa queue, et la vouloir mordre,
Moi qui la tire, et vais toujours
Tournant, invisible, à rebours.
C'est moi, dans la nuit, qui chemine
De la grand'salle à la cuisine,

[1] Nom du lutin, ou de l'esprit familier, dans la Suisse française.

G. Staal del. E. Wildmann sc.

LE SERVANT.

Imp.ie Delamain 8 r Cit-le-Cœur, Paris

De la laiterie au cellier,
Du fond de la cave au grenier,
Partout trottant quand minuit sonne,
Sans me laisser voir à personne.
Je monte, en boîtant, l'escalier;
Mes pas pesans le font plier;
Ou bien, suivant mon gai caprice,
D'une rampe à l'autre, je glisse.
La servante, alors, dans son lit,
S'éveille, m'entend et pâlit.
Puis, se tournant vers sa compagne
Qu'à son tour cette frayeur gagne,
« Ecoute! dit-elle : c'est Lui!
» Il est en colère aujourd'hui. »
Moi, d'une marche alerte et fine,
Je m'en approche et les lutine.
De leurs fronts je tire les draps;
Doucement, le long de leurs bras,
Je pose un doigt, puis deux, puis quatre,
Au risque de me faire battre;
Mais prrst! je gagne amont, sans mal;
A peine amont, je suis aval;
Je les chatouille, je les pince,
Et la marque n'en est pas mince.
« C'est Lui! » disent-elles tout bas,

A la fin sans autre embarras.
Puis, je m'en vais dans la prairie,
Leur laissant pour toute féerie
Le rat grattant la boiserie.

Il fait beau! Les astres sont purs;
A travers les rameaux obscurs
La lune tremble sur les murs.
Le jasmin et la marjolaine
Disputent d'amoureuse haleine
Aux vitraux de la châtelaine;
Et de l'aile du firmament
Un astre glisse doucement
Pour la contempler un moment.
Moi, comme un souffle au corps de rose,
Sur son front dormant je me pose
Et baise sa paupière close :
Un bruit, un rien me fait trembler :
Un soupir me fait reculer;
Un seul mot me fait envoler.
Cachez-moi sous des violettes,
Vous, Rossignols, vous, Alouettes!
Sous les hautes herbes muettes,
Dans vos nids à mille réseaux,
Cachez-moi donc, petits oiseaux!

Je vous cacherai de la faux.
Silence ! silence ! silence !
Tout est sommeil ; la nuit avance.
Au peuplier je me balance,
Je me balance au peuplier,
Et, si je veux, je fais ployer
Les bras tortus du châtaignier.
Je me baigne dans la fontaine :
Du lac une voix incertaine
M'apporte une chanson lointaine...
C'est la Fée, au pied diligent,
Qui vient, jouant et voltigeant,
Danser sous le rayon d'argent.
Elle est sauvage et bocagère ;
Et, quoique bonne ménagère,
Son humeur est un peu légère.
Pour moi, j'ai, suivant la saison,
Le coin du feu, le vert gazon,
Et j'aime, avant tout, la maison.
De l'étable où le foin abonde,
Soir et matin, je fais la ronde ;
Là, sans que la génisse gronde,
Plein cette noix, mon gobelet,
Plein ma grande noix, s'il me plaît,
J'ai de la crême de chalet.

Je surveille en été la grange,
Pendant l'automne, la vendange;
Si tout va bien, c'est ma louange :
Moi seul conserve le château
Ce qu'il est, opulent et beau,
Dominant sur la terre et l'eau.

*

Et, la nuit, quand personne
Ne veille encor,
Sur les créneaux c'est moi qui sonne
Du cor.

C'est moi, sous la bannière
Du vieux manoir,
Qui chante une chanson guerrière,
Le soir!

Lorsque l'orage approche
Du haut beffroi,
Pour capuchon qui prend la cloche?
C'est moi!

Mais, là, mes mains crochues
Frappent trois coups,

Qui font grincer les dents aiguës
Des loups.

Quand les nuits inquiètes
Rouillent ma voix,
Je tourne avec les girouettes
Des toits.

Si quelque barque hostile
Vers nous voguait,
Je sais faire d'un œil agile
Le guet.

Posté sur le mur sombre,
Jamais rêvant,
J'entends, je vois tout, même l'ombre
Du vent.

J'ai le rayon fantasque
Pour destrier,
Et le nuage est à mon casque
Cimier.

Celui que je rancune,
Par moi surpris,
S'il se fourvoie au clair de lune,
J'en ris.

Mes limiers invisibles,
Meute aux cent voix,
Le chassent, aux détours horribles
Des bois;

Jusqu'à l'heure prochaine
Où, de la tour,
Je sens monter la fraîche haleine
Du jour.

Et c'est moi, quand personne
Ne veille encor,
Sur les créneaux c'est moi qui sonne
Du cor.

CHANSONS DE PRINTEMPS

PROLOGUE

C'est pour vous, jeunes filles,
Pour vous, jeunes garçons,
Pour vous, dans les charmilles,
Pour vous, dans les buissons,
Pour vous que l'oiseau vole,
Et pour vous que le vent
Autour de la gondole
Se berce au flot mouvant;
Pour vous, avec l'abeille,
Pour vous, sur l'Alpe en fleur,
Que le printemps s'éveille,
S'éveille au fond du cœur;
C'est pour vous qu'il me gagne,
Moi, pauvre vieux chanteur,
Qui descends la montagne,
Tout pensif et rêveur;
Pour vous, sur l'autre pente,
Pleins de vie et de foi,
Oui, c'est pour vous qu'il chante,
C'est pour vous, non pour moi.

I

BRISE MATINALE

Laissons fuir notre voile
Au gré d'un souffle pur.
Le matin nous dévoile
Les cimes dans l'azur.
L'âme est joyeuse et pleine
De cette fraîche haleine.
Nous n'aimons, nous n'aimons
Que les flots et les monts.

Venez, charmantes reines
Des monts et des coteaux,
Venez en souveraines
Commander sur les eaux.
Tel qu'une jeune fille
Le lac joue et babille.
Nous n'aimons, nous n'aimons
Que les flots et les monts.

La barque, aux flots légère,
Suit le bord fleurissant;

La blonde primevère
Nous regarde en passant,
Et sourit à nos belles,
Fleur de printemps comme elles.
Nous n'aimons, nous n'aimons
Que les flots et les monts.

Chantons! puis, en silence,
Comme un flot gracieux,
Qu'un songe nous balance
En nous montrant les cieux,
Les cieux, les monts, les cimes
Au fond des bleus abîmes!
Nous n'aimons, nous n'aimons
Que les flots et les monts.

II

LA CHANSON DU NIGAUD

Oh! le nigaud! le nigaud
Qui toujours s'attarde

Et toujours regarde ;
Oh ! le nigaud ! le nigaud
Qui toujours regarde
Le fil de l'eau !

Oh ! le nigaud ! le nigaud
Qui toujours s'attarde
Et toujours regarde ;
Oh ! le nigaud ! le nigaud
Qui toujours regarde
Mon écheveau !

Oh ! le nigaud ! le nigaud
Qui toujours s'attarde
Et toujours regarde ;
Oh ! le nigaud ! le nigaud
Qui toujours regarde
Si c'est trop tôt !

III

MÊME SUJET SUR UN AUTRE AIR

Sur ce banc elle était assise.
Sans la saluer je passai ;
Elle en parut un peu surprise :
Hélas ! si je l'avais pensé !

Tous les jours courant sur sa trace,
Je la suis comme un insensé.
Peut-être elle m'aurait fait grâce :
Hélas ! si je l'avais pensé !

J'aurais dû me dire une chose :
Qu'un bourdon même est plus osé,
Et qu'il s'approche de la rose :
Hélas ! si je l'avais pensé !

Je la vis, de mon pas sévère
Et de mon air embarrassé,
Rougir, mais non point de colère :
Hélas ! si je l'avais pensé !

Il me sembla qu'en elle-même
Elle disait : « Qu'il est pressé !
Doit-on fuir ainsi ce qu'on aime ? »
Hélas ! si je l'avais pensé !

Oh ! oui j'ai fait (bêtise pure
Dont j'ai l'esprit tout renversé !)
Fait le nigaud, la chose est sûre.
Hélas ! si je l'avais pensé !

IV

LA FLEUR NOYÉE

Eh bien ! la fleur des vertes cimes,
Que j'ai cueillie en son jardin,
Jardin penchant sur les abîmes,
Est-elle morte, morte enfin ?
Elle vous plut (sa destinée
Etait d'avoir un doux trépas)
Elle vous plut une journée :
Ne riez pas.

Nous voguions sur une eau si belle,
Par un jour d'azur et de feu.
Pauvre fleur! vous prîtes soin d'elle,
Mais en la malmenant un peu.
Lorsqu'elle tournait avec grace
Au bout de vos doigts délicats,
Elle rêvait une autre place :
Ne riez pas.

Vous la faisiez courir sur l'onde,
Le long du bateau qui fuyait :
On eût dit l'aile bleue et ronde
D'un papillon qui se noyait.
O douce vague soupirante!
Etait-ce donc la seule, hélas!
Qui pût bercer la fleur mourante?
Ne riez pas.

V

DORMEZ-VOUS ?

Dormez-vous, fleurs de la colline?
Vos yeux bleus vont-ils se pencher?
Dormez-vous, fontaine argentine,
Dans la mousse, au pied du rocher?
Dormez-vous, papillons dont l'aile,
En passant, jette une étincelle?
Faut-il parler bas?
Dormez-vous? — Non, je ne dors pas.

Dormez-vous, dans les hautes herbes,
Alouette et grillon jaseurs?
Dormez-vous, sur les pins superbes,
Vieux milans, éperviers chasseurs?
Dormez-vous, aquilons sauvages,
Laissez-vous dormir les nuages?
Faut-il parler bas?
Dormez-vous? — Non, je ne dors pas.

Dormez-vous, étoiles heureuses,

Tout dort-il dans vos palais d'or?
Dormez-vous, ombres vaporeuses,
Comme nous rêvez-vous encor?
Et malgré ma chanson nouvelle,
Vous aussi, dormez-vous, ma belle?
Faut-il parler bas?
Dormez-vous? — Non, je ne dors pas.

Dormez-vous, doux yeux de gazelle?...
Dans mon cœur il n'est donc plus jour.
Sous vos cils, comme sous son aile
Dort l'oiseau, dormez-vous d'amour?
Dormez-vous, ou, si je hasarde
Un coup-d'œil, faites-vous la garde,
Vous moquant tout bas?
Dormez-vous? — Non, je ne dors pas.

VI

ME CROIRAS-TU?

Ne me crois pas quand je t'assure
Qu'il n'est qu'une belle à mes yeux;

Ne me crois pas quand je te jure
Que dans les tiens je vois les cieux;
Mais si je dis l'adieu suprême
A cet amour trop combattu,
Où l'écho seul me plaint et m'aime,
Me croiras-tu?

Ne me crois pas lorsque j'admire
Ces traits charmans, tant de beauté,
Et tant de grâce au doux sourire,
Bien qu'unie à tant de fierté.
Mais si je venais à prétendre
Qu'on n'est point belle, est-ce entendu?
Sans être bonne, et même tendre,
Me croiras-tu?

Ne me crois pas quand, refoulées,
Mes larmes tombent dans mon cœur;
Ne me crois pas quand, dévoilées,
Ton œil n'en est que plus moqueur!
Ne me crois pas! mais si ma vie,
Comme un oiseau qui s'est perdu,
N'a plus d'essor, tombe et dévie,
Me croiras-tu?

VII

L'OISEAU DE MAI

Je chante et je babille;
Tout me semble si gai :
Jeune oiseau, jeune fille,
Je suis l'Oiseau de mai.
Vous avez beau le dire :
Je soupire, c'est vrai;
Mais comme l'eau soupire,
Comme l'Oiseau de mai.

Dans les prés, sur la rive,
Venez! nous serons deux;
Je ne suis point craintive,
Venez! car je le veux.
Au bord du bois sévère,
Pour mes boucles de jay,
Voyez la primevère...
Je suis l'Oiseau de mai.

Si pourtant, quand on aime,
On est tranquille, heureux;

Si l'on reste le même,
Toujours bien amoureux;
Si jamais, froid et sombre,
On ne dit : Je m'en vai;
Si l'on s'aime dans l'ombre...
Je suis l'Oiseau de mai.

EPILOGUE

Dans les bois, dans les bois,
On entend une voix.
Est-ce l'oiseau qui chante,
Ou l'onde qui serpente
Dans les bois ?

Dans les bois, dans les bois,
On entend une voix.
Est-ce une jeune fille,
Ou le faon qui sautille
Dans les bois?

Dans les bois, dans les bois,
On entend une voix :
Un soupir de colombe,
Ou de feuille qui tombe
Dans les bois?

Dans les bois, dans les bois,
On entend une voix.
Est-ce une Ombre éveillée
Errant sous la feuillée,
Dans les bois?

Dans les bois, dans les bois,
On n'entend plus de voix.
D'arbre en arbre s'avance,
Seul, tout seul... le Silence...
Dans les bois.

CHANSONS D'HIVER

I

CHANSON SANS RIME, ÉCHO VOILÉ

I

J'ai vu dans la prairie, en un lieu secret, une touffe de violettes. Elles se penchaient timidement vers le filet d'eau qui se glisse entre les herbes. Le nuage et l'azur passaient tour-à-tour sur leurs têtes. Elles brillaient; elles pâlissaient. Mais ni la vapeur sombre, ni l'ondoyant azur, ni rien dans le ciel, ni rien sur la terre, n'éteignait leur parfum, qui est à moi.

II

La forêt se rangeait autour de la cascade à demi-voilée. Les sapins y plongeaient leurs branches velues.

Le hêtre et l'érable entrelaçaient à l'infini les flots de leurs feuillages, cascade de ramées qui descend dans la plaine. Les grappes du cytise parfumaient le torrent. Toute la forêt était remplie de légers murmures, doucement cadencés. L'oiseau que nous avons connu, l'oiseau que nous avons aimé, sautillait de branche en branche, à petits cris joyeux. Le pivert heurtait à la porte d'écorce du Génie des arbres; et je ne sais quoi de sonore lui répondait. Ce concert de bruits qui tous avaient quelque chose d'aimable et de doux, formait un chant d'une grâce infinie. De loin ou de près, il vous environnait comme l'air qu'on respire, et le silence même le faisait entendre encore. Qu'il effleurât ou qu'il sillonnât mon âme, elle tressaillait, elle résonnait profondément. Mais nul de ces murmures ne plaisait à mon cœur autant que celui d'une petite feuille, que ne ménageaient pas les vents. Elle rendait un son doux et clair qui montait au ciel.

III

Que je vous aime, sources fleuries! quand d'un lit rocailleux vous soulevez gracieusement vos têtes. Votre humide chevelure se dénoue et roule sur le gazon des hauts pâturages. O lacs des montagnes, si dormans et si frais, répétez-moi votre sourire! il est calme et

sûr. Les étoiles s'y baignent, le soir, et dansent sur ce pur cristal, au son des clochettes du troupeau. Mais il est une source, à l'écart; il est un lac profond, caché dans les solitudes : et nuls flots n'ont pour mon âme plus de beauté, plus d'amour.

IV

Charmantes Fées, qui foulez les gazons, dites-moi? où est votre sœur? Vos petits pieds roses et blancs se posent sur la pointe des herbes, parmi les baisers vermeils des marguerites, et sur le sein pensif et velouté de la violette des Alpes. Votre sœur la plus belle, c'est moi qui l'ai dérobée. Bonnes Fées, où la chercherez-vous? Ni près de la violette des montagnes, ni près de la marguerite des gazons. Elle est sous un sapin que le torrent menace, et qui tomberait sans elle : elle est dans mon cœur.

V

Je suis allé au marché pour acheter des fleurs à celle que j'aime. L'hiver était arrivé; les fleurs étaient passées. Je vis des immortelles ressemblant à une opale légèrement aspergée de feu; des immortelles de la couleur des tentes de soie qui entourent le lit du soleil. —Marchande ! donnez-les-moi ! —Ce sont là les fleurs qu'il faut pour ma bien-aimée.

VI

Les cloches ont commencé leur chant du soir. Elles se répondent du haut des vieilles tours. L'air est joyeux; le ciel retentit. Une vapeur rose flotte sur la neige, aux sommets recourbés des monts. La brume se retire, pour dévoiler le lac qui brille sous les flammes pourprées. Mais qu'est-ce que tout cela auprès du sourire et de la voix de celle que j'aime?

VII

L'hiver souffle en vain sur mon âme : mon âme est un printemps. Murmurez dans mon cœur, bois et montagnes! Fontaines cachées, souriez-lui! Par le chemin fleuri et secret que suivait mon rêve, je rencontrai la Muse qui venait à moi sans luth dans les mains, sans couronne d'or sur la tête. Sa voix était moins cadencée; mais elle n'en avait pas moins de grâce et d'amour. Je m'en revins donc avec une chanson sur les lèvres, une chanson de Nouvel-An pour ma bien-aimée.

II

CHANSON D'HIVER

DOUBLEMENT, TRIPLEMENT FOURRÉE DE RIMES

Je veux rêver qu'on me couronne
Roi, mais des Fleurs : donc, roi d'un jour.
J'ai pour sceptre un lys, et pour trône
L'aile des sylphes de ma cour;
Du feuillage où le vent s'égaie
J'habite les vertes maisons :
Esprits légers, qu'un rien effraie,
A ma voix, sortez des gazons !
Nous dansons,
Nous passons,
Au tournant des saisons...
Il n'est plus d'oiseaux dans la haie,
Plus de fleurs parmi les buissons.

Ainsi j'irais sur la montagne,
Dans les grands bois je m'en irais :
Pour toi, ma fée et ma compagne,
Bien haut, bien haut je volerais.
Troupe invisible, alerte et gaie,

Dans l'air qui tremble nous glissons;
Déjà nous bourdonnons en Naye[1],
Tout au sommet nous nous posons...
Nous dansons,
Nous passons,
Au tournant des saisons...
Il n'est plus d'oiseaux dans la haie,
Plus de fleurs parmi les buissons.

Là, sommeillent les fleurs perlées,
Les fleurs d'argent, les fleurs de miel,
Les gentianes étoilées,
Au bleu profond comme le ciel.
De ses parfums chacune essaie
L'aile de feu, sous les glaçons;
La neige, que le vent balaie,
Les garde en ses chaudes cloisons.
Nous dansons,
Nous passons,
Au tournant des saisons...
Il n'est plus d'oiseaux dans la haie,
Plus de fleurs parmi les buissons.

En ce lit d'herbe et de ramée,

[1] Cime des Alpes dominant le lac Léman du côté de Vevey.

Sur nous la lune veillera ;
Couchons-nous, ô ma bien-aimée,
Pendant qu'un oiseau chantera.
Sous son rocher, le lac bégaie
Lui-même aussi d'amoureux sons,
Et l'étoile, au fond de la baie,
Met une âme aux vagues chansons.
Nous dansons,
Nous passons,
Au tournant des saisons...
Il n'est plus d'oiseaux dans la haie,
Plus de fleurs parmi les buissons.

J'aime ta chanson montagnarde,
Oiseau compagnon des pasteurs ;
J'aime l'écho faisant la garde,
Son qui-vive dans les hauteurs.
Notre esprit s'envole, et se fraie
Un chemin que nous connaissons ;
Sur les astres d'or il s'étaie ;
Au bord des cieux nous gravissons.
Nous dansons,
Nous passons,
Au tournant des saisons...
Il n'est plus d'oiseaux dans la haie,
Plus de fleurs parmi les buissons.

Ici, pour toi, j'ai, ma compagne,
Robes de fleurs, châteaux d'azur,
Eternel printemps de montagne,
Souffle d'amour sur un front pur;
Le chant de l'âme, ô note vraie
Qu'au bruit de là-bas nous faussons!
Et cet air du ciel qui déblaie
De la nuit les sombres moissons.
Nous dansons,
Nous passons,
Au tournant des saisons...
Il n'est plus d'oiseaux dans la haie,
Plus de fleurs parmi les buissons.

Un grand vieillard, austère et tendre,
Sous les neiges de son manteau,
Nous a pris, nous a fait descendre;
C'était l'Hiver ou l'An nouveau :
« Tous les cœurs, dit-il, ont leur plaie,
» Les plus belles fleurs leurs poisons;
» Au rossignol répond l'orfraie;
» Au bonheur il faut des leçons. »
Nous dansons,
Nous passons,
Au tournant des saisons...

Il n'est plus d'oiseaux dans la haie,
Plus de fleurs parmi les buissons.

III

SEUL AU FOYER

—

AUTRE CHANSON D'HIVER

Oh! sur tes yeux, sur tes yeux, quand le soir,
A mon foyer, tout seul, je viens m'asseoir,
Et sur ta main, sur ta main fine et blanche;
—Comme un oiseau volant de branche en branche!—
Oh! sur tes yeux, sur tes yeux, sur tes yeux
Un seul baiser! ou bien dans tes cheveux!

Oh! sur tes yeux, quand je suis à rêver
De nos amours si longs à retrouver,
Et sur ton front, sur ton cou qui se penche;
—Comme un oiseau volant de branche en branche!—

Oh ! sur tes yeux, sur tes yeux, sur tes yeux
Un seul baiser ! pour m'endormir joyeux.

Oh ! sur tes yeux, alors que, sans t'avoir,
Mon cœur, du moins, mon cœur te dit bonsoir,
Et sur ton bras, qui s'enfuit sous la manche ;
—Comme un oiseau volant de branche en branche ! —
Oh! sur tes yeux, sur tes yeux, sur tes yeux
Un seul baiser ! Le veux-tu ?... Tu le veux.

DE LA MONTAGNE A LA PLAINE

CHANSON DIALOGUÉE

Sur le vieil air : *Cent fois dans la forêt, j'ai chassé sans rien prendre.*

—Je m'en vais, je m'en vais dans les hautes montagnes !
Mais, si tu m'accompagnes,
Nul sentier n'est mauvais.
Je m'en vais, je m'en vais !

—Par deux anneaux d'amour, je demeure enchaînée,
Et ma route est bornée
A la moitié d'un jour
Par deux anneaux d'amour.

— Et quels anneaux d'amour, et quelle forte chaîne
T'enlacent dans la plaine,

Au pied du haut séjour.
Et quels anneaux d'amour?

—Chers et doux enfançons! l'un encor marche à peine :
Voilà, plus forts qu'un chêne,
Mes anneaux, mes chaînons.
Chers et doux enfançons!

— Sous l'œil ardent du jour, par les gazons rapides,
Par les gorges arides,
Je monte sur la Tour[1],
Sous l'œil ardent du jour.

—Dormez, enfans! dormez! Dormez, la chambre est sombre
Et je veille dans l'ombre
Sur vous, mes bien-aimés.
Dormez, enfans! dormez.

— Chantant son chant d'amour, l'oiseau de la montagne
Sautille et m'accompagne
De détour en détour,
Chantant son chant d'amour.

— Enfans! oiseaux chéris! votre bouche naïve
Suit ma chanson plaintive;

[1] Certaines cimes, dans les Alpes, portent le nom de tour.

C'est moi qui vous l'appris,
Enfans, oiseaux chéris!

— Cent fois dans la forêt, cent fois je t'ai nommée.
L'écho, sous la ramée,
Avec moi soupirait,
Cent fois dans la forêt.

— Forêt où je le voi! tends-moi ton noir branchage,
Près de lui, sous l'ombrage,
Près de lui porte-moi!
Forêt où je le voi.

— Planant du haut des airs je guette en bas ma joie;
Et l'aigle aussi sa proie,
Parmi les rocs déserts,
Planant du haut des airs.

— Bel Aigle, enlève-moi! mon bien-aimé m'appelle.
Oh! je veux sur ton aile
M'envoler avec toi :
Bel Aigle, enlève-moi!

— Au bord du lac Nervau j'ai vu la fleur cachée,
Et la forêt penchée,
Et le couchant si beau
Au bord du lac Nervau.

— Il est un lac d'azur où mon âme est penchée,
Où ma vie est cachée :
L'amour profond et pur,
Voilà mon lac d'azur.

—Qu'as-tu fait de mon cœur? qu'as-tu fait de ma vie?
Rien ne me fait envie,
Ni l'oiseau, ni la fleur.
Qu'as-tu fait de mon cœur?

—Ton cœur? il est à moi : c'est moi qui suis sa garde.
Dans le mien je regarde
Et j'y suis avec toi.
Ton cœur, il est à moi.

Chalets des Agites, 1838.

OU S'EN VONT LES JEUNES FILLES?

Cantando lor lai.
DANTE.

PROLOGUE

Fleurs des vallées,
Reines des monts,
Fleurs étoilées,
Vite effeuillées;
Lys des vallons,
Penchant la tête
Sur le lac pur,
Bordant la crête
Des pics d'azur;
Filles des nues,
Fleurs inconnues,
Je vous ai vues,
Briller d'amour,
Briller un jour,
Puis, fleurs mourantes,
Fleurs soupirantes,
A votre tour
Entrer dans l'ombre,
Dans la grande ombre
Qui tourne autour
Du rocher sombre.

I

LA BELLE AU BOIS RÊVANT

Où va la belle,
Toujours au bois rêvant?
Qui cherche-t-elle?
Son chien noir court devant.
Où va la belle,
Toujours au bois rêvant?

*

Vêtu de soie
Passe un riche seigneur.
Le chien l'aboie,
L'aboie et de grand cœur.
Vêtu de soie,
Passe un riche seigneur.

Le casque en tête,
Passe un fier chevalier.
Le chien s'arrête,
Et mord le destrier.
Le casque en tête,
Passe un fier chevalier.

En scapulaire,
Passe un moine savant.
Le chien le flaire,
Et passe comme avant.
En scapulaire,
Passe un moine savant.

Portant couronne,
Passe le fils du roi.
Le chien s'étonne;
La belle est sans effroi.
Portant couronne,
Passe le fils du roi.

Plus loin la belle
Au bois s'en va rêvant.
Qui cherche-t-elle?
Son chien noir court devant.
Plus loin la belle
Au bois s'en va rêvant.

*

Passe une dame,
Belle et d'un port altier,
Qui, dans son âme,
Se met à l'envier.

Passe une dame,
Belle et d'un port altier.

Passe une reine,
Que tous vont adorer,
Et, souveraine,
Qui ne fait que pleurer.
Passe une reine,
Que tous vont adorer.

Passe une fée,
Qui marmotte tout bas :
« Je t'ai coiffée
De rose et de lilas. »
Passe une fée,
Qui marmotte tout bas.

Passe une abeille,
Qui seule lui fait peur :
Lèvre vermeille,
N'est-ce pas une fleur?...
Passe une abeille,
Qui seule lui fait peur.

Plus loin la belle
Au bois s'en va rêvant.

Qui cherche-t-elle?
Son chien noir court devant.
Plus loin la belle
Au bois s'en va rêvant.

*

Passe un nuage,
Qui la voit et s'enfuit.
Si blanc visage
Eclaircirait la nuit.
Passe un nuage
Qui la voit et s'enfuit.

Passe, invisible,
La Mort, toujours fauchant.
L'arme terrible
Laisse une fleur au champ.
Passe, invisible,
La Mort, toujours fauchant.

Passe, bien tendre,
Un chant doux et léger :
On croit entendre
La flûte d'un berger.
Passe, bien tendre,
Un chant doux et léger.

Passe, dans l'ombre,...
Personne... aucun témoin !
Et, comme une Ombre,
La belle passe au loin.
Passe, dans l'ombre,...
Personne... aucun témoin !

Passe un poète,
Qui fit cette chanson,
Tournant la tête,
En vain, comme un oison.
Passe un poète,
Qui fit cette chanson.

II

LA JEUNE FILLE ET L'OISEAU

Sur le vieil air : *Cent fois dans la forêt.*

Là bas sous ces ormeaux, je vois tourner la ronde,
Et même le beau monde
Danse les airs nouveaux,
Là bas sous ces ormeaux[1].

Mais pour moi, je m'en vais, seule par les campagnes,
Seule par les montagnes,
Et dans les bois épais...
Mais pour moi, je m'en vais.

Adieu, ma mère, adieu! Donnez-moi ma mantille,
Et mon collier qui brille;
Que je le mette un peu.
Adieu, ma mère, adieu!

Oiseau, mon bel oiseau, qui là-haut fais la garde,
Regarde au loin, regarde
Sur la terre et sur l'eau!
Oiseau, mon bel oiseau!

[1] Voir aux notes.

— Hélas ! depuis cent ans, moi-même aussi, la belle,
Sur ce rocher j'appelle,
Je regarde et j'attends...
Hélas ! depuis cent ans.

—

III

MÊME CHANSON

RETROUVÉE DANS UN VIEUX REFRAIN

Sa mère est là, sa mère qui l'admire.
La fille est belle, et tristement soupire.
Je m'en vas ! je m'en vas !
Comment les passerai-je, solette, ces bois ?

La fille est belle, et tristement soupire.
Elle se peigne, hélas ! sans un sourire.
Je m'en vas ! je m'en vas !
Comment les passerai-je, solette, ces bois ?

Elle se peigne, hélas ! sans un sourire,
Et se fait belle, hélas ! mais sans rien dire.

Je m'en vas ! je m'en vas !
Comment les passerai-je, solette, ces bois ?

*

Sa mère est là, qui se dit à part elle :
— Oh ! que ma fille, oh ! que ma fille est belle !
— Je m'en vas ! je m'en vas !
Comment les passerai-je, solette, ces bois ?

— Oh ! que ma fille, oh ! que ma fille est belle !
— A quoi me sert qu'on me dise : la Belle ?
Je m'en vas ! je m'en vas !
Comment les passerai-je, solette, ces bois ?

A quoi me sert qu'on me dise : la Belle,
Si je m'en vas, si rien ne me rappelle ?
Je m'en vas ! je m'en vas !
Comment les passerai-je, solette, ces bois ?

Si je m'en vas, si rien ne me rappelle,
Et si je passe à la saison nouvelle.
Je m'en vas ! je m'en vas !
Comment les passerai-je, solette, ces bois ?

*

Et si je suis, si je suis bientôt morte...
Morte je suis. Qu'en la terre on m'emporte!
Je m'en vas! je m'en vas!
Comment les passerai-je, solette, ces bois?

IV

BRUNE, BLONDE ET NOIRE

BRUNE

Hélas! il n'en est qu'une
Dont je sois amoureux.
Elle est brune, elle est brune,
Brune avec des yeux bleus,
Des cils longs et soyeux.

Des cils longs et soyeux!
Un jour, cherchant fortune,
Je la vis : jour heureux!...
Elle est brune, elle est brune,
Brune avec des yeux bleus...
Et je dis : Je la veux.

Et je dis : Je la veux.
Elle reprit : « Quelqu'une
» Rirait de tels aveux... »
Elle est brune, elle est brune,
Brune avec des yeux bleus...
« Mais contez-moi vos feux.

» Mais contez-moi vos feux ;
» Car je suis sans rancune
» Et point ne vous en veux. »
Elle est brune, elle est brune,
Brune avec des yeux bleus ;
Un lys dans ses cheveux.

Un lys dans ses cheveux.
Et lys et fleur commune
Sur son front brillent mieux...
Elle est brune, elle est brune,
Brune avec des yeux bleus...
Mieux que l'étoile aux cieux.

BLONDE

Elle est blonde, elle est blonde,
Mais blonde à l'œil de feu.
Elle rit, elle gronde,
Elle se fâche un peu,
Par un doux jeu.

Elle est blonde, elle est blonde,
Comme l'astre du soir
Qui se penche sur l'onde
Et sourit de se voir
Dans son miroir.

Elle est blonde, elle est blonde :
Il n'est, j'en suis certain,
Neige qui ne se fonde,
Ne pâlisse soudain
Devant sa main.

Elle est blonde, elle est blonde,
Et se moque de moi.
« J'ai l'humeur vagabonde,
» Me dit-elle, ô mon roi,
» Prends garde à toi! »

Elle est blonde, elle est blonde :
« Pourtant, dit-elle encor
» Dans sa douce faconde :
» Tiens! voilà ton trésor,
» Mes cheveux d'or. »

NOIRE

Ecoutez du nouveau! —
Hélas! il faut le croire,
Son sort ne fut pas beau;
Elle était noire, noire,
Noire comme un corbeau.

Son sort ne fut pas beau !
Au lieu de mains d'ivoire,
Des mains couleur pruneau.
Elle était noire, noire,
Noire comme un corbeau.

Des mains couleur pruneau !
Couleur pepin de poire,
Le reste de sa peau.
Elle était noire, noire,
Noire comme un corbeau.

Le reste de sa peau...
Qu'on la montre à la foire,
Criait maint étourneau :
Car elle est noire, noire,
Noire comme un corbeau.

Criait maint étourneau.
L'un dit : « Je ne puis boire
» Quand je vois son museau ;
» Tant elle est noire, noire,
» Noire comme un corbeau.

» Quand je vois son museau. »
L'autre : « Elle ferait croire

» Que le jour est noireau ;
» Tant elle est noire, noire,
» Noire comme un corbeau.

» Que le jour est noireau,
» Ou, malgré son grimoire,
» Que le diable est plus beau.
» Oh ! qu'elle est noire, noire !
» Noire comme un corbeau.

» Oui, le diable est plus beau... »
Elle répondit : — « Voire ! » —
Ses yeux noirs tout en eau.
Elle était noire, noire,
Noire comme un corbeau.

Ses yeux noirs tout en eau,
Et son cœur, dit l'histoire,
Son cœur sous le couteau.
Elle était noire, noire,
Noire comme un corbeau.

Son cœur, sous le couteau :
Aussi blanc, pour sa gloire,
Aussi blanc qu'un agneau.
Elle était noire, noire,
Noire comme un corbeau.

... Aussi blanc qu'un agneau.
Elle est morte. En mémoire,
Mettez sur son tombeau :
ELLE ÉTAIT NOIRE, NOIRE,
NOIRE COMME UN CORBEAU.

Mettez sur son tombeau :
MAIS C'EST PÉCHÉ DE CROIRE
QUE, DANS LE JOUR NOUVEAU,
ELLE SOIT NOIRE, NOIRE,
NOIRE COMME UN CORBEAU.

V

LA BELLE, PASSANT AU SOIR

Ils disent, quand je passe,
Quand je passe près d'eux
Sans que rien m'embarrasse,
Mais sans lever les yeux,
Mais sans lever les yeux...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?...
Mais sans lever les yeux,
Sinon sur qui je veux.

Ils disent : « La plus belle
» (C'est assez disputé!)
» C'est elle, oui, c'est elle,
» La perle de beauté,
» La perle de beauté...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
» La perle de beauté! »
On me l'a répété.

» Voyez sa tresse blonde!

Gustave Roux del. *E. Willmann sc.*

LA BELLE PASSANT AU SOIR.

Imp^ie Delamain & r. Gît-le-Cœur, Paris.

» Ses bras qui rendent fous
» Les bergers à la ronde !
» Voyez ses yeux si doux,
» Voyez ses yeux si doux...
Où va la belle ?
Où s'en va-t-elle ?
» Voyez ses yeux si doux,
» Et c'en est fait de vous ! »

Ils disaient : et honteuse
D'avoir si bien saisi
Leur parole menteuse,
Je me sauvais ici,
Je me sauvais ici...
Où va la belle ?
Où s'en va-t-elle ?
Je me sauvais ici,
Et retournais aussi.

Ah ! dans ce temps de rêve,
Mais plus vite expiré
Qu'un beau jour qui s'achève,
Qu'ai-je donc désiré,
Qu'ai-je donc désiré ?...
Où va la belle ?
Où s'en va-t-elle ?

Qu'ai-je donc désiré,
Tant, que j'en ai pleuré.

Désiré d'être reine,
D'être reine à mon tour,
Le soir, à la fontaine,
D'avoir aussi ma cour,
D'avoir aussi ma cour...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
D'avoir aussi ma cour
Et d'être aimée un jour.

Un jour, c'est peu de chose;
Mais un jour je le fus...
Il vint à la nuit close;
Il me dit... je le crus,
Il me dit... je le crus...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Il me dit... je le crus...
Et puis il ne vint plus.

Je m'en souviens à peine.
Il était triste et beau;
Il me dit : « Sois ma reine ! »

Et voilà son anneau,
Et voilà son anneau...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Et voilà son anneau,
Que j'emporte au tombeau.

Son anneau, que j'emporte.
Il ne m'a pas quitté.
Je voudrais être morte,
Ou mieux l'avoir été,
Ou mieux l'avoir été...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Ou mieux l'avoir été...
L'anneau seul m'est resté.

Mais l'anneau... quel caprice!
Il était trop étroit;
Et maintenant il glisse,
Il glisse de mon doigt,
Il glisse de mon doigt...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Il glisse de mon doigt
Maigre, livide et froid.

Donnez-moi, tante Rose,
Mon œillet tacheté;
Donnez, que je l'arrose,
Comme au dernier été,
Comme au dernier été...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Comme au dernier été,
Lorsque j'ai tant chanté.

De quoi l'arroserais-je?...
Seule, les seaux du puits,
Comment les lèverais-je,
Seule comme je suis,
Seule comme je suis...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Seule comme je suis,
Avec mes bras détruits?

Quand je tirais la chaîne,
Sa main suivait ma main.
Lentement, à grand'peine,
Mais pourtant à la fin,
Mais pourtant à la fin...
Où va la belle?

Où s'en va-t-elle?
Mais pourtant, à la fin,
Arrivait le seau plein.

— « Oh ! là, dans le puits sombre,
» Voulez-vous donc me voir? » —
Disait-il : et, dans l'ombre,
Nous allions nous asseoir,
Nous allions nous asseoir !
Où va la belle ?
Où s'en va-t-elle?
Nous allions nous asseoir !
Moi, j'y vins seule un soir.

L'eau peut dormir tranquille
Au puits silencieux.
Moi, pour ma fleur débile,
A présent j'ai bien mieux,
A présent j'ai bien mieux...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
A présent j'ai bien mieux :
Un ruisseau dans mes yeux.

Venez-voir, tante Rose !
Mon œillet, tout mouillé

De l'eau dont je l'arrose,
Mon œillet réveillé,
Mon œillet réveillé...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Mon œillet, réveillé,
Soudain s'est effeuillé.

Et puis que chanterais-je ?
Serait-ce : « Oh bien, dis-moi,
» Belle, plus que la neige
» Plus blanche, par ma foi,
» Plus blanche, par ma foi !...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
» Plus blanche, par ma foi!...
» On se moque de toi. »

Ou bien : « Il en est une
» Qui me rend amoureux.
» Allons faire à la lune
» Une complainte ou deux,
» Une complainte ou deux...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?

» Une complainte ou deux
» Pour apaiser mes feux.

Ou bien encor : « La fraise
» Est mûre au bois, dit-on... »
La chanson est mauvaise,
La voix n'a point de son,
La voix n'a point de son...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle ?
La voix n'a point de son,
Mauvaise est la chanson.

La chanson est mauvaise,
Mauvaise est la chanson.
Quel chant peut mettre à l'aise
Un cœur dans sa prison,
Un cœur dans sa prison...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Un cœur dans sa prison,
Quand il meurt tout de bon!

Oh ! baisez-moi, ma mère,
Mais non pas sur mes yeux :
Leur blessure est légère ;

Ni sur mes longs cheveux,
Ni sur mes longs cheveux...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Ni sur mes longs cheveux,
Qui n'enchaînent pas mieux.

Ni sur ma joue éteinte,
Ni sur ma bouche, hélas!
Qui murmure sa plainte,
Ni sur mes pauvres bras,
Ni sur mes pauvres bras...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Ni sur mes pauvres bras,
Non, ne me baisez pas!

Mais baisez-moi, ma mère,
Quand d'autres danseront,
Et qu'hélas! dans ma bière
Vos mains m'arrangeront,
Vos mains m'arrangeront...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Vos mains m'arrangeront,
Baisez-moi sur le front.

Mère ! mère ! que vois-je ?
Qui m'appelle en chantant ?
Faut-il aller ? le dois-je ?
Il me presse, il m'attend,
Il me presse, il m'attend...
Où va la belle ?
Où s'en va-telle ?
Il me presse, il m'attend :
Il sera si content.

Nous danserons ensemble,
Ensemble au bord de l'eau.
Mettez-moi (ma main tremble)
Mon collier, mon chapeau,
Mon collier, mon chapeau...
Où va la belle ?
Où s'en va-t-elle ?
Mon collier, mon chapeau,
Ce que j'ai de plus beau.

D'ici, je vois leur ronde,
De mon lit soupirant,
Là bas, au bout du monde,
Où les prés, en mourant,
Où les prés en mourant...

Où va la belle ?
Où s'en va-t-elle?
Où les prés, en mourant,
Descendent au torrent.

Venez, venez, ma mère!
Montons sur le coteau.
Là, parmi la bruyère,
Que voit-on de nouveau?
Que voit-on de nouveau ?
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle ?
Que voit-on de nouveau?
Hélas! rien qu'un tombeau.

VI

LA CHÈVRE, LA FILLE ET LE PASSANT

FABLE-CHANSON

C'était une chèvre
De grand jugement,
N'avançant la lèvre
Que bien sensément.

C'était une fille
Dont la langue au vent
Piquait comme aiguille,
Et piquait souvent.

La chèvre remue
Sa barbe, en tirant
A soi la laitue,
Sans bruit l'effleurant.

La fille, vieillotte,
S'en va clabaudant,
Et toujours chipote
A beaux coups de dent.

La chèvre regarde
S'il vient un passant.
Elle se hasarde,
D'un air innocent.

La fille se jette
Tout à travers champ,
Et, vieille coquette,
Prend un air touchant.

La chèvre au pied leste
Accourt en bêlant,
Et se tient, modeste,
Non loin du galant.

La fille s'abuse;
Son œil est brillant :
Le passant s'amuse,
Lui parle en raillant.

Le passant veut prendre
La chèvre et, courant,
L'entraîner, la vendre
Au premier offrant.

La belle s'enflamme;

L'autre, l'écoutant :
— « Vous, dit-il, ma femme !
» J'en ai déjà tant ! »

La chèvre, moins folle,
Soudain s'élançant,
Saute et cabriole
Au nez du passant.

C'était une chèvre
De grand jugement,
N'avançant la lèvre
Que bien sensément.

C'était une fille
Dont la langue au vent,
Piquant comme aiguille,
La piquait souvent.

VII

LA MOISSONNEUSE

TABLEAU FLAMAND

Qui ne connaît la belle moissonneuse,
Parmi les blés chantant le long du jour,
Prompte à l'ouvrage, alerte et matineuse,
Mais, vers le soir, babillarde d'amour!
Qui ne l'a vue, au détour de la haie,
Debout, sa main écartant le buisson,
Suivre au sentier, d'un œil que rien n'effraie,
Le voyageur,.... si c'est un beau garçon!

Sur ses cheveux sa large coiffe ailée,
Deçà, delà, lui fait toujours faux bond,
Et sur son cou, sur sa nuque hâlée,
Tresses par ci tresses par là s'en vont.
Sa taille est droite ainsi qu'un jeune frêne,
Mais ronde et souple, autant qu'à la moisson
Le blé qui plie au moindre vent qui traîne;
Et son cœur bat.... bat pour un beau garçon.

Elle l'aborde, autant et plus vermeille

Que sous l'épi le pavot radieux ;
Sa lèvre en rit, mais ce n'est pas merveille,
Car on en voit rire même ses yeux.
Elle l'agace, et fait la raisonneuse,
Lui jette au nez javelles à foison.
Vite, sans plus ! la belle moissonneuse,
Qu'on la marie avec un beau garçon !

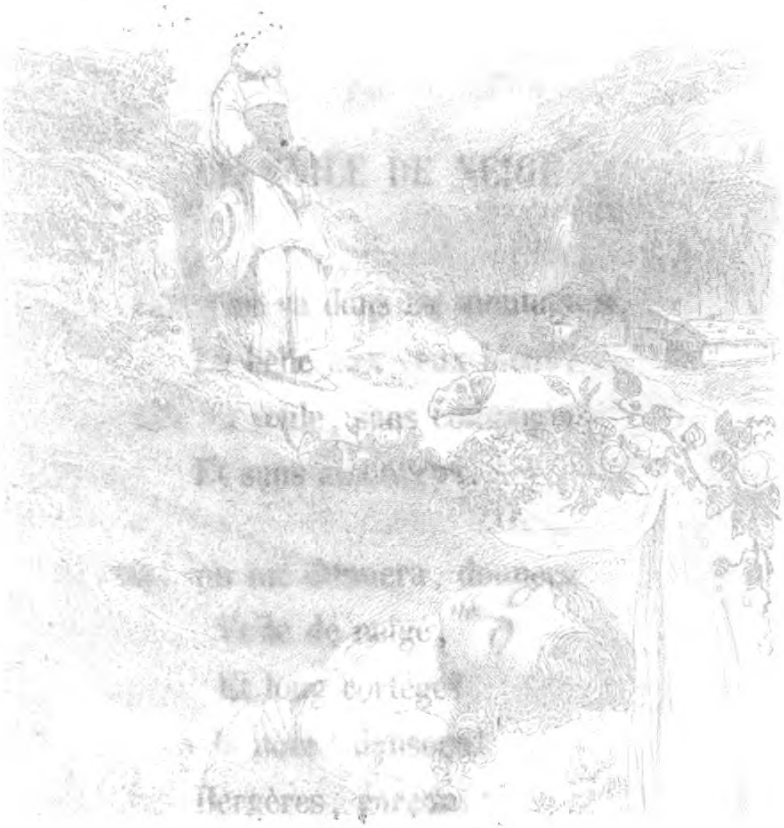
VIII

LE VOILE DE NEIGE

Elle s'en va dans les montagnes,
La belle aux yeux bleus,
Elle va seule, sans compagnes
Et sans amoureux.

Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige,
Et long cortége?
A la noce! dansons!
Bergères, garçons!
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Sur la porte : « Mère, dit-elle,
» Je ne sais pourquoi
» Je suis triste et je me querelle
» Toujours avec moi. »
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?



Gustave Roux del. E. Willmann sc.

LE VOILE DE NEIGE.

Imp.ie Delamain 8 r. Gît-le-Cœur, Paris

Gustave Roux del. *E. Willmann sc.*

LE VOILE DE NEIGE.

Imp.ie Delamain 8 r. Gît-le Cœur, Paris

« Comme un brouillard ce mal me gagne :
» Je n'ai rien pourtant.
» Mal et brouillard, sur la montagne,
» S'en iront au vent. »
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Elle s'en va; sans crainte aucune
Passe les grands bois,
Et le torrent et son eau brune,
A la forte voix.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Elle a franchi l'onde si fière,
Sur le pont tremblant,
Ou bien sautant de pierre en pierre,
Comme un chevreau blanc.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Elle s'en va; gravit la pente
Et le sentier vert
Qui tourne, retourne et serpente
Dans le haut désert.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Elle s'en va ; plus apaisée,
A l'air matinal,
Posant dans l'herbe et la rosée
Son pied virginal.
Oh ! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera ?

Elle s'en va tout d'une haleine,
Souriant de voir,
Lorsque le vent y prend bien peine,
Son cou sans mouchoir !
Oh ! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera ?

Elle s'en va ; sa chevelure,
Autour de son sein,
Roule et voltige à l'aventure,
Comme un jeune essaim.
Oh ! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera ?

Personne, là, qui la regarde,
Qu'un papillon bleu,
Qui vient près d'elle, se hasarde,
Et lui dit adieu.
Oh ! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera ?

Elle s'en va, comme une fée,
Qui fuit au matin,
Un peu triste, un peu décoiffée,
Vers un mont lointain.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera!

Sur la crête du pâturage,
Debout, elle voit,
Sous elle, au fond, tout le village,
Nomme chaque toit.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

« Oh! dit-elle, foulant, légère,
» Le dernier gazon :
» Aurai-je aussi, comme ma mère,
» Un jour ma maison? »
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

« Je serais bien douce, bien tendre;
» Mais lui, chaque soir,
» Reviendrait, sans me faire attendre,
» Près de moi s'asseoir. »
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

« Je me tiendrai sur notre porte,
» Et vite, à propos,
» Je rangerai tout ce qu'il porte,
» La hache, la faux. »
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera!

« Il a soif, la chaleur l'accable;
» Mais, quand il paraît,
» Dans notre chambre et sur la table,
» Voilà, tout est prêt. »
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

« Nous sommes deux, je lui répète
» Nos chansons d'amour;
» Deux dans notre nid d'alouette,
» Trois peut-être un jour. »
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

« Mais qui m'aime ainsi, comme j'aime?
» Je ne le sais pas.
» Je ne pourrais dire moi-même
» Aucun nom, tout bas. »
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

« Seule avec moi je me querelle,
» Toujours m'attristant.
» Nul ne me dit que je suis belle;
» Je le suis pourtant. »
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Ainsi, de montagne en montagne,
La belle aux yeux bleus
S'en allait seule, sans compagne
Et sans amoureux.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Elle s'avance au bord des cimes,
Le long du glacier.
Soudain tressaillent les abîmes...
On entend crier.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Mais le cri meurt, et l'avalanche,
Lion rugissant,
Lion à la crinière blanche,
L'emporte en passant.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Ils sont venus avec des pelles,
Des pics, des marteaux.
Neiges d'hiver, neiges nouvelles
Ouvrent leurs tombeaux.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Une heure passe, et puis une heure,
Puis une autre, hélas!
Sa mère est là qui prie et pleure,
Et se tord les bras.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Enfin, enfin, voilà la terre,
Une main qui sort...
Mais votre fille, ô pauvre mère!
Votre fille... dort.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera!

Elle dormait pâle, étendue,
La main sur son cœur,
Sa tête blonde, soutenue
Par la mousse en fleur.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Blanche, à l'air frais de la colline
Le sein découvert,
On aurait dit une aubépine
Que reprend l'hiver.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Quand ils la mirent dans la tombe,
Dur et froid coucher,
Moins blanc, le flocon glisse et tombe
Le long du rocher.
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

Puis s'en revint le noir cortége,
L'œil triste, à pas lent.
Elle, l'hiver, dort sous la neige :
C'est son voile blanc.

Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige
Et long cortége?
A la noce! dansons,
Bergères, garçons!
Oh! qui me donnera, donnera
Voile de neige, et qui me l'ôtera?

LA REINE DU BAL

Du bal dis-nous quelle est la reine,
O toi le plus fin connaisseur,
Toi dont le regard se promène
Au bal sans y laisser ton cœur!

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour!

Est-ce, là-bas?... vois cette blonde,
Ces bras si beaux, ce teint charmant;
Un air d'enfant et du grand monde :
C'est bien la rose à son moment.

Etre reine
Un jour,

Souveraine
D'amour !

Ou, là, cette autre, plus légère,
Plus sémillante qu'un oiseau;
Un air de fée et de bergère :
Ou bien ce lys au bord de l'eau?

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour !

Ce lys penché, rêveur et tendre,
Aussi pur que le pur matin,
Mais qui demande et croit entendre
Un chant d'amour toujours lointain?

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour !

Ou bien encor cette autre belle
A l'œil de feu, prompt et jaloux?
Ou bien, sous l'étoile immortelle,
Ce front qui brille pur et doux?

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour!

Dis-tu peut-être : — « La plus belle,
» Vous n'avez su la deviner,
» Mais qui mieux aime, voilà celle
» Que nous devons tous couronner? »

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour!

Non, toujours non? alors de grâce?...
— Amis, voyez là-bas, au fond,
Seule, immobile et, de sa place,
Sur nous jetant les yeux en rond...

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour!

Voyez cette figure blême,
Ce regard terne et qui fait mal :

A celle-là le diadème !
Voilà notre reine du bal !

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour !

— Où donc ? comment se nomme-t-elle ?
Le jour blanchit, ton œil s'endort.
— Reine du bal !... mais cette belle
Est invisible, et c'est la Mort.

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour !

— Triste plaisant ! moqueur sinistre !
Adieu, le plus fin connaisseur !
Et vous hautbois, flûtes et sistre,
Un dernier signal au danseur !

Etre reine
Un jour,
Souveraine
D'amour !

FINAUT

OU

LA VISION DU BERGER

Sur le vieil air : *Quand j'étais compagnon vacher,*
Les vaches on m'envoyait garder.

Quand j'étais compagnon vacher,
Quand j'étais compagnon vacher,
J'allais sur le plus haut rocher :

Et je crie, et j'appelle
Ma belle,
Et je n'ai que mon chien :
Il a faim, je n'ai rien.
Bien ! bien ! bien !
Quoi ? Finaut ! hein ?
Du pain.

Quand j'étais compagnon vacher,

Fr. Berthoud. O. Roux del. E. Willmann sc.

FINAUT.

Ed. Methay Editeur. Impr. Delamain et Garazin Br. Gd.-le Cœur Paris

Sur le plus haut rocher montant, *(bis)*,
Je vis un bel oiseau tout blanc.

Un bel oiseau qui vient à moi,
Et me regarde sans effroi.

Il me regarde et, s'envolant,
Au ciel retourne l'oiseau blanc.

Dans le ciel il monte, et, bientôt,
Il disparaît tout droit en haut.

Tout droit en haut il chante encor
Avec sa voix de miel et d'or.

Plus que le miel, plus que la fleur,
Sa voix était douce à mon cœur.

Et mon cœur se mit à penser,
Lorsqu'un brouillard vint à passer.

Un brouillard sombre, errant tout seul,
Qui me couvrit comme un linceul.

Comme un linceul il m'enlaça,
Et dans l'abîme il s'enfonça.

Dans l'abîme je blasphémais,
Pensant à celle que j'aimais.

Celle que j'appelais en vain,
Toujours tombant, tombant sans fin.

Toujours plus bas et plus avant,
Comme une feuille au gré du vent.

Comme une feuille m'accrochant,
Et le vent noir me détachant.

Mais du vent noir un noir esprit
Se rend visible et me sourit.

Il me sourit, et je pensai
Que d'être honnête est insensé :

Que l'honnête homme est, dans les bois,
Un cerf toujours mis aux abois;

Un pauvre cerf, un sot mouton
Promis, sans faute, au loup glouton.

Je serai loup, loup je serai!
Comme les autres je tûrai.

Comme les autres bon voleur,
D'un berger prenant la couleur.

Berger : et ma bergère aussi,
Bonne louve. Point de merci!

Et louve, et loup, et louveteaux
Vivront aux dépens des agneaux.

Tendres agneaux, vous êtes faits
Pour nous, je pense, tout exprès.

TAYLOR INST - OXFORD -

Ainsi pensais-je, et le démon
Me dit que le mal était bon.

Le mal commence à me tenter,
Et mon cœur faible à se vanter...

A se vanter que même à Dieu
Il forcerait la main dans peu.

La main qui soutient l'univers,
Comme un atôme dans les airs!

L'atôme, donc, s'est soulevé,
Et dans le vide il a crevé.

Vide, néant, ouvrez, ouvrez
Vos abîmes décolorés !

Dans vos abîmes j'entrerai,
Et jusqu'au fond je plongerai.

Et jusqu'au fond, sans nul effroi....
Finaut me dit : — « Prends garde à toi !

» Prends garde à toi ! j'ai l'œil perçant.
» Au fond que vois-je blanchissant?

» Blanchissant comme un prompt éclair,
» Qui bat la face de la mer.

» La mer en vain se lèverait :
» D'un coup l'éclair la dissoudrait.

» L'éclair, c'est Lui. Va jusqu'au bout,
» Tu le retrouveras partout.

» Partout ! Et l'on voudrait en vain,
» Même en tombant, fuir de sa main.

» Fuir, comment fuir? N'est-il pas là?
» Reviens ! le nuage s'en va. » —

Le noir nuage me laissant,
Je sentis mon pied moins glissant.

Mon pied, sur le bord du rocher,
Recule, prêt à s'y pencher.

Et reculant, je vis, je vis
Un coin des célestes parvis;

Un coin du ciel où l'oiseau blanc
Revient à moi, me consolant;

Me consolant, et me disant :
— « Vois le gazon refleurissant.

» Sur le gazon, qui vient là-bas
» Et, souriant, te tend les bras?

» Ses bras, son front calme et joyeux,
» Ont la blancheur des monts neigeux :

» Des monts neigeux, un jour d'été;
» Du lys en un val écarté.

» Mais lys, et neige, et blonds cheveux,
» Que sont-ils auprès de ses yeux?

» Ses yeux sont comme un lac d'azur
» Où ne surnage rien d'impur.

» Rien, sur le lac qui luit soudain,
» Rien que l'étoile du matin!

» Et du matin, dans les grands bois,
» Le chant n'a pas sa douce voix;

» Sa voix qui dit : Non, plus d'adieu!
» Aime et travaille, et vis de peu. »

C'était ma belle qui, montant,
Me dit : — « Monsieur, soyez content!

» Soyez content! j'ai dix moutons;
» Avec les tiens nous les mettons.

» Avec les tiens, tout bien compté,
» Cela fait quinze, en vérité!

» Quinze moutons, n'est-ce donc rien?
» Mon père dit : C'est un beau bien.

» C'est un beau bien, lorsque l'on est
» Sage : soyez-le s'il vous plaît!

» Et s'il vous plaît, je deviendrai,
» Et s'il vous plaît, je deviendrai
» Votre femme, et vous aimerai. »

Moi, je pleure, et ma belle
Appelle
Et caresse mon chien.
A nos pieds je le tien.
Bien ! bien ! bien !
Hein ? Finaut ! hein ?
Du pain.

LE PÈRE ET SON FILS

Mange bien, disait un bon père
A son fils, bambin de trois ans :
Mange bien, grandis et prospère,
Le jeûne est pour les pauvres gens.
J'ai cinq veaux gras dans mon étable,
Un agneau ne me coûte rien ;
Le pain, le vin sont sur la table ;
Mange bien.

L'âge vint d'entrer à l'école :
On doit, dit le père à l'enfant,
Apprendre, en ce siècle frivole,
Ce qu'il permet, ce qu'il défend.
Lis ; écris ; meuble-toi la tête ;
Qu'elle serve à ton entretien !
Il ne faut pas être une bête.
Mange bien.

L'enfant grandit ; ce fut un homme :
Fais ton choix, dit le père encor ;
Mais ne donne jamais la pomme
A ce qui brille et n'est pas or.
Laisse les chimères à d'autres ;
Garde-toi d'y fourrer du tien !
Nous ne sommes pas des apôtres.
Mange bien.

Un jour le fils mourut, le père
Suivit, étouffé de chagrin.
On les mit dans la même bière ;
Les parens firent un festin.
Dieu visitait la fosse impure ;
Mais, n'y retrouvant pas son bien,
Il dit au ver, sa créature :
Mange bien.

ET IN ARCADIA

—

A MES AMIS SUR LA MONTAGNE

Et nous aussi, sur la montagne,
Nous avons eu notre rayon,
Avec l'Aurore pour compagne,
Et pour chemin le frais gazon!

Ensemble, Amis, touchant le faîte
Du pic, monarque souverain,
Et nous aussi, sur notre tête,
Nous avons vu le ciel serein!

Et nous aussi, des hautes cimes
Nous avons vu le haut azur,
Vu s'éclairer leurs fronts sublimes,
Quand, à leurs pieds, tout reste obscur!

Nous étions là ! sur les vallées,
Et sur la plaine au loin fuyant
En sombres vagues déroulées,
Plongeait notre œil calme et brillant.

Nous étions là, couchés dans l'herbe,
Jeunes aiglons encore au nid,
Ayant pour notre front superbe
Trône de fleur et de granit.

Nous rêvions tout, pleins d'espérance !
Notre regard, sondant l'éther,
Jetait à tout, en assurance,
Jeune sourire et jeune éclair.

Et nous parlions de toutes choses
Comme d'un bien semé pour nous ;
Tandis que les brouillards moroses
Prenaient la cime par dessous.

Ils arrivaient, des gorges sombres
Montant, poussés par le vent noir,
Et nous lançaient déjà leurs ombres
Que nous ne voulions pas les voir.

Enfin il fallut bien entendre

Ce que disait leur triste voix !
Enfin il fallut bien descendre,
Et regagner le fond des bois !

Mais, hélas ! d'autres, de la cime,
D'autres, plus mûrs ou plus troublés,
Levant leurs ailes sur l'abîme,
Vers le ciel se sont envolés.

Lèbre a franchi le noir espace.
Il est au céleste jardin,
Suivant, d'un pas que rien ne lasse,
Les monts où luit le jour sans fin.

Parmi les troupes infinies
Qui forment le chœur immortel,
Se mêle aux jeunes harmonies
Henri, l'aimable ménestrel.

Et Monneron, tout air, tout flammes,
Dont l'œil en haut toujours montait,
A revu son pays des âmes,
Qu'ici-bas même il habitait.

Mais nous, hélas ! loin de l'aurore,
Rentrés sous le brouillard impur,

A tâtons nous suivons encore
De la terre le sentier dur.

Monnard, en butte à la colère
D'un peuple injuste, aveugle, errant,
Laisse, vieux chêne séculaire,
Gronder à ses pieds le torrent.

Vulliemin fouille de nos pères
Les tombeaux cachés sous nos pas.
Agassiz creuse les mystères
D'un temps où l'homme n'était pas.

Tribun de la sainte parole
Qui, des cieux, nous appelle tous,
Vinet nous guide et nous console,
Lui qui souffre bien plus que nous.

Et moi, dans la cité lointaine,
Au bord du fleuve m'asseyant,
Perdu dans la brumeuse plaine,
O mes Amis, je vais disant :

Et nous aussi, sur la montagne,
Nous avons eu notre rayon,
Avec l'aurore pour compagne,
Et pour chemin le frais gazon !

LES MARIONNETTES

ÉPOPÉE

Sur l'air enfantin : *Ainsi font, font, font*
Les petites marionnettes

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes ;
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

Mettez les poings aux côtés,
Marionnettes,
Marionnettes !
Mettez les poings aux côtés,
Marionnettes ! et sautez !

I

O toi qui t'en vas,
Jeune fille
Dont l'œil brille !
O toi qui t'en vas,
Un beau jeune homme à ton bras !

Jeune oiseau si gai,
Qui sautille,
Qui babille,
Jeune oiseau si gai,
Chantant sa chanson de mai !

Jeune fleur d'un jour,
Qui voltige
Sur sa tige,
Jeune fleur d'un jour,
Jeune fille, et fleur d'amour !

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

II

Enfans, si joyeux,
Têtes blondes,
Mines rondes!
Enfans, si joyeux
D'une fleur dans vos cheveux;

Chevreuils et chamois,
Troupe agreste
Au pied leste,
Chevreuils et chamois,
Qui vous sauvez dans les bois;

Rians papillons,
Dont chaque aile
Etincelle;
Rians papillons!
Trois p'tits tours dans les vallons!

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

III

Laboureur, ouvrant
De la terre,
Notre mère,
Laboureur, ouvrant
Le sein noir, qui nous reprend ;

Marchand très-expert,
Qui t'amuses
De tes ruses,
Marchand très-expert
A gagner où chacun perd;

Femme au grand babil,
Qui regrettes
Et caquettes,
Femme au grand babil!
Trois p'tits tours!... ainsi soit-il!

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

IV

Dames qui menez,
Ah ! comtesses !
Ah ! duchesses !
Dames qui menez
Trois, quatre amans par le nez ;

Banquiers qui dînez
Comme quatre,
Sans vous battre,
Banquiers qui dînez
D'un peuple ou deux ruinés ;

Héros en atours,
En moustaches,
En panaches,
Héros en atours !
Vite, allons !... trois petits tours.

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

V

Grands hommes d'esprit,
A la peine,
A la gêne,
Grands hommes d'esprit,
Dont un sot triomphe et rit;

Artistes rêvant,
Sous la nue,
Tête nue,
Artistes rêvant
D'amour, de gloire et de vent;

Vous qu'on applaudit,
Gens de phrase
Et d'emphase,
Vous qu'on applaudit,
Trois p'tits tours... et tout est dit.

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

VI

Faiseurs de traités,
Diplomates
En cravates,
Faiseurs de traités
Toujours inexécutés;

Potentats assis
Sur un trône
Grand d'une aune,
Potentats assis
Sur un trône de soucis;

Soldats et tambours,
En bataille!
A la mitraille!
Soldats et tambours,
En avant!... trois petits tours!

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

VII

César dont la main
Tient le glaive,
Le soulève...
César dont la main
Se desséchera demain;

Terre qui gémis
Dans l'espace,
Où tout passe,
Terre qui gémis
Un moment, comme tes fils;

Soleil radieux
Qui nous traînes
Dans tes chaînes,
Soleil radieux,
Trois p'tits tours de cieux en cieux!

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

VIII

Peuples inconnus,
Sylphes, gnomes
Et fantômes,
Peuples inconnus
Qui voyez sans être vus;

Esprits, qui, dans l'air,
Sur les cimes
Des abîmes,
Esprits, qui, dans l'air,
Gambadez comme l'éclair;

Astres éclatans,
Chœur du monde,
Vaste ronde,
Astres éclatans!
Trois p'tits tours!... et fin du Temps.

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

Mettez les poings aux côtés,
Marionnettes,
Marionnettes,
Mettez les poings aux côtés,
Marionnettes! et sautez!

LE BOUT DU MONDE

— « Avez-vous vu, me dit un jour,
Un enfant à la tête blonde,
Là-bas où les prés font le tour,
Avez-vous vu le Bout du Monde?

Mon grand-père l'appelle ainsi;
Ainsi l'appelait son grand-père,
Et le père de celui-ci,
Du temps qu'ils étaient sur la terre. » —

Je m'en allai, tenant la main
De mon guide à la mine rose,
Qui me nommait, par le chemin,
Les monts, les bois, et toute chose.

— « Voilà! dit-il : c'est là! voyez! »
Et, de sa main petite et ronde,
Il me montrait, juste à nos pieds,
Il me montrait le Bout du Monde.

Le Bout du Monde était un pré,
Dont je voyais baisser la pente,
Baisser la pente par degré,
Avec le ruisseau qui serpente.

Il ne faisait pas grand détour,
Il n'avait rien de fort sublime.
Point de rocher, de haute tour;
Point de caverne, point d'abîme :

Quelques sapins, un court gazon
Où le berger, pour sa génisse,
Peut faire une honnête moisson,
Pourvu que le ciel la bénisse;

Et les prés, toujours, devant nous,
Recommençant leur vague errante;
Et les bois, retraites des loups;
Et l'étendue au loin mourante.

— « C'est là, me dit encor l'enfant,
En secouant sa tête blonde
D'un air naïf et triomphant :
C'est là, c'est là, le Bout du Monde. »

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE CINQUIÈME

LIVRE V

—

LE LIVRE D'AUTOMNE

Le long rayon du soleil qui décline,
Nous avertit doucement qu'il est tard.
Il semble même, en montant la colline,
A pas plus lents, ralentir son départ;
Mais après lui monte aussi le brouillard,
Traînant les plis de sa robe d'hermine.

Ainsi l'automne a la meilleure part,
Mais la dernière.... et l'hiver s'achemine.

Ainsi le soir, entre amis à l'écart,
Lorsque la nuit s'avance clandestine,
Qu'il faut partir, qu'on se lève, qu'on part,
Sur le seuil même on s'arrête avec art,

Le cœur serré, si la bouche badine :
Chaque œil au fond se mouille et s'illumine,
Et de l'adieu retient le long regard.....
Le long rayon du soleil qui décline.

LE VIEILLARD

Que doucement il se promène,
Ce beau vieillard au pas réglé,
Qui pourtant compte en son domaine
La terre et le ciel étoilé !

C'est le Temps, c'est l'antique chauve,
Au menton de neige fleuri,
Au regard souriant et fauve,
Au pas qui fait pousser un cri.

L'herbe, le sable du rivage,
Les montagnes, les océans,
Il a tout dans son héritage,
Il est le maître de céans.

Mais, d'abord, comme il vient et passe

Lentement, s'amusant d'un rien,
D'un oiseau chantant dans l'espace,
D'un bruit, d'un souffle aérien!

Devant une fleur il s'attarde;
Elle croit déjà qu'il s'assied,
Rampe sous l'herbe, se hasarde
Et s'enlace autour de son pied.

Il s'y prête, d'humeur badine,
Mais pour faire, comme en sursaut,
Un plus grand pas, qui déracine
La fleur sous lui tombant plus tôt.

L'Aurore vient, et même elle ose
Caresser sa barbe d'argent :
Il sourit à ces doigts de rose,
Surtout à ce pied diligent.

Et le sien déjà se soulève,
A peine encor rasant le sol :
Il semblait marcher comme en rêve,
Mais maintenant il prend son vol.

Sur ses épaules se dessine,
Croissant, plus son vol devient fort,

Une aile de plume si fine,
Qu'on ne s'en doutait pas d'abord.

Aile dont l'immense envergure
Se plie aux airs les plus flottans,
Change de forme et de figure;
Aile de la couleur du Temps;

Et par là d'autant plus puissante,
Qu'elle vole sans aucun bruit,
Sans qu'on la voie, et que l'on sente
Même la ride qui la suit.

Tout ce que cette aile dépasse,
Front sublime, front couronné,
Front blanc de jeunesse et de grâce,
Porte le signe, est condamné.

Vers le midi de toutes choses
Ainsi monte le Temps vainqueur;
Du matin s'éteignent les roses
Sous l'adieu de son œil moqueur.

Il semble enfin, comme un nuage
Arrêté dans le haut azur,
Faire au milieu de son voyage
Une halte sous un ciel pur.

Ne dirait-on pas qu'il hésite,
Qu'il suspend son vol inhumain,
Ou si son aile encor palpite,
Qu'elle ne fait plus de chemin?

Non, c'est qu'il plane et qu'il tournoie,
Des hauteurs du ciel se penchant,
N'ayant plus qu'à suivre sa proie
Au fond du rapide Couchant.

Il monta comme l'hirondelle,
Il descend comme le vautour;
Et le voilà, d'un seul coup d'aile,
Sur les derniers confins du Jour.

Son aile pâle et diaphane
Rougit aux feux mourans du soir,
Et, dans le ciel quand tout se fane,
Prend un azur livide et noir.

Mais ni la nuit, ni le silence,
Rien ne l'endort, ne la flétrit :
On l'entend toujours qui s'élance,
Et le sombre vieillard qui rit.

LE SOMMEIL DU TEMPS

I

Quand le vent frais du soir, dans les rameaux du frêne,
Passe avec le rayon du soleil qui s'enfuit,
Et courant sur les flots, de la lune sereine
Fait trembler le regard, qui sur l'onde nous suit;

Vers l'espace éthéré quand l'esprit nous entraîne,
L'esprit qui vit en nous, qui nous parle sans bruit,
Qui voudrait nous jeter dans la céleste arène
Et franchir à grand vol les déserts de la nuit;

En vain demanderais-je à la brise nocturne
Mon printemps effeuillé; sur moi le vieux Saturne
Etend son aile blanche, et m'en couvre à demi.

Nul vent n'en peut bercer les plumes argentées;

L'étoile y sent pâlir ses splendeurs attristées,
Et près des lacs rêveurs il n'a jamais dormi.

II

Mais non! malin vieillard, il sommeille, j'y pense!
Depuis le temps qu'il court, il doit être si las!
De l'azur, qu'il embrasse au loin d'une aile immense,
Antique pèlerin, quand il regarde en bas,

Il a tant vu de noms, dans l'éternel silence,
Rouler l'un après l'autre avec un grand fracas;
Vu, s'il regarde en haut, où l'infini s'élance,
Tant de mondes crouler, chutes qu'on n'entend pas!...

De fatigue il s'endort! sa paupière s'abaisse;
Son aile sur sa faux et retombe et s'affaisse;
Les songes en riant voltigent sous sa main;

Immobile, son pied n'agite plus l'espace....
Mais il voit dans son rêve, et sourit avec grâce,
Car il sait qu'en dormant il gagne du chemin.

LA BARQUE DU BONHEUR

La lune glisse sur les ondes ;
Elle y fait un grand fleuve d'or.
Un bateau suit ces vagues blondes,
Et les fend d'un paisible essor.

Qui porte-t-il?... à qui sa voile?...
Quels sont les heureux pèlerins
Voguant ainsi, sous leur étoile,
A la clarté des cieux sereins?

Est-ce un poète, dont la Muse,
En son amour capricieux,
Ne vient le voir, chaste et confuse,
Que sur les flots silencieux?

Ou bien serait-ce de la vie

Les plus fortunés voyageurs :
Un beau couple, qui fait envie,
Qui rend les vieillards tout songeurs?

Heureux amans! elle est assise
Près de son époux enivré.
Ses cheveux flottent à la brise,
Aussi blonds que le flot doré!

Ils roulent sur un cou d'albâtre,
Et lui, jaloux de son trésor,
Il les dispute au vent folâtre,
Qui les dérange moins encor.

Elle l'arrête d'un sourire
Plus doux que le rayon des nuits;
Ils se disent tout sans rien dire,
Et joie immense et courts ennuis.

L'onde les berce avec tendresse;
Leurs mains se joignent sans détour,
Et le flot vers le flot se presse,
Moins que leurs cœurs gonflés d'amour.

Ainsi, là-bas, sur l'eau brillante,
C'est donc la barque du bonheur,

Sur cette bande étincelante....
Non ; c'est la barque du pêcheur.

Pauvre barque à demi fêlée,
Vieil habit rapiécé cent fois ;
Pauvre pêcheur, âme accablée,
Corps fatigué d'obscurs exploits.

Que lui fait l'onde qui scintille ?
Cet argent-là lui sourit peu :
Il lui faut nourrir sa famille ;
Vivre, pour lui, n'est pas un jeu.

Que lui fait le rayon limpide
Qui danse sur le lac serein ?
Il ne voit que son filet vide,
Et jure tout seul de chagrin.

Un soir d'hiver, soir de tempête,
Son fils ne s'est plus retrouvé.
Il en secoue encor la tête.
Tout son bonheur, il l'a rêvé !

Ainsi, dans la nuit de ce monde,
Même sous un ciel tout en fleur,
La barque humaine errant sur l'onde
N'est point la barque du bonheur.

LA PLAINTE DES FEUILLES

Quand le soleil revient dans sa gloire automnale
Illuminer l'azur, les Alpes et les bois,
Et du bosquet que j'aime, une dernière fois,
Percer de jets dorés la voûte humide et pâle,

Pourquoi frissonnes-tu, feuillage encor si beau,
Peuplier jaunissant et vous, rouges guirlandes,
Sur l'autel de l'année ô dernières offrandes!
Se plaint-on, lorsque ainsi l'on se penche au tombeau?

Lorsqu'on s'en va paré de splendeur, d'innocence,
Le front plus couronné, plus vif, plus éclatant,
Sans pâle ver caché dans le sein palpitant,
Sans déclin, sans colère, et surtout sans souffrance?...

Pourtant un souffle obscur vous émeut sourdement,

Et vous lui répondez par d'inquiètes plaintes ;
Vos rameaux agités redoublent leurs étreintes,
Et serrent un frisson dans chaque enlacement.

De quoi vous plaignez-vous, sous la chaude lumière?
Quelle frayeur vous gagne en un matin si doux?
D'où vous frappe le vent dans un air sans courroux?
Pourquoi ne pas jouir quand la vie est entière?

O mes arbres chéris ! comme un cœur insensé,
Seriez-vous donc en proie à de muets orages?
Recevez-vous aussi les occultes messages
D'un pouvoir de malheur en vous-même placé ?

Cette hymne gémissante au ciel abandonnée
Répond-elle au soupir que j'étouffe en pleurant?
Et vos mondes cachés s'en vont-ils murmurant
Comme fait le bonheur dans l'âme résignée?...

C. O.

CONFIANCE

Petit oiseau sur ta montagne,
Chantant au bleu sommet des airs,
Seul et n'ayant d'autre compagne
Que l'abeille des rocs amers!
Oses-tu bien risquer ton aile
Où le vent s'en ferait un jeu?
— Voyageur, que la tienne est frêle!
Pour moi, je me confie en Dieu.

Petite fleur sur la montagne,
Si j'en crois ton ruisseau d'argent,
Au berceau de neige, et qui gagne
La plaine d'un pas diligent,
Ici, l'hiver à ta corolle
Ne dit jamais un long adieu....
— Voyageur, que ta crainte est folle!
Pour moi, je me confie en Dieu.

Petit berger sur la montagne,
Malgré tes airs de petit roi,
La pauvreté, qui t'accompagne,
Quand tu montes, monte avec toi.
— Voyageur, que le ciel t'assiste!
Il faut savoir vivre de peu.
Mon père dit : La vie est triste!
Pour moi, je me confie en Dieu.

CHANSONS D'ENFANS

I

LE GRAND-PÈRE OU TOUTE LA MAISONNÉE

Chanson à plusieurs personnages.

Sur le vieil air romand de *coraule* ou de ronde :
Ès sé mètton trente-yon — (Ils se mettent trente-et-un
Por lly 'na dzèrba d'ordze. — Pour lier une gerbe d'orge.)

Chantez, chantez un air bien vieux
Qui soit doux et prospère!
Chantez tous, à qui mieux mieux,
Chantez pour le Grand-Père!

I. LE BLOND DOUDOU.

Voici, d'abord, Doudou le blond,
Un garçon redoutable,

Touchant presque le plafond,
Le plafond de la table.

II. LE PETIT COUSIN ET LA PETITE COUSINE

Petit cousin ! petit cousin !
Dis donc à ta voisine :
« Quoi ! toujours pendue au sein,
Cousine, oh ! oh ! cousine ! »

III. UNE DES PETITES-FILLES.

Pour toi je veux sauter, je veux
Gambader dans la crotte;
Ou peut-être aimes-tu mieux
Que je couse et tricote?

IV. UNE AUTRE.

Je gambade aussi, pied joyeux,
Chevrette montagnarde.
Bien peu t'auront vu mes yeux,
Mais mon cœur te regarde.

V. L'AINÉ DES PETITS-FILS.

Ce que tu fais, ce que tu dis,
J'en ai bonne mémoire,
Tu seras mon temps-jadis,
Et ma plus belle histoire.

VI. LE BOEUF.

C'est moi, le Bœuf : Louange et paix
Sur la *troppe* au grand-père !
È mè bòrré quôqué vaix,
Mès qu'y voillive fére[1] ?

VII. LE MOUTON ET LA CHÈVRE.

Dansons ! dansons ! cabre et mouton,
Des pieds et de la tête,
Dansons vite un rigodon
Pour celui que l'on fête.

VIII. LE COQ ET SA BANDE.

Il dort, ou bien s'en est allé.
Allons ! coq et poulaille,
A la grange, aux chars de blé,
Allons ! guerre et bataille !

IX. LE CHIEN CASTOR ET LE CHEVAL DRAGON.

Castor suit pas à pas Dragon,
Au labour, à l'étable,
Ami sûr, vrai compagnon :
Ce n'est point une fable.

[1] Sur la troupe au grand-père ! — Il me bourre quelquefois, — Mais qu'y voulez-vous faire ?

X. LES CANARDS.

Tu nous as souvent malmenés,
Malin, malin grand-père !
Nous parlons, dit-on, du nez;
Mais *quouâ?* c'est notre affaire.

XI. LA GROSSE "".

Eh hon ! hon ! hon ! dirait-on pas?
Hon ! je suis belle ronde.
Hon ! hon ! hon ! quand on est gras,
On tient sa place au monde.

XII. LE PETIT TONNEAU.

Tin tin ! tonnelet se réduit.
Qu'il est maigre et sonore?
Mais, quoiqu'il fasse grand bruit,
Il n'est pas vide encore.

XIII. L'HIRONDELLE.

Je suis venue en ma saison,
Volant à tire d'aile,
Pour mêler à la chanson
Gazouillis d'hirondelle.

XIV. LE VIEUX HÊTRE.

Et moi, l'aïeul de ces forêts,

Pour lui, moi, le vieux hêtre,
J'ai de l'ombre, j'ai du frais,
J'ai des rêves peut-être.

XV. LA FONTAINE DEVANT LA MAISON.

Comme sa vie, à petit bruit,
S'écoule mon onde :
Un flot tombe, un flot le suit,
De la source profonde.

XVI. LA FLEUR DE LA GRAND'MÈRE, AU JARDIN.

C'est pour elle que je fleuris,
Au jardin, sans alarmes,
Pour elle que je souris,
Pour elle, au cœur de larmes.

XVII. LA FLEUR DE LA TOMBE.

Hélas! j'ai dû fleurir aussi,
Et dois fleurir encore,
Avant d'être, loin d'ici,
Fleur d'éternelle aurore.

XVIII. L'ABEILLER (le rucher).

L'abeiller compte maints hivers,
Mais toujours il bourdonne :

Monsieur le faiseur de vers
Le sait mieux que personne.

XIX. LE BONNET DE LA FÊTE.

Petit bonnet, bonnet tout rond,
Sur cette tête grise,
Bonnet campé sur ce front,
Je combattrai la bise.

XX. LE MOINE DU LIT.

Parlez-moi d'un bon lit bien chaud!
Car, sans être chanoine,
En hiver, ce qu'il lui faut,
C'est le moine! le moine!

XXI. LA PETITE FLAMME DU FOYER.

Me balançant sur le brasier,
Sans fumée, en silence,
Moi, la flamme du foyer,
Pour lui je danse, danse.

XXII. LA MAISON.

Jusqu'au toit monte la chanson
De fête et de veillée;
Et moi, la pauvre maison,
J'en suis toute égayée.

Chantez, chantez un air bien vieux,
Un air doux et prospère,
Chantez tous, à qui mieux mieux,
Chantez pour le Grand-Père !

II

PIMPON DE ROSE

—

Chanson pour les jeunes mères seulement.

—

Sur l'air enfantin : *Pimpon de rose.*

Pimpon de rose,
En tablier tout blanc ;
Bouche mi-close,
Et petit œil brillant ;
Les bras tout ronds !
Pieds fanfarons !
Nous danserons ;
Nous chanterons !
Pimpon d'or !
Les clochettes,
Les musettes !
Dansez, chantez, dansez, follettes !

Pimpon d'or !
Danse, chante, et danse encor !

Pimpon de rose,
Sorti de la maison,
Court et se pose
Sur le plus fin gazon.
La douce voix !
Le doux minois !
Allons au bois.
Tenons-nous droits.
Pimpon d'or !
Alouettes,
Et fauvettes !
Dansez, chantez, dansez, follettes !
Pimpon d'or !
Danse, chante, et danse encor !

Pimpon de rose
Dort en son nid de fleur,
La douce chose !
Nid formé d'un seul cœur,
Maman deçà
Papa delà ;
Puis il s'en va

Sautant déjà.
Pimpon d'or !
Bergerettes,
Et fleurettes !
Dansez, chantez, dansez, follettes !
Pimpon d'or !
Danse, chante, et danse encor !

III

LA CLEF DES CHAMPS

CHANSON-FÉERIE

en soixante-huit couplets et en dix tableaux.

—

(Se chante et ne se lit pas.)

—

Variations sur le thème :
Dans ce p'tit nid, savez-vous ce qu'il y a ?

DÉDICACE.

Or, écoutez, vous donc, petits enfans,
Or, écoutez, vous donc petits enfans !...
S'il en est de grands,

S'il en est de grands,
De grands enfans d'amour, mesdames,
S'il en est de grands,
Laissons-les rire à nos dépens.

I

LA FUITE

Dans not' verger savez-vous ce qu'on voit? *(bis)*
Not' maison tout droit, *(bis)*
Au droit chemin d'amour, mesdames,
Not' maison tout droit,
Not' p'tit' maison et son vieux toit.

Dans cett' maison savez-vous ce qu'on voit?
Mettez que ce soit,
Qui que ce soit d'amour, mesdames,
Mettez que ce soit
Un p'tit garçon d'amour adroit.

Ce garçonnet, que voit-il en dedans?
La clef de céans,
Un' p'tite clef d'amour, mesdames,
La clef de céans,
Un' p'tite clef, la clef des champs.

Tournant la clef, que voit-il au grand jour?
Il voit une cour,
Un' p'tite cour d'amour, mesdames,
Il voit une cour,
Un' p'tite cour, un mur autour.

Dans cette cour, savez-vous ce qu'il fit?
Il fit deux cabri...
Cabrioles d'amour, mesdames,
Il fit deux cabri...
Deux cabrioles, c'la suffit.

Cabriolant, qu'ajoute-t-il, hélas?
Un pas, puis un pas,
Un petit pas d'amour, mesdames,
Un pas, puis un pas,
Un petit pas d'amour, tout bas.

II

LE CRI D'ALARME

Ce petit pas, qui le voit sous les cieux?
Nul qu'un petit vieux,
Qu'un p'tit vieux coq d'amour, mesdames,
Nul qu'un petit vieux,
Qu'un p'tit vieux coq, de ses bons yeux.

Que dit le coq, en le voyant ainsi ?
Il demande : Qui ?
Quiqueriqui d'amour, mesdames,
Il demande : Qui ?
Qui ? qui, morbleu, s'enfuit d'ici ?

Du mur qu'fait-il au coq qui reste au nid ?
Il lui fait la ni...
La p'tit' nique d'amour, mesdames,
Il lui fait la ni...
La niq' d'amour, et le honnit.

Dix doigts de nique, hélas, c'est un peu fort :
J'en tombe d'accord,
Un p'tit accord d'amour, mesdames !
J'en tombe d'accord,
Mais le coq n'en tomba pas mort.

III

LE NID

Narguant le coq, et sautant comme un daim,
Il voit un jardin,
Un p'tit jardin d'amour, mesdames,
Il voit un jardin,
Un p'tit jardin d'amour badin.

Dans ce jardin dites ce qu'il verra :
Il voit un p'tit rat,
Un p'tit rameau d'amour, mesdames,
Il voit un p'tit rat,
Rameau d'amour prospérera.

Sur ce rameau que voit-il, parlez donc!
Un p'tit nid tout rond,
Un tout p'tit nid d'amour, mesdames,
Un p'tit nid tout rond,
Un p'tit nid de plume et de jonc.

Dans ce p'tit nid, que voit-il là de neuf?
Il voit un bel œuf,
Un beau p'tit œuf d'amour, mesdames,
Il voit un bel œuf,
Un beau p'tit œuf d'amour, tout neuf.

Mais ce p'tit œuf, en dedans qui le mord?
Un p'tit bec très-fort,
Un tout p'tit bec d'amour, mesdames,
Un p'tit bec très-fort,
Un tout p'tit bec d'amour qui sort.

Après le bec, qui vient, qui prend son vol?
C'est un fin p'tit col,

Un fin p'tit col d'amour, mesdames,
C'est un fin p'tit col,
Un fin p'tit col d'oiseau tout fol.

IV

LE COURSIER

Tendant le col, ouvrant le bec, l'oiseau,
Ouvre aussi, tout beau,
Ses p'tit's ailes d'amour, mesdames,
Ouvre aussi, tout beau,
Ses p'tit's ailes dans l'air nouveau.

Ailes en l'air, que dit-il à l'enfant?
Il dit en son chant,
En son p'tit chant d'amour, mesdames,
Il dit en son chant :
« — Frère, tu n'as pas l'air méchant.

» Non, point méchant!... mais un peu fol, je croi...
» Si tu veux, ma foi!
» Par ma p'tit' foi d'amour, mesdames,
» Si tu veux, ma foi!
» C'est dit, je t'emmène avec moi.

» C'est dit, c'est fait! Comme tu n'es pas gros,

» Par monts et par vaux,
» C'est vot' chemin d'amour, mesdames,
» Par monts et par vaux,
» Je vais t'emporter sur mon dos. » —

Sur son dos, vite, il n'en fait un ni deux,
D'un élan joyeux,
Un p'tit élan d'amour, mesdames,
D'un élan joyeux,
L' voilà qui monte dans les cieux.

V

LA TOUR D'AMOUR

Il monte, il monte, et si haut il monta
Qu'une tour déjà,
Un' p'tite tour d'amour, mesdames,
Qu'une tour déjà
Ne lui semblait plus qu'un iota.

Plus qu'un iota! quoiqu'elle eût, les passant,
De pieds plus d'un cent,
Cent petits pieds d'amour, mesdames,
De pieds plus d'un cent,
Cent pieds de marbre éblouissant.

Cent pieds de marbre ! une autre en compte autant
D'ivoire éclatant,
Vos p'tits éclats d'amour, mesdames,
D'ivoire éclatant;
Mais il s'en va toujours trottant.

Toujours trottant, il découvre à la fin
Une tour d'or fin,
De ce p'tit or d'amour, mesdames,
Une tour d'or fin,
Que son coursier regarde en vain.

Son coursier passe, alors il tourne à *dià*
Vers la tour du Dia...
La tour du Diamant, mesdames,
Vers la tour du Dia...
Où son coursier lui dit : holà !

VI

L'AIR EN SI BÉMOL

Sur cette tour il entendait ainsi
Chanter la sol si,
Un petit si d'amour, mesdames,
Chanter la sol si,
Un petit si, couci-couci.

Quand c'petit si se fut mieux éclairci,
Il disait : — « Cher si...
» Cher p'tit sire d'amour, mesdames, »
Il disait : « Cher si...
» Cher p'tit sire d'amour transi.

» Si, disait-il, si, si tu sais aimer,
» Si faut-il fermer
» Fermer la tour d'amour, mesdames,
» Si faut-il fermer
» Sur toi la tour, et me charmer. » —

Mais qui charmer? qui se montre à demi?
C'était un p'tit mi...
Un p'tit minois d'amour, mesdames,
C'était un p'tit mi...
Un p'tit minois, point endormi.

Ce p'tit minois avait de blonds cheveux,
Avec de p'tits yeux,
De grands p'tits yeux d'amour, mesdames,
Avec de p'tits yeux,
De grands p'tits yeux d'amour, tout bleus.

« — Viens! disait-il, quand l'autre s'approcha,
» Viens! sois mon p'tit chat,

» Mon p'tit chagrin d'amour, mesdames,
» Viens ! sois mon p'tit chat,
» Mon petit chat, mon p'tit pacha.

» Mon p'tit pacha, tu seras mon destin,
» Et moi, ton lutin,
» Un p'tit lutin d'amour, mesdames,
» Et moi, ton lutin,
» Ton p'tit lutin d'amour mutin.

» Ton p'tit lutin du matin jusqu'au soir,
» Mais sans nul trait noir,
» Vos p'tits traits noirs d'amour, mesdames,
» Mais sans nul trait noir ;
» J'en fais serment par mon miroir.

» J'en fais serment, je t'aimerai d'amour.
» De même, à ton tour,
» A vot' p'tit tour d'amour, mesdames,
» De même, à ton tour,
» Un an va te paraître un jour. » —

VII

LE JARDIN DES POMMES D'OR

Trois ans trois jours, notre amoureux garçon
Vécut en prison

En p'tit' prison d'amour, mesdames,
Vécut en prison,
Prison d'amour, point de rançon.

Trois ans trois jours ! mais le matin suivant,
Il était rêvant,
Rêvant d'un autre amour, mesdames,
Il était rêvant,
Rêvant d'amour, le nez au vent.

Le vent le prit et l'emporta soudain
Dans un autr' jardin,
Nouveau jardin d'amour, mesdames,
Dans un autr' jardin,
Le jardin d'amour est sans fin.

Vaste jardin, car c'est celui de l'Air,
Jardin que l'éclair,
Le moindre éclair d'amour, mesdames,
Jardin que l'éclair
Laboure mieux qu'un soc de fer.

Jardin montant et qui n'est pas très-sûr,
Sans tours et sans mur,
Sans un p'tit mur d'amour, mesdames,
Sans tours et sans mur,
Sinon bâtis de fin azur.

Jardin planté (pour vous le peindre encor)
Planté d' pommes d'or,
De p'tit's pommes d'amour, mesdames,
Planté d' pommes d'or,
Planté d'étoiles, son trésor.

Son beau trésor, ah! mais qu'il faut souffrir
Pour le conquérir,
Un' p'tit' conquêt' d'amour, mesdames,
Pour le conquérir,
Un' p'tit' heure avant de mourir.

Un' p'tit' heure on aura sur le front,
Après maint affront,
Maints p'tits affronts d'amour, mesdames,
Après maint affront,
Une étoile pour chaperon.

Ce chaperon fait suer sang et eau;
Mais on s' croit si beau,
Beau comme un p'tit amour, mesdames,
Mais on s' croit si beau,
Qu'on y peut bien risquer sa peau.

VIII

LE FANTOME

« Ne risquant rien l'on n'a rien... » A ce mot,
Il part au galop,
C'p'tit galopin d'amour, mesdames,
Il part au galop,
Le vent lui prêtant son chariot.

Chariot qui fait belle course au clocher,
Et dont le cocher,
Un p'tit cocher d'amour, mesdames,
Et dont le cocher
Sur le siége vient se percher.

Mais quel cocher !... Un long fantôme bleu,
Qui lui dit : « Mossieu,
» Mon p'tit mossieu d'amour, mesdames,
Qui lui dit : « Mossieu,
» Vous voulez donc jouer gros jeu.

» Le jeu du vent, de la gloire et du bruit,
» De tout ce qui luit,
» L'amour, c' p'tit ver-luisant, mesdames !
» De tout ce qui luit,
» Mais pour retomber dans la nuit.

» Dans la nuit donc votre nom brillera :
» Faites votre pas,
» Vot' patatra d'amour, mesdames,
» Faites votre pas,
» Vot' patatra retentira.

» Retentira chez nos derniers neveux »....—
— « Eh bien, *je le veux*,
(C'est le p'tit mot d'amour, mesdames,)
» Eh bien, je le veux ! »
Dit notre jeune aventureux.

IX

LE SAUT PÉRILLEUX

Aventureux : car la nue aussitôt
Lui fait faire un saut,
Un beau p'tit saut d'amour, mesdames,
Lui fait faire un saut,
Un saut en bas, un autre en haut.

De bas en haut, l'éclair de même aussi
Au corps l'a saisi,
Par son p'tit corps d'amour, mesdames,
Au corps l'a saisi,
Q' son p'tit corps en est tout noirci.

Et tout noirci, l'éclair l' lance si haut,
Qu'il en rest' tout chaud,
Tout chose (on l'est d'amour, mesdames),
Qu'il en rest' tout chaud,
Tout chose, et sot bien comme il faut.

Bien comme il faut le voilà, d'un seul bond,
Qui saute au plafond,
Un plafond d' p'tits amours, mesdames,
Qui saute au plafond,
Au plafond du ciel vaste et rond.

Vasté plafond d'azur tout lambrissé,
Et tout rehaussé,
Tout rehaussé d'amour, mesdames,
Et tout rehaussé
De p'tits clous d'or, — je l'ai pensé.

X

LA BONNE ÉTOILE

« Je l'ai pensé, » — me dites-vous d'abord :
Mais que fit encor,
Encor c' p'tit bout d'amour, mesdames,
Mais que fit encor
Un' p'tite étoile aux cheveux d'or?

D'un d' ses cheveux, rayon le plus subtil,
Elle tresse un fil...
Un p'tit filet d'amour, mesdames,
Elle tresse un fil...
Filet d'amour sans nul péril.

De ce filet, parmi les airs cherchant,
Elle va pêchant,
A la p'tit' pêch' d'amour, mesdames,
Elle va pêchant
Not' p'tit voyageur trébuchant.

Il trébuchait, son corps en deux plié,
Pendant à moitié,
Une moitié d'amour, mesdames,
Pendant à moitié,
Ne sachant plus où mettre pié.

Mais par le pied voilà qu'il se sent pris
Comme une souris,
Un' p'tit' souris d'amour, mesdames,
Comme une souris
Qui trotterait dans les lambris.

Des hauts lambris du ciel au loin voûté,
L'étoile a jeté,

D'un bon p'tit jet d'amour, mesdames,
L'étoile a jeté
Son p'tit filet tout argenté.

Filet d'argent, qu'elle retire à soi,
Et tout en émoi,
En p'tit émoi d'amour, mesdames,
Et tout en émoi,
Elle ajouta : — « Prends garde à toi !

» Prends garde à toi ! retourne en ta maison.
» C'est une leçon,
» Un' p'tit' leçon d'amour, mesdames,
» C'est une leçon !
» Et ta mère en a le frisson.

» Ta pauvre mère, elle pleure là-bas,
» Et te tend les bras,
» Les meilleurs bras d'amour, mesdames,
» Et te tend les bras ;
» Cours t'y jeter, ne tarde pas. » —

Et sans tarder lui prêtant un rayon,
Ce léger wagon,
Léger wagon d'amour, mesdames,
Ce léger wagon
L'a déposé sur le gazon.

Sur le gazon quand il s'est retrouvé,
Il dit : « J'ai rêvé ! »
Un p'tit rêve d'amour, mesdames,
Il dit : « J'ai rêvé,
» Rêvé tout ce qui m'est arrivé.

» Rêvé... : pourtant !... mais si, mais oui, mais non !
» Rêvé... : pourtant !... mais si, mais oui, mais non !
» Ma mère, oh ! pardon !
» Ma mère, oh ! pardon ! »
Un p'tit pardon d'amour, mesdames !
« Ma mère, oh ! pardon !... »
Et c'est la fin de la chanson.

LA RECHERCHE

Je m'en allais triste et dolent,
La voix de mon cœur me parlant,
Cherchant toujours, toujours allant....
Mes pas, mes pas
S'en vont toujours, n'arrivent pas!
Je regardais, sombre ou dormante,
La mer humaine, et sa tourmente,
Soit qu'elle rie ou se lamente...
Mes yeux, mes yeux,
Quand verront-ils ce que je veux!

Oh! la beauté! lys de blancheur;
OEil du matin dans sa fraîcheur;
Premier printemps, première fleur!...
Mes pas, mes pas
S'en vont toujours, n'arrivent pas.

Elle sourit, et sur sa trace
Tout est rayon, sourire et grâce,
Eclair charmant.... qu'un souffle efface !...
Mes yeux, mes yeux,
Quand verront-ils ce que je veux !

Sur le plus haut des pics déserts
Je suis monté, mais dans les airs
Montent toujours les cieux ouverts...
Mes pas, mes pas
S'en vont toujours, n'arrivent pas.
Là, j'ai beau suivre, en ma démence,
Oh ! de la vie oh ! chaîne immense !
Ce qui finit et recommence.....
Mes yeux, mes yeux,
Quand verront-ils ce que je veux !

O toi, pourtant, qui le promets,
Quand trouverai-je ces sommets
Où l'on demeure pour jamais !...
Mes pas, mes pas
S'en vont toujours, n'arrivent pas.
Lumière encore inaccessible !
Seul rayon vrai, fixe et paisible !
Oh ! quand verrai-je l'invisible !...

Mes yeux, mes yeux,
Quand verront-ils ce que je veux!

— En vain tes yeux, toujours cherchant,
Ont vu l'aurore et le couchant,
L'étoile au ciel, la fleur au champ :
Tes pas, tes pas
S'en vont toujours, n'arrivent pas.
Mais dans ton cœur regarde, écoute!
Je suis la voix, je suis la route;
C'est là! suis-moi! mais point de doute!
Tes yeux, tes yeux
Verront alors ce que tu veux.

Sois attentif! regarde bien!
T'ai-je jamais failli sur rien?
Mais loin de moi, sans mon soutien,
Tes pas, tes pas
S'en vont toujours, n'arrivent pas.
Devant toi j'ôte ou mets l'obstacle :
C'est là le simple et juste oracle,
De tous les jours c'est le miracle!
Tes yeux, tes yeux
Voient déjà là ce que tu veux.

DANS LE SILLON

AVEC MON PÈRE

Quelle est ta pensée, ô mon père,
A ton labour, par ce beau temps?
Vivre est si doux! et de la terre
Les cieux même ont l'air si contens.
Dans leur sourire elle est bercée,
Tout le réflète autour de soi.
Mon père, quelle est ta pensée
Dans le sillon où je marche avec toi.

Sous ta main ferme se balance,
La charrue au rude éperon,
Qui mord le sol, part et s'élance
Comme l'esquif sous l'aviron.
Vaillans héros du labourage,
Sous le joug, leur force, et ta loi,

Froment, Lion font plus d'ouvrage,
Dans le sillon quand je marche avec toi.

Ainsi cheminant côte à côte,
Au bout du champ nous parvenons,
Et, reprenant sans point de faute,
A l'autre bout nous retournons.
Sentier béni ! route prospère !
Point d'abîme, de vague effroi !
Mon plus beau voyage, ô mon père,
Dans le sillon quand je marche avec toi !

— Mon enfant, je pense au Qui vive
De la sentinelle du port
Où chacun, pour gagner la rive,
Boit l'onde amère de la mort.
Ton voyage à peine commence,
Ton jour se lève ; mais, pour moi,
Je pense à l'ombre qui s'avance
Sur mon sillon, où je marche avec toi.

— A ce beau jour qui dit : Espère !
A ce soleil brillant et doux
Souris pourtant, souris, mon père,
Comme le ciel penché sur nous.
Dans nos cœurs et de monde en monde

Dieu sème la vie et la foi.
Crois-en ce bonheur qui m'inonde,
Dans le sillon quand je marche avec toi.

Eysins, 1839.

—

EPILOGUE

Ainsi disais-je; et puis vint l'âge;
Et dès lors le soir a bruni
Mon sillon, pauvre labourage!
Celui de mon père est fini.
Mais aux champs d'éternelle aurore,
O mon père, je te revoi,
Et là je me retrouve encore
Dans un sillon où je marche avec toi.

Paris, 1854.

LE CLAIR DE LUNE

ne' plenilunii sereni

Dante

A Mme Cécile C**

—

Qui ? moi, que je redise encore
La lune en son plein radieux,
Jouant sur la plage sonore
Avec le flot mélodieux !

Pour vous, pour ce front qui rayonne,
Elle est à son plus haut sentier ;
Mais pour moi, que l'ombre couronne,
Elle est à son dernier quartier.

Pour vous, des nuits elle est la reine,
Déesse au virginal essor,

Dansant à la clarté sereine
Avec ses sœurs aux cheveux d'or.

Pour moi, c'est une vieille fée,
Passant le soir au coin des bois,
Et d'une voix lente, étouffée,
Murmurant des mots d'autrefois.

De la feuille pâle et jaunie
Elle est coiffée, et ce rayon
Dont on dirait qu'elle s'appuie,
Est sa baguette, son bâton.

Comme un voile, à son front qui penche
Un long nuage s'est fixé;
Il y creuse une ride blanche,
Sillon stérile du passé.

Elle me dit pourtant des choses
Douces au cœur; oui, je l'entends
Qui mêle à mes pensers moroses
Les images d'un heureux temps!

Avec elle je vois descendre
Sur les croupes des monts en fleur,
Tant d'être chers, au regard tendre,
Que je n'ai plus que dans mon cœur.

Ils ont, durant les nuits pensives,
Ses blancs rayons pour blancs linceuls
Et sur le lac, joignant les rives,
Son chemin d'or, fait pour eux seuls.

Amis, parens, mon fils, mon père,
Celle qui les reçut ici,
Du pauvre enfant seconde mère,
Et que mes yeux pleurent aussi;

Une autre encor, non moins absente
De son hospitalier manoir,
A la lumière blanchissante
M'apparaissent ainsi le soir.

Ils me regardent, ils me disent
Ce que la mort ne peut ravir;
Et dans leurs yeux mouillés qui luisent,
Je sens mon printemps reverdir.

Sur la grève ou sur la montagne,
A leurs côtés je vais m'asseoir;
Mon doux enfant les accompagne,
Et bat des mains de me revoir.

Il découvre des fleurs si belles!

Il les rapporte triomphant,
Et me les montre, puis à celles
Qui l'accueillirent tout enfant.

Elles répondent d'un sourire
Dont les cieux sont tout éclairés,
Comme au jour qui viendra nous dire :
« Vous ne serez plus séparés. »

Et ce sourire, aube divine,
Courant dans les airs argentés,
Glisse de colline en colline
Jusqu'à ceux qu'elles ont quittés.

Mon père les suit en silence
D'un œil serein et cordial.
Leur troupe ainsi monte et s'élance,
Nous saluant du haut du val.

Et là, des cimes vaporeuses,
Prenant le lumineux chemin
Qui mène aux plages bienheureuses,
Ils s'en vont, se donnant la main.

La lune alors, l'antique fée,
Relève un front plus indulgent.

Je l'aime encore ainsi coiffée
Avec ses longs cheveux d'argent.

Elle me semble aussi renaître,
Comme moi, d'un passé lointain,
Et, comme moi, se reconnaître
Aux lieux qu'elle a vus le matin.

Enfin, sur l'onde qui l'appelle,
Elle glisse d'un pas si doux,
Que je la revois jeune et belle.....
N'est-ce pas la voir comme vous?

Bury, près Clarens,
août 1852.

LES ANIMAUX MALFAISANS

—

A mon fils Edouard

Mon enfant, la forêt profonde
Nous entoure de toutes parts,
Vaste forêt couvrant le monde,
Pleine de loups et de renards.
Vois-tu briller parmi les branches,
Comme un éclair.... regarde bien!..
Briller dans l'ombre ces dents blanches....
— Où, mon père?... où?.. je ne vois rien.

Tu ne vois pas ces loups qui rôdent,
Guettant l'agneau dans le ravin,
Ni ces renards qui toujours fraudent
L'œil du limier, tant soit-il fin!

Tu ne vois pas dans sa malice,
Avec son poison pour tout bien,
Cette vipère qui se glisse!...
— Où, mon père?... où?... je ne vois rien.

Mais là tu vois, là, qui circule,
Cette fouine au hardi museau,
Faisant main basse, sans scrupule,
Au jeune nid d'un pauvre oiseau?
Qu'il était gai, sous la feuillée,
Des bois l'aimable musicien,
Chantant dès l'aube à la veillée!
— Où, mon père?... où?... je ne vois rien.

N'entends-tu pas l'atroce rire
D'une hyène sur les tombeaux?
Le crocodile qui soupire,
Comme l'enfant, dans ses roseaux?
N'entends-tu pas au moins la pie
Qui se dit bon historien,
Et pense faire une œuvre pie?..
— Où, mon père?... où?... je ne vois rien.

Eh bien, tu ne tarderas guères.
Hélas! trop tôt tu comprendras
Les sots et les méchants vulgaires,

Les petits, les grands scélérats.
Combien de gueules pantelantes,
Libres, sans cage et sans lien,
Qui manquent au Jardin des Plantes!....
— Où, mon père?... où?... je ne vois rien.

OH LA LA!

Oh là là! le malheur m'arrive.
A vingt ans qui m'eût dit cela?
Le sort fait donc de ces tours-là,
Sans crier gare ni qui vive!
Oh là là!

Palais, chaumières, champs et villes
Ont l'habitude de cela :
Passez par-ci, passez par-là,
Sur vous il pleut, il pleut.... des tuiles.
Oh là là!

Je ne veux du mal à personne.
Si j'en dis gros comme cela,
Je m'en repens; je suis bon là!
Sur moi la grêle aussi résonne.
Oh là là!

Riche de quelque idée en tête,
D'un peu d'argent outre cela,
Je suis pris pour dupe.... et voilà!
Mais par un monsieur fort honnête.
Oh là là!

D'un ami je faisais ma joie.
Je lui disais ceci, cela,
Tout... Mais j'apprends que là, puis là,
De sa langue j'étais la proie.
Oh là là!

J'en eus un autre : il était triste,
D'autant plus aimé pour cela.
Quand je lui dis : « Viens m'aider là, »
Il répondit : « Que Dieu t'assiste! »
Oh là là!

J'avais rêvé de grandes choses,
Un beau livre, mieux que cela!
Mais tout s'en va de çà, de là,
Couronnes de chêne et de roses.
Oh là là!

Et cependant le jour plus pâle
Semble dire comme cela :

» Adieu! je pars, je vais par là
» Où tu viendras, où tout s'exhale. »
Oh là là!

Méchanceté, sottise, envie,
Rires et pleurs sur tout cela,
On nomme donc ce beau jeu-là
Le jeu du monde et de la vie!
Oh là là!

A MADAME DE S....

En lui envoyant les *Chansons lointaines*.

Allez, Muse légère, et n'ayez point de peur!
Je le sais : votre voix n'est qu'un filet à peine,
Un filet d'eau qui chante au détour de la plaine,
Suivant à petits pas son petit bord en fleur.

Vous n'avez ni l'éclat ni l'accent d'une reine;
Le teint hâlé, pieds nus, au gré de votre humeur
Vous marchez, vous rêvez et, la chose est certaine,
Vous dites beaucoup trop ce qui vous pèse au cœur.

Allez pourtant! car celle à qui je vous adresse
A souffert comme vous, en a mieux profité :
Son sourire n'a rien d'amer en sa tristesse;

Que d'indulgence unie à la sincérité!
Que d'âme en son esprit, de charme en sa bonté!
C'est l'aimable rayon sans aucun trait qui blesse.

AUTRE ENVOI

—

A M. Charles Gleyre

Voulez-vous donc, Ami, que je vous donne
Ce peu de miel que j'ai pris ce matin
Sur une fleur au calice argentin,
Coupe d'abeille, où sa chanson bourdonne?

La fleur croissait au bord d'un mont lointain.
Mais, sur la pente effeuillant sa couronne,
Le vent du soir l'emporte, et tourbillonne :
Elle eut son jour, elle a notre destin.

Son miel pourtant, aux ailes de la rime,
Sonore abeille en haut prenant l'essor,
Trompe l'espoir du dévorant abîme.

Je vous l'envoie. Oh! que n'est-il tout d'or,
Tout imprégné des parfums de la cime!....
Mais c'est le vôtre, Ami, qu'un tel trésor.

A MADAME MA FEMME

Si vous étiez, Madame, et moins belle et moins fière ;
Si vous aviez des yeux moins noirs, moins pénétrans,
Un front moins couronné de tranquille lumière,
Un moins simple maintien, des airs plus conquérans ;

Si vous aviez reçu, de moins pure matière,
Cette beauté moins haute, aux secrets bien plus grands,
Où l'art vient au secours de nature ouvrière
Et, comme les habits, fait les corps différens ;

Si votre esprit de feu ne pouvait tout prétendre ;
Si votre cœur était moins profond et moins tendre ;
Si le bonheur qu'il donne était moins vif, moins doux,

Vous ne me verriez pas noir, maussade, jaloux,
Dur, méchant même ; enfin, dût-on me mener pendre,
Incapable d'aimer aucune autre que vous.

CLAIRETTE.

Clairette, vous me permettez
De vous traiter comme ma fille,
De vous dire vos vérités
Comme un vieux grondeur de famille.

Eh bien, je vous dirai d'abord
Que vous êtes beaucoup trop franche :
Votre pensée a ce grand tort
D'être toujours en robe blanche.

Pourquoi ne feignez-vous jamais?
Est-ce le tout d'être discrète?
Mentir vous ferait peur : eh mais,
Chacun ne ment-il pas, Clairette?

On ment de la langue et des yeux,
On ment de la voix et du geste.
Le mensonge est si gracieux !
Rien de si gauche qu'un Alceste !

Composez donc votre maintien :
C'est le grand art, le don suprême.
On ment aux autres pour un rien;
En tout, on se ment à soi-même.

Ensuite, vous vous figurez
Le savoir une grande affaire :
La grande affaire, vous verrez,
Clairette, c'est le savoir-faire.

Le moindre livre vous sourit,
Jaune, gris, bleu, les vers, la prose;
Mais nulle feuille où l'on écrit,
Ne vaut une feuille de rose.

Vous voudriez faire le tour
De la science et de l'histoire.
La Fontaine l'a dit un jour :
« Tout cela, c'est la mer à boire. »

Vous aimez aussi les oiseaux,
Et toute espèce de musique,
Excepté ces grands airs nouveaux,
Qui n'auront jamais rien d'antique.

A ces morceaux tout brillans d'art,

Mais où l'idée est fort prudente,
De Beethoven et de Mozart
Vous préférez le moindre andante!

Hændel et Haydn sont vos amis.
Allons! je vous le dis sans voiles,
C'est aimer, est-ce bien permis!
Le chant des fleurs et des étoiles.

Vous allez même jusqu'au Bach :
C'est du vieil or pur que ses fugues;
Mais sur le nom jugez du sac :
Autant vaudrait s'appeler Hugues.

Quelle idée encor, vers le soir,
D'aller, l'âme en paix et rêveuse,
Sous les grands ormes vous asseoir,
Avec la mousse pour causeuse!

Ou le matin, dans les halliers,
En jeune biche reposée,
De ne craindre pour vos souliers
L'herbe haute, ni la rosée!

Ou bien, à toute heure du jour,
Cherchant quelque fleur buissonnière,

De courir faire un petit tour
Au moins dans la genevrière !

Avouez-le, n'êtes-vous pas
Assez folle, quand tout sommeille,
Pour essayer d'ouïr tout bas
Ce chant qui n'est pas pour l'oreille ?

Quand tout s'efface à l'horizon,
La nuit, sous ce grand ciel paisible,
Il vous semble être en la maison
Du Père et du Chef invisible.

La vallée où nous marchons tous,
Pour vous est celle du mystère :
Vraiment, Clairette, y pensez-vous ?
Mais il fait grand jour sur la terre !

Ainsi, vous êtes, en un mot,
Trop sérieuse ou trop naïve.
Le monde est léger, triste ou sot :
Comme il vit il veut que l'on vive.

Le clair ruisseau qui, dans les prés,
Fait maint détour dont il s'amuse,
Vaut-il des flots droits et serrés
Se rengorgeant dans leur écluse ?

Une abeille, en son vol léger,
Qui va, qui vient, et qui travaille,
Vous plaît mieux, j'en voudrais gager,
Qu'une guêpe à la fine taille.

Dans tout cela, le compte est clair,
Laissant à d'autres le solide,
Vous faites des rêves en l'air,
Tandis qu'ils en font dans le vide.

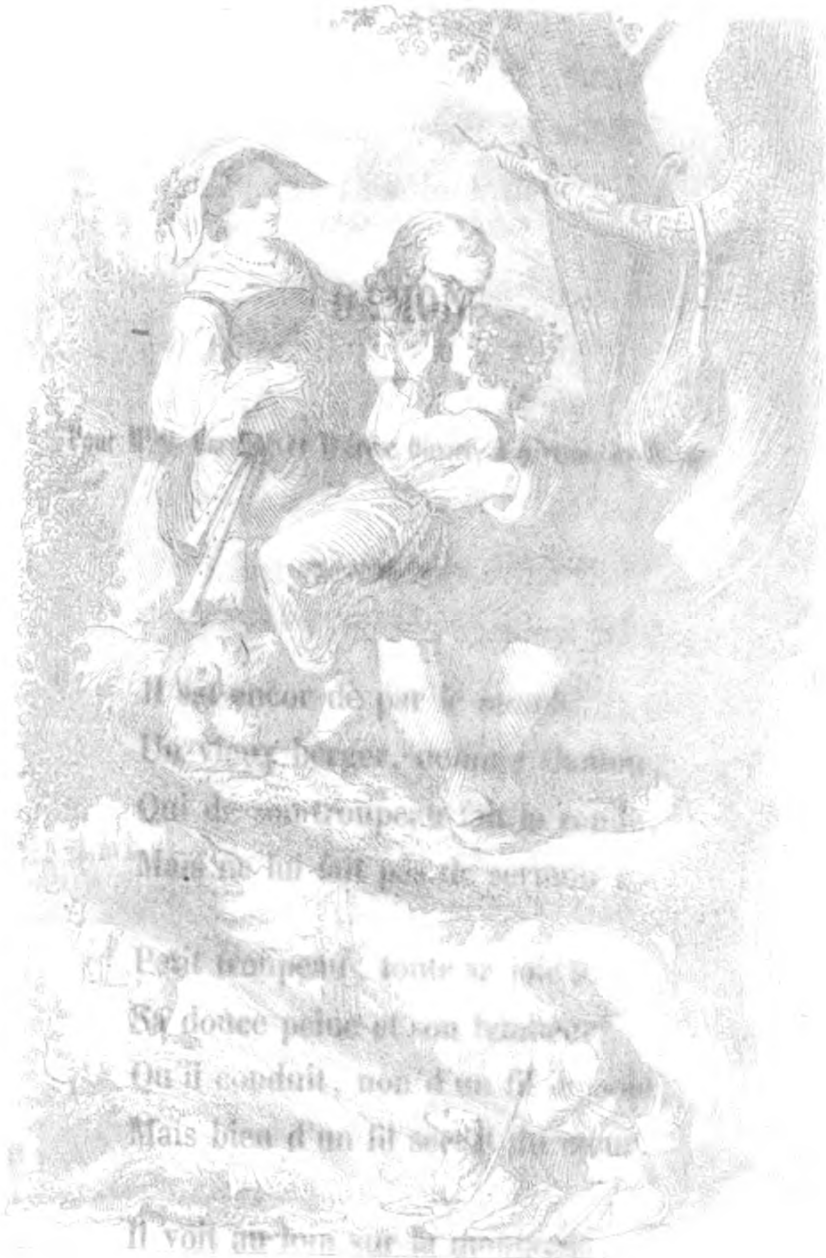
J'ai vu l'oiseau, de ses chansons
S'égayant seul, de branche en branche;
J'ai vu la fleur, dans les buissons,
Riant sous sa corolle blanche;

J'ai vu, cachée au fond des bois,
Une source aimable et secrète,
Et c'est ainsi que je vous vois,
Mais c'est votre faute, Clairette.

G. Roux del. E. Willmann sc.

DAMON.

Ed. Metnay, Editeur. Imp.ie Delamain et Sarazin, 8 r. Gît-le-Cœur Paris



DAMON

Pour Mlles Caroline et Thérèse Olivier, à Givrins, en Suisse.

Il est encor de par le monde
Un vieux berger, nommé Damon,
Qui de son troupeau fait la ronde,
Mais ne lui fait pas de sermon :

Petit troupeau, toute sa joie,
Sa douce peine et son bonheur,
Qu'il conduit, non d'un fil de soie,
Mais bien d'un fil secret du cœur.

Il voit au loin sur la montagne,
Toujours grimpant sans y songer,
Trop haut pour qu'il les accompagne,
Deux chevrettes au pied léger.

Du regard ou de la pensée,
Jamais de vue il ne les perd;
Même en marchant tête baissée,
Il les suit d'un œil très ouvert.

L'une, petite, à tête brune,
Se glisse dans tous les buissons,
Et s'y faufile, que pas une
N'y met de plus gentes façons.

Elle en ressort tout inondée
De feuillage aux mille senteurs :
Ainsi, du moins, dans son idée,
La voit Damon sur ces hauteurs.

L'autre, plus grande, et moins folâtre,
Mais l'œil aussi bien éveillé,
Debout sur la roche grisâtre,
Ou sur le fin gazon mouillé,

De la petite fait la garde,
Tout en pensant au vieux Damon,
Resté là-bas, qui les regarde,
Les mains jointes sur son bâton.

A ses genoux, couché par terre,

Son chien regarde aussi là-haut
Ce que le maître considère,
Le devinant, ou peu s'en faut.

La panetière, peu dodue,
Contient du pain et quelques noix,
Et la musette, détendue,
N'a plus qu'un seul filet de voix.

Pauvre musette! à son aurore,
Ces bois en ont aimé les sons;
Damon lui-même en tire encore
Par-ci par-là quelques chansons.

Et sur le buis, sans qu'il y pense,
Voilà ses doigts tous à leur rang,
Et son coude presse en cadence
L'outre sonore au vaste flanc.

Sa voix tantôt monte ou s'abaisse,
Semble se taire, et de nouveau
C'est une onde qui passe, et laisse
Passer après tout le ruisseau.

Les deux chevrettes, qui l'entendent,
Lèvent la tête à ce signal.

De la montagne elles descendent
Par les rochers ceignant le val.

Et lui, toujours enflant sa joue,
Plus il les voit se rapprochant,
Plus il s'anime, et mieux il joue,
Mêlant un sourire à son chant.

Mais il sourit comme en un rêve
Qui détache l'âme du corps,
Et qui vous porte et vous soulève
Au sein d'harmonieux accords.

Au lieu donc de ses deux gazelles,
Il voit venir à ses pipeaux,
Non moins folâtres demoiselles,
Deux bergères en grands chapeaux.

Immobile, l'aînée écoute
Le chant, d'un air plus attendri,
Et son regard vous laisse en doute
S'il se mouille ou s'il a souri.

Mais la petite, d'un fou rire,
Poursuit Damon toujours soufflant,
Et de sa barbe qu'elle tire,
Compte avec soin chaque poil blanc.

Il la saisit enfin, la place
Sur ses genoux, comme jadis,
Et là, pour se venger, l'embrasse
Deux ou trois fois, et même dix.

Mais la musette tombe à terre
Au nez du chien, moitié sur lui;
Et Damon reste solitaire....
Avec le chant le rêve a fui.

Plus de jeunes yeux de gazelles,
De pas légers sur le roc nu!
Les bergères ont pris des ailes,
Tout est parti, rien n'est venu.

Si loin, si loin est leur montagne,
Qu'une hirondelle, en vérité,
Même pour revoir sa compagne,
N'irait pas là, d'un jour d'été.

Damon, pourtant, fait ce voyage,
Sur son bâton joignant ses mains,
Plus vîte encor que le nuage;
On ne dit pas par quels chemins.

Mais quelles sont ces deux bergères

Qu'il voit ainsi les yeux fermés,
Lui sur les rives étrangères,
Elles sur les monts embaumés?

Ce sont deux fleurs proches voisines,
Dirait un auteur gracieux :
Le fait est, qu'elles sont cousines;
Mais deux sœurs ne se vont pas mieux.

Et ce Damon?.... demande un autre,
Peut-être même vous, lecteur.
Eh bien, c'est le serviteur vôtre,
Que dis-je! c'est leur serviteur.

Paris, 1854.

CHANSONS HISTORIQUES

BALLADES

ET POÈME

LA VIGNE ET LE ROSSIGNOL

—

LÉGENDE VAUDOISE

—

A mon fils Aloys

Aux premiers soirs d'automne, en jetant au foyer
Le sarment qui le fait un instant flamboyer,
Mon père, maintes fois, riant de ma demande,
M'a conté cette histoire à la veine romande.
Elle est de l'ancien temps, et mon père en savait
Beaucoup d'autres ainsi; lui seul les conservait.
Que n'ai-je, comme lui, le sens, le sel rustique,
Avec le mot pour rire, à la tournure antique,
Et sa bouche parlante, et de ses grands yeux bleus
Le trait tombant à pic, sans rien de sourcilleux!

Malin conteur, mais bon, franc, jovial et tendre,
Il disait donc (hélas! je ne puis plus l'entendre) :

Jadis le Rossignol, tant fût-il damoiseau,
Ne chantait que le jour, comme tout autre oiseau.
Parcourant les taillis, ses vertes promenades,
Du matin jusqu'au soir il faisait des roulades,
Qu'il débitait parfois, sans crainte des sergens,
Musicien de passage, à la porte des gens.
S'arrêtant à sa guise en son libre domaine,
Il chantait son grand air, quand sa voix se démène,
Qu'il se fâche, s'irrite, et qu'il semble, à genoux,
Etre quelque amoureux, comme nous sommes, nous.
C'étaient ces longs soupirs, cette plainte qu'il pousse
D'une force si tendre et d'une voix si douce,
Puis ce fin battement où son bec est si gai
Qu'on le dirait une aile.
Or, vous savez qu'en mai,
La Vigne aussi, parfois sans trop consulter l'heure,
Prend ses ébats, tandis qu'en avril elle *pleure* :
C'est le mot, et, de vrai, la vigne en sa saison,
Comme nous, par des pleurs commence sa chanson.
Cette première larme où boutonne la vigne,
Tient déjà, cependant, de sa liqueur maligne,
Et bientôt elle en tire, en jets capricieux,

Courant de çà de là, son fil malicieux.
C'est une originale, une fille très belle,
Mais coquette; il est bon d'être en garde contre elle :
Elle a de ces façons d'attirer les passans,
Puis de leur faire perdre et l'esprit et le sens.

Une nuit que, malgré le plus beau clair de lune,
Le rossignol dormait sans peur ni honte aucune,
Car il se couchait tôt, comme un bon ouvrier
Qui devance le jour sans se faire prier,
La vigne, ce soir-là, d'une mouche piquée,
Et de son humeur folle encor plus attaquée,
Jalouse, ou par caprice ou par semblant d'amour,
Se dit qu'au beau dormeur elle joûrait un tour.
Rampant le long du bord, la mauvaise s'approche
Et, déployant son rets, la voilà qui s'accroche
Aux branchages touffus, arrondis en berceau
Sur le chanteur ailé dormant près du ruisseau.
Ecartant doucement les feuilles, la coquette
Se glisse, et s'insinue, et l'observe, et le guette,
Puis, sûre du moment, laisse couler tout beau
Son fil, comme un pêcheur sa ligne au fond de l'eau,
Le guide vers le nid à l'étroite embrasure,
Le tient d'aplomb, le tord, le replie, et mesure
Juste le peu d'espace, et sous l'oiseau dormant,

Gardant de le toucher, finement, finement,
Avance : le dormeur secoue un peu son aile,
Mais sans en retirer son bec ni sa prunelle;
Et la traîtresse, enfin, lui passe autour du cou
Son long fil recourbé, comme on passe un licou.
Il s'éveille, il se tâte, il cherche à l'aveuglette,
Veut fuir; mais il se sent pris à la cordelette.
Il se tait; il écoute.... et de tout son essor
S'enlève; mais dans l'ombre on le retient encor.
Il chante alors, il dit sa chanson la plus belle,
Prie, accuse, gémit; mais s'en rit la cruelle!!
Et de nœuds redoublés, de tout un réseau vert
Le nid, comme le maître, est bientôt recouvert.

Le pauvre prisonnier mordit en vain sa cage;
En vain l'aube éveilla tous les nids du bocage :
Point de porte! Le jour allait même baissant,
Lorsque la vigne enfin le tint quitte; et passant
A de nouveaux exploits, toujours folle et rusée,
Dressa d'autre côté son piége et sa visée,
Si bien qu'elle s'éprit d'un jeune sansonnet
Qui chantait sans rien dire, et qui déraisonnait.

Dès lors le rossignol, ne croyant plus en elle,
S'en méfie : il dort moins pour mieux garder son aile.

Quand la terre est dans l'ombre, et que l'étoile luit,
Levant la tête au ciel, il chante aussi la nuit.

Mon père, maintes fois, riant de ma demande,
M'a conté cette histoire à la veine romande.

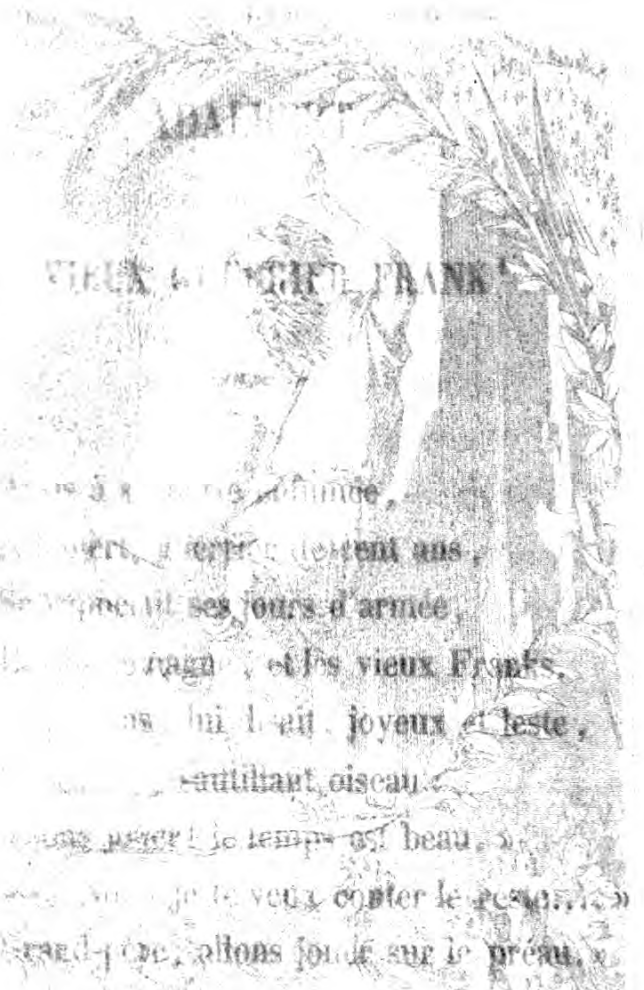
ADALBERT

OU

LE VIEUX GUERRIER FRANK[1]

Assis à sa porte enfumée,
Adalbert, guerrier de cent ans,
Se rappelait ses jours d'armée,
Et Charlemagne, et les vieux Franks.
— « Viens ! lui disait, joyeux et leste,
Un enfant, sautillant oiseau :
Allons jouer ! le temps est beau. »
— « Non ! je te veux conter le reste.... »
— « Grand-père, allons jouer sur le préau. »

[1] Le moine de Saint-Gall qui, vers le dixième siècle, a écrit l'histoire populaire de Charlemagne, raconte qu'il tenait ses récits d'un vieux guerrier frank, nommé Adalbert, lequel le prenait, tout enfant, entre ses genoux, pour lui dire ses souvenirs du grand empereur : — « Mais je m'échappais et j'aimais mieux aller jouer », ajoute celui qui nous les a conservés et qui, devenu chroniqueur, se repentit sans doute de n'avoir pas mieux profité de la mémoire du vieux *grognard* carlovingien.



Jules Hebert del. *E. Willmann sc.*

ADALBERT.

Ed. Methay, Editeur. *Imp.ie Delamain et Sardain, Bd Gît-le-Cœur Paris*

— « Je te dirai de Charlemagne,
De Charlemagne et de Roland,
Comme ils allaient par la montagne,
La lance au poing, l'épée au flanc.
En vain sur nos têtes s'amassent
Pics et glaciers, rempart nouveau :
Au sommet flotte le drapeau... »
— « Voilà des papillons qui passent!
Grand-père, allons jouer sur le préau. »

— « Nous descendons, peuple innombrable;
Sa seule voix fait trembler l'air.
Sous le sapin et sous l'érable,
Partout résonne et luit le fer.
Le fer! nos mains le fertilisent;
Plantons le fer sur le coteau;
Le fer est notre noir rameau[1]... »
— « Voilà, là-bas, des fleurs qui disent :
Grand-père, allons jouer sur le préau. »

— « Je te dirai l'âpre furie
Du géant Cisher-le-Faucheur :
Une armée était sa prairie,
Des guerriers, l'herbe à sa hauteur.

[1] « Oh! que de fer! que de fer! *ferrum, heu! ferrum!* » dit le chroniqueur en parlant de l'armée de Charlemagne.

Trempé de sanglante rosée,
Dans les noirs greniers du tombeau
Il jetait ce foin par monceau... »
— « Vois la belle nue embrasée !
Grand-père, allons jouer sur le préau.[1] »

— « A Rome un cri se fait entendre :
Gloire et victoire a l'Empereur[2] !
Les vieux morts tremblent dans leur cendre ;
Les vivans meurent de terreur.
Rois et peuples, tous s'agenouillent,
Et tous, sous le même niveau,
Baisent l'impérial manteau... »
— « Voilà des oiseaux qui gazouillent !
Grand-père, allons jouer sur le préau. »

— « Nous irons guerroyer le More,
Soulever la terre et la mer,
Dans sa couche éveiller l'Aurore,
Et lancer au ciel notre éclair.
Celui que célèbre ma bouche,

[1] Le géant Cisher fauchait les hommes par centaines ; quand il allait à la guerre contre les Wendes et les Bohèmes, il en rapportait huit ou dix sur son épaule, « enfilés à sa lance comme des grenouillettes, disait-il, et *murmurant là je ne sais quoi.* »

[2] Ce fut l'acclamation dont le peuple salua Charlemagne à son couronnement.

Brandit en ses mains le fléau.
Qu'il est terrible ! qu'il est beau !... »
— « Voilà le soleil qui se couche !
Grand-père, allons jouer sur le préau. »

L'ÉVÊQUE BERTHOLD

(Historique)

Berthold, évêque de Lausanne,
A convoqué tous ses vassaux.
Dans le cloître aux légers arceaux,
Chacun range sa pertuisane.
L'évêque pieux et guerrier,
Au chœur est encore à prier.
Il va partir, il fait le grand voyage
Des seigneurs, des serfs et des rois;
Jérusalem est son pèlerinage :
Berthold a pris la croix.

Aucun retard ne le surmonte.
Il a mis ordre à sa maison,

Ses ennemis à la raison,
Le baron, le duc et le comte.
L'Alleman et le Savoyard
Laissent en paix son étendard.
Voici le jour, voici l'heure fixée,
L'instant appelé bien des fois!
Berthold n'a plus qu'une seule pensée,
Berthold a pris la croix.

Ils s'embarqueront à Venise,
Franchissant d'abord monts et vaux.
Après maints exploits, maints travaux,
Ils verront la Terre-Promise.
C'est aujourd'hui qu'on doit partir;
Tous l'ont juré sans repentir.
Ils voient d'ici, de la haute esplanade,
Les pics neigeux, les cols étroits,
Où montera, demain, leur cavalcade.
Berthold a pris la croix.

Le voilà de sa cathédrale
Qui sort, le regard ferme et doux.
Il se met encore à genoux
Sur quelque pierre sépulcrale.
Puis il revêt, en son château,
Du pèlerin le long manteau.

Sous le portail, sa blanche haquenée
Hennit; et de brillans pavois
La cour profonde est tout illuminée.
Berthold a pris la pris la croix.

L'évêque s'apprête à descendre,
L'œil toujours grave et recueilli;
Mais soudain il a tressailli.....
Quelle rumeur se fait entendre?...
On s'empresse : inutile effort!
Il pâlit; il tombe; il est mort.
Au jour fixé pour ce pèlerinage
Des seigneurs, des serfs et des rois,
Dieu le rappelle, et pour le grand voyage
Berthold a pris la croix.

LE TROUBADOUR DU COMTE PIERRE

—

(Historique)

—

Air à compléter, d'après ce refrain de batelier : *Sur l'eau, sur le bord de l'eau.*

Le vaillant comte Pierre
Avait un troubadour,
Et quand la batelière
Passe au pied de sa tour,
Peut-être elle répète
De l'antique poète
Un antique rondeau,
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Un antique rondeau,
Sur l'eau.

Le vaillant comte Pierre
Possédait maint vallon,
Et, pour son nid de pierre,
Le manoir de Chillon :
Nid planté dans les ondes,
Dont les lames profondes
Bercent le vieux château
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Bercent le vieux château,
Sur l'eau.

Autour de la muraille
Chante le flot d'azur.
Le souterrain tressaille
A ce chant libre et pur.
Enchaîné sous la voûte,
Le prisonnier écoute
A travers le barreau,
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
A travers le barreau,
Sur l'eau.

De *Petit-Charlemagne*
Ce comte eut le surnom,
Et, toujours en campagne,

Le méritait, dit-on.
Ou bien, sur la tourelle,
Il faisait sentinelle,
Regardant, du créneau,
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Regardant du créneau,
Sur l'eau.

Sous son épaisse armure,
Mieux que tout autre jeu,
Du lac le frais murmure
Le déridait un peu.
Sa barque armoriée,
L'aile au vent déployée,
Volait comme un oiseau,
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Volait comme un oiseau,
Sur l'eau.

Quand il fut vieux et triste,
Et qu'il ne pouvait plus
De l'ours suivre la piste
Sur les monts chevelus;
Sur l'onde une ballade

Calmait son cœur malade,
Au temps du renouveau,
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Au temps du renouveau,
Sur l'eau.

Car, bien que sa rapière
N'eût aucun nœud d'amour,
Le vaillant comte Pierre
Avait un troubadour,
Férald, dont le vieux comte,
C'est tout ce qui s'en conte,
Trouvait le chant plus beau,
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Trouvait le chant plus beau,
Sur l'eau.

Chantait-il les vaillances
Des héros d'autrefois,
Et les grands coups de lances,
Et les brillans tournois?
Ou bien la jouvencelle
Assise en la nacelle,
Auprès du jouvenceau,
Sur l'eau,

Sur le bord de l'eau,
Auprès du jouvenceau,
Sur l'eau?

Ou bien l'Alpe fleurie
Aux sommets de Jaman,
Clarens et Meillerie,
Et notre bleu Léman?....
Hélas! le flot de l'âge
N'a laissé sur la plage
Pas même son tombeau,
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Pas même son tombeau,
Sur l'eau.

Et nous, fils de ces rives,
Comme ce troubadour,
Sur les ondes plaintives,
Allons à notre tour;
Sans laisser plus de trace,
Allons au vent qui passe
Chanter un air nouveau!
Sur l'eau,
Sur le bord de l'eau,
Chanter un air nouveau,
Sur l'eau!

CLARIMBORD

—

(Historique)

De Clarimbord et d'Ulrich Bras-de-fer
J'ai lu ce trait d'helvétique vaillance.
Le croira-t-on dans ce siècle de fer
Qui ne croit rien à force de science?
Tout autre était la mâle confiance
De Clarimbord et d'Ulrich Bras-de-fer.

« Les ennemis!... » dit Ulrich Bras-de-fer
A Clarimbord, son compagnon fidèle.
Sans raisonner, partant d'un même éclair,
Tous deux, armés, vont faire sentinelle.
Car telle était l'amitié fraternelle
De Clarimbord et d'Ulrich Bras-de-fer.

Clarimbord dit : — « Les voilà, Bras-de-fer,
» Sous les rochers qui montent en silence !
» Si du passage ils sont maîtres, c'est clair,
» Tout le vallon est pris sans résistance;
» Et l'on aurait mauvaise souvenance
» De Clarimbord et d'Ulrich Bras-de-fer. »

— « Oui, Clarimbord : » dit Ulrich Bras-de-fer.
Et saisissant à deux mains leur épée,
Long espadon qui rayonne dans l'air,
Leur mine haute et leur jambe campée
Font, dans la nuit, une roche escarpée
De Clarimbord et d'Ulrich Bras-de-fer.

En Clarimbord croit Ulrich Bras-de-fer;
En Bras-de-fer Clarimbord se confie.
Quand l'ennemi, se tordant comme un ver,
Du défilé croit tenir la sortie,
Alors commence, à beau jeu, la partie
De Clarimbord et d'Ulrich Bras-de-fer.

Comme le blé, sous Ulrich Bras-de-fer;
Sous Clarimbord, comme l'herbe tremblante,
Les rangs coupés sentent le fil amer,
Le prompt tranchant de leur faulx ruisselante :
C'est là le foin, c'est la moisson sanglante
De Clarimbord et d'Ulrich Bras-de-fer.

— « A Clarimbord ! sus ! vite ! à Bras-de-fer ! »
Crie une voix réveillant la vallée,
Comme le vent qui réveille la mer.
Bourgs et hameaux, la Commune assemblée,
Courent à l'aide, avalanche éboulée,
De Clarimbord et d'Ulrich Bras-de-fer.

« Bien ! Clarimbord ; bien ! Ulrich Bras-de-fer !
Disent-ils tous, la bataille finie :
« Bons ouvriers ! vaillans faucheurs sans pair ! »
On les ramène en belle compagnie,
Et chacun veut toucher la main bénie
De Clarimbord et d'Ulrich Bras-de-fer.

Mais Clarimbord, mais Ulrich Bras-de-fer
Tiennent toujours à deux mains leur épée.
Le sang la colle et l'incruste en leur chair.
Ce n'est, dit-on, qu'en l'eau tiède trempée
Que se rouvrit la main rouge et crispée
De Clarimbord et d'Ulrich Bras-de-fer.

EXPLOIT D'ENFANT

Quand nous étions petits, ma mère
Nous faisait gardes du manoir.
Notre consigne était assez légère,
Mais, sous son œil de ménagère,
Devenait plus grave, le soir.

C'était d'aller fermer la porte...
Oh! je vous vois déjà railler
Si je vous dis que cette maison-forte,
A clore que nul n'entre et sorte,
Hélas! était le poulailler.

Petite voûte, basse, obscure,
Tournant le dos à la maison,
Où le renard, en cherchant aventure,
Eût fait grande déconfiture,
Sans craindre de payer rançon.

L'affaire était donc sérieuse!
Et quand venait mon tour, j'allais,
Héros suivant ma course glorieuse,
Mais la mine très-peu rieuse :
Je crois même que je tremblais.

Il fallait longer la muraille,
Deux vieilles tours, certain hangard,
Et voir au loin se dresser en bataille
La forêt, où mainte broussaille
Cachait sans doute maint renard.

Pendant que je faisais ma ronde,
Je savais de l'autre côté
Valets, servante, enfin tout notre monde....
Nul ne me suit qui me réponde!
Car le chien même m'a quitté.

Et la nuit descendait, rapide;
La neige craquait sous mes pas,
Seule jetant une clarté livide
Sur les champs déserts, dont le vide
Semblait seul me parler tout bas.

Par la route la plus prochaine
Je marchais, le front tout en eau,

Au dehors ferme, et tel qu'un jeune chêne,
Mais, à la moindre alerte vaine,
Tremblant en moi comme un roseau.

Vers un bout de pente voisine
Parfois s'échappe mon regard.
Sur les prés blancs un point noir se dessine :
C'est lui sans doute qui chemine,
C'est lui, pour sûr...., maître Renard.

Vîte! vîte! avant qu'il n'arrive,
Courons au poulailler!... j'y suis.
Haussant mes pieds, haussant ma main craintive,
Je n'ai qu'à toucher, lisse et vive,
La planchette.... j'ai fermé l'huis.

Mais les poules? terrible doute!
N'en manque-t-il point là-dedans?
Ont-elles pu gravir, jusqu'à la voûte,
L'escalier qui leur sert de route,
Sans attraper de coups de dents?

Non! à présent je me rappelle....
Le coq était sur son perchoir,
Sans nulle crainte, et le bec sous son aile;
Et notre poule la plus belle,
En s'endormant, m'a dit : Bonsoir.

Je puis partir... oh ! mais qu'entends-je ?
Un bruit d'ailes ! comment ? si tard ;
Quand tout repose, à l'étable, à la grange !...
Oh ! si j'avais, par cas étrange,
Enfermé là maître Renard.

Retenant ma voix, mon haleine,
Je soulève l'huis, mais très peu !
Mon œil s'y colle, et dedans se promène....
Point de renard. Le coq à peine
Me fait signe, et me dit adieu.

Que j'étais fou ! plus de tapage :
Ils s'arrangeaient pour mieux dormir,
Si le renard croit sauter dans la cage,
Visage de bois ! bon voyage !....
Mais encor !... je me sens frémir.

S'il était là, près de la haie,
Là, sur mon dos ! s'il m'attendait !
J'entends crier la neige, que balaie
Sa longue queue..., il vient, s'essaie,
Il va sauter.... s'il me mordait !

Avec effort tournant la tête,
Je regarde. Rien ! mais le bruit

Comme d'un pas qui se traîne et s'arrête,
Dans les buissons suivant sa quête,
Et qui rôde pendant la nuit.

Je n'en attends pas davantage,
Je prends mes jambes à mon cou.
Tours et hangar semblent à mon passage
Courir aussi comme un orage,
Et s'envoler je ne sais où.

Enfin j'arrive au seuil, je pousse
La porte, et me voilà sauvé.
Plus de renard, plus de poule qui glousse!...
Mais de ma mère la voix douce,
Et notre bon feu retrouvé.

Dans les champs, à plus d'une lieue,
Pas plus de renard que de loup.
Peut-être, au pis, avais-je vu sa queue.
Mais dans la ville et la banlieue,
Depuis lors, j'en ai vu beaucoup.

LA GOURDE DU FORESTIER

—

Etudes variées pour le cor des Alpes et le flageolet.

—

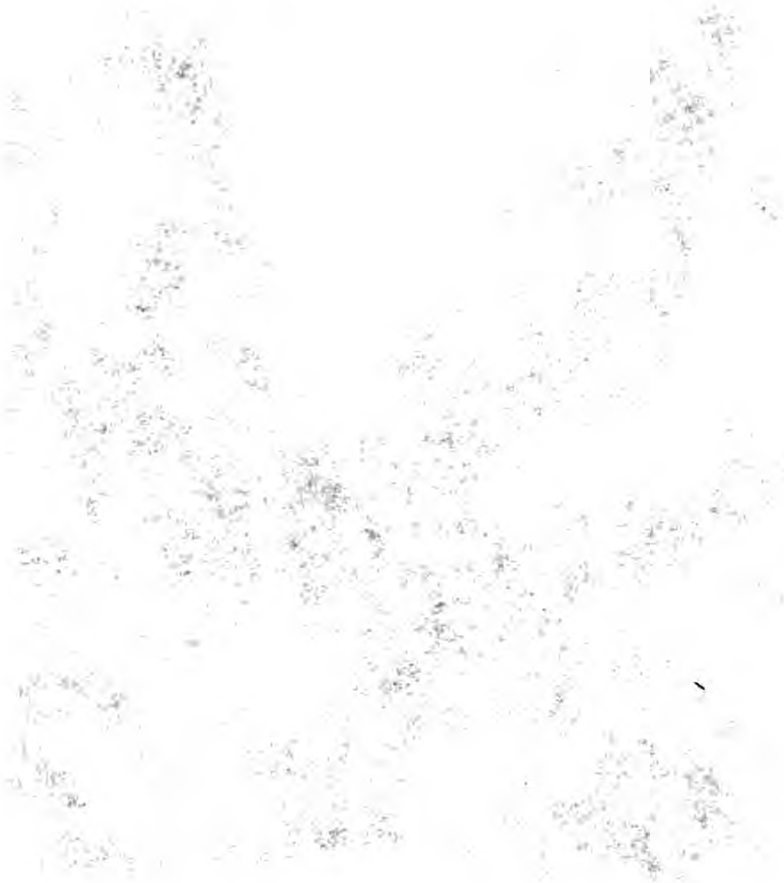
A mon beau-frère L. Ruchet,

en souvenir de nos courses alpestres.

Oh! qui pourrait la vider d'une haleine!
Elle est large, elle est haute, elle est sourde, elle est pleine,
La gourde du forestier.
Oh! qu'elle est lourde,
Et sourde,
La gourde!
Elle tient un setier.

I

Le forestier, dans l'ombre
Où palpite le jour,



G. Roux del. E. Willmann sc.

LA GOURDE DU FORESTIER.

Ed. Matthey, Editeur. Imp.ie Delamain et Savazin 8 r. Gît le Cœur. Paris

Monte du grand bois sombre
La rampe au long contour.
La gourde pleine,
Le sac chargé,
Lui, de la plaine
Il prend congé.

Voici les verts érables !
Voici des noirs sapins
Les barbes vénérables
Flottant sur les ravins !
Ils se souviennent,
Et leurs bruits sourds
Les entretiennent
Des anciens jours.

— Salut, blancs sycomores,
Des monts rois chevelus,
Qui comptez tant d'aurores,
Qu'on ne s'en souvient plus !
— Salut et grâces,
Vont-ils disant,
A toi qui passes,
Fils du Présent !

L'ombre s'est éveillée,

Et le pied du Matin
Laisse sous la feuillée
Un sillon argentin.
L'herbe fourmille
D'un léger bruit;
Le roc scintille;
La cime luit.

Chaque feuille se dresse,
Verte plume des bois,
Et chaque aile s'empresse
Dans les nids pleins de voix.
L'oisillon penche
Sa tête; il voit
La clarté blanche
Gagner son toit.

Vive, alerte, égrillarde,
Choisissant le moment,
La grive se hasarde,
S'élance brusquement,
Frôle la toque
Du forestier,
Passe, et se moque
Par le sentier.

Jeune fille légère
Descend l'étroit chemin,
Son chapeau de bergère,
Plein de fleurs, à la main.
— Où donc, charmante,
Seule, allons-nous?
— Que je ne mente,
Je vais.... et vous?

— En haut, dans la montagne.
— Et moi, je vais en bas.
— Je cherche une compagne.
— Moi, je n'en cherche pas.
— Mais, ô la belle!
Un compagnon?...
— Non, lui dit-elle,
Oh! pour ça non!

— Nul au bois ne se montre,
Nul berger, ce matin.
— Avez-vous fait rencontre
De mon mouton Robin?
— Si, par fortune,
Un ours?... les loups?...
— Sans crainte aucune,
Même de vous.

— Tu cherches, tu regrettes,
Tu soupires tout bas.
— Je cherche des fleurettes,
Je n'en écoute pas.
— N'es-tu pas belle?
— Vous dites bien....
— Et moi, fidèle?
— Je n'en crois rien.

— Oh! des filles moqueuses,
La reine, c'est bien toi!
— En paroles trompeuses,
Oh! vous êtes bien roi!
— Bouche vermeille,
Fraise des bois!
— Flatteuse abeille,
Une autre fois!

— Connais-tu la fontaine
Qui se cache et qui dort
Sous la roche hautaine?
A voix basse elle en sort.
Là, sans ombrage,
Sans rien donner,
Viens, et partage
Mon déjeûner.

— Beau forestier, je chante,
Je bois à ton bonheur,
Et je suis ta servante,
Et toi, mon serviteur.
Fais-moi, de même,
Raison, mauvais !
Adieu, je t'aime,
Et je m'en vais.

Et dans les bois, légère,
Elle fuit comme un daim.
Etait-ce une bergère,
Une Fée, un Ondin ?
Plus rien ! personne !...
Seul il s'en va.
La gourde sonne
Un peu déjà.

Mais qui pourrait la vider d'une haleine !
Elle est large, elle est haute, à peu près sourde et pleine,
La gourde du forestier.
Oh ! qu'elle est lourde,
Et sourde,
La gourde !
Elle tient un setier.

*

II

Il rit, et se redresse;
Il rit, en soupirant.
Allons! plus de tristesse,
Dit-il : le monde est grand.
Une compagne
Tient sous sa loi.
Sur la montagne,
Seul, je suis roi.

Et dans les gorges sombres
Où le sentier se tord,
Sur les rocs en décombres,
Il marche d'un pied fort.
Le torrent saute,
Mordant son frein,
Roulant plus haute
Sa voix d'airain.

Puis l'altière prairie,
L'Alpe, s'ouvre, allongeant
Sa pelouse fleurie
Et son ruisseau d'argent.
C'est, sur l'abîme,
C'est le préau

Dont une cime
Est le château.

Comme une jeune fille
Dort en un val secret,
Des fleurs pour sa mantille,
Pour rideau la forêt;
Ainsi cachée
A tous les yeux,
L'Alpe couchée
Dort sous les cieux.

Seul, sur elle se penche
De son antre inconnu,
Vieux Faune à barbe blanche
Le pic chauve et cornu,
Qui lui décoche,
Vieillard narquois,
Les traits de roche
De son carquois.

Le forestier s'arrête
Vers les chalets fumeux.
Vachers, levant la tête,
L'appellent auprès d'eux.
Leur voix le hèle;

Il y répond.
La chèvre bêle,
Court vers le pont.

Il suit la demoiselle...
Il arrive; on lui tend
Une main fraternelle,
Et l'on cause un instant.
On rit, on glose;
Chacun médit
De toute chose :
On applaudit.

— Où vas-tu, de cette heure?
— Par les monts, jusqu'au soir.
— Là haut, la bise pleure,
Que diable y veux-tu voir?..
Lire au grimoire
Des anciens temps?..
Etre à la foire
De tous les vents?.. —

Ainsi raille, et se gausse
De lui l'alpestre gent.
Il leur tient tête, et hausse
Sa gourde au col d'argent.

Lèvres sournoises,
De refuser :
Les plus matoises,
Pour mieux oser.

Mais qui pourrait la vider d'une haleine !
Elle est large, elle est haute, à moitié sourde et pleine,
La gourde du forestier.
Oh ! qu'elle est lourde,
Et sourde,
La gourde !
Elle tient un setier.

*

III

Il les quitte, il s'avance
Dans le pierreux désert,
Dans l'éboulis immense
Où le sentier se perd :
Cité courbée
De rocs sans noms ;
Babel tombée
Du haut des monts.

Quittant leurs noirs repaires

Pour le marbre attiédi,
Là, les froides vipères
Se glissent vers midi.
De leur domaine
Seigneur rampant,
Un lac s'y traîne ;
Autre serpent.

Le voyageur évite
Le lac morne et félon,
Où son pied précipite,
L'écrasant du talon,
L'affreux reptile,
Qui mord les airs,
Rage inutile !
Puis les flots verts.

Allez ! bouches immondes
Aux dards envenimés !
Eteignez dans les ondes
Vos poisons enflammés !
Se faisant place,
Le pèlerin
Sourit et passe,
Le front serein.

Par des pentes plus rudes,
Longues, déroutant l'œil,
Des hautes solitudes
Il gagne enfin le seuil.
Ici, l'abeille
Au chant léger
L'accueille, et veille
Sur l'étranger.

Bergère fine et sage,
Elle a, sur les hauteurs,
Elle a pour héritage
Mille troupeaux de fleurs;
Elle commande
En ces vallons,
Même y gourmande
Les papillons.

Là sont des élysées
Inconnus et déserts,
D'alpestres colysées
Suspendus dans les airs;
Là, tout s'élance
De l'âme aux cieux,
Dans un silence
Harmonieux.

Mais, comme dans un songe,
Quelle invisible voix
S'échappe et se prolonge
De l'angle des parois?
Voix fraîche et nette,
Suivant sans fin
Sa chansonnette,
Tout son destin.

C'est, sur la haute arcade,
La fille du rocher,
C'est la blanche cascade,
Que l'on voit s'y pencher,
Tremblante, émue,
Puis, s'enlevant,
Comme une nue
Danser au vent.

— De ton urne légère,
Fille au sein virginal,
Mêle à ma gourde amère
Un rayon de cristal.
Ma lèvre est noire
D'un feu mortel.
Je croirai boire
A l'arc-en-ciel.

Il dit. L'onde irisée
Darde un long jet tremblant,
Cristalline fusée,
Dans l'outre au large flanc.
Plus fraîche flamme,
L'âpre liqueur
Lui rit à l'âme,
Lui rit au cœur.

Qui donc pourrait la vider d'une haleine!
Elle est large, elle est haute, encor sourde, encor pleine,
La gourde du forestier.
Oh! qu'elle est lourde,
Et sourde,
La gourde!
Elle tient un setier.

*

IV

Qui parle sur les cimes?
Nains, géants ou démons?...
Quelques races sublimes,
Habitant sur les monts?...
La voix puissante
Passe à grand flot,

Puis, décroissante,
Ne dit plus mot.

Mais après un silence
Profond, mystérieux,
Chut! la voix recommence,
Et semble, dans les cieux,
Plus en arrière,
Fuir, reculer,
Avec prière
Semble appeler.

Le forestier s'étonne....
Est-il quelqu'un là-haut?...
Aux rocs il se cramponne,
Ou les franchit d'un saut.
La voix s'est tue...
Un pic désert!
Un ciel sans nue,
Tout grand ouvert!

O chimère suprême!
Ce n'était, aux parois,
Qu'un écho de lui-même,
Ces pas et cette voix.
Seule, la cime

Lui répondait,
Et, seul, l'abîme
Les entendait.

Rien qu'une mer dormante,
Qu'un océan rocheux
Où la vague écumante
Se dresse en pics neigeux :
Les bonds énormes
Des glaciers lourds,
Roulant, difformes,
Comme des tours.

Rien que des champs de glace,
Déserts brillans et froids;
Plaines où tout s'efface;
Les steppes du chamois,
Qui sur ce sable
Aux grains d'azur,
Insaisissable,
Pose un pied sûr.

Gazelle des montagnes,
Chevrette des glaciers,
En vain tu sais, tu gagnes
Les plus hardis sentiers !

Ton pied se colle
A la paroi ;
Mais le plomb vole,
Là, mieux que toi.

Ou bien, au tournant brusque,
Ton passage forcé,
Le fin chasseur s'embusque.
Tu viens, le front baissé ;
Tu viens, rapide
Comme le vent,
Fière, intrépide,
Corne en avant.

C'est bien ta noire aigrette,
Droite comme un roseau,
Puis recourbant sa crête,
Arquée en bec d'oiseau ;
Mais là se pose
L'œil du chasseur,
Et ton sang rose
Teint l'herbe en fleur.

Tu tombes.... il s'élance...
Mais, d'un suprême effort,
Aux plis du roc immense

Tu te retiens encor.
Puis ton pied glisse
Et ne prend fond
Qu'au précipice,
D'un dernier bond.

Hélas! pauvre gazelle!
Ses grands yeux sont fermés.
Adieu la fleur nouvelle!
Adieu les monts aimés!
La blanche cime
Fut son berceau;
Le noir abîme
Est son tombeau.

Il est triste, il est sombre,
Le forestier vaillant.
Il voit s'allonger l'ombre
Du pic étincelant;
La terre prendre
Son voile noir,
Les monts lui rendre
L'adieu du soir.

Point de roche plus haute...
La nuit, ces fiers vallons

Ne souffrent aucun hôte.
Il faut partir ! Allons !
D'une voix creuse,
La gourde, hélas !
Chante, menteuse,
Chante tout bas :

Oh ! qui pourrait la vider d'une haleine !
Elle est large, elle est haute, elle était sourde et pleine,
La gourde du forestier !
Oh ! qu'elle est lourde,
Et sourde,
La gourde !
Elle tient un setier.

*

V

Sur les rampes de neige,
Derniers degrés des monts,
Il se lance, il manège
En détours vagabonds.
Il glisse, il vole,
Comme l'oiseau
Dont l'aile folle
Bat l'air et l'eau.

Puis, les pentes herbeuses,
Les grands bois endormis ;
Puis, les passes douteuses,
Les ponts mal affermis,
Il les traverse,
Seul et sans peur,
Et son œil perce
La profondeur.

C'est ainsi qu'intrépide,
Des sentiers, sans y voir,
Il démêle, il dévide
L'écheveau long et noir :
D'une journée
Travail détruit,
O destinée !
Avec la nuit.

Mais quelle Ombre est assise
Sous un morne sapin ?
Quelle forme indécise ?...
Serait-ce du matin
La blanche Fée,
Qui l'attendrait,
De fleurs coiffée,
Et lui dirait :

— « Viens à présent ! c'est l'heure...
» Personne dans les bois.
» Si je mens, que je meure,
» Si je mens cette fois !
» Oui, c'est moi-même.
» O mes amours,
» Quand je dis : J'aime,
» Etes-vous sourds ?

» Je ne suis plus mauvaise ;
» Je ne ris plus ; je veux
» Vous laisser à votre aise
» Regarder dans mes yeux.
» Viens ! que je pose
» Ton front jaloux,
» Ton front morose
» Sur mes genoux ! » —

Mais, au lieu de son rêve,
Qui soudain va croulant,
Une vieille se lève,
Se lève en grommelant.
Chargeant sa hotte
Et son bois mort,
Elle marmotte
Sa plainte au sort.

— « Ho! votre tâche est lourde,
Lui dit le forestier :
« Mais il reste en ma gourde
» Un verre, le dernier.
» Tenez! la mère...
» Pour tous, hélas!
» La vie amère,
» Revient en bas. »

Ainsi reconfortée,
Elle s'en va; mais lui,
Sur la mousse argentée
Tombe de noir ennui;
Disant : « Vain rêve!
» Tout doit finir,
» Rien ne s'achève;
» Je vais dormir.

Et cependant les mondes
Roulent silencieux,
En des courbes profondes
Fouillent les vastes cieux;
Sans que l'étoile,
Mieux qu'un mortel,
Perce le voile,
Touche l'autel.

C'est que le grand mystère
Se cherche vainement
Aux sommets de la terre,
A ceux du firmament.
Mais en toi-même
Descends.... Au fond
La Voix Suprême
Parle et répond.

Dans l'ombre où tu reposes,
Tu vas encor songeant.
La Nuit, sur toutes choses,
Etend son dais d'argent.
Diane chasse
Dans les vallons.
Ariel passe
Sur les flots blonds.

Le forestier sommeille.
Quand s'éveillera-t-il?....
Un chant, à son oreille,
Roule, clair et subtil :
Concert étrange
Qui vient des bois;
Vague mélange
De toutes voix.

Feuille, oiseau, vent, cascade;
Longs échos mensongers;
Chevrette sur l'arcade;
Bergère aux pieds légers,
Tout chante et danse;
L'outre au son creux
Fait la cadence,
Et dit comme eux :

Oh! qui pouvait la vider d'une haleine!
Elle est large, elle est haute, elle était sourde et pleine,
La gourde du forestier.
Qu'elle était lourde,
Et sourde,
La gourde,
Qui tenait un setier!

*

CHOEUR FINAL.

—

Avant que le jour gagne
Les cimes au front blanc,
Tu pars pour la montagne,
L'œil ferme, étincelant,
La gourde au flanc.

Tu dis : « J'ai là pour boire,
« En mon sentier,
« Jusques à la nuit noire, »
O forestier !

C'est bien ! ta gourde est pleine
D'un feu de longue haleine ;
En avant !
Et pleine aussi ton âme
De jeune et vive flamme,
Que tout prend, tout réclame,
En avant !

Tout : — l'aube sur la cime,
Et la fleur dans l'abîme,
Rêve tendre ou sublime,
Et lutte magnanime ;
En avant !

Tout ! l'étoile, et le ciel, et le monde, et la vie,
Tout t'appelle, et toute ombre est de toi poursuivie.
En avant !
En avant !

Tout ! et ton pied s'élance ;
Tout !.... mais le jour avance :

Déjà son aile immense
Se replie en silence....
Vite en bas !

Et pensers pleins d'audace,
Et longs jets dans l'espace,
Tout s'éteint, tout s'efface;
Vite en bas !

Et l'ombre qui t'accable,
Te l'ordonne, implacable;
Vite en bas !
A grands pas !

Mais quoi ! ton pied s'arrête....
Et voilà, sur ta tête,
Qu'en ses calmes hauteurs où son char la conduit,
Seule voyant le Jour qui l'appelle et la suit,
Seule encor veille et luit
La Nuit.

Et, ta force épuisée,
Tu dors dans la rosée,
Sur la mousse et le thym,
Chasseur hautain !
Tu reposes dans l'ombre,

Au tournant du roc sombre,
Que tu vis le matin,
Tout argentin.
Et comme toi, dans l'herbe,
Qu'elle embaume et rougit,
Ta gourde au vaste flanc, ta gourde au flanc superbe,
Gît.

Oh! qui pouvait la vider d'une haleine!....
Elle est pourtant vidée, elle autrefois si pleine,
La gourde du forestier.
Qu'elle était lourde,
Et sourde,
La gourde
Qui tenait un setier!

LE FOU D'AMOUR

I

Il me disait : — « Sur le rivage
J'allais me promenant un jour,
Au bruit sourd du torrent sauvage
Ainsi m'entretenant d'amour :

» Qui m'aimera? quel doux manége
» Va me surprendre et m'enflammer?
» Quel œil d'azur, quel sein de neige
» Seront à moi? qui veux-je aimer?

» Ah ! s'il était encor des fées,
» J'irais dans leur antre, j'irais,
» Pour mes tendresses étouffées,
» Implorer leurs plus doux secrets. »

» Je vis alors frissonner l'ombre
Des verts taillis, et s'avancer,
Et se moquer de mon air sombre,
Et me sourire et m'agacer,

» Une beauté jeune et naïve,
Dont l'œil riait de mille feux ;
Mais elle était sur l'autre rive,
Et le torrent entre nous deux.

» Je la voyais de sa main blanche
Cueillir des fleurs dans le pré vert,
Et, comme un lis qu'un souffle penche,
Pencher son col plus découvert.

» Je lui chantai ma chansonnette,
Bien tendrement, pour la charmer :
— « *Hélas ! qu'elle est donc joliette !*
» *Dites-moi ? l'oserais-je aimer ?* »

— « *Rossignolet du vert bocage,*
» *Prends ta volée !...* et, s'il te plaît,
» Vole, dit-elle, à mon rivage,
» Vole, vole, rossignolet.

» Venez ! nous chanterons ensemble :

» Et, sans nulle fraude entre nous,
» Le mieux chantant, que vous en semble?
» Compte un baiser, qu'en pensez-vous?»

— « Point de bateau sur cette plage,
» Damoiselle, point de bateau!»
— « Alors, passez donc à la nage,
» A la nage, beau damoiseau!

» Nous danserons sur l'herbe tendre.
» Au bord des flots les chants sont doux.
» Venez! je suis lasse d'attendre :
» Vous dormirez sur mes genoux.»

» Je m'élançai, j'étais dans l'onde.
Mon pied quitte le sable fin.
Autour de moi le fleuve gronde,
En m'étreignant d'anneaux sans fin.

» Elle s'enfuit, rouge, confuse;
Mais je croyais encor la voir.
Si c'est un songe, qu'il m'abuse,
Oh! qu'il m'abuse jusqu'au soir!

» Pour toi je franchirais les ondes;
Pour toi je franchirais les mers;

Pour toi je franchirais les mondes
Et tous les cieux encor déserts.

» Pour toi ! pour toi !... Le flot m'entraîne ;
Je glisse au gouffre tournoyant ;
L'onde me tient comme une chaîne,
Qu'il me faut suivre en me ployant.

» En vain le fleuve a moins d'espace :
Plus les rocs serrent son collier,
Plus il bondit, plus vite il passe,
Et plus on l'entend aboyer.

» Hâte-toi donc, torrent superbe !
Franchis d'un trait le bleu Léman,
Et roule-moi comme de l'herbe,
Comme de l'herbe à l'Océan.

» L'Océan s'ouvre : il me consume....
Au loin, sur l'azur argenté,
Je ne suis plus qu'un peu d'écume
Qui flotte dans l'immensité.

» Astres, fuyez ! soufflez, tempêtes !
Faites trembler la vaste mer,
Et que la vague aux blanches crêtes
Me lance au ciel dans un éclair !

» Je ne suis plus, dans la nuée,
Qu'un peu de vapeur et de vent,
Ombre, des enfans saluée,
Qui change et tombe en se mouvant.

» Ma vie, en vain, n'est que la trame
Des plus légers fils du brouillard :
Le vent qui ballotte mon âme
Et la perce de part en part;

» Les fantômes, les voix funèbres,
Les cris de l'aigle et du vautour,
Les seuls qui hantent mes ténèbres,
Ne peuvent rien sur mon amour.

» De cieux en cieux, vole, ô Nuage!
Là-bas, là-bas, de ce côté!
Ramène-moi vers ce rivage,
Ce rivage que j'ai quitté.

» Sur le bord elle est revenue,
Triste, éplorée; est-ce à dessein?
Oh! laisse-moi tomber, ô Nue,
Comme une larme, dans son sein! »

II

Il se tut, le regard humide,
Mais fixe et tendu vers les cieux.
Pour en lasser le trait rapide,
En vain mes yeux cherchaient ses yeux;

En vain, pour conjurer le charme,
J'appuyais ma main sur son bras :
« Oh! dans son sein, comme une larme!....»
Murmurait-il encor tout bas.

Puis, de nouveau tout à son rêve,
A son voyage aérien,
— « Nue, oh! dit-il, fais-moi donc trève,
Car c'est elle, je la vois bien.

» Sur les ondes, comme effrayée,
Elle arrête ses longs yeux bleus,
Sa main blanche à demi noyée
Dans l'or flottant de ses cheveux.

» Mais, reprit-il (sa voix vibrante
De plus en plus couvrant ma voix),
Toi qui me tiens, Nuée errante,
Sait-elle au moins que je la vois?

» Au gré du vent qui te dénoue,
Oh! laisse-moi, dans l'air subtil,
Mouiller ses yeux, mouiller sa joue,
Comme les premiers pleurs d'avril;

» Comme la nocturne rosée,
Sur la fleur, reine du jardin,
Qui meurt sous la nue embrasée,
Mais qui refleurit au matin.

» Ou laisse-moi, comme le pâtre,
Aux flancs de la gorge ramper,
Ramper jusqu'à ses pieds d'albâtre,
Et doucement l'envelopper.

» Qu'elle entende ma voix pleurante
Dans les mélèzes lui parler,
Et chaque feuille murmurante
Lui dire de me consoler!

» Ou dans tes plis, de crête en crête,
Qu'avec toi j'aille, sans témoins,
Voile blanc de sa blonde tête,
Sur elle me pencher du moins!

» Ou mieux encor, de la cascade

Prenant l'écharpe de cristal,
Laisse-moi, d'arcade en arcade,
Bondir près d'elle au fond du val.

» Ou laisse-moi, quand l'avalanche
Gronde, et parcourt ses hauts déserts,
Hérissant sa crinière blanche
Au bord des gouffres entr'ouverts,

» Laisse-moi défier l'abîme
Vaincu de sommets en sommets,
Et mourir d'une mort sublime
Aux pieds de celle que j'aimais.

» Mais non! vers la voûte sereine,
Le vent qui monte du glacier,
Pousse le nuage, et l'entraîne,
Pauvre papillon prisonnier.

» Ah! pour moi, que du moins ces roses
Dont au loin rougissent les cieux,
Sous les baisers du soir écloses,
Pour moi lui fassent mes adieux!

» Dans l'espace, hélas! me suit-elle?...
L'âme et l'amour ont un regard

Qui franchit mieux que l'hirondelle
L'espace ouvert de toute part.

» Nuit sans mélange, nuit première,
Linceul glacé d'un monde impur!
Un seul rayon de sa paupière
Eclaircirait ton noir azur.

» Oh! dans ton sein qui me soulève,
Avec elle si je dormais,
Portés par un céleste rêve,
Et ne nous éveillant jamais!

» Le vide morne et solitaire
Me roule aux pieds des astres d'or.
De là, je ne vois plus la terre;
Mais elle, je la vois encor.

» Le ciel! le ciel! ô sainte aurore
D'un jour qui ne trompera pas!
Comment peut-on rester encore
Là-bas, sur la terre, là-bas?

» Mon être, brûlé d'un feu tendre,
Se transforme à ce divin jour.
Lyre du ciel, tu fais entendre
Un hymne de vie et d'amour.

» Oui, le ciel est un chant suprême,
Une harmonie aux justes loix !
Mais à travers le ciel lui-même
J'entends encor passer sa voix.

» Cherchons d'étoiles en étoiles,
Montons le céleste jardin,
Et, franchissant les derniers voiles,
Mon cœur, est-ce elle?... est-ce elle enfin?

» A travers les courbes profondes
Du cercle enfermant tout milieu,
Au sommet du monde des mondes,
C'est elle, à genoux devant Dieu.

» C'est elle, blanche et radieuse,
Plus que l'étoile sur les monts :
Un lis du ciel, fleur merveilleuse.
C'est elle ! et là nous nous aimons.

» Là, sous la droite paternelle,
Courbés vers les sacrés parvis,
Là, je me tiens à côté d'elle,
Mort ici-bas ; mais là, je vis. »

III

Ainsi me racontant sa peine
Et son bonheur, il souriait,
Les yeux vers la céleste plaine,
Sur un nuage qui fuyait.

Il est malade ! m'écrié-je :
Courez chercher le médecin :
Comme sur l'eau tremble le liége,
Tremble son âme dans son sein.

Mais lui, reprenant son histoire
Et ses chansons, disait toujours :
« Elle était blanche en la nuit noire....
» *Arrosez vos fleurs*, mes amours !

» Que sur ton sein je me console !
» Sans toi, là-bas j'ai bien souffert,
» Et je m'envole, vole, vole
» Au ciel, au ciel, au ciel ouvert. »

Le médecin vint assez vite.
Il l'entendit rire et chanter.
« Fort mal ! dit-il : que l'on évite
» De répondre et de l'agiter.

» L'amour dont son âme est remplie,
» Est un poison invétéré.
» C'est comme un charme, une folie.
» Son cas est bien désespéré!

» Faites-lui prendre, d'heure en heure,
» Autant d'absinthe, autant de miel.
» Il est à craindre qu'il ne meure :
» C'est là le seul chemin du ciel. »

LES CAMPAGNES

G. Staal del. E. Willmann sc.

LES CAMPAGNES.

Ed. Mathey, Editeur. Imp.ie Delamain et Varenne 81 Gd-Ve Cœur Paris

I

LA FLEUR DANS LES BLÉS

Sur le bord d'un champ mûr, par les épis cachée,
Considérant le ciel, ou, la tête penchée,
Assemblant des bluets qui, dans la moisson d'or,
Sont comme des joyaux semés dans un trésor,
Une fille est assise, et toute seule. Un frêne,
En s'inclinant parfois, lui jette avec amour
Le voile fugitif de son ombre sereine,
Qui tremble au souffle d'un beau jour.

Assise et toute seule. Elle est faible et malade;
Ses pas sont lents et courts : des haltes, fréquemment,
Doivent, triste repos, couper sa promenade,
Et d'aucun bras le sien ne s'appuie un moment.
En tous sens la moisson disperse les familles :
Le village est aux champs, époux, garçons et filles,
Et les petits enfans, vol bruyant de glaneurs
Qui tourne autour des moissonneurs.

Le chien lui-même, au pied d'un noyer solitaire,
Non loin des travailleurs, surveille avec mystère
Un grand panier couvert, leur espoir et le sien,
Dépôt qui tente même un si probe gardien.
Au sein d'une javelle un nouveau-né repose;
L'animal vigilant, s'accroupissant auprès,
Lèche dans les épis la petite main rose
Du bel enfant qui dort au frais.

Tout est vie et labeur sur la plaine brûlante,
Qu'un soleil rugissant mord de ses dents de feu;
Mais la pauvre malade, avec sa main tremblante,
Ne cueille que des fleurs et succombe à ce jeu.
Ses doigts fiévreux et secs, sa lourde et chaude haleine
Flétrissent promptement les bluets qu'avec peine
Elle arrache, en faisant un effort triste et doux
Pour les tresser sur ses genoux.

Dans les modestes fleurs, à leur tête elle place
Un pavot dont la flamme à l'azur s'entrelace,
Et semble aussi trouver, dans cet amusement,
Le langage muet d'un noir pressentiment.
« Voilà ce que j'étais! — peut-être disait-elle :
Fraîche, avec des couleurs sur la joue et les bras;
Voilà ce que j'étais : jeune, riante et belle!
Et maintenant, que suis-je, hélas! »

Ou bien, d'un plus secret tourment, peut-être encore,
Avec cette couronne elle entretient son cœur :
« Je l'aimais ! je l'aimais ! que toujours il l'ignore,
Maintenant que je suis une ombre qui fait peur.
Il est le pavot rouge où la vie étincelle ;
Moi, je suis la fleur bleue, ou du moins je fus telle,
Pâle à présent, fanée au moment de s'ouvrir,
La pauvre fleur qui va mourir ! »

Soudain, par sa tristesse emportée, abattue,
Comme pour se soustraire au penser qui la tue,
Elle tourne la tête, et dans les blonds épis
La plonge, et disparaît sous leur morne tapis.
Elle y resta longtemps ; et les tiges penchées,
Par ce jour calme et chaud, s'étonnèrent de voir
Des gouttes humecter leurs pailles desséchées,
Sans que le ciel les fît pleuvoir.

Elle demeurait là, pleurant, la pauvre fille !
Sur sa vie envolée et son bonheur perdu,
Sur ses rêves éteints de mère de famille,
Quand elle aurait un fils à son bras suspendu,
Qui vers son père au champ s'en irait avec elle,
Sur la gerbe à son tour porterait la javelle,
Et, le soir, à tous deux leur donnerait la main,
En babillant par le chemin.

Un aigre sifflement interrompt sa pensée.
Les frissonnans épis, sous la faux balancée,
Tombent, vaste forêt abattue à grands coups,
Et que le faucheur range entre ses deux genoux.
Elle dressa la tête, et se leva tremblante.
Les moissonneurs surpris s'arrêtèrent soudain....
Sinon, comme une fleur de la moisson sanglante,
Ils l'eussent roulée à l'andain.

Leur salut amical fut suivi d'un langage
Dur à son cœur. « Il est bien tard pour être au lit,
Dirent-ils en riant : Voyons! prenez courage!
Plus on se laisse aller et plus on s'affaiblit. »
Elle, dans son dépit, prend, d'une main qui tremble,
Un râteau sans emploi, le balance, et rassemble
Quelques épis traînards... mais bientôt l'instrument
Retombe et dort sans mouvement.

Sans rien dire elle part; et, bronchant dans le chaume,
Elle atteint du noyer le frais et large dôme.
Le nouveau-né jouait tout seul avec ses doigts,
Ou faisait en riant un murmure de voix.
Comme il tendait les mains, en piétinant sa couche,
Il fallut la couronne à ce petit boudeur,
Qui lui sourit au moins; mais, pour le chien farouche,
Il la reçut d'un ton grondeur.

Inquiète, la mère accourut empressée,
Se reprochant tout bas d'avoir manqué de soin.
Elle n'osa d'abord déclarer sa pensée,
Mais quand, bientôt après, la malade fut loin,
A l'enfant, qui pleurait, elle ôta la guirlande.
Des affligés on aime à suspecter l'offrande :
Et d'ailleurs c'est un mal, dit-elle en s'alarmant,
Qui se ramasse promptement.

II

LE NANT DE L'AYSELET

Timide, et se gonflant à peine dans l'orage,
Un ruisseau, sous son voile et son dais de feuillage,
Berce avec nonchalance une onde qui s'endort
A l'ombre des taillis cheminant sur le bord.
L'aune et le saule, en paix, y baignent leur racine,
A côté des buissons de mûre et d'aubépine.
Les jeunes peupliers y murmurent le soir.
Parfois, du vert fourré s'élance un merle noir,
Qui s'envole en sifflant son air grave et rustique.
Seuls, de hauts châtaigniers, reste de l'âge antique,
Dominent les arceaux où le flot mince et pur
Glisse de creux en creux, comme un filet d'azur.
Pour atteindre à son lit s'inclinent les prairies,
Et les plus frais gazons lui font des broderies.
Les ancêtres naïfs nommèrent ce ruisseau
Le Nant de l'Ayselet ou du petit oiseau.

C'est là, sur l'herbe molle, à l'ombre du bocage,
Couchée, un grand chapeau protégeant son visage,
Qu'une faneuse, un jour de printemps, sommeillait.
A ses pieds, le ruisseau lentement s'en allait,
Comme s'il eût tremblé qu'une marche écumeuse
Ne l'éloignât trop tôt de la belle dormeuse.

Laissant ses compagnons, à jeun dès le matin,
Faire, accoudés en cercle, un rustique festin,
Elle était là venue ; il lui fallait de l'ombre,
Et la voilà qui dort sous le bocage sombre.
La feuille froide étend sur son front la pâleur;
De l'herbe tout son corps boit l'humide fraîcheur ;
Et l'onde, au mol courant imprudemment ravie,
Va glacer dans son sein la source de la vie.

Et pourtant, quand baissée au bord du ruisseau frais,
Qui pour lui mieux sourire un moment prit ses traits,
A genoux, et son front effleurant l'eau tranquille,
Elle y sentit passer comme un bruit d'aile agile,
Une sorte d'effroi la saisit ; mais voyant
Ses longs cheveux mêler au cristal ondoyant
Des flots d'un or soyeux qu'un indiscret branchage
Avait sournoisement dérangés au passage,
Elle rit de sa crainte, et s'expliqua le bruit.
Puis, d'une preste main quand elle eut reconstruit

La tresse en fins anneaux à ses pieds déroulée,
Elle baigna sa joue en cette onde troublée.

Et pourtant c'était bien, sous les feuilles perdu,
Un oiseau qui, battant de l'aile, et l'œil tendu,
Semblait vouloir lui dire, en ce muet langage :
Voilà mon bien à moi ! ma source et mon ombrage.

Lorsqu'elle fut couchée, et son bras à demi
Se dérobant sous l'herbe, et son sein endormi,
Alors le jeune oiseau, sautillant et timide,
Quitta d'un pied furtif son nid, sa grotte humide,
Et, voletant de l'arbre aux pointes du gazon,
A la belle faneuse il chanta sa chanson :

« Je suis, je suis la voix dans les feuilles cachée !
» La feuille me répond quand le vent l'a touchée :
» Je suis, je suis dans l'air le soupir entendu,
» Et le bruit incertain de l'azur descendu.

» Je vole tout le jour de l'aubépine aux chênes,
» Aux dômes des tilleuls, des noyers et des frênes.
» Je gazouille au matin, j'ai des refrains le soir,
» Quand l'étoile à mes chants danse au fond du ciel noir.

» L'étoile, c'est ma sœur. Je l'aime et je l'ai vue
» Jusqu'au bord de mon nid descendre de la nue.

» Elle est blanche et rosée ; elle m'aime, et souvent,
» Je lui jette un baiser que lui porte le vent.

» Mais j'aime mon taillis par dessus toutes choses,
» Plus que l'astre d'argent, plus que le sein des roses,
» Mon feuillage et mon nid qui se penche sur l'eau,
» Et me berce la nuit au souffle du ruisseau.

» Je veux t'aimer aussi, fille de la prairie,
» Marguerite qui dors parmi l'herbe fleurie.
» Viens ! je te donnerai mon bassin frais et pur,
» Mon lit de mousse verte et mon bocage obscur.

» On t'aura déjà dit que belle entre les belles,
» Grandissant comme un lis parmi les fleurs nouvelles,
» Personne n'a des yeux aussi parlans que toi ;
» Mais personne, non plus, ne le dit comme moi.

» C'est moi, lorsque pensive un jour, au pied d'un saule
» Tu t'arrêtas, c'est moi qui, frôlant ton épaule,
» Jaloux du baiser d'or qu'osait l'ardent soleil,
» Y fis soudain passer comme un frisson vermeil.

» Ce matin, les faucheurs, marchant dans la rosée
» Embrassèrent le pré de leur faux aiguisée ;
» Et le râle du foin, tombant vert et mouillé,
» Et le cri de la faux m'ont soudain réveillé.

» Puis, lorsque le soleil fut sorti du vieux chêne,
» Je te vis arriver de la maison prochaine,
» Un râteau dans la main, sous le bras un panier,
» Vive et comme un oiseau sautant par le sentier.

» Ma belle matinée, alerte et bocagère,
» Me fut plus douce encor, mon aile plus légère,
» Comme si je t'avais emportée avec moi,
» Et que mon vol brûlant dût frissonner sous toi.

» J'ai fait le tour des prés, des nids de violettes,
» Des troncs couverts de mousse où je sais des cachettes;
» Partout, sur mon chemin, la vigne en fleur nouait
» Le traître fil qui doit me rendre son jouet.

» Car tu sais que de moi la vigne est amoureuse,
» Et que cette folâtre à mon aile peureuse,
» D'un lacet mince et vert qui va s'entortillant,
» Fait un piége, le soir, où je tombe en volant.

» Mais je ne l'aime pas et me détourne d'elle;
» Car elle enchaînerait ma voix avec mon aile.
» Je t'aime, toi, légère! et c'est ton chant lointain
» Que j'ai seul entendu, de tout ce long matin. »

Le feuillage frémit; les frênes s'inclinèrent,
Les sveltes peupliers au vent s'abandonnèrent;

Le ruisseau fit entendre un murmure d'amour,
Et de son flot d'argent : « Viens ! — dit-il à son tour,

» Viens ! et nous t'aimerons : ta petite voix douce
» Est comme l'eau qui jase en dansant sur la mousse. »
Les fleurs dirent aussi : « Viens, notre sœur ! le soir,
» Alors que les lis blancs fleurissent au ciel noir. »

La faneuse eut le cœur troublé de son beau rêve.
C'était comme un parfum que le vent nous enlève.
Elle en aimait le vague et fuyant souvenir,
Miroir que tout penser menaçait de ternir.

Dans sa grotte sonore et de trèfle ombragée,
Où le thym est un chêne à la cime étagée,
Le grillon, sous les prés longuement applaudi,
Chantait à demi-voix sa chanson de midi.
Au fond des vastes cieux l'alouette perdue
S'ébattait, invisible, et partout entendue.
Le coucou répondait dans le secret des bois.
Tout être avait son mot, le silence une voix.
La fleur du souvenir et de la rêverie,
De ses yeux bleus voilés étoilait la prairie ;
Et l'on n'entendait plus que ce bruit incertain,
Comme un fleuve sans bord roulant dans le lointain :
Frémissement confus de vie et de lumière,

Rayonnante vapeur de la nature entière,
Lorsque l'air étincelle et que, limpide et pur,
Il semble bouillonner dans une urne d'azur.
Tout vivait, tout brillait. Mais pourquoi, jeune fille,
Es-tu si pâle, alors qu'autour de toi scintille,
Comme un astre de feu, la terre à son réveil?
Qui t'a touché le front pendant ce court sommeil?

Hélas! quand la moisson rassembla les familles,
Que les hommes fauchaient, et que les jeunes filles
Enjavelaient l'andain serpentant derrière eux,
L'une pleurait, malade, et les trouvait heureux.

III

LA VEILLÉE

Au rouge éclat de la vive auréole
Qu'un soir d'automne allume dans les airs,
La pâle fille a senti son épaule
D'un long frisson garder les froids éclairs.
Vers le foyer que la porte branlante
Laisse entrevoir déjà tout embrasé,
Elle se hâte, y tombe chancelante,
Et, dans la flamme à l'haleine brûlante,
Cherche un remède à son souffle épuisé.

Dans le chemin passent de joyeux groupes,
Mais la cuisine est un muet désert.
Vaches, moutons, s'en reviennent par troupes.
Le feu plaintif fait crier le bois vert.
Aux gais refrains tressaille la malade,
En regardant le sapin qui se tord :
C'était naguère au vent de la cascade;

C'est maintenant en flamboyante arcade ;
Et l'arbre aussi dit sa chanson de mort.

Voici la mère, et les sœurs, et les hommes,
Bruyant essaim qui s'envole des champs
Pour regagner la ruche, où nous ne sommes,
Jamais, hélas! rentrés pour bien longtemps.
Mais pauvre abeille, étrangère ou blessée,
Qui voudrait fuir l'agile tourbillon,
Elle retombe en leur foule pressée,
A chaque pas sent son aile cassée,
A chaque voix craint un coup d'aiguillon.

Ainsi restait la pauvre jeune fille,
Triste, et le front penché sur ses genoux,
Libre des soins qui mènent la famille,
Lasse à mourir, seule au milieu de tous.
La table est mise, et la nappe bien nette ;
On va s'asseoir ; il faudra regarder,
Répondre aussi : la souffrance est muette.
Mieux vaut le froid d'une mince chambrette :
Les pleurs au moins peuvent y déborder.

Elle va donc, haletante, furtive,
Ombre qui passe au milieu des vivans.
A son approche, une pitié craintive

Glace le rire aux cœurs des plus fervens.
Mais quand la porte en criant s'est fermée,
Comme une tombe où rentrerait un mort,
Du gai repas la joie accoutumée,
A grands éclats, soudain s'est ranimée :
Elle va mieux, disent-ils; elle dort.

Elle souffrait et respirait à peine;
Elle étouffait sous le mal et les pleurs.
D'affreux sanglots, brisant sa courte haleine,
La soulevaient sur son lit de douleurs.
Vaincue enfin dans la lutte cruelle,
Et se laissant aller à son destin,
Elle a plié sous sa langueur nouvelle,
Comme une fleur qui sent la faux près d'elle
Et, frissonnant, s'incline avant la fin.

Elle revoit, dans sa fiévreuse veille,
Les verts taillis, le frais et clair ruisseau.
Un chant d'amour résonne à son oreille;
Mais ce n'est plus que le chant d'un oiseau.
Puis elle entend les cloches du dimanche :
Tout est en fête, en habit de gala;
Les prés, comme elle, ont mis leur robe blanche
De marguerite aux rubans de pervenche.....
Puis un vent noir souffle sur tout cela.

— « Oh ! laissez-moi ! qui peut venir encore
Me réveiller quand je n'ai pas dormi ! »
— « Ma pauvre enfant, quel chagrin te dévore,
Qu'en me voyant tout ton corps ait frémi?
Viens près de nous. Il faudrait se distraire,
Manger un peu, s'efforcer et vouloir :
Pour se guérir c'est le plus salutaire.
Est-ce le temps de rester solitaire?
Quelqu'un, je pense, est venu pour te voir.

« Que crains-tu donc? tu caches ton visage.
Viens, lève-toi ! le bruit t'amusera.
On va chanter pour égayer l'ouvrage,
Et puis, plus tard, peut-être on dansera.
Tous nos voisins sont en bas. La veillée
Sera joyeuse, et les mille propos,
Les bons récits te tiendront éveillée.
Eh quoi, ma main sur ton front s'est mouillée !
Que te faut-il? que veux-tu? » — « Du repos.

» Soyez gais, vous ! moi, je n'ai plus envie
Ni de chansons, ni d'airs vieux ou nouveaux.
Tout est fini ! bien amère est ma vie.
Je ne veux rien que la fin de mes maux.
Ah ! pourquoi suis-je au monde ! et pourquoi faire?
Par quelle loi souffré-je seule ici?

Que pour mes sœurs l'existence est légère!
Moi, je saurai ce que pèse la terre
Que fouleront leurs danses sans souci.

» Dites pourtant, dites à ceux qui rient,
Qu'ils doivent rire avant que tour à tour,
Sur le lit froid où les morts se marient,
Ils soient couchés sans vie et sans amour.
S'il en est un qui de plus loin écoute,
Mais en causant avec ma sœur tout bas,
Je le connais, il ne veut sur sa route
Aucune épine où son pied bronche et doute :
Dites-lui donc qu'il ne se gêne pas.

» Hélas! hélas! serait-ce une chimère
Qui dans le cœur me revient malgré tout?
Guérissez-moi, guérissez-moi, ma mère!
Je suis si jeune, et ne puis être au bout.
Oh! qu'ai-je fait pour que si tôt je tombe!
Dites-le moi, vous qui m'aimez pourtant,
Vous qui viendrez quelquefois sur ma tombe,
Alors que ceux près de qui je succombe,
Vont m'oublier bien mieux après qu'avant. »

La mère alors se pencha sur la couche.
Elle entendit un souffle moins heurté,

Et, rassurée, essuya de sa bouche
L'amer sillon sur la joue arrêté.
— « Dors, mon enfant. Que ton humeur s'efface!
Tu guériras. Laisse-là ces discours.
Que le sommeil te calme et te délasse!
Adieu, sois sage : et tu vois, je t'embrasse,
Car, sage ou non, moi je t'aime toujours. »

A pas bien doux quand elle eut joint les autres,
Qui s'amusaient sans plus songer à rien :
— « Ce soir ma fille a peur d'être des nôtres,
Répondit-elle, et ne se croit pas bien.
Elle a parfois des momens de caprice,
Mais ce n'est rien : je les connais assez. »
Le chant renaît, sans que nul en pâlisse,
Et du refrain plus d'un écho se glisse
Vers la malade, en ses songes glacés.

Enfin l'on part; plus de bruit : la cuisine
Est vide, close, et le feu bien couvert.
Seul au foyer, à peine se devine
Le chat dans l'ombre, où reluit son œil vert.
L'étable tient tout son peuple à la chaîne;
A la paroi pendent brides et mors.
Nulle clarté, ni proche ni lointaine;
Et le passant qui boit à la fontaine,
Pourrait se croire en la cité des morts.

Silencieux, le village repose.
Plus doucement la malade a gémi;
Mais à son front jaillit comme un feu rose :
S'éveille-t-elle? aurait-elle dormi?
Qui peut le dire?... Elle voit des figures,
Des anges blancs sur son lit se pencher,
Prier pour elle, et, levant leurs mains pures,
Dans l'air rempli d'harmonieux murmures,
Lui faire signe et venir la chercher.

— «Oh! que c'est beau! » dit-elle : et son œil brille
D'un bleu qui semble au ciel même épuré.
En toute hâte, à ce cri de sa fille,
La mère est là, le cœur moins assuré.
Son bras flétri plus tendrement la serre.
Et la malade : — « Oh! je vous aime bien,
» Mais, reprend-elle, oh! que c'est beau, ma mère,
» Et qu'on est mieux là-haut que sur la terre!
» Tout s'y retrouve, on n'y regrette rien. »

Elle se tait; mais son bras qui se lève,
D'un blanc plus fin, d'un contour encor pur,
Comme ses yeux semble suivre son rêve,
Prendre avec lui le chemin de l'azur.
Puis respirant d'une haleine insensible,
On croit la voir, dans un tendre abandon,

Qui se remet à son Père invisible,
Ses longs cils bruns laissant à flot paisible
Couler des pleurs d'amour et de pardon.

Sa mère alors l'appelant effrayée,
Elle répond, mais d'un chant doux et bas :
— « Que c'était beau ! j'étais bien éveillée ;
» Ils étaient là : ne reviendront-ils pas? »
Et poursuivant l'image fugitive :
— « Promettez-moi, mère, qu'ils reviendront ! »
Dit-elle encor, se rendormant plaintive.
Sa mère enfin se retire pensive,
Et, soupirant, la baise sur le front.

Avec le jour, active, elle se dompte,
Surveille tout, le foyer, le jardin ;
Mais vers sa fille à toute heure elle monte,
L'embrasse, et pleure, et redescend soudain.
Pour lui complaire, à pas lents, la malade
Reprend courage à marcher, à guérir,
Et ne fait plus de réponse maussade,
Lorsque sa mère encor se persuade
Que le printemps verra tout refleurir.

IV

LE MESSAGER

Un homme, à travers champs, se rend dans les villages.
Partout les cerisiers rougissent leurs feuillages.
Le hêtre prend la pourpre et le noyer jaunit,
Dévoilant à son faîte un reste de vieux nid.
Du thymier qui se courbe en une frêle arcade,
Les grappes de vermeil pendent sur la cascade.
Oh! quelle douce paix repose sur ces prés!
Et quelle paix aussi dans les bois diaprés!
L'herbe s'est résignée; elle cache sa tête :
Rien ne l'agite plus, pas même la tempête.
Les vergers, la forêt sont calmes et pensifs.
Seulement dans leur sein quelques soupirs furtifs,
Incertains, ignorés : une feuille qui tombe
Et qui montre à ses sœurs le chemin de la tombe;
Un gland qui fait sonner un morceau de bois mort;
Un oiseau qui s'enfuit; la sève qui s'endort.
Toute chose a fini son œuvre et sa journée,
Et s'incline sans bruit devant la destinée.

S'acheminant toujours, l'honnête messager
Reste sous sa nouvelle impassible et léger.
Il ne plaint ni le vent qui gémit dans la haie,
Ni l'oiseau qui s'y cache et que le vent effraie,
Ni ces feuilles sans nombre, infortunés troupeaux,
Qui même dans la mort ignorent le repos.
N'a-t-il pas, en effet, son chapeau des dimanches,
Son habit bleu qui vient expirer sur les hanches,
Bonne mine, un teint frais, rasé dès le matin,
Et de l'argent pour boire au cabaret voisin?
Il saute les fossés, enjambe les rigoles,
Descend dans les ravins et leurs taillis de saules,
Chemine sans détours ni haltes; seulement
Quelque champ de navets le retient un moment.
Il le blâme ou le loue, et se dit en lui-même :
Le mien, certe, est plus beau; mais c'est moi qui le sème!

Sur la pente des prés il voit à l'horizon
Le toit fumeux et brun d'une antique maison.
Il monte le verger. Les vaches curieuses
Le regardent passer, graves, silencieuses,
Puis, à la fin, l'ayant contemplé longuement,
Sortant de leur stupeur, appellent en bramant.
D'un grand feu pastoral la rousse chevelure
Flamboie au pied du tronc qui pleure sa verdure,

Et les petits garçons, les amis du bouvier,
Avec lui sont en cercle assis à son foyer :
Ils surveillent bien mieux, sous la cendre cachée,
La châtaigne rebelle, à la fin dénichée,
Que la génisse, adroite, en ses circuits nombreux,
A gagner du voisin le champ plus savoureux.
Quelques pommes, longtemps du feuillage voilées,
Mais par le vent d'automne, une nuit, décelées,
Bordant la braise rouge, à son pétillement
Faisaient d'un chant plaintif un accompagnement.. —
Ils se tournent aussi vers l'étranger qui passe.
En lui je ne sais quoi les effraie et les glace.
Ils restent interdits, sans trouver à leur tour,
Pour lui, qui les salue, un amical bonjour.
Et cependant il n'a rien d'extraordinaire :
Son œil est sans éclair; sa bouche, débonnaire.
Il cause avec chacun, à tout prend intérêt,
Et s'informe, à la fois curieux et discret,
De l'étable, des bœufs, du cheval, de la grange;
Quelle fut la moisson, quelle fut la vendange;
Et si des monts neigés le bétail descendu
A gagné dans la plaine ou bien s'il a perdu;
Ce que l'on sème ici : du froment ou du seigle?
Avec quelle charrue et suivant quelle règle?
C'est ainsi qu'il parlait, sans honte et sans ennui
Assaisonnant le sien du mérite d'autrui.

Lorsqu'il ouvrit la porte, un bon fagot d'épine
D'un feu clair et léger égayait la cuisine;
Assise auprès, la mère avait l'œil au dîner,
Aux marmites qu'il faut tourner et retourner,
Secouer, retirer de la braise trop haute,
Afin que tout soit cuit bien à point et sans faute.
Mais cependant on voit, sur ce front triste et doux,
Où la vie a laissé des marques de ses coups,
Dans le calme sourire et la lèvre inclinée
D'une bouche tremblante et pourtant résignée,
Dans ce regard aimant que rien n'a fait vieillir,
Une âme en de vils soins qui n'a pu s'enfouir.

Une fille tricote auprès de la fenêtre,
Une autre est au lavoir; puis viennent à paraître
Par une porte basse, entr'ouverte en un coin,
Et d'où l'on voit la grange et la paille et le foin,
Le père et les garçons, grands, forts, aux yeux candides,
Et lui robuste encore et joyeux sous ses rides.

La mère, alors, voyant l'étranger sur le seuil,
Va pour le recevoir. Le messager de deuil :
« Votre cousine, hélas! la nuit d'hier est morte,
Dit-il aux écoutans, en refermant la porte.
» On l'enterre demain, à trois heures. Je viens
» Inviter les parens; et vous êtes des siens.

» Sa grand'mère et la vôtre étaient, je crois, germaines.
» Il faut se résigner : tous n'ont-ils pas leurs peines?
» Et cette pauvre fille, hélas! a tant souffert!
» C'est quand il n'est plus temps que l'on sent ce qu'on perd.
» On croyait qu'au travail elle était un peu molle;
» Quand elle se plaignait, on la traitait de folle,
» Et sa mère elle-même avait cru que c'était
» Un chagrin, un dépit, mais non qu'elle en partait.
» Ce n'est pas, toutefois, qu'on l'ait contrariée.
» Elle allait et venait. Seulement, la veillée,
» Elle devenait triste et prenait de l'humeur.
» Mais petit à petit s'accroissait la rumeur
» Qu'elle était très-malade. On s'inquiéta d'elle,
» Car on l'aimait beaucoup; elle était bonne, et belle.
» On essaya de tout; rien ne la put guérir.
» Sa mère se désole et demande à mourir,
» Et s'accuse en pleurant de l'avoir tourmentée,
» Ou de ne s'être pas plus tôt inquiétée;
» Mais bien à tort. » — Ainsi parla le messager,
S'interrompant souvent pour boire ou pour manger.

La famille écoutait, recueillie et pensive.
Chacun interrogeait. Mais la mère craintive,
Sur tous ces jeunes fronts, avec anxiété,
Cherchait des gages sûrs de force et de santé.

Comme de pâles fleurs que le tonnerre effraie,
Et que sa seule voix fait pencher sur la haie,
Belles, la joue éteinte, et les yeux gros de pleurs,
Vers leur mère en tremblant se serrent les deux sœurs.

Il se leva, disant que, dans cette journée,
Des parens il devait achever la tournée,
Car à la pauvre morte on veut faire un convoi,
Fit-il en s'éloignant, qui soit digne d'un roi.
La mère le suivit, lui parlant à voix basse :
« — Pour le chrétien la mort est la suprême grâce :
» Est-elle morte en paix? — Oh oui! tranquillement.
» Elle a passé sans bruit, sans aucun mouvement.
« — Elle n'a pas souffert?—Non vraiment, que je sache.
» Son pauvre corps maigri n'a ni ride ni tache;
» Excepté, vers la bouche, un ou deux petits plis.
» Mais ma femme la trouve aussi blanche qu'un lis.
« — Elle n'a point parlé?—Non; vers minuit, une heure,
» Elle a dit seulement : « C'est donc mieux que je meure! »
» Puis elle a joint ses mains retombant sur les draps;
» Ses lèvres remuaient, mais on n'entendait pas.
« — On n'a point appelé le pasteur auprès d'elle?...
« — Qu'y pouvait-il? D'ailleurs, on craignait que le zèle,
» Vous savez?... la venant effrayer de grands mots,
» Ne l'achevât plus vîte ou n'augmentât ses maux. »

Messager! messager, qui parcours la campagne,
Et qu'un brouillard de mort par les prés accompagne,
Ton bras est vigoureux, ton pied sûr et léger;
Songes-tu qu'à ton tour, messager! messager!.....

Il était déjà loin, suivant par la vallée
La route qu'en leur temps ses pères ont foulée.

La mère cependant demeura sur le seuil,
Comme absorbée en soi dans un penser de deuil.
Et quand elle rentra, d'une larme tarie
On voyait les sillons sur sa joue amaigrie.

V

LE FESTIN.

La terre froide et sourde avait, en retombant,
Fait sortir du cercueil un son d'adieu suprême,
Triste et dernière voix, bruit funèbre et glaçant,
Qui semble faire encor souffrir ceux que l'on aime.
Et le cortége noir revenait en causant.

Je m'en allai, cherchant la source et le bocage.
Captive était son onde, envolé son feuillage.
Sous le réseau de glace on voyait seulement
Quelques gouttes d'azur passer comme une image
Qui s'enfuit, et murmure, et sourit un moment.

Les Alpes avaient mis leurs grands manteaux de neige,
Dont les plis sans éclat dérobaient tout entiers
Les gazons et les bois, les rocs et les glaciers.
Sous de livides cieux qu'aucun souffle n'allège,
S'endormaient les tombeaux, les vieux et les derniers.

Le cimetière allait retrouver son silence.
Il était calme et froid, sans bruit, sans espérance,
Désert, abandonné même des fossoyeurs.
Seul, sur la tombe neuve un oiseau se balance;
Mais quand je m'approchais, il s'envolait ailleurs.

Un autre le suivait. Sous les feuilles séchées,
Qui tapissaient partout le sol moussu des bois,
Je les vis disparaître; et les feuilles couchées,
Sonores, de leur aile ou de leur pied touchées,
M'apportèrent long-temps des échos de leur voix.

*

Le village s'anime. Au travers de la brume
D'une maison surtout resplendit le foyer;
Par les étroits carreaux on le voit ondoyer.
La table est prèparée et la lampe s'allume.
On mange, on cause, on boit; car, selon la coutume,

On a fait pour la morte un splendide festin,
Et la cave a cédé le meilleur de son vin.
C'est le dernier service; et les pâtes sucrées,
Les *brisselets* cassans, les *merveilles* dorées
Arrivent empilés dans de grands plats d'étain.

On donne aux assistans quelques débris des roses

Qui de leur pâle éclat couronnaient le cercueil.
Les convives, alors, prennent des airs moroses,
Et l'on fait au manger quelques petites pauses,
Lorsque chacun reçoit ce souvenir de deuil.

Pour de rustiques gens tous sont assez habiles
A rider de leur front le lac calme et serein,
A faire sur la mort quelques phrases faciles,
Apprises dès long-temps, et, de détails futiles,
Art favori du monde, à tromper le chagrin.

— « Au moins, dit l'un d'entr'eux au père, à la famille,
» Vous avez bien soigné votre défunte fille,
» Votre sœur; et jamais il ne lui manqua rien. »
— « C'est vrai! répondent-ils : cela console bien. »
Et chacun à son tour sur ce sujet babille.

La mère, une ou deux fois, se montra sur le seuil,
Ses cheveux gris sortant de sa coiffe de deuil,
Ses yeux fixes tournés sur la table servie :
« Mangez! mangez! pour moi rien ne me fait envie,
» Mangez! » leur disait-elle avec un morne accueil.

*

Je partis, cotoyant les vignes dépouillées.
Un vent sévère et froid

Ballottait dans les airs les feuilles envolées ;
Et j'en vis qui roulaient en troupes désolées
Autour de la maison, et tombaient sur le toit.

Un sombre tourbillon descendit sur la terre.
On l'entendait frémir,
Et résonner surtout vers le haut cimetière,
Où son souffle, heurtant quelque monceau de pierre,
Y pouvait mieux gémir.

J'entendis un vieillard passant par les prairies,
Qui, le front découvert,
Luttait contre le vent et, dans ses rêveries,
Disait tout haut, marchant sur les feuilles flétries :
« On laisse le bois mort, on coupe le bois vert. »

Etait-ce pitié franche ou vite consolée ?
Je ne sais : mais voici
Qu'avec ses blancs fuseaux, blanche fileuse ailée,
La neige, d'un linceul, toile bientôt filée,
Couvre la plaine aussi.

Et les tombeaux anciens, et la fosse nouvelle,
Les morts jeunes et vieux,
Tous ont même manteau, froid duvet de son aile,
Tous, même sceau de marbre à la froide étincelle,
Mais qui fond au soleil, quand il ouvre les cieux.

Ainsi la mort, dernière et suprême froidure,
Sous le rayon divin
Verra fondre sa glace, et, comme une onde pure,
La vie, au jour nouveau, reprendra son murmure
Et coulera sans fin.

FIN DES *CAMPAGNES*
ET DU CINQUIÈME LIVRE.

NOTES

NOTES

—

PAGE 22. — LE VIEUX LAHARPE.

Son monument est situé dans une petite île, en face de Rolle, sa ville natale, sur les bords du lac Léman. Il se compose d'un obélisque avec diverses inscriptions et un médaillon par Pradier.

—

PAGE 88. — CHALETS DES AGITES.

Les Agites sont cette haute et verte esplanade que l'on découvre, du lac, au pied des Tours d'Aï, et dont l'Arvel, ou ce grand mur de rocs tout ravinés qui se dresse presque à pic derrière Villeneuve, forme comme la balustrade. L'auteur a dit quelque part autrefois :

Et le celtique Arvel, dont les replis profonds
Hébergent les brouillards qui gravissent les monts.

—

PAGES 167 et 168.

Les deux premiers couplets du prologue de ce livre sont ceux d'une chanson qui se trouve déjà dans le recueil *Les Deux Voix*, publié par l'auteur en 1833. Elle se chante sur un air de Nægueli, devenu populaire en Suisse.

—

PAGE 181. — LA DERNIÈRE RONDE.

Ces danses appelées *rondes* ou *ronds*, dont la coutume s'est longtemps conservée dans l'Helvétie romane, « se chantent, avons-nous dit dans le tableau du *Canton de Vaud*, et ont un certain pas, moi-

tié balancé, moitié marché. Leur caractère est de pouvoir s'ouvrir à tous venans : celui de la *Coquille*, espèce de *fandango*, est même de les aller chercher, et de ramasser à l'improviste tous ceux qu'elle rencontre dans ses sinuosités ambulantes. Grande risée et grands éclats si la chaîne, brusquement tirée ou repliée par celui qui la dirige, vient à se rompre, et surtout s'il en tombe quelques chaînons. Dans nos temps, la Coquille termine encore volontiers les grandes réunions patriotiques.

» *Ronder* (dans notre dialecte roman, *riondâ)* c'était danser en chantant. Et le chant, les vers et la danse étaient organisés de manière à former deux chœurs qui se reprennent toujours une partie de l'air et des paroles en se répondant. De là, le nom de *coraula* donné en plusieurs endroits à ces chants alternés, dont les strophes s'appellent *coblla*, comme chez les Provençaux. On les chante encore ainsi dans la partie occidentale de la Suisse romane; on ne les danse plus que très-rarement. Naguère, aux clairs de lune d'été, ils entraînaient, mêlée dans la ronde, toute la population plébéienne et patricienne de l'endroit.

« Allez-vous-en, ceux qui regardent,
« Ou bien venez danser !

dit une de ces chansons de ronde. »

A Lausanne, qui, vers la fin du dix-huitième siècle, était un des principaux rendez-vous des touristes et un séjour à la mode pour la société élégante, « les messieurs et les dames, dit M. Vinet, se réunissaient les soirs d'été, sous les maronniers de la cathédrale, pour y danser des rondes. Une société beaucoup plus vulgaire y dansait, comme eux, aux chansons; les voix, les pas s'entremêlaient; ces deux mondes, en tournoyant si près l'un de l'autre, semblaient se confondre, et à quelque distance on ne voyait qu'une seule ronde, comme on n'entendait plus qu'un refrain: *Nous n'irons plus au bois*, vieille et naïve chanson. » (A. Vinet, dans ses articles sur le *Tissot* de Charles Eynard, *Revue Suisse*, t. II, p. 143.)

Ordinairement la ronde suppose que l'un de ceux qui y prennent part, occupe le centre du cercle, d'où il appelle à lui, si c'est un homme, une danseuse, et si c'est une femme, un danseur. Ce couple isolé suit aussi la danse et le chant, dont souvent même le refrain s'adresse directement à lui, ou auquel il répond.

—

PAGE 190. — LES HÉROS HELVÉTIQUES.

Ce morceau, composé au début de notre révolution, parut alors

(novembre, 1845) dans la *Revue des Deux Mondes*, où on le donna comme traduit de quelque dialecte suisse, et avec la signature : UN PAYSAN SUISSE.

—

PAGE 190. — M. L'AVOYER NEUHAUS.

Alors le premier magistrat de la Suisse, et l'un des principaux chefs du parti radical, par lequel il ne tarda pas à être débordé. Il mourut peu de temps après.

—

Ibid. — ERLACH.

Le chevalier d'Erlach, général des Bernois à la bataille de Laupen (1339), où la féodalité, dans la Suisse occidentale, reçut son coup de mort.

—

Ibid. — ARNOLD.

Arnold de Winkelried, à Sempach, embrassant les lances des chevaliers autrichiens (1386).

—

PAGE 191. — BERTHELIER.

Berthelier, qui, au commencement du seizième siècle, déjà avant la réformation, proclama la liberté de Genève, et fut mis à mort par l'ordre du duc de Savoie. Il disait au prieur Bonnivard (le Bonnivard de Chillon) : « Touchez-là, mon compère ! pour amour » de la liberté de Genève, vous perdrez votre bénéfice (votre ab- » baye), et moi la tête ; » — « lesquels tous deux advinrent, » ajoute Bonnivard lui-même, qui nous a conservé ces paroles.

—

Ibid. — DAVEL.

Le major Davel, envoyé à l'échafaud par les patriciens bernois, en 1723, pour avoir appelé à la liberté ses compatriotes du Pays-de-Vaud, auxquels il proposa l'indépendance par une démonstration éclatante, mais en s'arrangeant, s'ils refusaient, de manière à succomber seul.

PAGE 191.

Schwytz est là toujours.

Dans la première édition, on avait fait, pour suivre la règle, *Schwytz* d'une seule syllabe; mais vraiment c'est une pédanterie; si ce mot n'a qu'une syllabe pour l'œil, pour l'oreille il en a deux.

Quant à sa situation, qui a vu Schwytz, assis fièrement sur la pente, au pied de cimes hardies, en aura eu quelque impression analogue à celle qu'on a essayé de rendre dans ces vers.

—

PAGE 192. — L'OURS.

Le langage et les poésies populaires disent ordinairement : l'*Ours, seigneur Ours (Herr Mötzli)*, pour désigner Berne.

—

Ibid. — DU LÉMAN.

C'est des bords du lac Léman que sont partis tous les mouvemens révolutionnaires de la Suisse moderne.

—

PAGE 203. — LAHARPE ET DAVEL.

Voir, au bas du texte, la note de la page 22, et ci-dessus celle de la page 191.

—

On a expliqué, dans la préface, que l'on rejetait ici, parmi les notes, trois chansons qui parurent lors de la révolution vaudoise de 1845. Elles font allusion, non aux individus, comme on a voulu le voir dans le temps, mais aux situations, aux tendances, aux partis et aux élémens divers de cette révolution. L'intérêt de ces petites pièces s'est naturellement beaucoup effacé, et s'effacera davantage encore avec le temps. Comme elles contiennent cependant quelques traits de mœurs et des détails historiques, on a dû les conserver pour les personnes qui n'ont pas la première édition. Elles y étaient placées dans le troisième livre. Les voici :

L'ACADÉMIE DE LAUSANNE[1]

Quiconque veut philosopher
Doit avoir un premier principe,
Jusque sur les yeux s'en coiffer,
Et prendre tout le reste en grippe.
Ce principe, enfin, est trouvé,
OEuvre sublime du génie.
Non, non! je ne l'ai point rêvé :
C'est, Messieurs, c'est l'Académie.

Un jour, l'un de nos trois Conseils,
Le grand, le petit, ou le moindre,
A-t-il eu de fâcheux réveils,
Et l'ennemi vient-il à poindre?
On lui répond : Tout est au mieux,
Dans l'Etat, oui, tout fait envie,
Sauf un seul point défectueux,
C'est, Messieurs, c'est l'Académie.

Si Doctrinaires, Radicaux,
Nous gouvernant à tour de rôle,
Se font le poing, même assez gros,
Avec une mine assez drôle;
Si, maintes fois, au Grand-Conseil,
Bâille la salle dégarnie,
Qui peut produire un fait pareil?
C'est, Messieurs, c'est l'Académie.

Le Vaudois, ce peuple madré,
Ne suit pas la loi de la Mecque :
S'il a de tout temps préféré
Sa cave à sa bibliothèque;
Si d'être un Homère, un Caton,
Petitement il se soucie,
Qui diantre a fait ce gros garçon?
C'est, Messieurs, c'est l'Académie.

— « Je n'ai pas, dit un orateur,
» Messieurs, la langue bien pendue;
» Mais, en revanche, par bonheur,
» Elle est on ne peut mieux pointue.
» Les traits que je vais décochant,
» En douceur je les expédie,
» Et l'on dit que je suis méchant!
» C'est, Messieurs, c'est l'Académie. »

— « Messieurs! je n'y comprends plus rien, »
S'écrie un autre : « tout m'embrouille;
» Mais c'est mon droit de citoyen,
» Et je bredouille, je bredouille.
» Sur tous si j'ai frappé, frappé,
» A droite, à gauche, avec furie;
» Sur tous si j'ai jappé, jappé....
» C'est, Messieurs, c'est l'Académie. »

— « C'est fort bien d'être indépendant, »
Dit un troisième avec mystère :
« Mais moi je suis prudent, prudent,
» A petit bruit rasant la terre.
» Une personne est dans un pas...
» Un mauvais pas.. nul ne le nie;
» Mais moi je ne la nomme pas :
» C'est, Messieurs, c'est l'Académie. »

Un autre encor dit : — « Eh! pékins!
» Tant de beaux mots ne font pas grêle.
» Vous êtes de pauvres coquins,
» Je vois qu'il faut que je m'en mêle.
» Un mot tout seul fera cela,
» Grêle, orage, foudre, incendie :
» *A bas les fils de Loyola!*
» C'est, Messieurs, c'est l'Académie. »

— « Messieurs, dit un bon campagnard,
» Toutes les vignes sont gelées;
» Les blés furent semés trop tard;
» Nos forêts se sont envolées.
» *De la Dòlaz quanqu'à Dzaman,*
» *Ecutâ-vei cel' infamia!*
» *No n'ain meins eu dè tçous sti an...*
» *C'è, Messieurs, c'è l'Académia*[2]. »

---

[1] Avant la dernière révolution du canton de Vaud, l'académie ou l'université de Lausanne fut en butte aux attaques les plus absurdes, mais débitées du ton le plus sérieux, et qui ne tardèrent pas à porter les fruits qu'on en attendait. On se servit de son nom comme du fameux refrain : *C'est la faute de Rousseau, c'est la faute de Voltaire.*

[2] De la Dole jusqu'à Jaman (montagnes du canton de Vaud). — Ecoutez donc cette infamie! — Nous n'avons point eu de choux cette année... — C'est, Messieurs, c'est l'Académie.

LE RISTOU[1],

OU

LE NOUVEL ARISTOCRATE

Qui veut ouïr, qui veut apprendre
Ce que je suis sans m'en douter ?
Hélas ! je ne suis bon qu'à pendre
Ou, tout au moins, à *grelotter*[2].
J'ai vieux chapeau, vieille cravate,
Et vieil habit on ne sait d'où :
Je suis donc un aristocrate,
Ristou ! ristou ! ristou ! ristou ! *(bis.)*

Voyez ! fort mince est mon mérite :
Je ne sais pas, gagnant au jeu,
Pour faire bouillir la marmite,
Dans le peuple souffler le feu.
Peuple ou roi qui veut qu'on le flatte,
Ne trouve en moi qu'un vieux hibou.
Je suis donc un aristocrate :
Ristou ! ristou ! ristou ! ristou ! *(bis.)*

Contre la vertu, le génie,
Faut-il aussi lâcher son mot ?
Faut-il que je les calomnie ?
Oh ! franchement, je suis un sot.
Pour condamner à mort Socrate
Je n'eusse rien valu du tout.
Je suis donc un aristocrate :
Ristou ! ristou ! ristou ! ristou ! *(bis.)*

On me dit : « Vive l'ignorance !
» A bas le culte des neufs sœurs ! »
J'ai du respect pour la science,
Et même pour les professeurs.
Mais l'âne veut-il qu'on le gratte,
Allons ! je ne suis pas si fou !
Je suis donc un aristocrate :
Ristou ! ristou ! ristou ! ristou ! *(bis.)*

Je ne sais pas, sans frein ni borne,
Contre tous, d'un front menaçant,
Toujours beuglant, lever la corne,
Et faire fuir chaque passant.
Je ne vois pas tout écarlate,
Comme un taureau qui tord le cou.
Je suis donc un aristocrate :
Ristou ! ristou ! ristou ! ristou ! *(bis.)*

Que tout le monde s'apauvrisse :
En quoi serai-je plus heureux ?
Je ne crois pas qu'on s'enrichisse
Quand tout le monde sera gueux.
On dit qu'un nouvel âge éclate :
Ma foi ! ce n'est pas le Pérou !
Je suis donc un aristocrate :
Ristou ! ristou ! ristou ! ristou ! *(bis.)*

J'ai quelque chose encor dans l'âme
Qu'il faut que je confesse, hélas !
Le croiriez-vous ? j'aime ma femme ;
Serais-je le seul dans ce cas ?
Le communisme est un pirate...
Droit du seigneur ? droit du bambou ?...
Moi, je suis un aristocrate :
Ristou ! ristou ! ristou ! ristou ! *(bis.)*

Quand nous brisâmes nos entraves,
Quand nous devînmes fils de Tell,
Quand Masséna nous disait braves,
J'ai combattu sur le Grimsel[3].
J'ai sur mon sabre cette date,
Le sabre est là, pendant au clou :
Et je suis un aristocrate !
Ristou ! ristou ! ristou ! ristou ! *(bis.)*

[1] Altération populaire du mot *aristocrate*, par laquelle les radicaux valaisans désignaient leurs adversaires. Elle passa du Valais dans le canton de Vaud avec la révolution. Tous ceux qui n'approuvèrent pas le mouvement, ou le sens-dessus-dessous opéré en février 1845, furent donc aussitôt traités de *ristous* ou d'aristocrates.

[2] Le *Grelot*, espèce de *Charivari*, qui se publiait à Lausanne, a plus fait pour la révolution que les grands journaux.

[3] En 1799, époque de l'affranchissement du pays de Vaud, Masséna donna à plusieurs reprises des éloges aux Lémans ou Vaudois, dont les bataillons figurèrent dans ces héroïques combats des Alpes qui préludèrent à la grande bataille de Zurich.

Que voulez-vous? pourquoi me plaindre?
Je reste pauvre, je suis vieux,
Le jour travaillant sans rien craindre,
La nuit dormant tant que je peux.
Je ne sais pas tendre la patte,
Plier au besoin le genou,
Je suis donc un aristocrate :
Ristou! ristou! ristou! ristou! *(bis.)*

—

UN PETIT ROI

Air de *Guilleri*.

Un petit roi bonhomme
Vivait non loin d'ici
Sans souci.
Il était bien en somme,
Haut d'un pouce et demi,
J'en frémi!
Ah! comme il rit
Ah! comme il rit
Comme il rit quand il dit :
Je suis petit,
Petit, petit,
Tout petit, tout petit.

Plus que le roi de Rome
Il s'est montré vaillant,
En braillant.
Sa voix, comme une pomme
Qui sur la braise cuit,
Fait du bruit.
Et comme il rit, *etc.*

Il a, dans ses domaines
Qu'il parcourt en trois pas,
L'arme au bras,
Deux cent mille douzaines,
On ne le croirait pas!
D'échalas.
Et comme il rit, *etc.*

— « Petit! mais tout le monde
» Dit-il, en se mirant,
» N'est pas grand.
» A moins que je ne ponde,
» Nul n'est petit, ma foi!
» Comme moi. »
Et comme il rit, *etc.*

« Que l'ennemi se montre,
» Je l'écrase s'il est
» Peu replet,
» Ou bien, dans la rencontre,
» Je lui tourne le dos
» S'il est gros. »
Et comme il rit, *etc.*

Il dit, et, sur sa porte
Campé d'un air moqueur,
Ce vainqueur,
A bête ou gens, n'importe!
Fait au moins, de son mieux,
Les gros yeux.
Et comme il rit, *etc.*

Son rire est long d'une aune,
Il éclate, il s'étend,
Il se fend.
Mais, ô ciel! il est jaune,
Comme un bouquet choisi,
De souci!
Ah! comme il rit, *etc.*

Il porte sur sa tête
Une plume en avant
A tout vent,
Rouge comme la crête
Qui pare le menton
Du dindon.
Et comme il rit, *etc.*

Il porte sur l'épaule,
Pendant avec fierté,
De côté,
Pour épée une gaule,
Dont il donne très-bien
A son chien.
Et comme il rit, *etc.*

Voulant être héroïque,
Il donna de travers,
Dans les airs,
Un coup de gaule, oblique,
Dont il eut tout l'affront
Sur son front.
Et comme il rit, *etc.*

— Oh ! quelle grande lutte ! »
Cria-t-il en tombant
Sur son banc ;
Puis, faisant la culbute,
« Oh ! dit-il, quel exploit !
» On me voit ! »
Et comme il rit, *etc.*

» C'est, dit-il, que la terre,
» C'est que tout vient en bas
» Sous mes pas.
» Je suis foudre de guerre :
» Qu'on pâlisse d'effroi
» Devant moi ! »
Et comme il rit, *etc.*

« Ma cervelle est féconde,
» Je vois dans mon tonneau
» Tout en beau ;
» Je vais changer le monde,
» En faire trait pour trait
» Mon portrait. »
Et comme il rit, *etc.*

« Le monde, à mon image,
» Deviendra grand garçon,
» Tout de bon,
» Et, changeant de plumage,
» Sera sur son vieux roc
» Comme un coq. »
Et comme il rit, *etc.*

« Nous pavanant à l'aise,
» Nous serons tous égaux,
» Tous nigauds ;
» Rouges comme la braise,
» Soufflant partout le feu :
» C'est le jeu ! »
Et comme il rit, *etc.*

» Nous avons plein nos poches,
» Et de toutes façons
» Cent raisons,
» Cent tours, cent anicroches ;
» Aussi, n'y cherchez plus
» Des écus ! »
Et comme il rit, *etc.*

» Nous ferons de la terre
» Un nouveau paradis,
» Je vous dis !
» On ne s'y plaira guère ;
» Mais qu'importe ! pour moi,
» J'en suis roi. »
Et comme il rit, *etc.*

La Terre au petit homme
Fit un profond salut,
Qu'il reçut.
Et dès lors il se nomme....
Quelqu'un sait-il son nom ?
Ma foi, non !
Ah ! comme il rit, *etc.*

Pourtant il est bonhomme !
Aussi, se réveillant
En baillant,
Un jour, voyez-vous comme
De son grand patatra
Il rira !
Ah ! comme il rit !
Ah ! comme il rit !
Comme il rit quand il dit :
Je suis petit,
Petit, petit,
Tout petit, tout petit.

—

PAGE 254. — LA MÈRE DU SOLDAT.

Le fait qui a donné l'idée de ce petit poème et qui en forme le dénouement, est historique. Un soldat suisse, des environs d'Aigle au canton de Vaud, revenant du service et rentrant dans ses foyers, aurait ainsi retiré sa mère de la fosse, à ce que m'a raconté autrefois une personne fort au courant des souvenirs de la localité.

—

PAGE 266. — LA VIEILLE DAME ET SON FILS.

Ce morceau n'a d'intérêt que par le mot qui le termine : ce mot a été réellement prononcé, et c'est encore ici un fait réel ; il s'est passé dans une ville du midi de la France, au dire de celui à qui nous l'avons entendu raconter, feu M. Requien, d'Avignon, dont le nom est bien connu des archéologues et des naturalistes.

—

PAGE 280. — LE SERVANT.

On a tâché de reproduire dans ces vers quelques-uns des traits sous lesquels l'imagination populaire se représentait le *Servant*, ou le lutin familier dans la Suisse française : entre autres, ses malices aux servantes de la maison, qui, le considérant comme un être unique en son espèce et toujours présent, se servaient seulement du mot *Lui* pour désigner ce personnage mystérieux.

—

PAGE 320.

Là-bas sous ces ormeaux, je vois tourner la ronde.

Voir, ci-dessus, la note de la page 181.

—

PAGES 370 et 371.

Qu'on nous permette ici quelques indications sur des noms d'amis, dont nous avons voulu rappeler et caractériser le souvenir, et parmi lesquels il y en a, d'ailleurs, de bien connus.

LÈBRE. — Adolphe Lèbre, d'origine française, mais élevé à Lausanne, étant venu à Paris, s'y fit remarquer des juges les plus compétens par ses articles d'histoire et de philosophie, publiés dans le *Semeur* et dans la *Revue des Deux Mondes*. Il fut enlevé à la fleur de l'âge et du talent, en 1844, et lorsqu'il commençait à compter dans la presse parisienne.

Henri, l'aimable ménestrel.

HENRI DURAND, mort à Lausanne en 1842, tout jeune encore et revêtu des plus aimables dons de la jeunesse. C'était bien, comme on le dit ici, un véritable ménestrel : musicien et poète, les vers lui venaient en chantant. Ses *Poésies* ont été recueillies, et il y en a plusieurs éditions.

MONNERON. — Frédéric Monneron, mort aussi très-jeune, en 1837, était, à ne pas s'y méprendre, un poète de la plus grande race, comme on peut s'en convaincre par quelques-uns des fragmens inachevés qu'on a publiés de lui récemment. Voir ce qu'en a dit M. Sainte-Beuve dans son article sur M. Vinet, et notre notice sur lui dans la *Revue Suisse*, t. XV, p. 457.

MONNARD. — Charles Monnard, l'un des continuateurs de l'histoire suisse de Jean de Müller, longtemps professeur à l'académie de Lausanne, député à la diète, maintenant professeur à Bonn, l'un des citoyens dont s'est le plus honorée la Suisse de nos temps, et auquel rien n'a manqué de ce qui attend d'ordinaire le vrai patriote, la lutte pour ce qu'il estime le bien, la victoire, et la dépopularisation après le succès.

VULLIEMIN. — Louis Vulliemin, historien non-seulement de talent et d'étude, mais de vocation, et qui a publié, sur plusieurs parties de l'histoire de la Suisse, sur le Moyen Age, sur la Réforme, des travaux pleins de recherches solides, de finesse et de sagacité.

AGASSIZ. — Louis Agassiz, aussi du canton de Vaud, l'un des premier naturalistes de notre temps. Jeune encore, ses travaux étaient déjà si remarquables, que l'illustre Cuvier lui remit des matériaux qu'il avait rassemblés pour l'histoire des poissons fossiles, le jugeant le plus capable de les continuer. Après avoir, pendant plusieurs années, jeté un vif éclat sur l'académie de Neuchâtel, il est maintenant professeur à l'université de Cambridge aux Etats-Unis.

VINET. — Alexandre Vinet, professeur à Bâle, puis à Lausanne, dans son pays natal, prédicateur, moraliste, théologien, publiciste et critique; toujours souffrant, mais toujours travaillant et secourable à tous; l'un des écrivains français protestans qui a eu le plus de renom et d'influence de nos jours. On achève de publier ses *OEuvres* complètes. — Quand parurent les *Chansons lointaines*, dont il a parlé dans plusieurs recueils littéraires avec une indulgente amitié, nous pouvions le compter encore dans le nombre, déjà bien diminué, de nos amis d'ici-bas. Peu après (en 1847), il alla rejoindre ceux dont lui-même a si bien dit :

Ils ne sont pas perdus, ils nous ont devancés.

—

PAGE 382. — LE BOUT DU MONDE.

En plusieurs endroits, à Genève entre autres, si nous ne nous

trompons, dans la vallée du Rhône aussi, à Aigle, où ce nom nous avait frappé, l'imagination du peuple s'est rencontrée pour le donner à quelque lieu sauvage ou retiré.

—

PAGE 432. — FROMENT, LION.

Les bœufs s'appellent fréquemment ainsi dans la Suisse française; ou bien *Jaillet* et *Moutai*, qui signifient, le premier, *tacheté*, *moucheté*, le second, *étoilé* au front, et surtout marqué de grandes taches de blanc et de roux. — On a pu voir de même quelques noms de vaches à la page 86. Ce joli nom de *Niva*, qu'on explique par *neigée*, ou *cendrée*, n'est pas inventé non plus. On le donnait à une vache de la montagne où ces vers ont été composés.

—

PAGES 436 ET 438.

Bury, près Clarens : délicieuse maison de campagne, appartenant à la famille Couvreu. De sa haute terrasse, qui domine la route et le lac, on a vue sur tous ces bords enchantés.

Celle qui les reçut ici.

Mme Emma C**, femme aussi distinguée d'esprit que de cœur, enlevée prématurément à ses deux familles, la sienne propre et celle des affligés et des indigens.

Une autre encor, non moins absente
De son hospitalier manoir.

Mme M**, du Châtelard. — L'antique donjon du Châtelard, ce vieux reste des âges féodaux, est bien connu de tous ceux qui ont visité ces beaux lieux, dont il est, pour ainsi dire, le point culminant. Il l'est mieux encore de ceux, en grand nombre, auxquels le propriétaire actuel, M. Marquis, fait les honneurs de son château avec tant de largeur et cordialité. Que d'amis, que d'étrangers aimables et instruits, quelques-uns même célèbres, se sont rencontrés à la table hospitalière et dans la vaste salle du vieux manoir! M. Monnard, M. Vulliemin, MM. Charles et Edouard Secrétan, M. Melegari, aujourd'hui à l'université de Turin, M. Chambolle, un moment exilé après le Deux-Décembre, M. Jacques Dubochet, M. Charles Gleyre, M. Vinet, M. Emile Souvestre.... Hélas! ces derniers noms nous le rappellent : outre ses deuils de famille, cette magnifique demeure a aussi de funèbres et douloureux souvenirs.

PAGE 446. — CHARLES GLEYRE.

L'auteur du *Soir de la vie* ou des *Illusions perdues*, l'une des perles de la galerie du Luxembourg. D'autres tableaux de ce maître, — le *Départ des Apôtres*, la *Pentecôte*, le *Déluge*, le *major Davel*, *Ruth*, *Nausicaa*, l'*Echo*, les *Bacchantes*, l'*Amour profane*, ou une femme conduite par un petit satire et chassant l'Amour, — sont des œuvres égales au moins et peut-être même supérieures à la première pour la perfection de l'exécution : elles se trouvent éparses dans des collections publiques ou privées, en France et à l'étranger, à Lausanne, à Paris, à l'Escurial.

Tous les connaisseurs savent à quel point ce peintre, l'un des premiers assurément de notre époque, unit la correction du dessin, une couleur harmonieuse et d'une gamme savante, mais qui ne vise pas à l'effet, l'invention originale et l'art profond de la composition, au sentiment tout particulier du beau et de la grâce antiques, qui est son cachet. Notre édition même en fournit une preuve dans le sujet par lequel son amitié a aussi voulu y concourir, et qui, transporté depuis sur la toile, est devenu un de ses plus charmans tableaux. Dans le *Sommeil du Loup*, en effet, on admirera, avec cette fleur de beauté juvénile, cette grâce en même temps qui s'ignore, et dont un voile semblerait plutôt diminuer l'innocence et la pureté. Au reste, nous ne songions pas, en commençant cette note, à faire ici l'éloge inutile de notre peintre, nous voulions seulement dire qu'il est aussi, comme Léopold Robert, de la Suisse française, de Chevilly au canton de Vaud.

—

PAGE 451. — LA GENEVRIÈRE.

A Mousseaux, près Châtillon-sur-Loing.

—

PAGE 458.

Le fait est qu'elles sont cousines.

La nièce et la fille de l'auteur, si l'on veut bien nous permettre d'ajouter encore, — cette fois tout à fait en prose, — ce petit détail de famille.

—

PAGE 466. — ADALBERT.

Les notes au bas du texte rappellent les traits historiques empruntés au chroniqueur du dixième siècle. Le guerrier *Cisher*, l'un des héros du chroniqueur carlovingien, vivait sur les bords de la *Dura*, comme celui-ci le dit en son latin, et avec la prononciation rude que les Allemands mettent souvent au *d*, c'est-à-dire, sur les bords de la *Thur*, et non de la *Doire*, comme traduit Châteaubriand ; car il est fréquemment question du *Thurgau* ou *pays de la Thur* dans le *moine de Saint-Gall*, et son abbaye était en effet située dans le voisinage.

—

PAGE 470. — L'ÉVÊQUE BERTHOLD.

Berthold de Neuchâtel, évêque de Lausanne, mourut réellement, selon l'assertion positive de la chronique, au jour précis qu'il avait fixé, après l'arrangement de ses affaires, pour se mettre en route et aller en Orient prendre part à la croisade. Sa mort eut lieu vers l'an 1220.

—

PAGE 473. — LE TROUBADOUR DU COMTE PIERRE.

Le comte Pierre, ou le *Petit Charlemagne*, est bien connu dans l'histoire et les traditions de l'Helvétie romane. Il fut un des plus vaillans seigneurs de son temps, et activement mêlé, pour son profit, aux affaires de l'empire et de l'Angleterre, dont sa nièce, Eléonore de Provence, avait épousé le roi Henri III. Il aimait beaucoup son château de Chillon, y venait souvent, et y mourut (en 1268).

« Or, dit la chronique, le comte Pierre étant retourné gaillardement au lieu de Chilliong, là où il fust surprins d'une très-grande maladie, qui luy dura bien longuement; et tellement fust malade qu'il ne povoit, ne n'eust sceu partir de son chastel, sinon qu'il se faisoit aulcunes foys porter dessuz l'eau en une navire pour se y resjouir et prendre de l'air »....

Nos historiens, M. de Gingins, M. Vulliemin, ont découvert que le comte Pierre avait un troubadour, par lequel il se faisait accompagner dans ses promenades sur le lac. Mais tout ce qu'on a pu apprendre jusqu'ici, c'est que ce poète chevaleresque s'appelait *Ferrat* (peut-être Ferrand ou Fernand), ou *Féraldo*, comme incline

à le croire M. Vulliemin (voyez son ouvrage sur *Chillon*). On ne sait rien de plus sur lui.

—

PAGE 480.

Ce n'est, dit-on, qu'en l'eau tiède trempée,

La tradition veut, en effet, que le sang et la fatigue eussent tellement collé les mains des deux héros à leurs épées, qu'il fallut, comme elle le dit naïvement, les mouiller d'eau chaude pour les détacher. — Clarimbord et Ulrich Bras-de-fer étaient deux pâtres des vallées de la Gruyère. Le fait d'armes qui leur est attribué, et dont le souvenir se conserve encore dans leur pays, doit s'être passé en 1348.

—

PAGE 493. — L'ALPE.

Ici et ailleurs on s'est servi de ce mot au singulier, comme il est usité dans les Alpes mêmes, pour désigner un haut pâturage, un *alpage*. *Alper* se dit des troupeaux qui passent l'été sur la montagne.

—

PAGE 532. — LE NANT.

Ce mot, encore usité dans le dialecte roman de la Suisse française, où l'on veut qu'il se soit conservé du celtique, signifie un *petit ruisseau*.

—

PAGE 555.

Les *brisselets* cassans, les *merveilles* dorées.

Sorte de pâtisserie rustique fort en usage dans la Suisse française.

Quant à l'usage de ces repas après les funérailles, usage d'ailleurs jusqu'à un certain point motivé dans les campagnes par l'éloignement des parens conviés à la cérémonie, il tend beaucoup à se perdre, et n'est plus ce qu'il était autrefois, où l'on y mangeait et buvait autant qu'à une noce ou à un baptême.

FIN DES NOTES.

TABLE

—

Pages

Préface v

LIVRE I.

Le livre de jeunesse 3
Les chansons lointaines 5
Anciennes amours 11
Les bruits du monde, ou l'insomnie de ma mère 14
Le bon vieux temps helvétique 18
Le vieux Laharpe 22
Un peu de dispute. 24
Chant de paix 27
Promenade de nuit 29
A mon ami M* D** 31
La visite 33
La maison 36
Amour simple et pur 39
Chansons d'enfans :
I. *Que j'aime le sourire* 41
II. *Coquins d'enfans* 42
En voyage 44

La chanson de Julia Alpinula 46
La chanson d'Yzolier 48
Préludes 50
Le temps s'en va 53
Jeune Helvétie. 56
Les derniers combattans 58
Les vieux chênes 61

LIVRE II.

Le livre morose 67
Les voix du printemps 69
La Nuit 75
Pensées d'orage :
I. *Que veux-tu?* 81
II. *Ne me suis pas*. 82
III. *Ne crois pas que ma vie* 83
Lettre écrite de la montagne. 85
L'enchanté 89
La vie en pleurs 91
Espère! 93
A un parfait ami 95
Aveuglement 97
Le torrent noir 99
Le rayon de lune 103
Le volcan éteint 104
A mon ami S.-B. 108
La fleur bleue 111
A Mickiéwicz 117
Le sapin 120
Les cerises de ma grand'mère 124
Quatorze ans 128
Aux enfans 130

Douleur paternelle 134
Le champ de bataille 137
Le sifflement des balles 141
La chanson des vivans et des morts . . . 143
Sonnets :
I. *Gémir, crier, pleurer.* 149
II. *A mon ami Sainte-Beuve* 150
III. *Vous que je n'ai pas vue.* 151
IV. *Mortels, nous naviguons* 151
V. *Que faire, que résoudre* 152
VI. *Mes enfants !* 153
VII. *De l'espoir.* 154
VIII. *Pourquoi dire.* 154
IX. *Oh! chasse ces pensers* 155
X. A Mme H. B. 156
Les poètes, chant à deux voix 157

LIVRE III.

Le livre helvétique 167
L'Avenir : — Prologue 169
I. (1831) 170
II. (1845) 175
La dernière ronde. 181
Les héros helvétiques. 190
Un bon conservateur 196
A bas ! 199
Les pèlerins suisses 202
Le chapeau. 204
A mon ami Henri Euler 207
Le chant d'un égalitaire 209
La grande aurore 213
Pardonnons-nous 216
A de jeunes amis 220

LIVRE IV.

Le livre des vieux refrains 225
Ma chanson. 227
Le sommeil du loup 229
Les bœufs 235
La galère d'amour. 241
Là-haut. 245
L'écureuil 245
La mère du soldat. 254
La vieille dame et son fils 266
La chanson de l'épée 268
Le luth sauvage 272
La dernière rencontre 274
Le Servant 280
Chansons de printemps : — Prologue . . . 287
I. Brise matinale 288
II. La chanson du nigaud 289
III. Même sujet sur un autre air . . . 291
IV. La fleur noyée 292
V. Dormez-vous? 294
VI. Me croiras-tu? 295
VII. L'oiseau de mai 297
— Epilogue : *Dans les bois* 298
Chansons d'hiver :
I. Chanson sans rime 300
II. Chanson fourrée de rimes 304
III. Seul au foyer 308
De la montagne à la plaine 310
Où s'en vont les jeunes filles : — Prologue . 314
I. La Belle au bois rêvant 315
II. *Là-bas sous ces ormeaux* 320
III. *Sa mère est là* 321

IV. Brune, blonde et noire. 324
V. La Belle, passant au soir 330
VI. La chèvre, la fille et le passant . . 341
VII. La moissonneuse 344
VIII. Le voile de neige 346
La reine du bal 354
Finaut, ou la vision du berger 358
Le père et son fils 366
Et in Arcadiâ 368
Les marionnettes 372
Le bout du monde. 382

LIVRE V.

Le livre d'automne 387
Le vieillard. 389
Le sommeil du Temps 393
La barque du bonheur 395
La plainte des feuilles 398
Confiance 400
Chansons d'enfans :
I. Le Grand-père, ou toute la maisonnée. 402
II. Pimpon de rose 408
III. La clé des champs 410
La recherche 428
Dans le sillon 431
Le clair de lune 434
Les animaux malfaisans 439
Oh là là! 442
Envoi : — *Allez, Muse légère,* 445
Autre : — A M. Charles Gleyre. 446
Sonnet : — *Si vous étiez, Madame,* 447
Clairette 448

Damon 455
Chansons historiques, Ballades et Poème :
La vigne et le rossignol, légende 461
Adalbert, ou le vieux guerrier frank . . . 466
L'évêque Berthold. 470
Le troubadour du comte Pierre 473
Clarimbord. 478
Exploit d'enfant 481
La gourde du forestier 486
Le fou d'amour 513
Les Campagnes :
I. — La fleur dans les blés 527
II. — Le nant de l'Ayzelet 532
III. — La veillée 539
IV. — Le messager 547
V. — Le festin 554
Notes 561

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Gravées par M. Ed. Willmann, et dessinées :

		Page
I.	Le Portrait de l'auteur, par M. Charles Gleyre	
II.	Les Chansons lointaines, frontispice, par M. G. Staal	5
III.	Le Sommeil du Loup, par M. Ch. Gleyre	229
IV.	La Mère du Soldat, par M. Gustave Roux	254
V.	Le Servant, par M. G. Staal	280
VI.	La Belle passant au soir, par M. Gustave Roux	330
VII.	Le Voile de neige, par le même. . .	346
VIII.	Finaut, par MM. Fritz Berthoud et G. Roux	358
IX.	Damon, par M. Gustave Roux . . .	453
X.	Adalbert, par M. Jules Hébert . . .	466
XI.	La Gourde du Forestier, par M. Gustave Roux	486
XII.	Les Campagnes, par M. G. Staal . .	526

Erratum.

—

Page 221, ligne 1 : Au lieu de *Un* autre, lisez : *Une* autre.

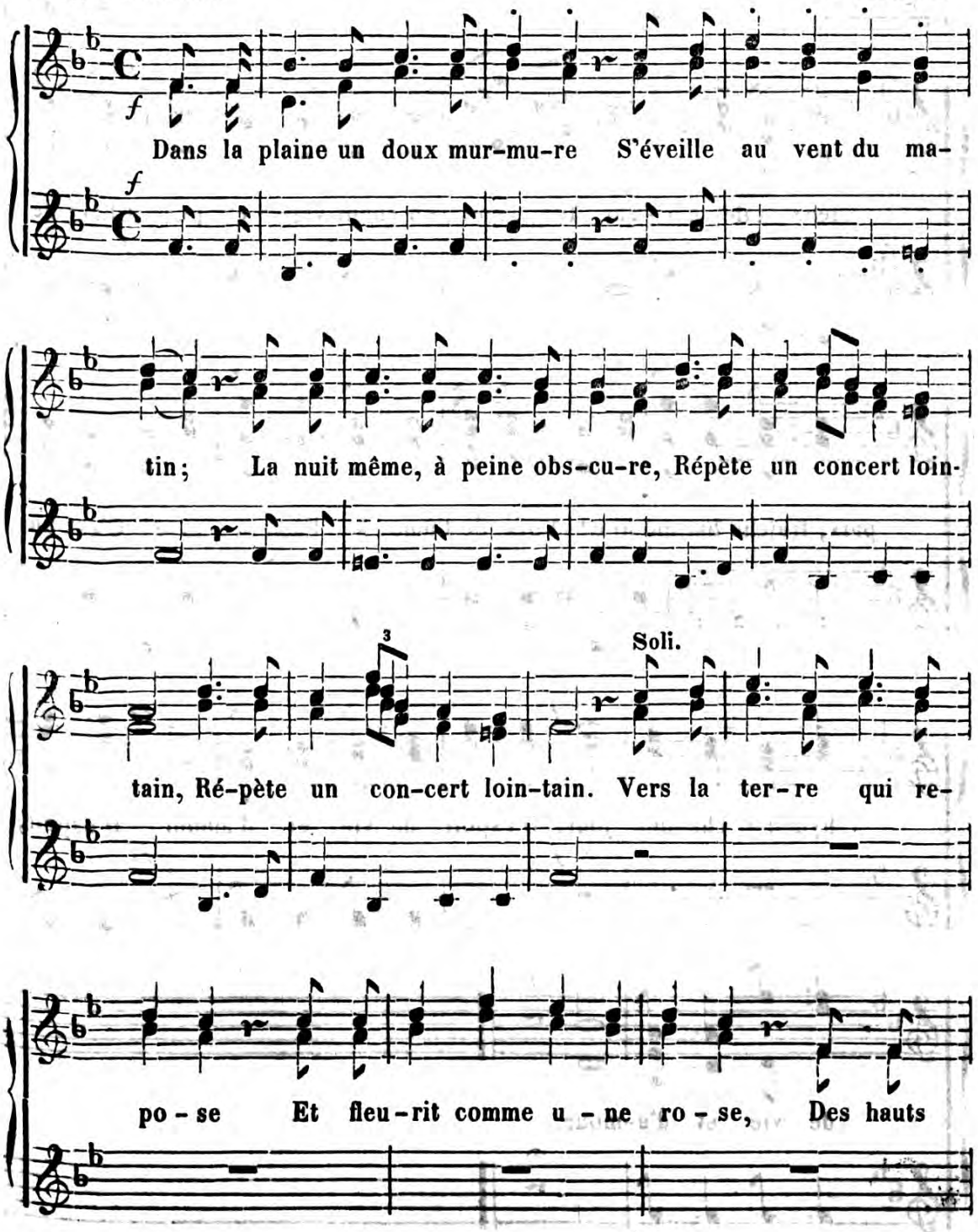
C'est en outre par erreur qu'au moment de tirer les gravures, on a mis un P. au lieu d'un C. au prénom de M. Ch. Gleyre, dans les signatures du portrait de l'auteur, et qu'on a écrit Methay, au lieu de Mathey, dans celles d'*Adalbert*, de *Finaut*, de *Damon* et du *Sommeil du Loup*. Ces deux fautes peuvent être aisément corrigées à la main, dans les exemplaires où elles ne le seraient pas.

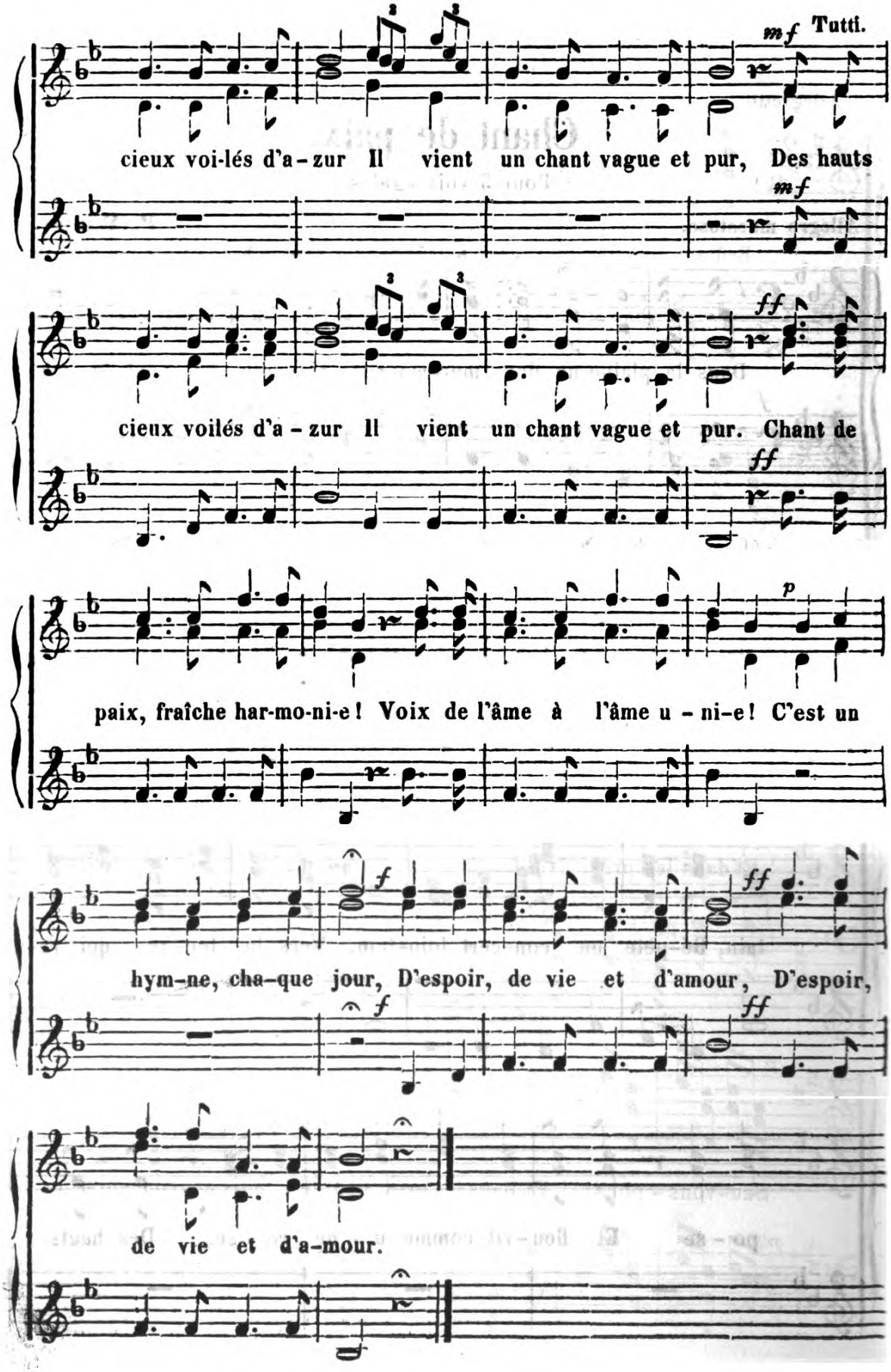
MUSIQUE

Chant de paix.

Pour 3 voix égales.

Allegro maestoso. P. Winter.

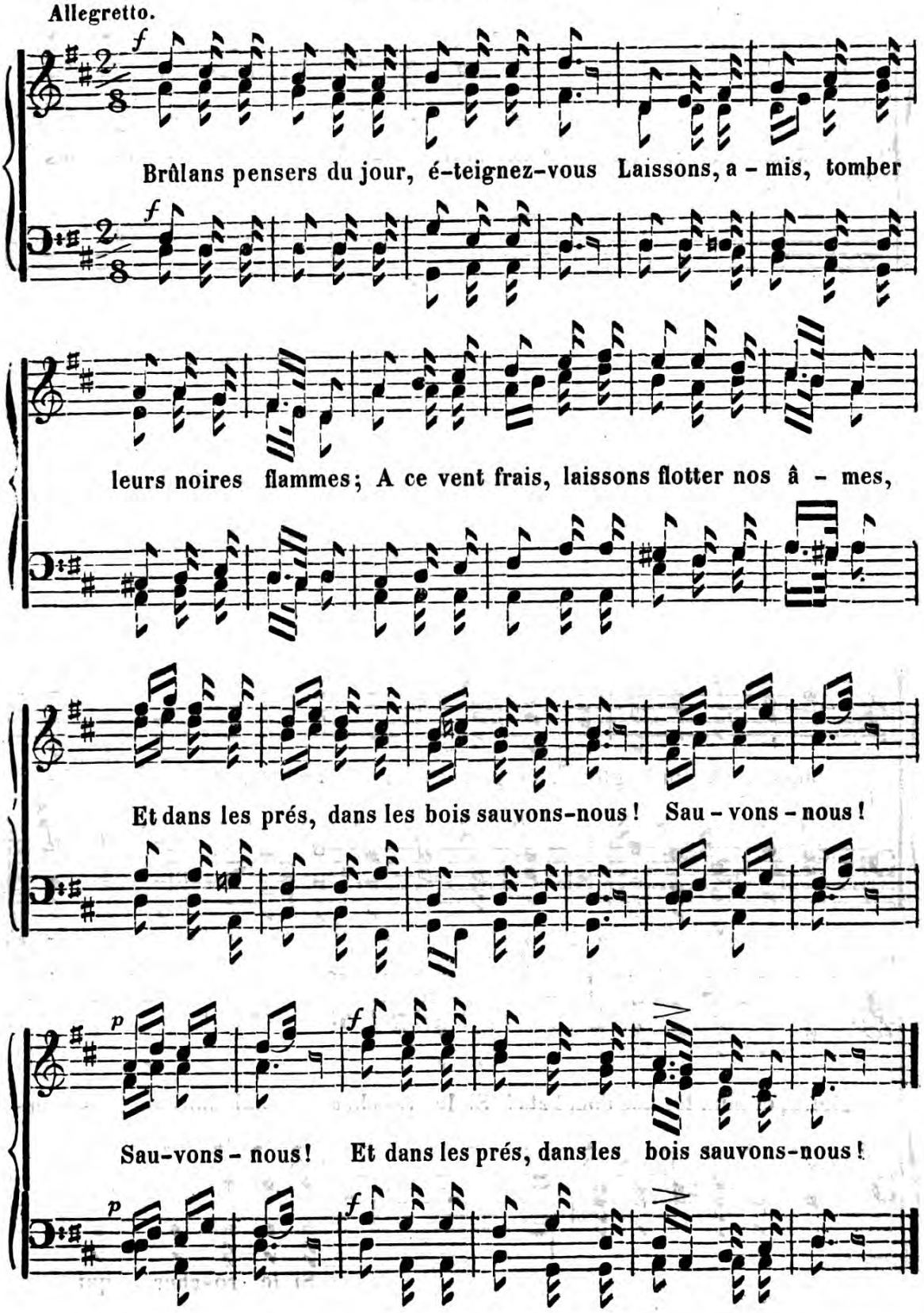



mf Tutti.
cieux voi-lés d'a-zur Il vient un chant vague et pur, Des hauts
mf
ff
cieux voilés d'a-zur Il vient un chant vague et pur. Chant de
ff
p
paix, fraîche har-mo-ni-e! Voix de l'âme à l'âme u-ni-e! C'est un
f
ff
hym-ne, cha-que jour, D'espoir, de vie et d'amour, D'espoir,
f
ff
de vie et d'a-mour.

Promenade de nuit.

Pour voix d'hommes.

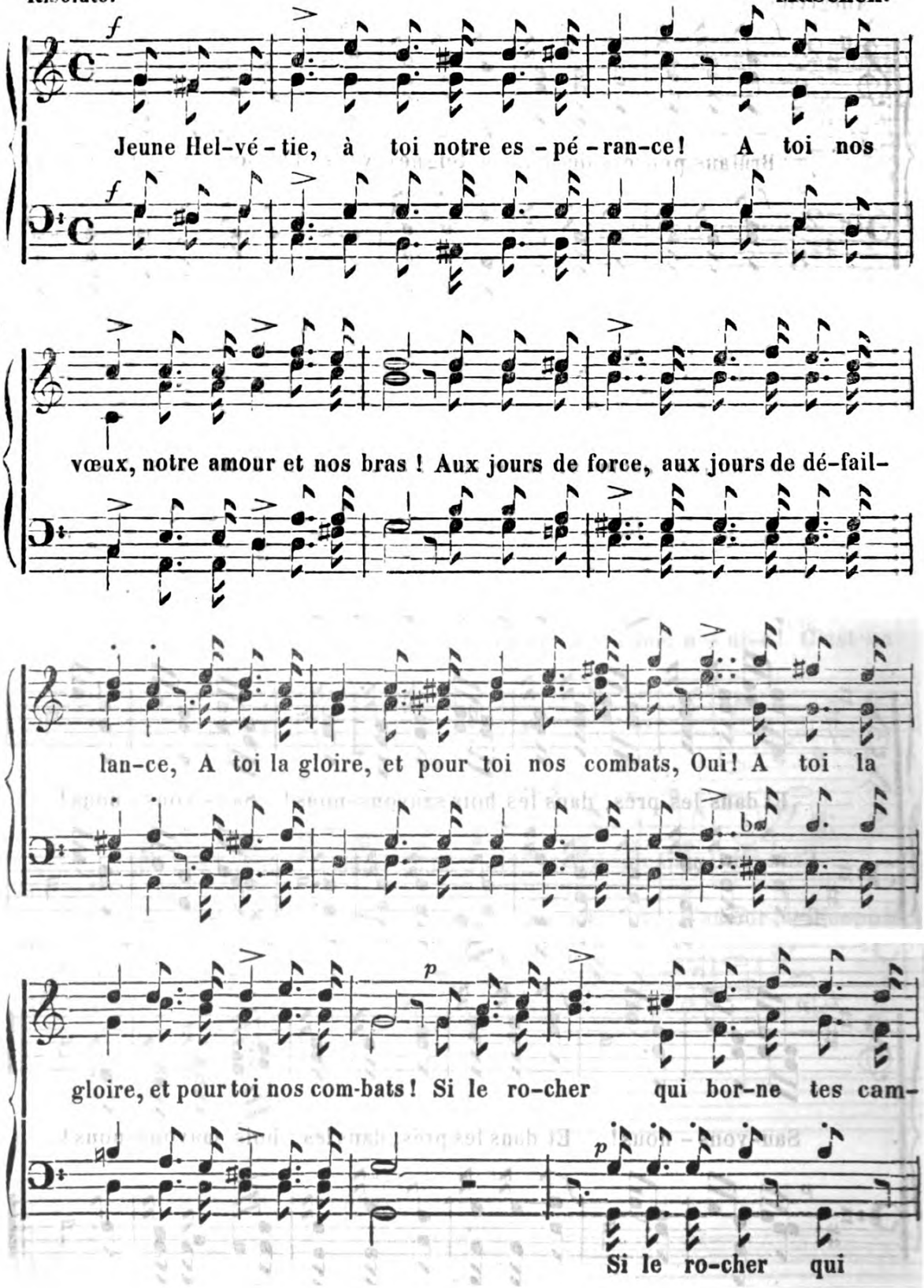
Allegretto.

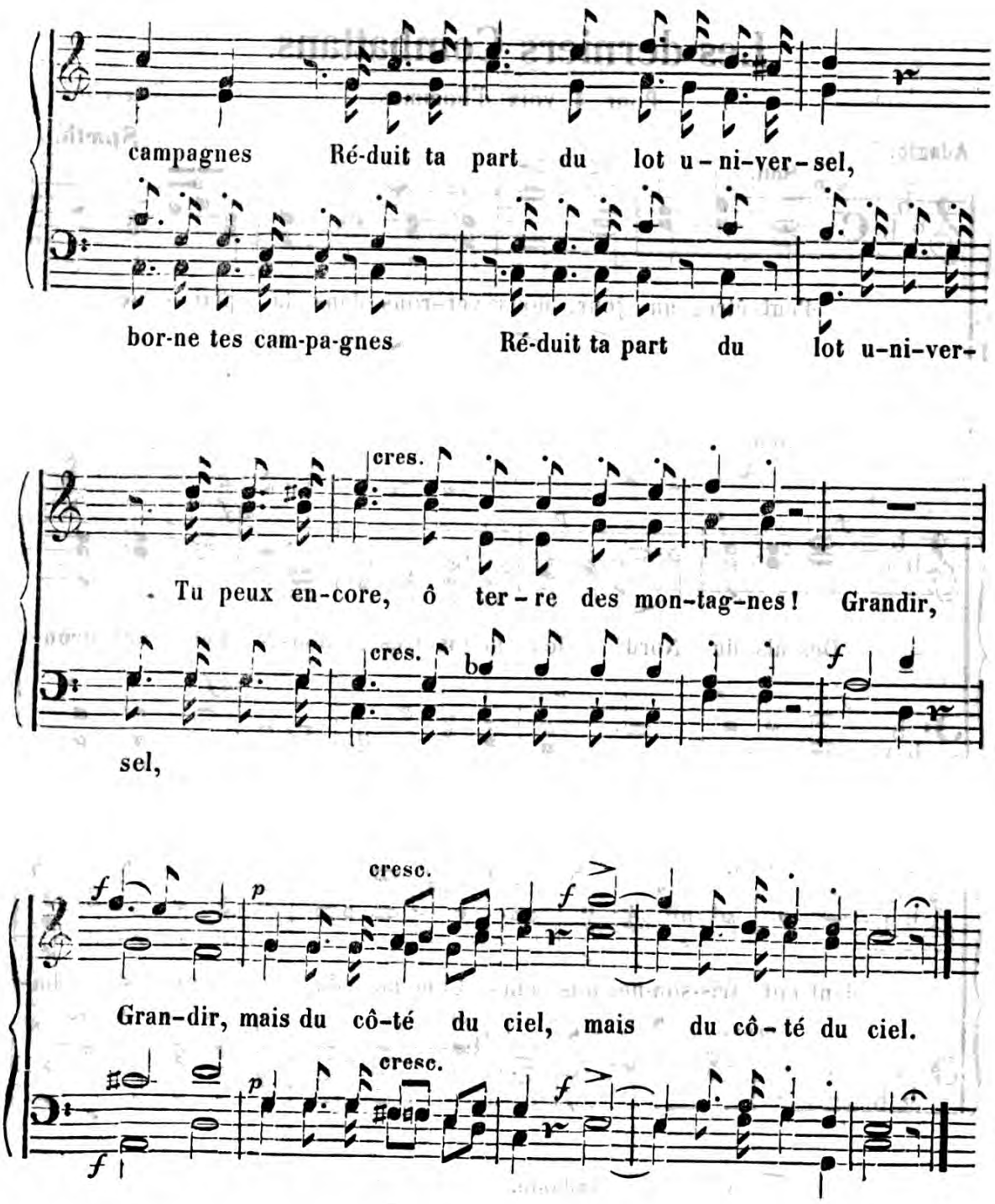


Jeune Helvétie.

Pour 4 voix d'hommes.

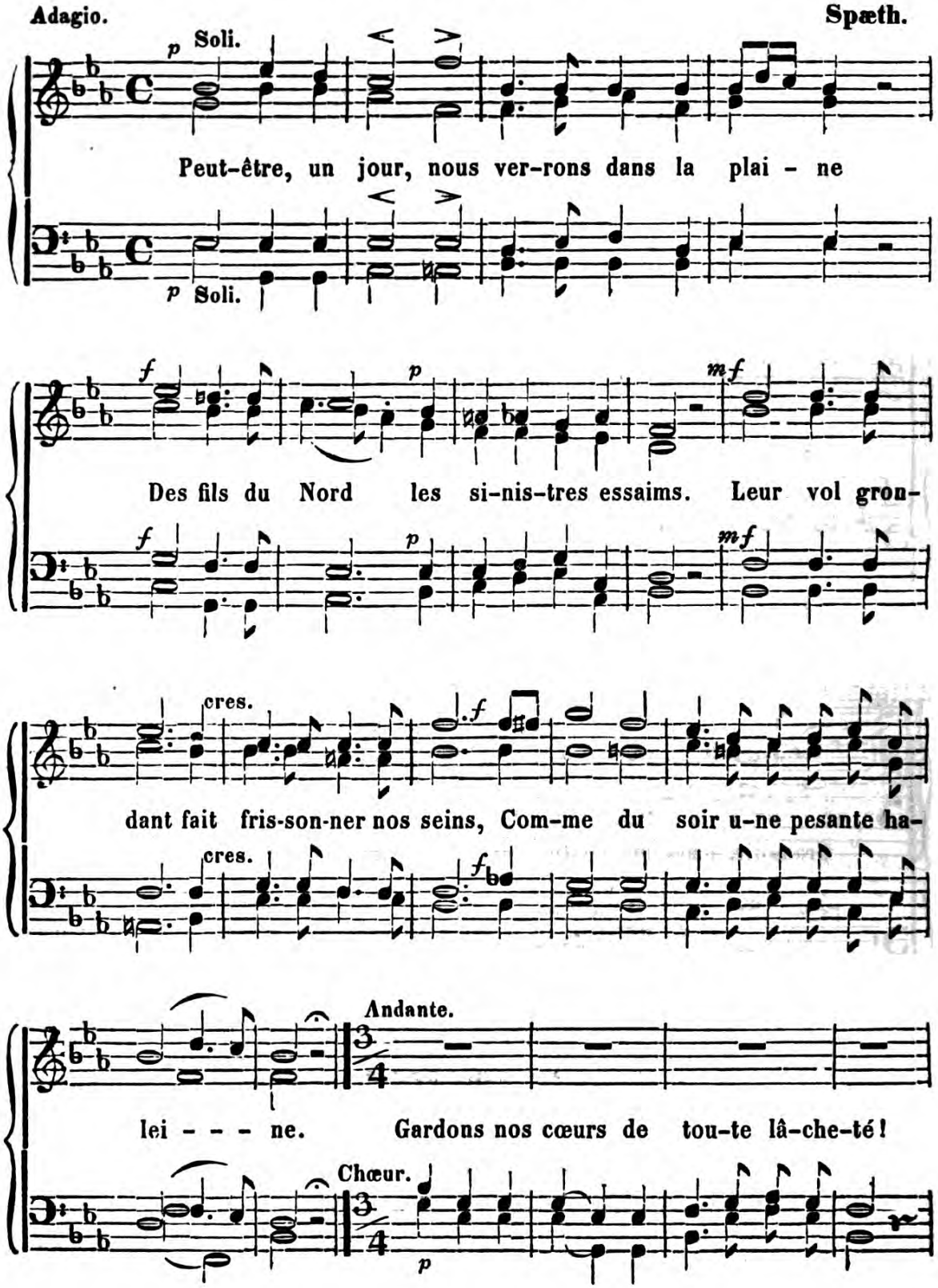
Risoluto. Maschek.

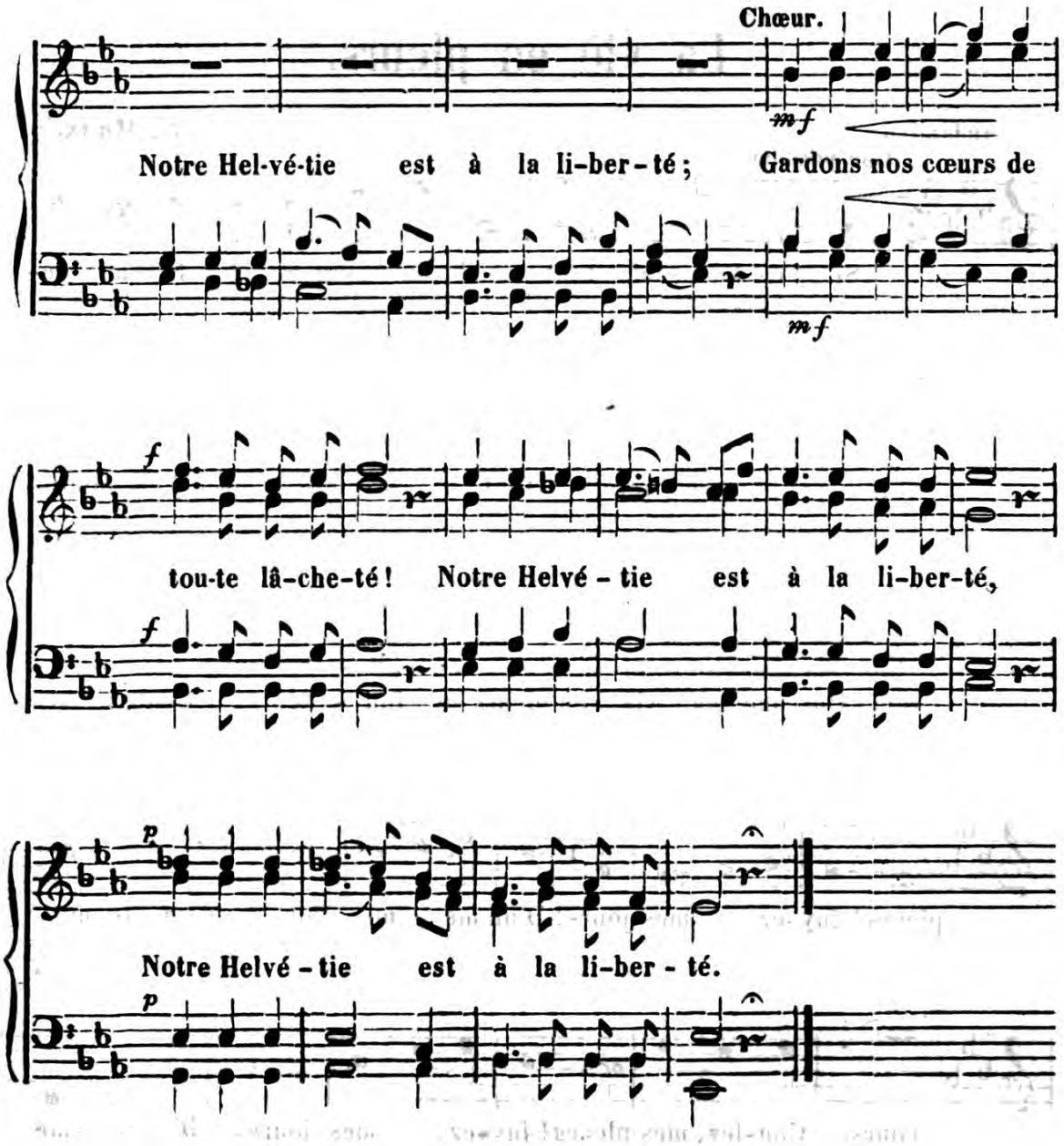



campagnes Ré-duit ta part du lot u-ni-ver-sel,
bor-ne tes cam-pa-gnes Ré-duit ta part du lot u-ni-ver-
cres.
. Tu peux en-core, ô ter-re des mon-tag-nes! Grandir,
cres.
sel,
cresc.
Gran-dir, mais du cô-té du ciel, mais du cô-té du ciel.
cresc.

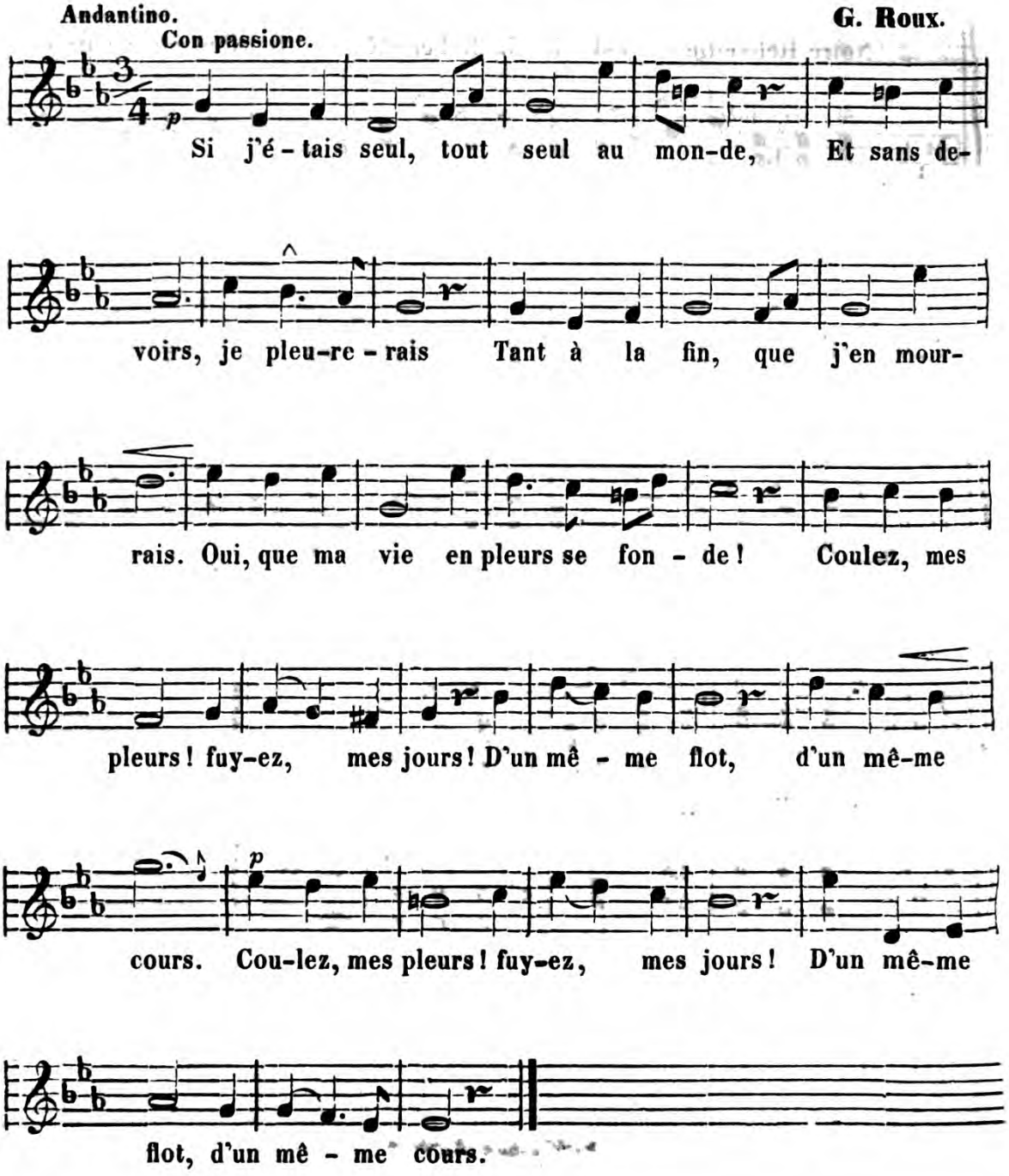
Les derniers Combattans.

Pour 4 voix d'hommes.




Chœur.
mf
Notre Hel-vé-tie est à la li-ber-té; Gardons nos cœurs de
mf
f
tou-te lâ-che-té! Notre Helvé-tie est à la li-ber-té,
f
p
Notre Helvé-tie est à la li-ber-té.
p

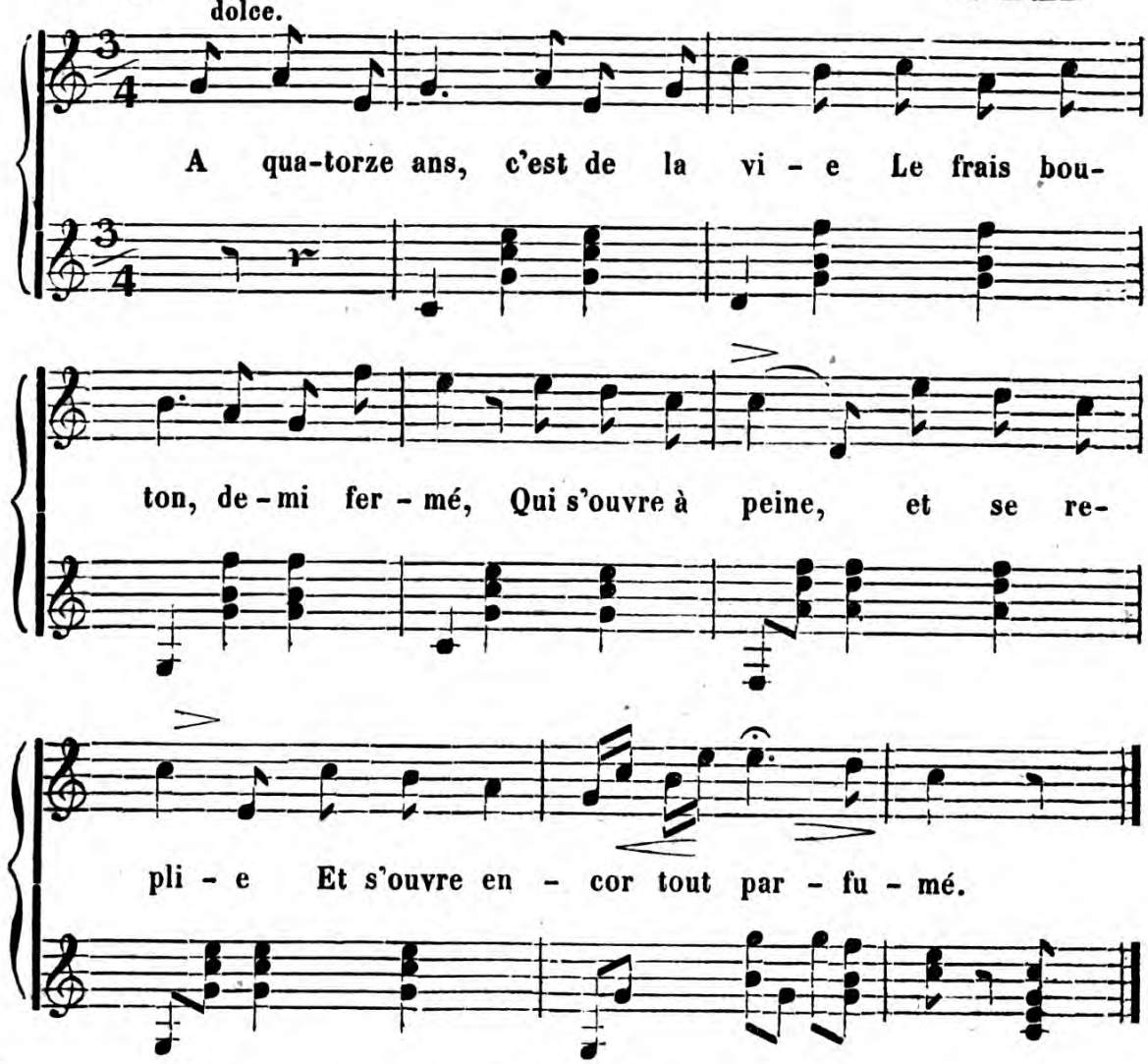
La vie en pleurs.



Quatorze Ans.

Avec accompagnement de Guitare.

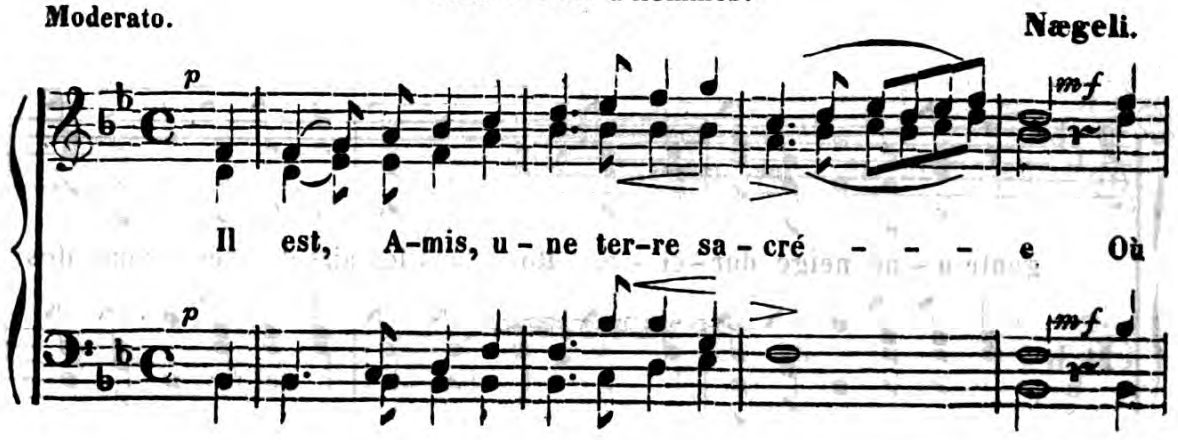
Lento. dolce. L. Kurz.

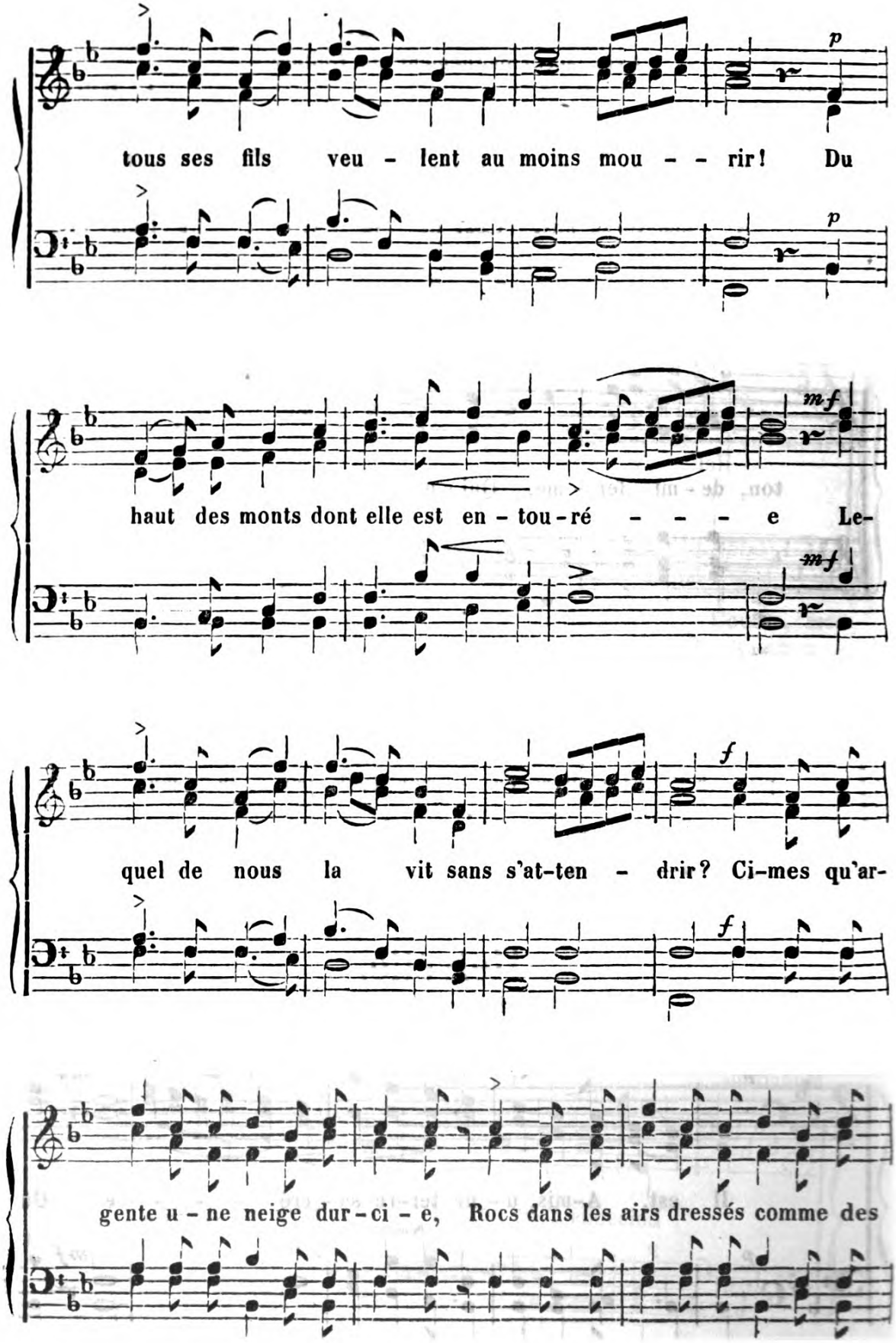


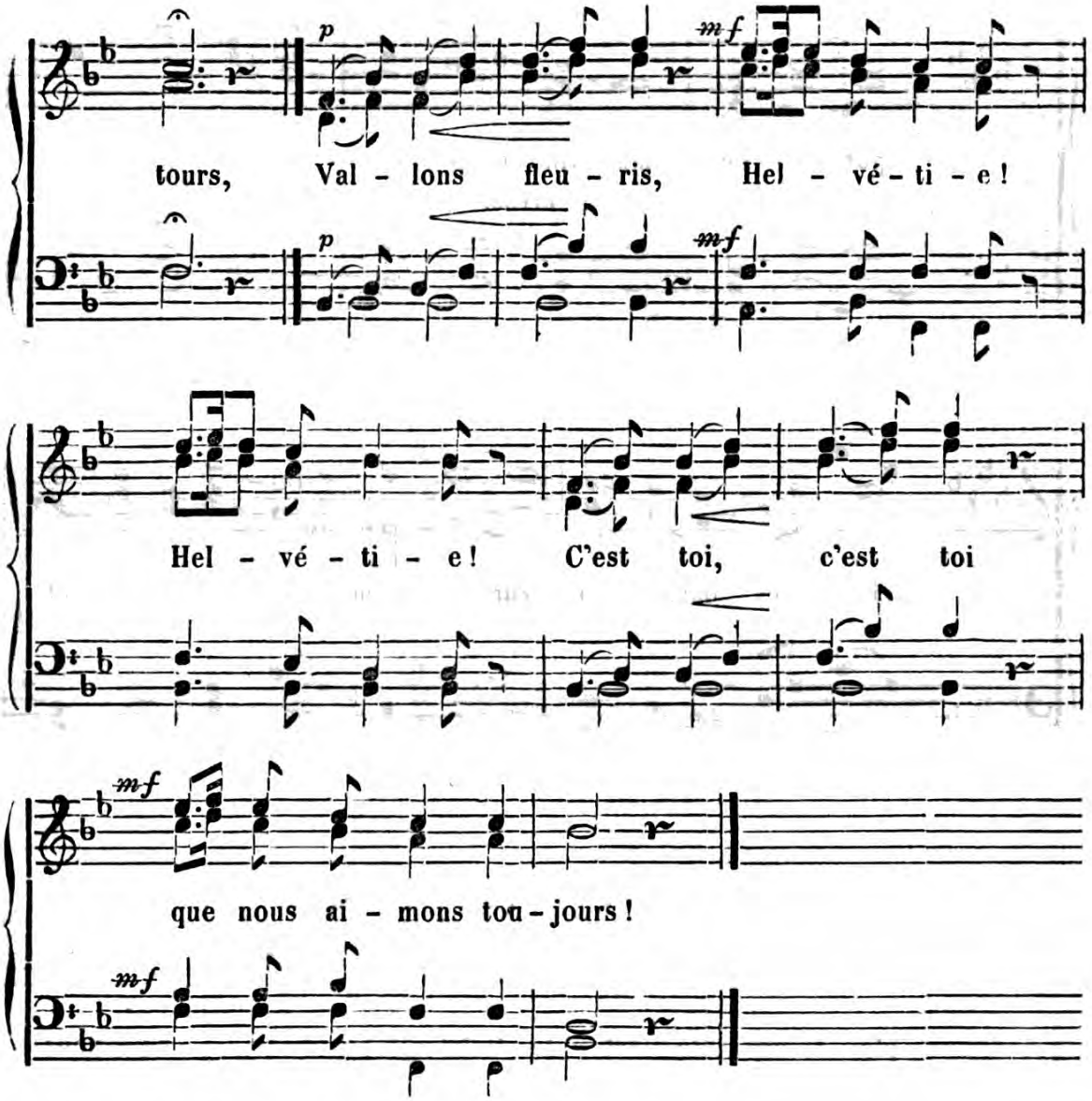
Helvétie.

Pour 4 voix d'hommes.

Moderato. Nægeli.



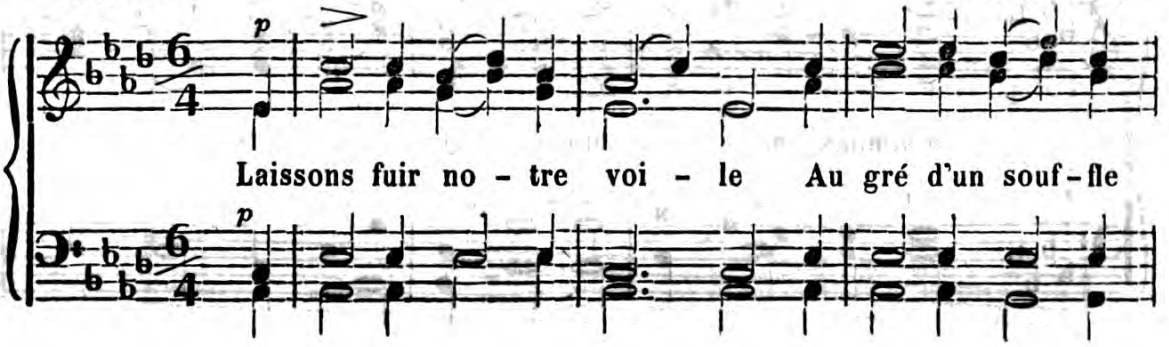

tous ses fils veu - lent au moins mou - - rir! Du
haut des monts dont elle est en - tou - ré - - - - e Le-
quel de nous la vit sans s'at-ten - drir? Ci-mes qu'ar-
gente u - ne neige dur - ci - e, Rocs dans les airs dressés comme des

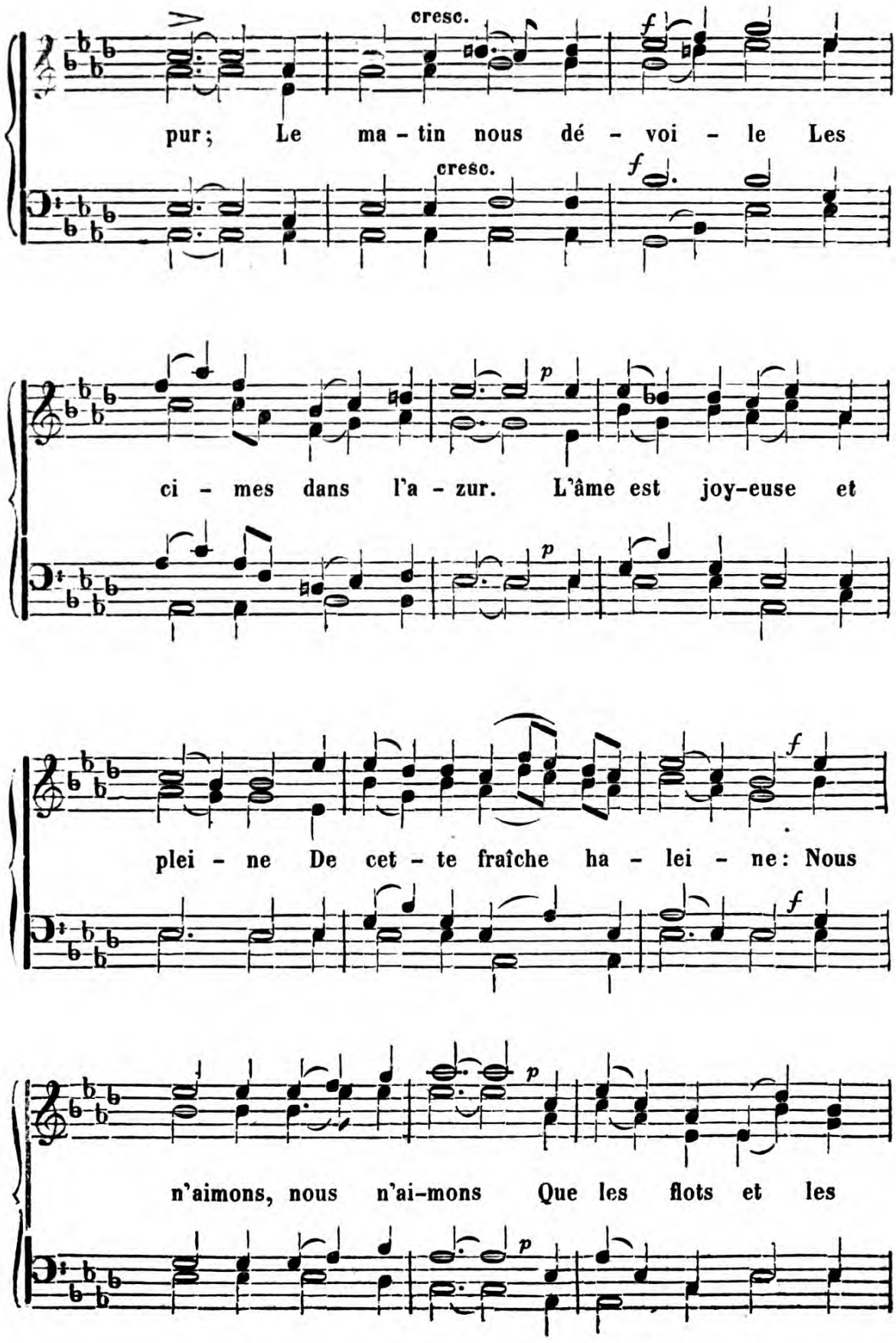


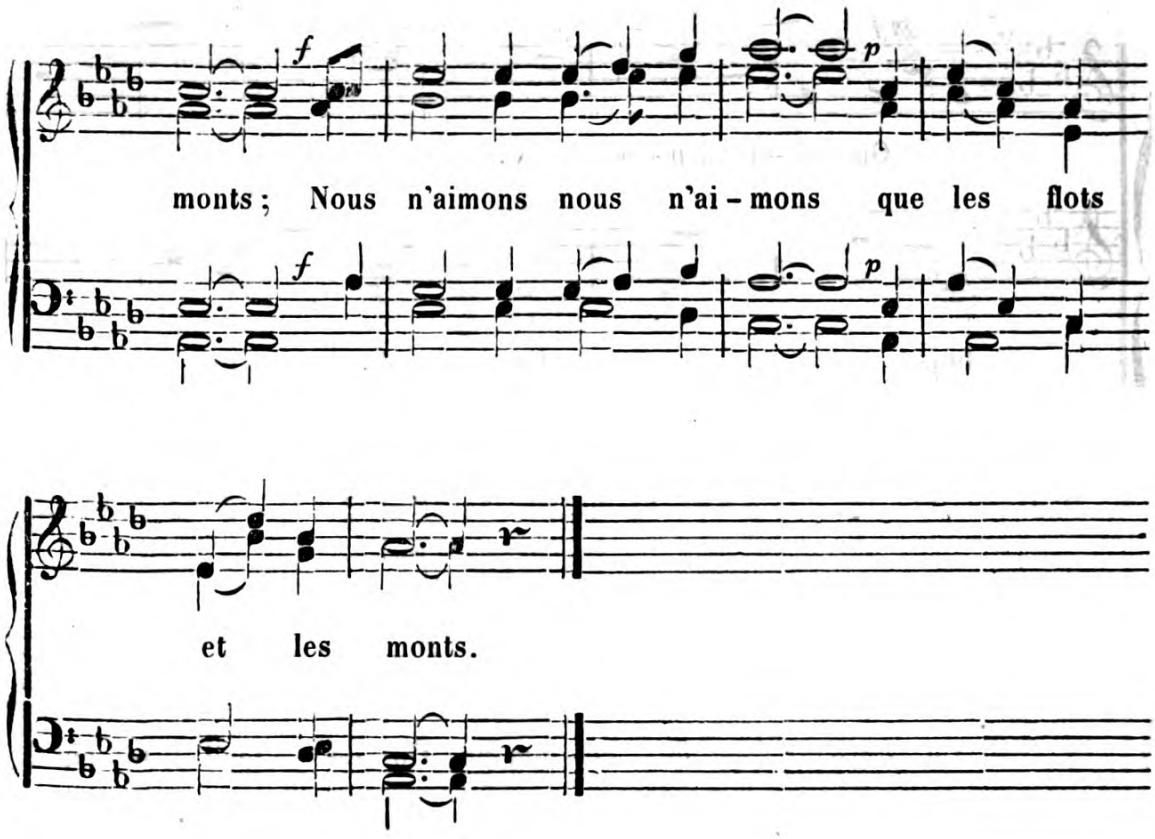
Brise matinale.

Pour 4 voix d'hommes.

Moderato. Zæussler.

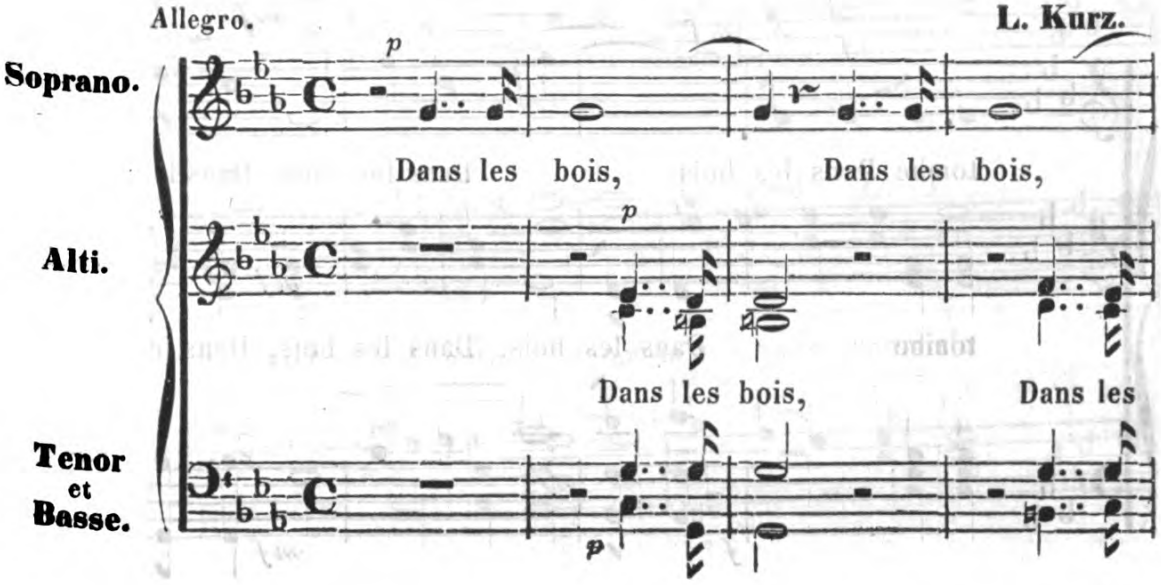


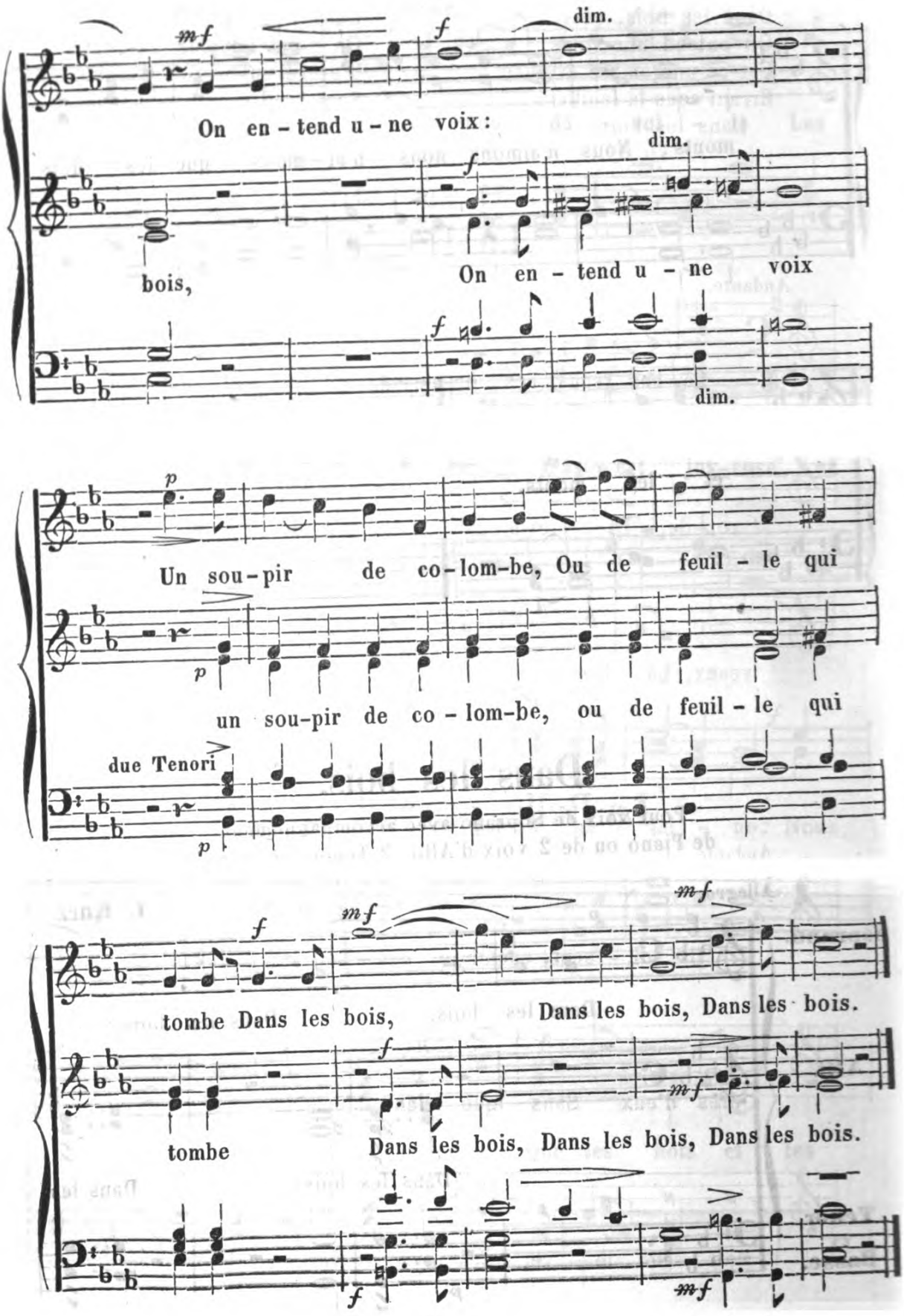

cresc.
f
pur; Le ma - tin nous dé - voi - le Les
cresc.
f
p
ci - mes dans l'a - zur. L'âme est joy-euse et
p
f
plei - ne De cet - te fraîche ha - lei - ne: Nous
f
p
n'aimons, nous n'ai-mons Que les flots et les
p



Dans les bois.

Pour voix de Soprano avec accompagnement de Piano ou de 2 voix d'Alto, 2 Tenors et Basse.

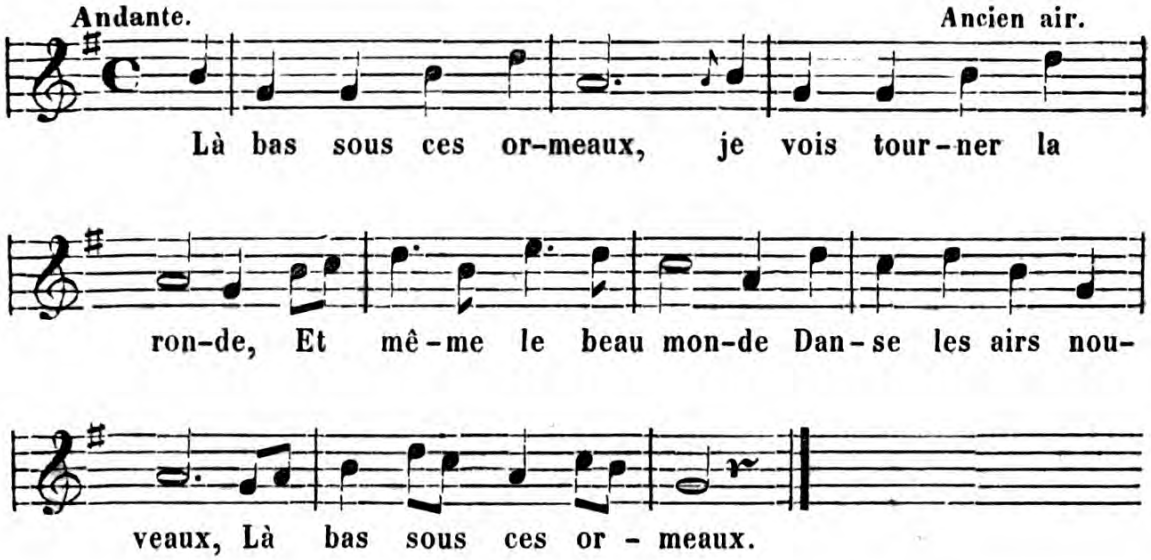



On en - tend u - ne voix :
bois,
On en - tend u - ne voix
Un sou - pir de co - lom - be, Ou de feuil - le qui
un sou-pir de co - lom-be, ou de feuil - le qui
due Tenori
tombe Dans les bois,
Dans les bois, Dans les bois.
tombe
Dans les bois, Dans les bois, Dans les bois.

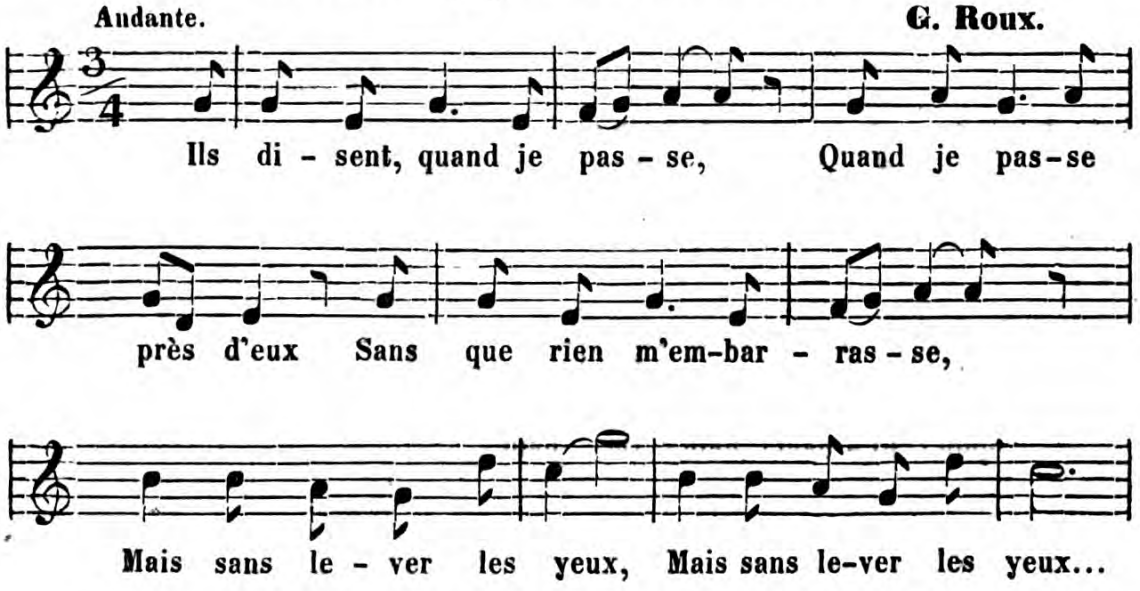
2.
Dans les bois, (bis)
On entend une voix:
Est-ce une ombre éveillée,
Errant sous la feuillée,
Dans les bois? (ter)

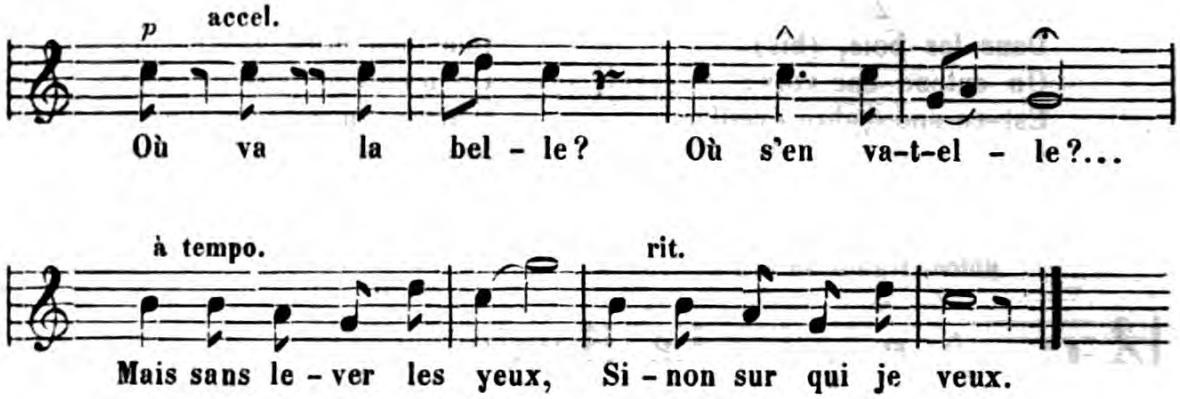
3.
Dans les bois, (bis)
On n'entend plus de voix;
D'arbre en arbre s'avance
Seul, tout seul... le Silence
Dans les bois. (ter)

La Ronde.

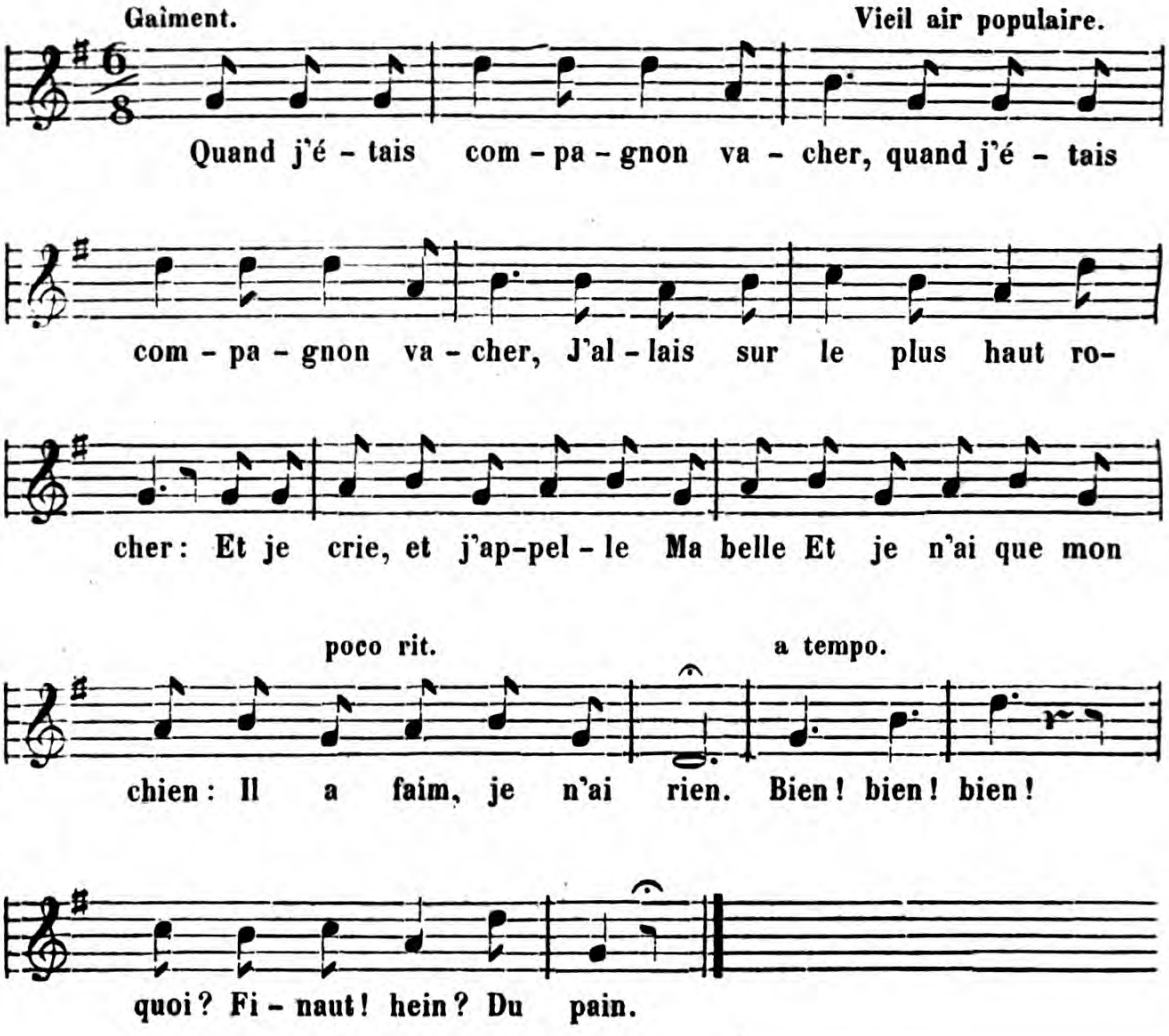


La Belle, passant au soir.




p
accel.
Où va la bel - le? Où s'en va-t-el - le?...
à tempo.
rit.
Mais sans le - ver les yeux, Si - non sur qui je veux.

Finaut.

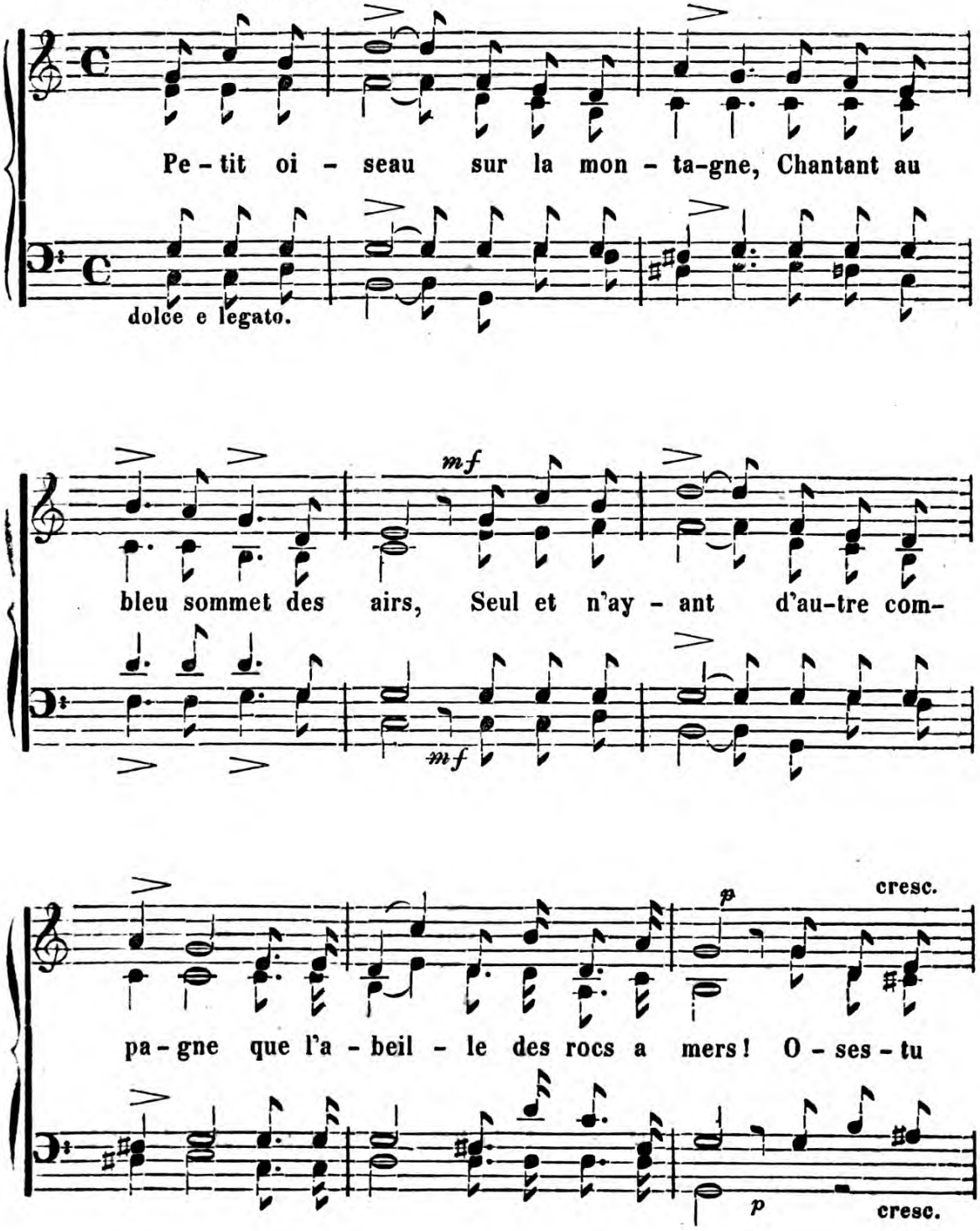

Gaîment.
Vieil air populaire.
Quand j'é - tais com - pa - gnon va - cher, quand j'é - tais
com - pa - gnon va - cher, J'al - lais sur le plus haut ro-
cher: Et je crie, et j'ap-pel - le Ma belle Et je n'ai que mon
poco rit.
a tempo.
chien: Il a faim, je n'ai rien. Bien! bien! bien!
quoi? Fi - naut! hein? Du pain.

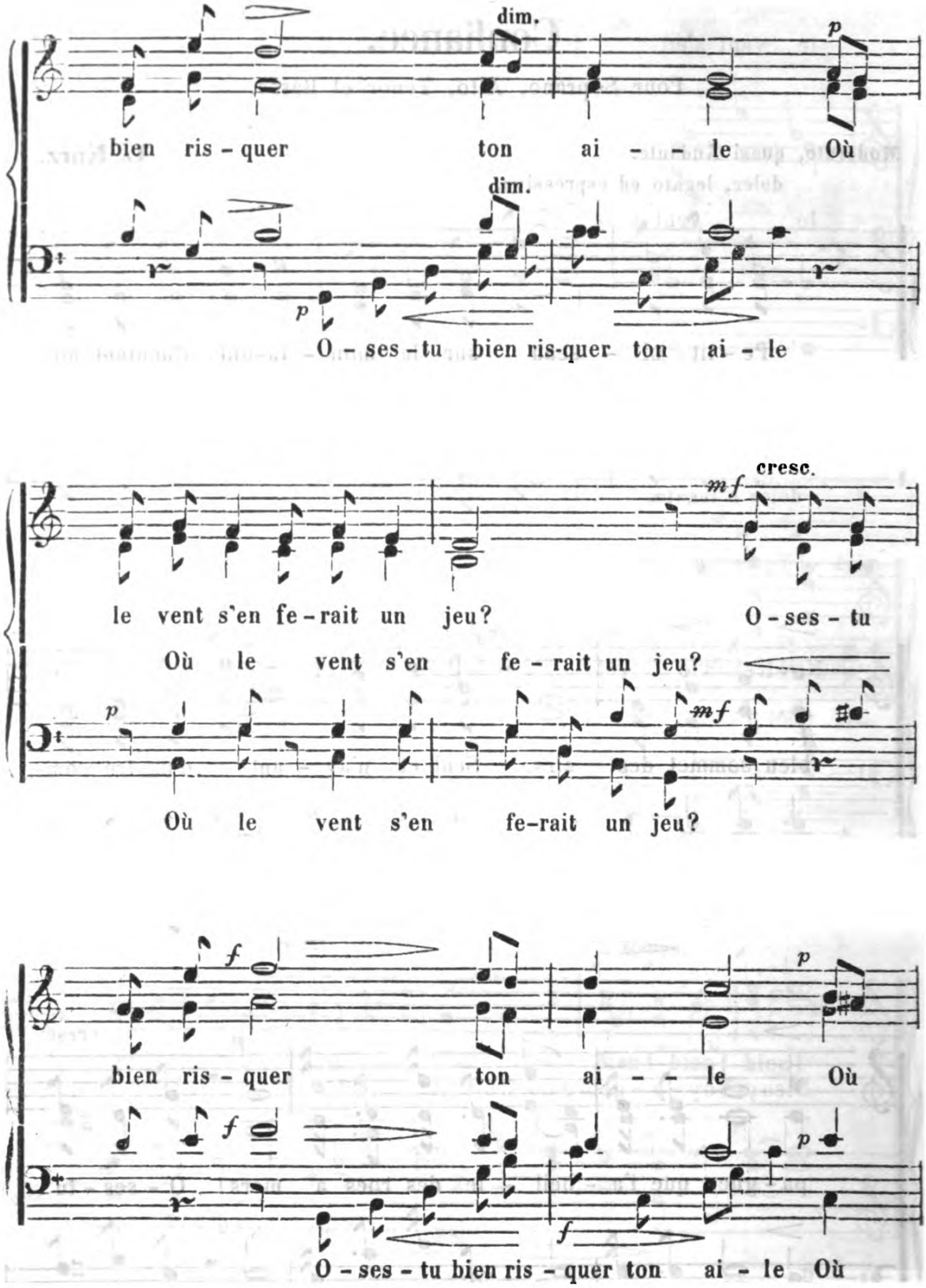
Confiance.

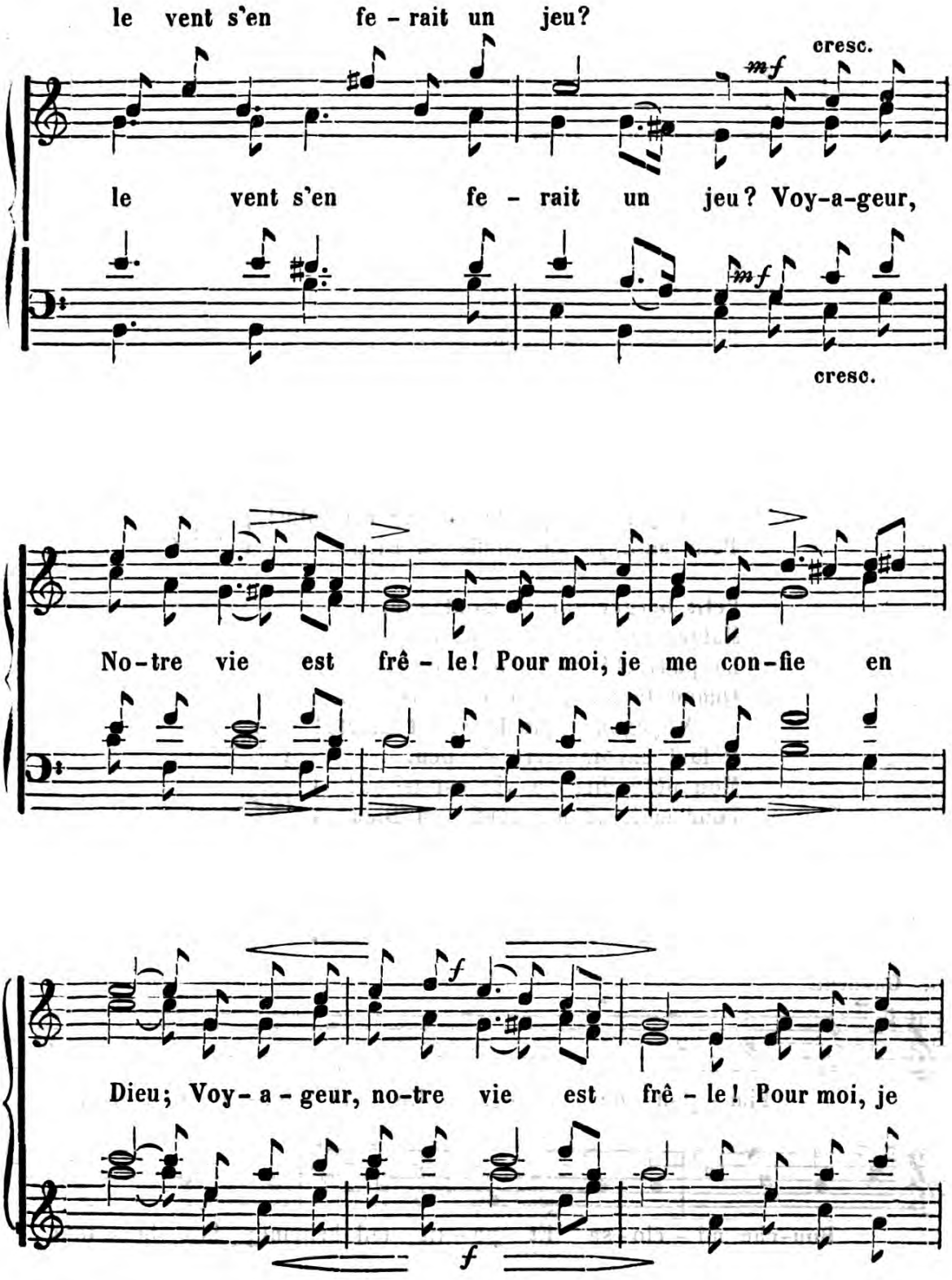
Pour Soprano, Alto, Tenor et Basse.

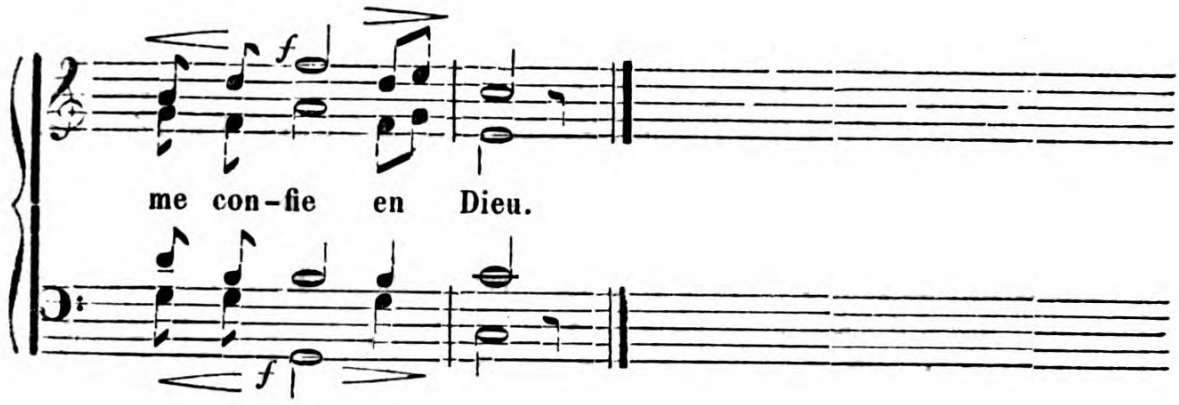
Moderato, quasi Andante. L. Kurz.

dolce, legato ed espressivo.




dim.
p
bien ris - quer ton ai - - le Où
dim.
p
O - ses - tu bien ris-quer ton ai - le
mf
cresc.
le vent s'en fe - rait un jeu? O - ses - tu
Où le vent s'en fe - rait un jeu?
p
mf
Où le vent s'en fe-rait un jeu?
f
p
bien ris - quer ton ai - - le Où
f
p
f
O - ses - tu bien ris - quer ton ai - le Où

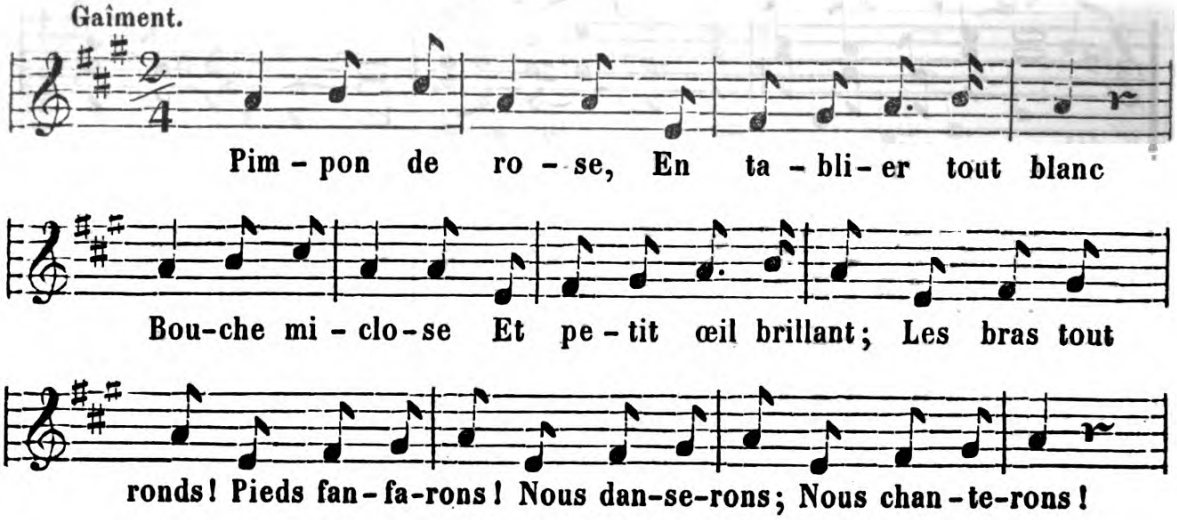

le vent s'en fe - rait un jeu?
cresc.
mf
le vent s'en fe - rait un jeu? Voy-a-geur,
mf
cresc.
No-tre vie est frê - le! Pour moi, je me con-fie en
f
Dieu; Voy- a - geur, no-tre vie est frê - le! Pour moi, je
f

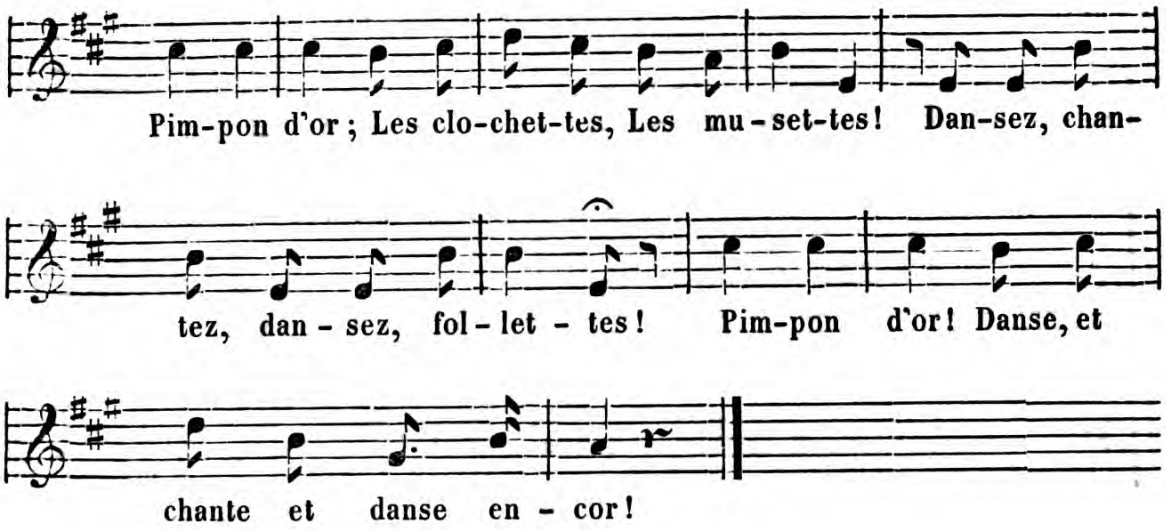


Petite fleur sur la montagne,
Si j'en crois ton ruisseau d'argent.
Qui sort des neiges et qui gagne
Le vallon d'un pas diligent,
Ici, l'hiver à ta corolle
Ne dit jamais un long adieu.... } (bis)
— Voyageur, que ta crainte est folle!
Pour moi, je me confie en Dieu. } (bis)

Petit berger sur la montagne,
Malgré tes airs de petit roi,
La pauvreté, qui t'accompagne,
Quand tu montes, monte avec toi.
— Voyageur, que le ciel t'assiste!
Il faut savoir vivre de peu. } (bis)
Mon père dit: La vie est triste!
Pour moi, je me confie en Dieu. } (bis)

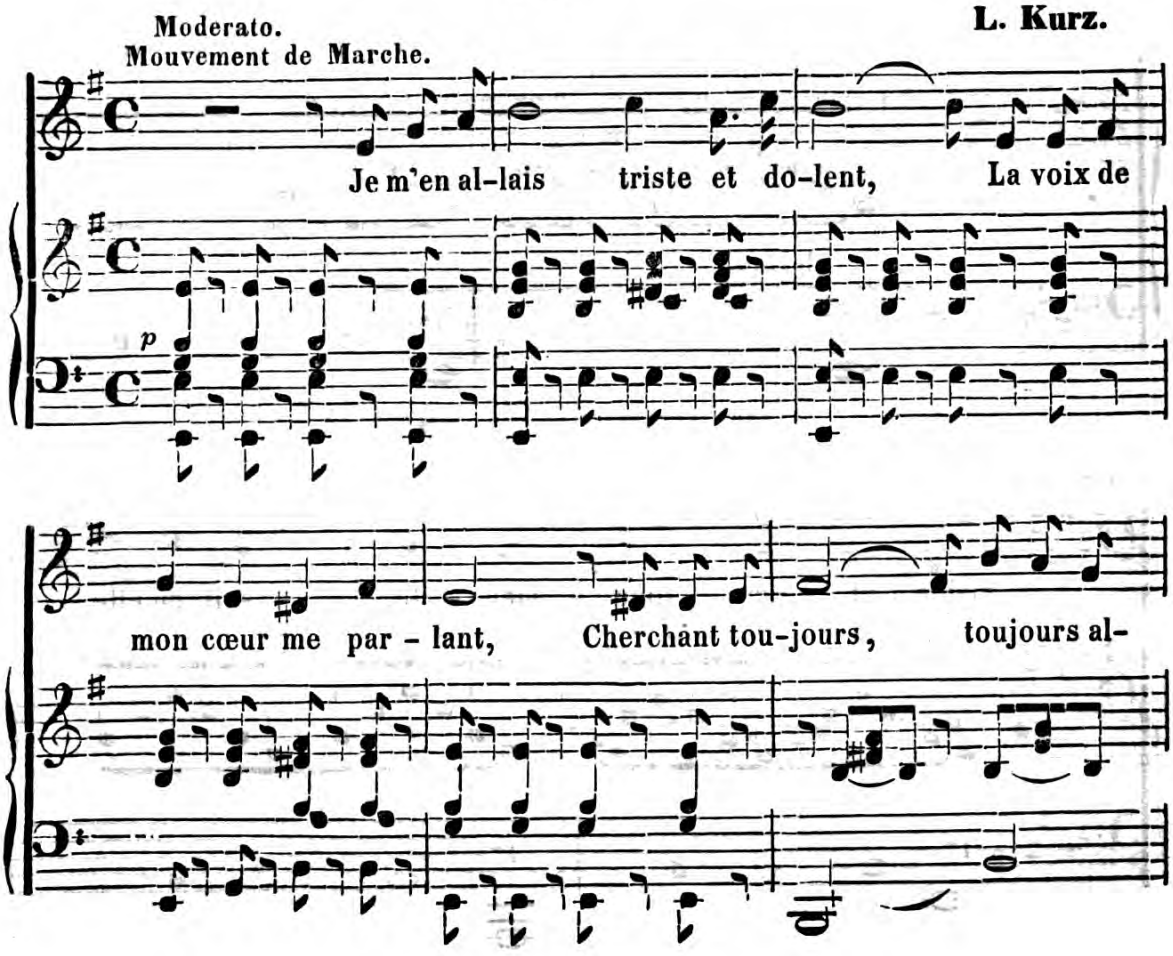
Pimpon de Rose.

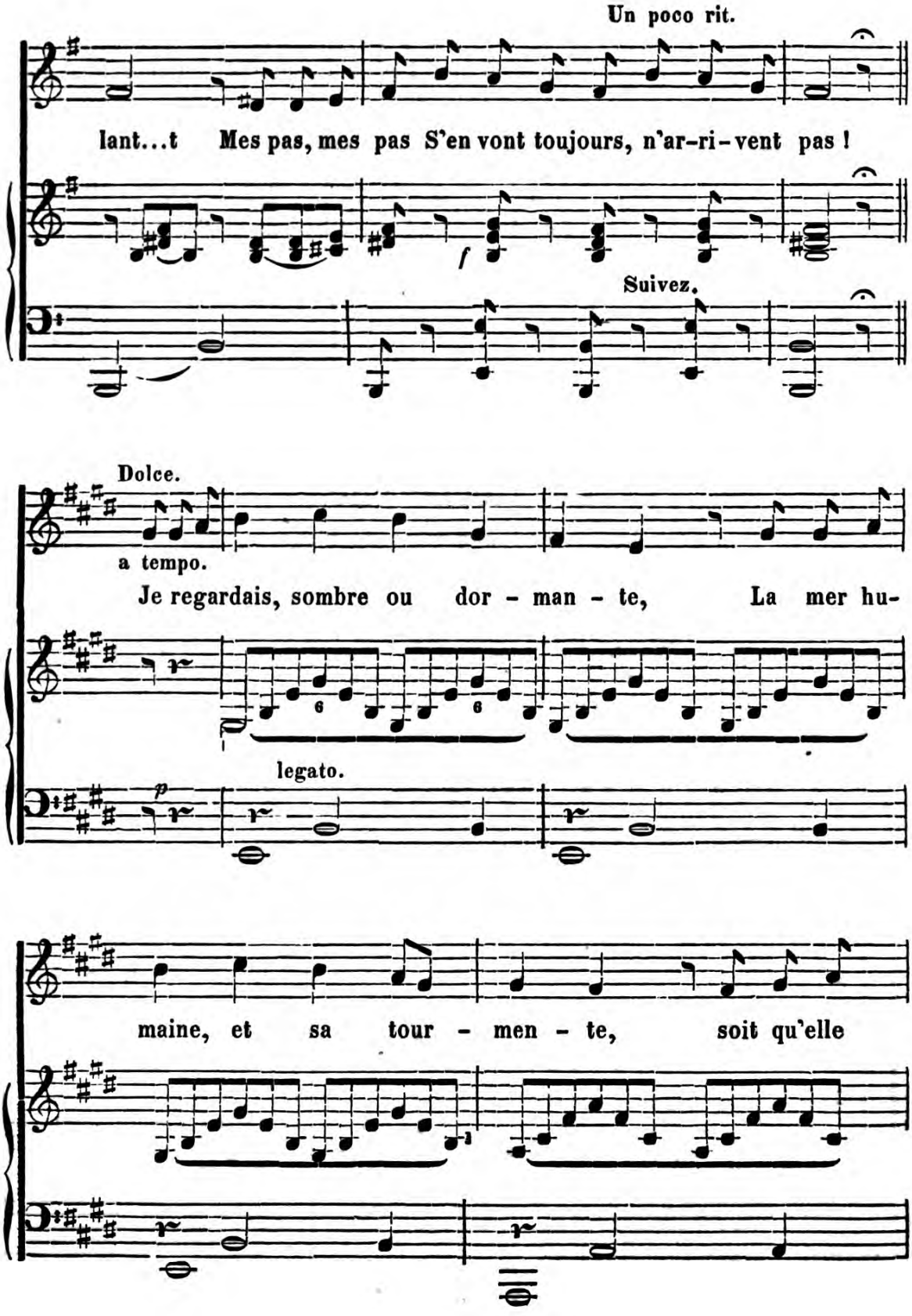


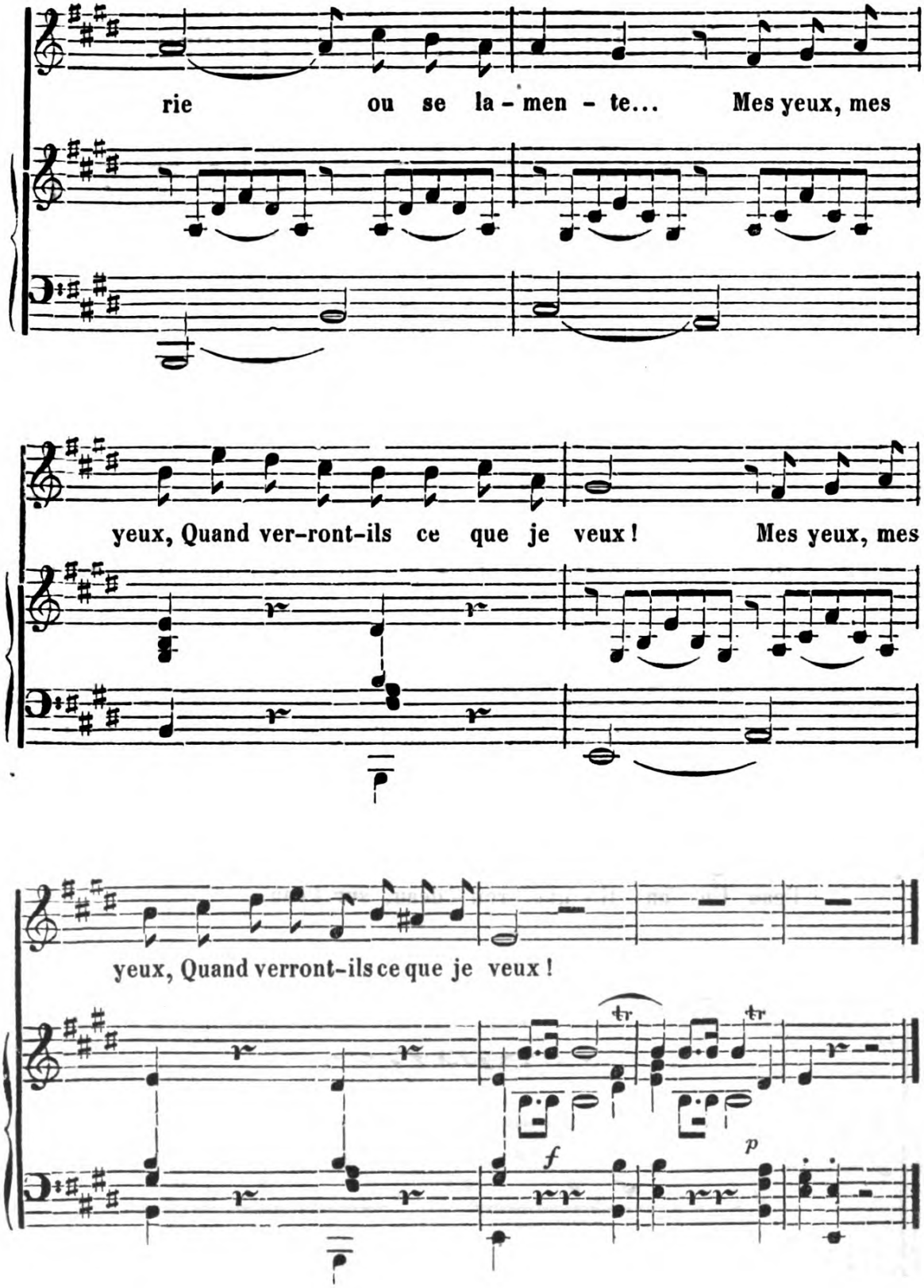


La Recherche.

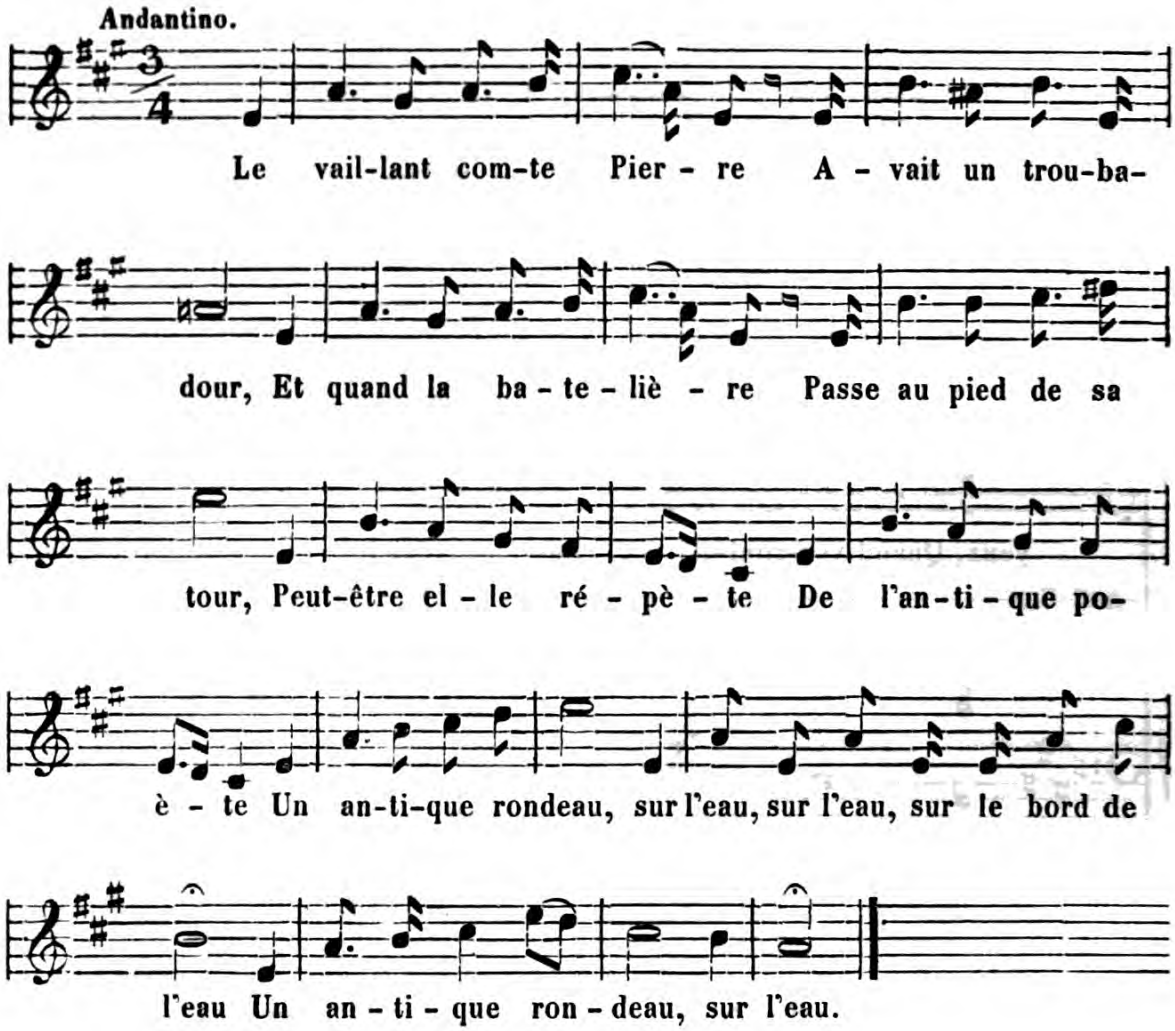
Avec accompagnement de Piano.



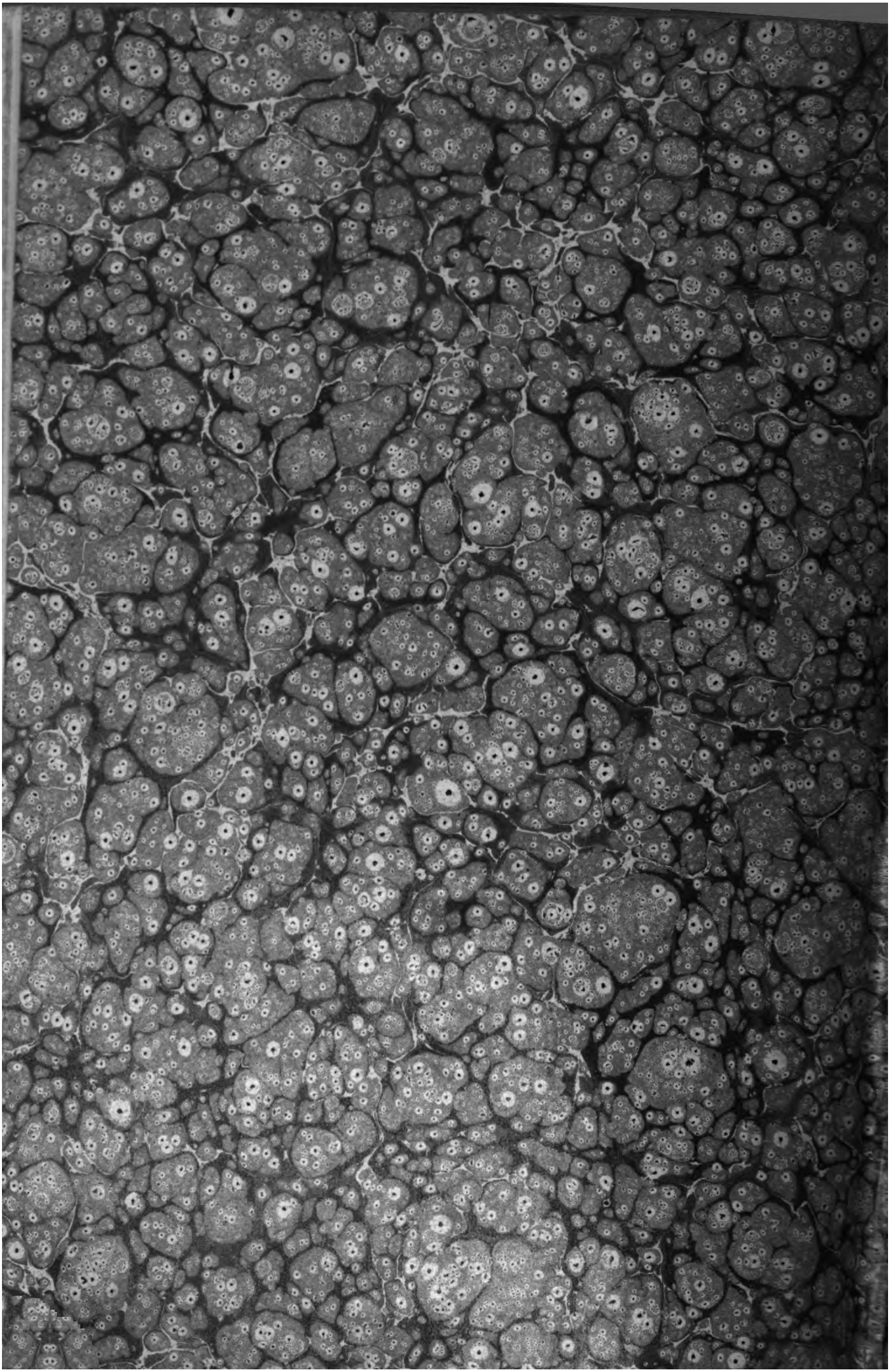
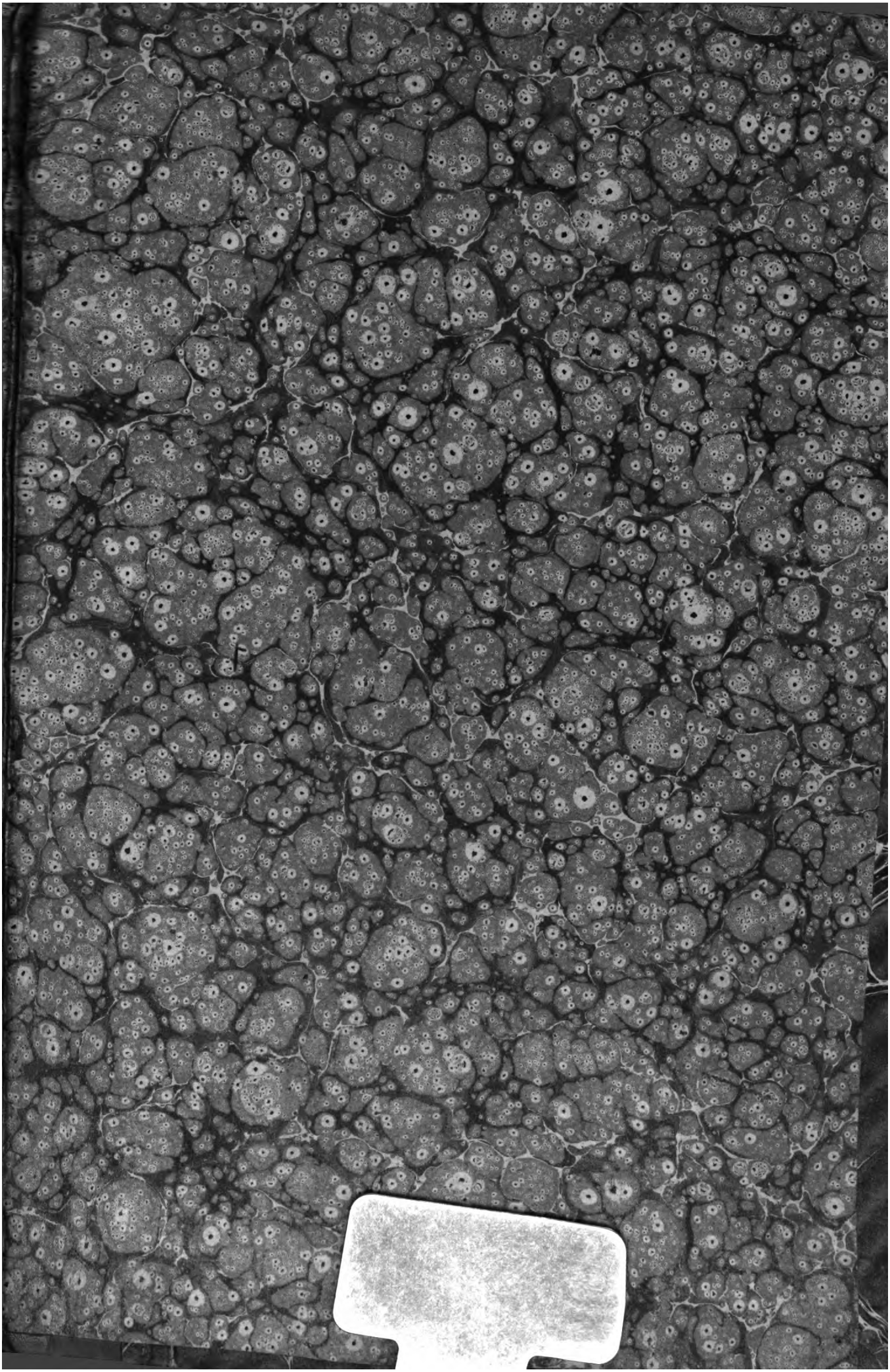
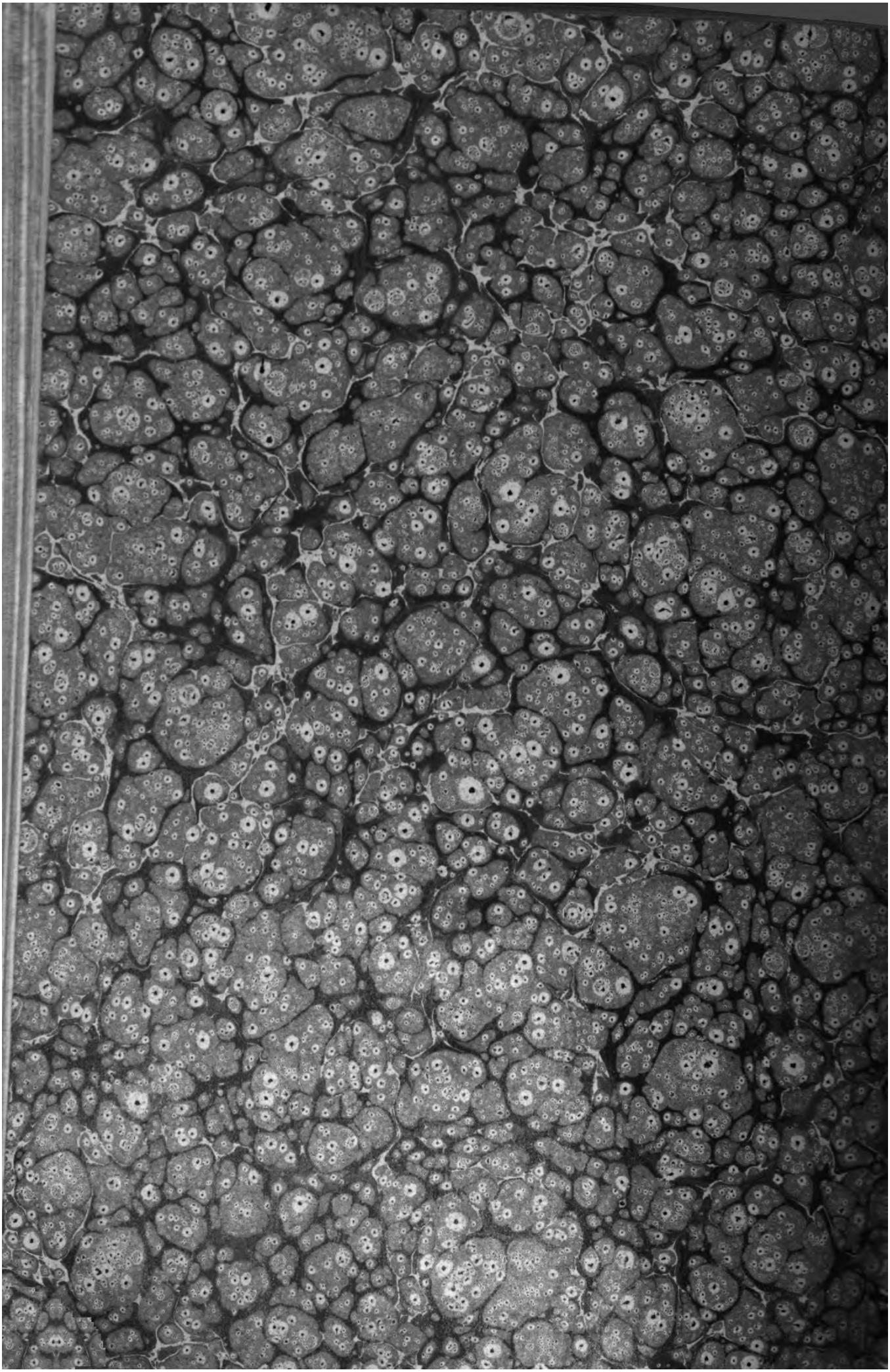
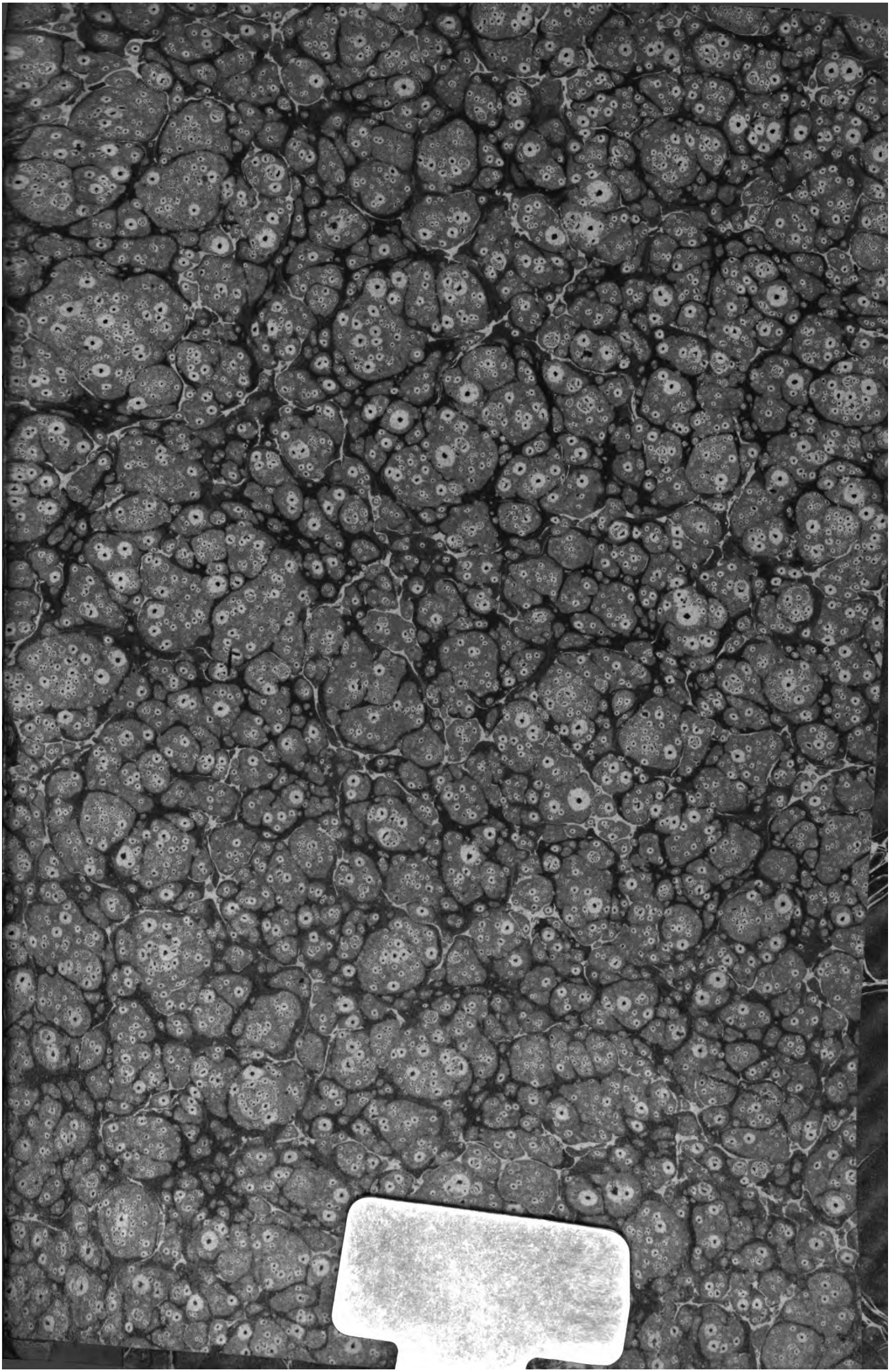
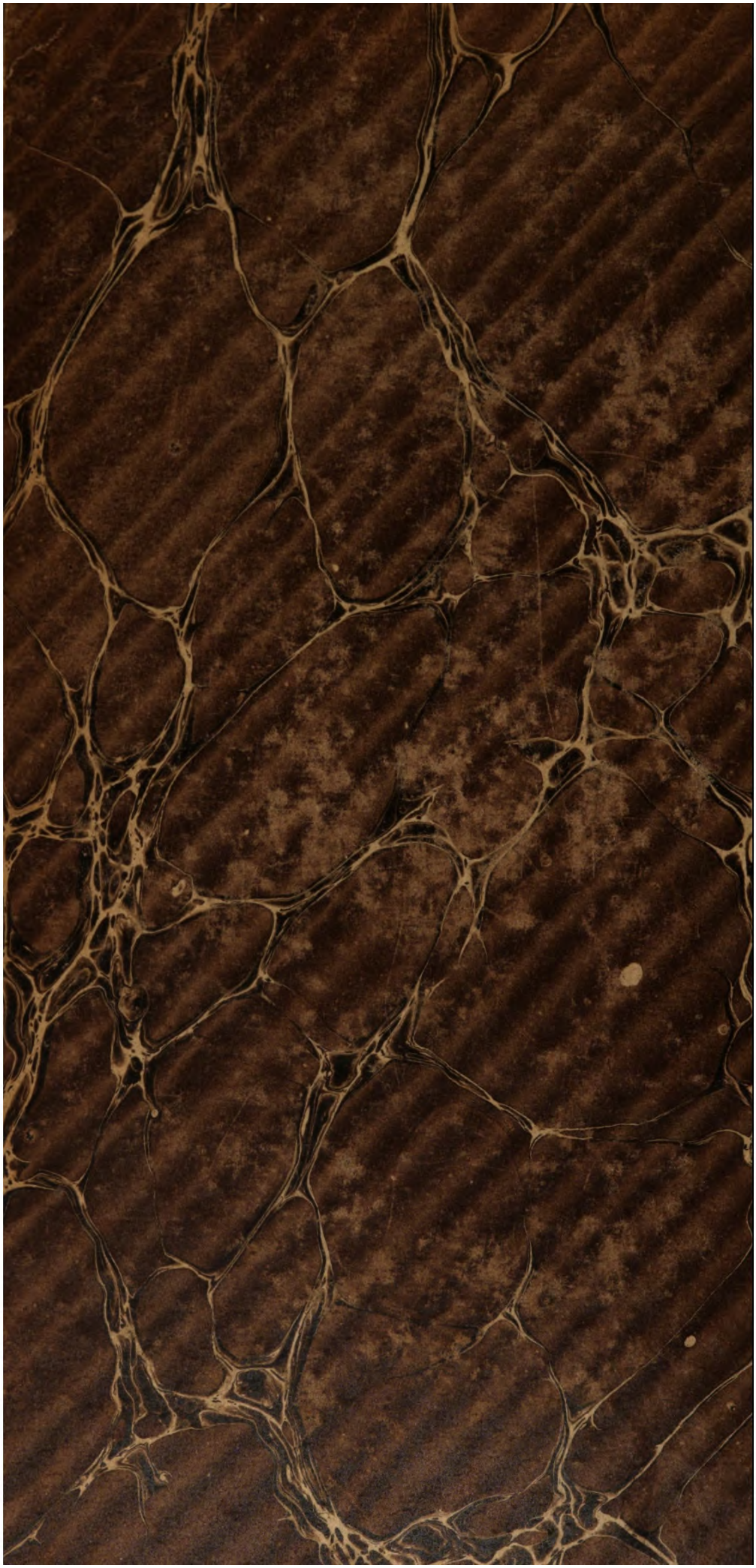

Un poco rit.
lant...t Mes pas, mes pas S'en vont toujours, n'ar-ri-vent pas !
Suivez.
Dolce.
a tempo.
Je regardais, sombre ou dor - man - te, La mer hu-
legato.
maine, et sa tour - men - te, soit qu'elle


rie ou se la - men - te... Mes yeux, mes
yeux, Quand ver-ront-ils ce que je veux ! Mes yeux, mes
yeux, Quand verront-ils ce que je veux !
tr
tr
f
p

Le Troubadour du Comte Pierre.



BERNE. — TYPOGRAPHIE B.-F. HALLER ET ED. MATHEY.

69705495

2w. —